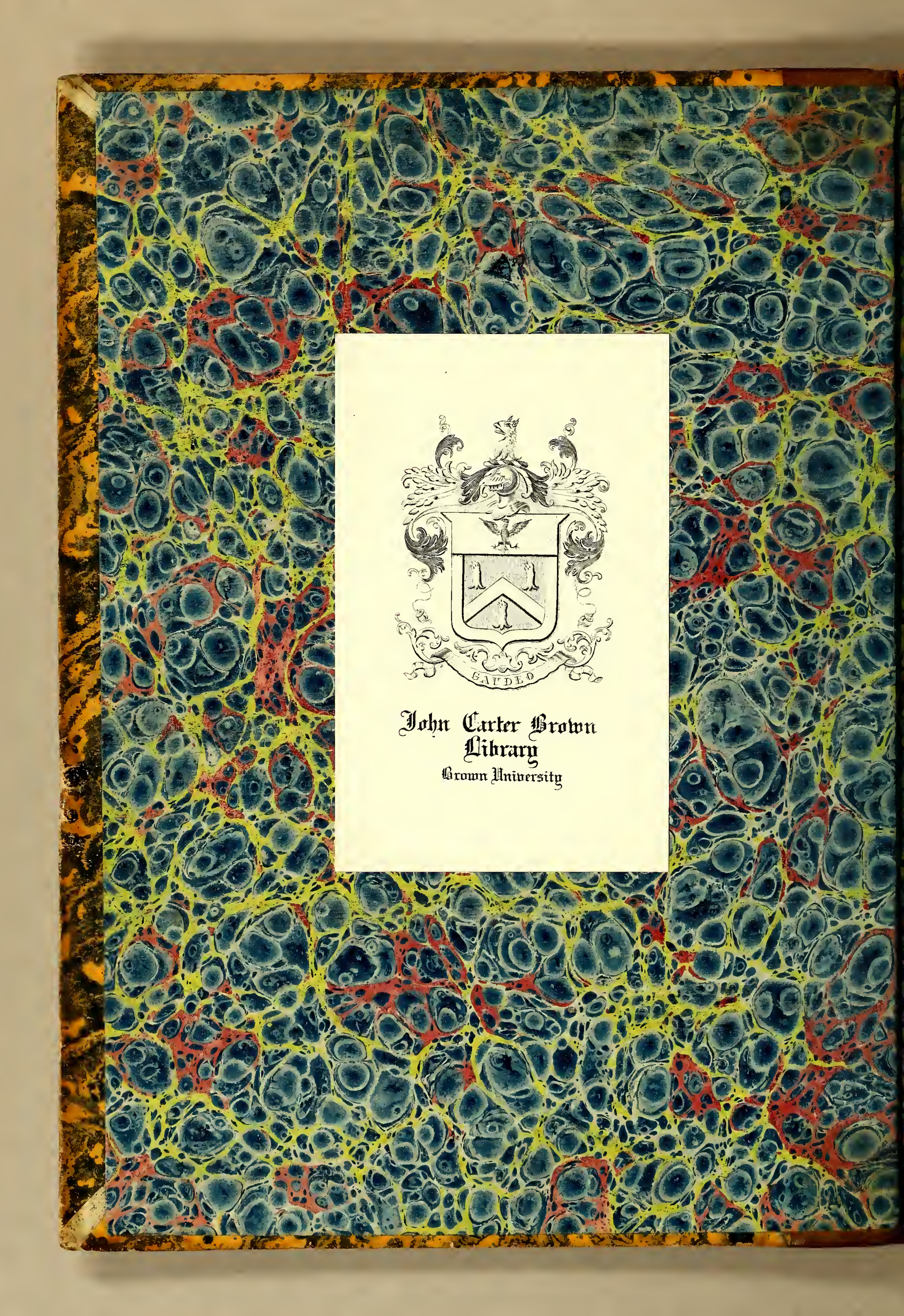
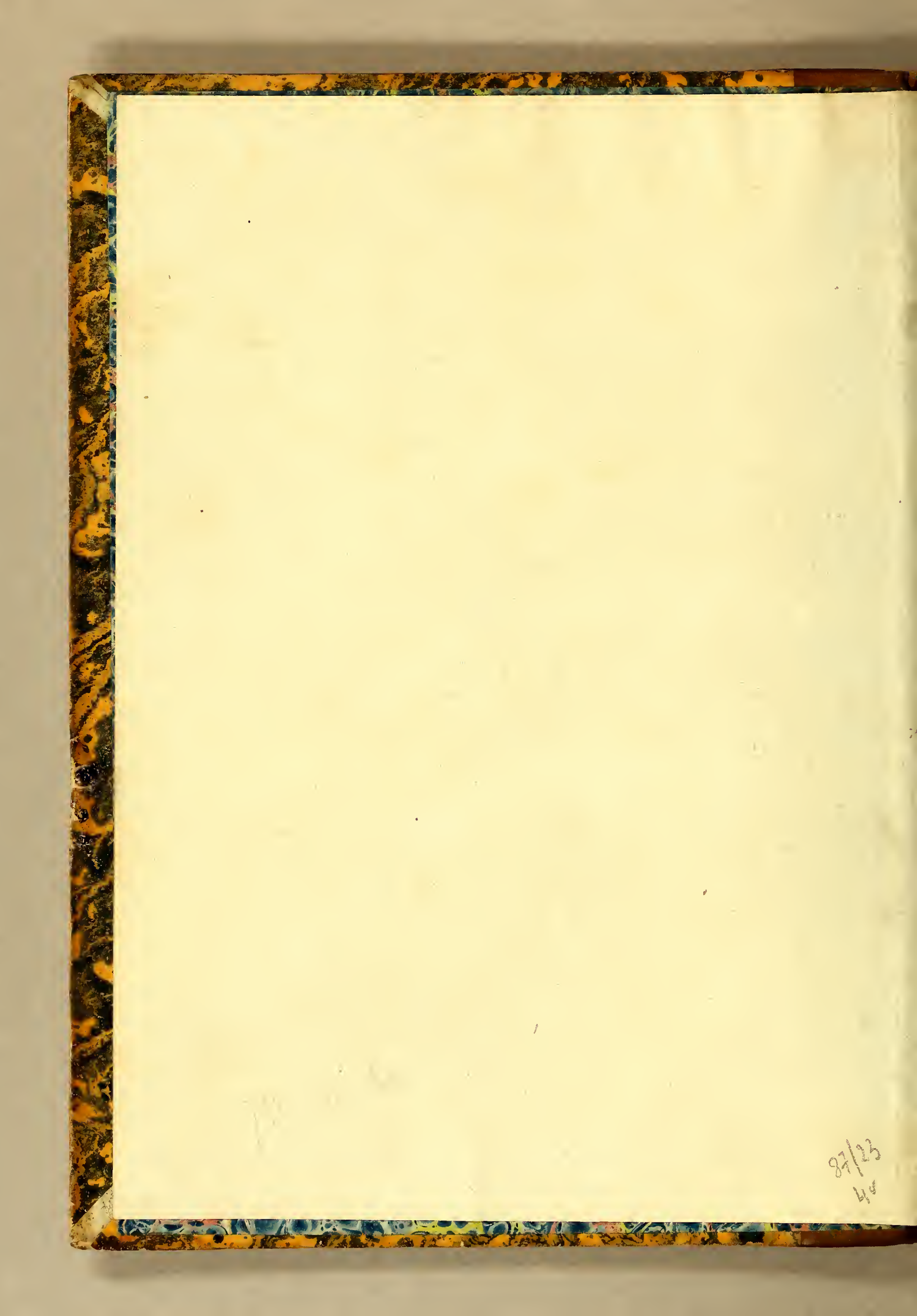
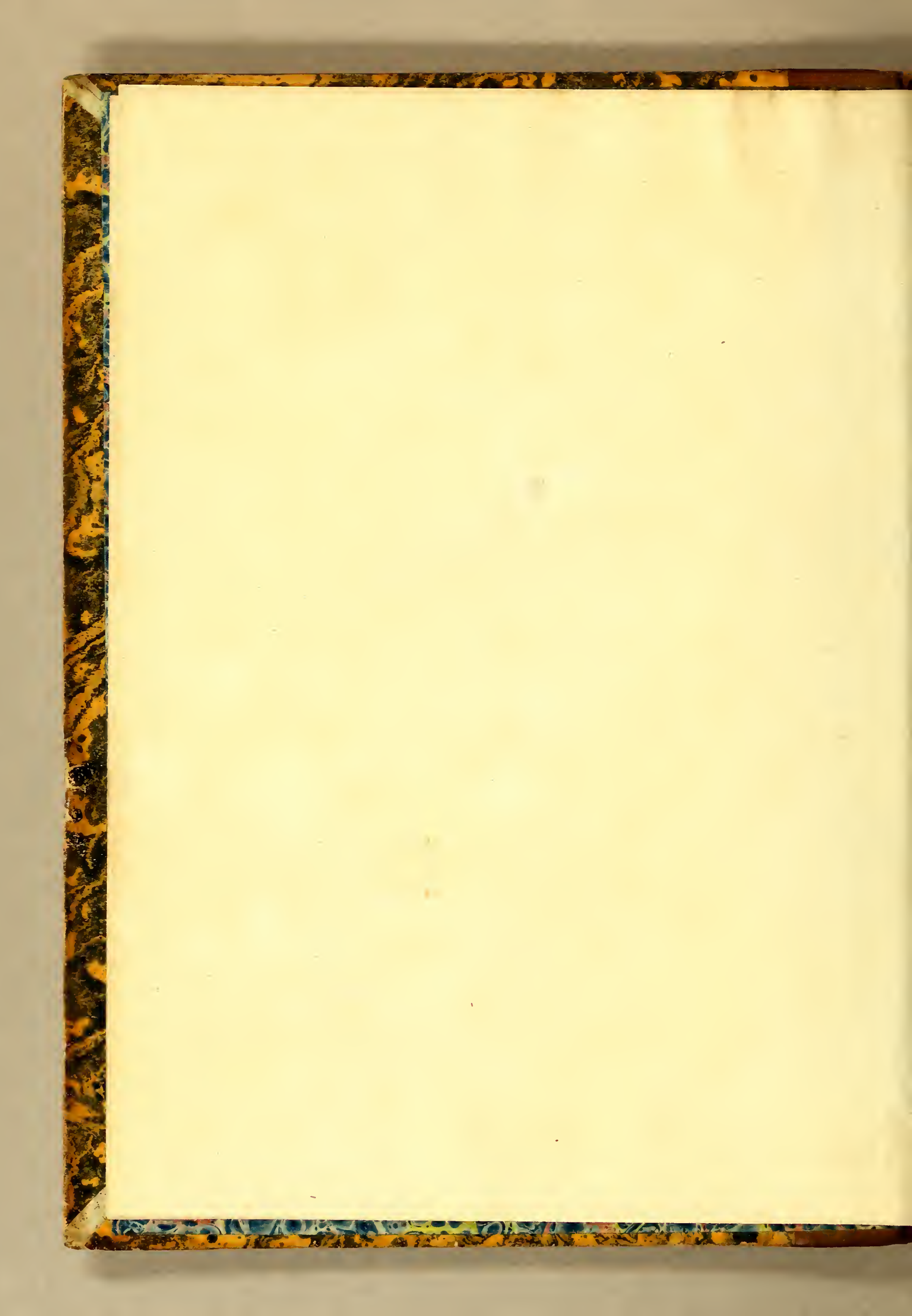



GAUDEO




87/23
45



COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.



1787.

Paris, Chez l'Editeur Pavard, Rue S.t Jacques, N.° 240.

Et ce Trouve Chez Les Principeaux Libraire de l'Europe,

François, Scrip,



COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,
DESSINÉS D'APRÈS NATURE,
GRAVÉS ET COLORIÉS;

Accompagnés d'une Notice Hiſtorique ſur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME SECOND.



A PARIS,

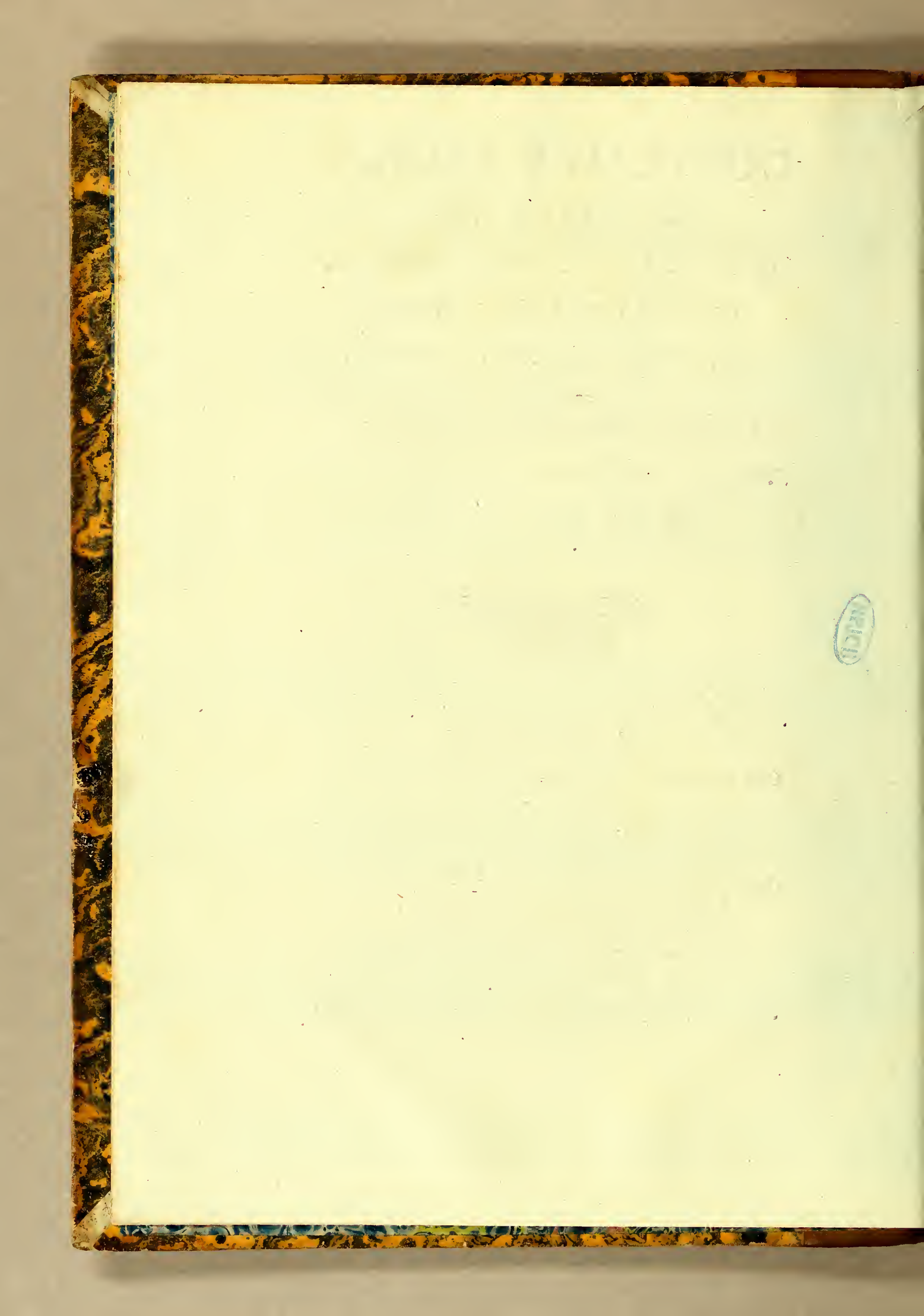
Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N°. 240.

Et ſe trouve

Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- ET chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES DALECARLIENS.

LA Dalecarlie forme une des ſubdiviſions de la Suéde, à l'oueſt de ce Royaume. On y trouve des montagnes, peu de champs à enſemencer, beaucoup de forêts, des pâturages excellens, & ſur-tout des mines de fer, de cuivre & même d'argent. Elle eſt arroſée par le Dal-elbe, ſeul Fleuve digne de ce nom. On y compte à peine trois ou quatre Villes.

La Suéde ſeroit encore libre, s'il n'eût tenu qu'aux Dalecarliens. Cette Peuplade, fidelle à ſon origine Scythe, a toujours joué un rôle dans les révolutions Politiques du nord de l'Europe.

Ce furent les Dalecarliens qui, autant par eſprit de Religion que par raiſon d'Etat, ouvrirent l'avis dans une Aſſemblée Nationale de la Suéde, d'immoler le Roi Damalder, comme victime expiatoire, pour faire ceſſer une famine de trois années, cauſée apparemment par la mauvaiſe adminiſtration de ce Prince négligent. Le ſacrifice eut lieu ſur l'Autel des Dieux du Païs. Cet acte de Juſtice ſe paſſa dans le courant du IIIe ſiècle. Alors le Souverain dépendoit de

ſes Sujets, & n'en étoit, pour ainſi dire, que l'Agent à leurs gages. A cette époque, le Trône de Suéde, loin d'être envié, eſſuyoit des refus.

Ce furent les Payſans de Dalecarlie qui les premiers eſſayèrent de ſecouer le joug étranger, qu'on vouloit impoſer ſur la Suéde, prête à devenir Province du Dannemarc. Eric XIII, Roi de ce dernier pays, parut avoir égard aux vives réclamations des priviléges de la Nation faites par les Dalecarliens : mais il obtint dans la ſuite, par des détours, ce que lui refuſoient à force ouverte, des Hommes courageux, mais ſimples.

Ce furent les Dalecarliens qui aidèrent Guſtave Vaſa à conquérir la Suéde, envahie par Chriſtiern II. Ce furent eux encore qui, ſous ce même règne, s'opposèrent à des innovations peut-être bonnes en elles-mêmes, mais qui compromettoient les droits du Peuple. Laiſſons parler un moment un Hiſtorien des plus eſtimables parmi les modernes.

. . . Guſtave ſe rendit dans la Dalecarlie, vaſte contrée, au nord de la Suéde, qui, bien que remplie de montagnes & peu fertile en grains, ne laiſſe pas que de nourrir un grand nombre d'habitans. La ſituation du pays, l'âpreté du climat, la vie dure & laborieuſe, la pauvreté de ces Peuples leur donnent une force de corps, un courage, une inclination pour la Guerre, un zèle pour la Liberté qui les a diſtingués de tout temps, au milieu même d'une Nation vaillante & guerrière. Attachés inviolablement à leurs opinions & à leurs uſages, ils vivent en quelque ſorte, ſéparés des autres Suédois,

&

& conſervent (1) un langage & *des habillemens* (2) *particuliers*. Comme ils ont toujours conſervé une ſorte de liberté, ils reſpirent auſſi dès l'enfance, cette fierté qu'étouffe chez les autres Hommes la préſence continuelle d'un Maître. Il faut que la main qui les gouverne ſoit habile & légère. D'ailleurs, ils méritent des ménagemens par leurs vertus, leur frugalité, leur application au travail, leur bonne foi, leur valeur, leur zèle pour le ſervice de leur patrie. Ces vertus les ont rendus célèbres de tout temps dans l'Hiſtoire de Suéde.

Ce fut vers ce Peuple, comme vers ſon dernier refuge, que Guſtave tourna ſes pas. Il s'y tint long-temps caché, ſous le Coſtume du pays. On dit même qu'il ſe loua à un Mineur pour battre le bled dans la grange. Une autrefois, tapi dans un charriot couvert de paille, il s'y laiſſa bleſſer par des Soldats Danois, chargés de le découvrir. Dans la principale Bourgade de la Province, nommée *Mora* (3), les Payſans aſſemblés en grand nombre pour les Fêtes de Noël (1520), l'écouteient avec intérêt. Deux cens d'entr'eux, dès le commencemeni de l'année 1521, le reconnurent pour leur Chef, & lui promirent fidélité : enſorte que c'eſt à ces

(1) Au nord de la Dalecarlie, on parle un idiome qu a quelqu'analogie avec l'ancien Gothique.

(2) Voyez les deux Planches de Coſtumes annexées à cet Article.

(3) Ou Hédémora, Ville ancienne ſur le Lac Hafran.

deux cens Dalecarliens, qu'il faut accorder tout l'honneur de la Révolution, toutefois après avoir rendu hommage au Héros qu'ils ſçurent apprécier.

Comme les Dalecarliens ſe ſont contentés d'un rôle paſſif dans une autre Révolution qui vient de s'opérer tout récemment en Suéde, nous nous abſtiendrons d'en parler.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur les Dalécarliens.

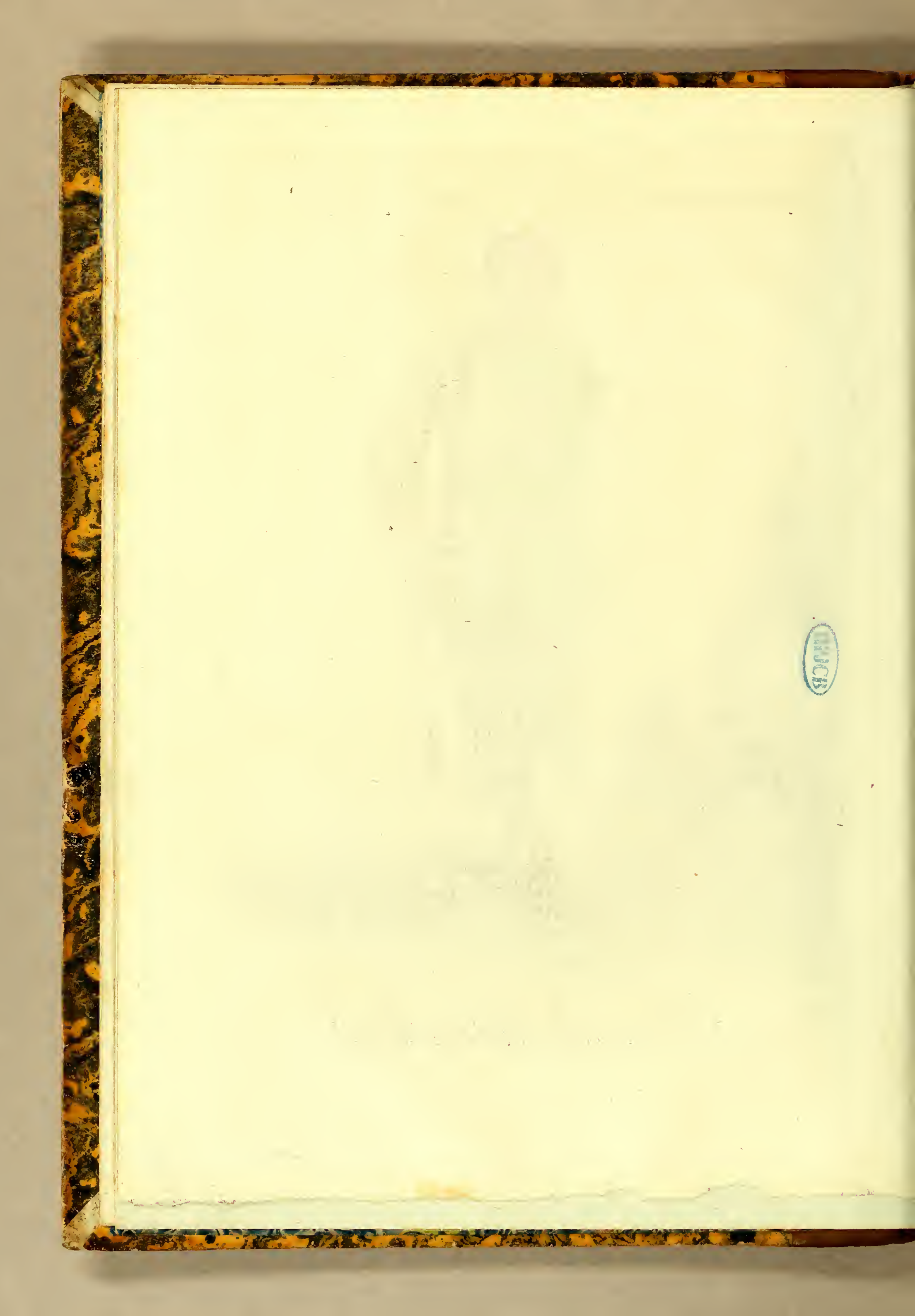


Femme dalecarlie





Paisan de dalecarlie.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR FIUME.

FIUME & ſon territoire appartiennent à la Maiſon d'Autriche, & font partie du cercle de ce nom. La Ville porte le nom de la Fiumara, à l'embouchure de laquelle elle eſt bâtie dans une vallée étroite, mais agréable & fertile. Elle a un Port ſur un des Golphes de la Mer Adriatique. *S. Vit* en eſt le Patron (1). *Vitalis* étoit le 6[e] des Enfans de *Félicité*, Veuve Romaine, qui avoit ſept Garçons. Toute cette Famille fut, dit-on, martyriſée ſous le bon Empereur Antonin. *Félicité* pouvoit vivre heureuſe, ſelon le monde, au ſein des plaiſirs domeſtiques. Riche & conſidérée, elle eût pu adorer Dieu en eſprit & en vérité, dans le forum de ſa conſcience, ſans ſe faire remarquer & attirer ſur elle l'œil du Gouvernement, intéreſſé au maintien de la Religion de l'Etat. Mais en ce temps là, le culte de l'Evangile avoit beſoin de Martyrs. Il falloit du ſang pour cimenter les fondemens de l'Egliſe encore mal affermie. Félicité, en qui l'amour maternel cédoit le

(1) Ce n'eſt pas le même perſonnage que Vitalis, Evêque d'Antioche; qui ſiégeoit vers l'an 330.

pas au zèle de la Maiſon du Seigneur, crut devoir faire de l'éclat & donner l'exemple. En conſéquence, elle va braver le Paganiſme juſques dans ſes Temples, & inſulter les Dieux même au pied de leurs Autels. On l'arrête. Elle eſt conduite aux Juges. On l'interroge avec intérêt. On lui rappelle le doux titre de Mère, & le danger où elle expoſe ſes Enfans. Mais la Grace parle plus haut à ſon cœur, que la Nature. Félicité eſt inébranlable. Toute occupée du Ciel, ce qui ſe paſſe ſur la Terre lui eſt étranger. Cette Mère, qu'on qualifieroit autrement dans toute autre circonſtance, aſſiſte au ſupplice de ſes ſept Enfans. Elle voit d'un œil ſec, ſes trois aînés périr ſous le bâton. Sylvain, le quatrième, eſt précipité dans le Tibre. S. Vit & les deux derniers eurent la tête tranchée. Le Martyrologe ne manqua pas de placer cette Famille dans ſon Répertoire ſacré, & d'en ordonner la Fête le 10 de Juillet. On ne ſçait comment S. Vit eſt devenu le Titulaire de Fiume : cette Ville, bien peuplée, fait d'autant plus de Commerce, qu'elle eſt exempte de contributions. Son Gouverneur relève de l'Intendant de Trieſte. Une ſuperbe Chauſſée la fait communiquer juſqu'en Croatie.

Fiume a été démembrée en 1648, du Duché de Carniole.

Quant aux Mœurs & Coutumes, voyez nos Articles de la Stirie & de l'Iſtrie, ainſi que des Morlaqnes.

Le Coſtume des Femmes de Fiume, leur coëffure ſur-tout, nous a paru mériter de tenir ici ſa place.

Fin de la Notice Hiſtorique de Fiume.

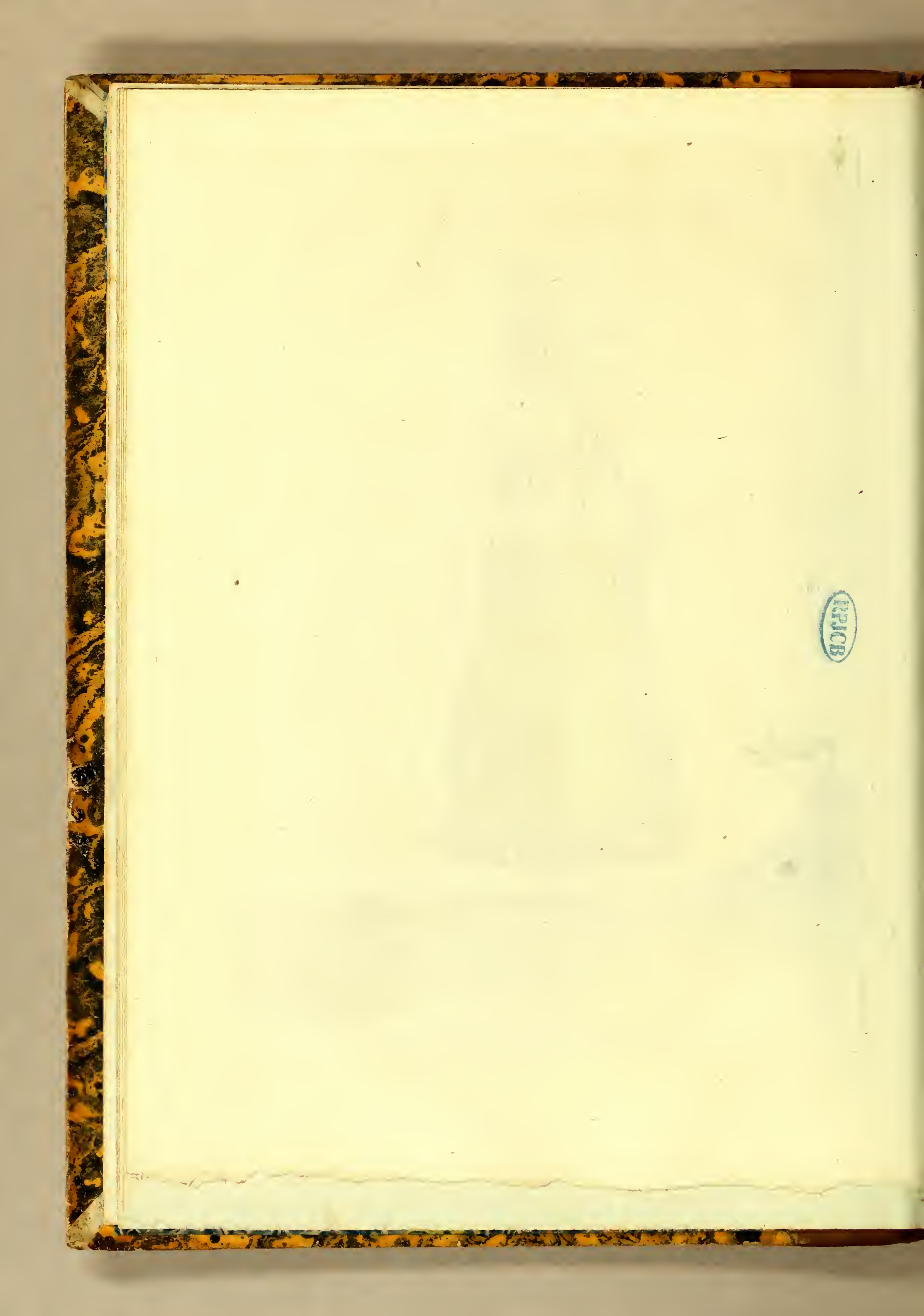


Habitant de fiume ou detersato .





Femme de fiume.



MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS DE LA FLORIDE.

DANS les premiers temps de la découverte du Nouveau Monde, les Européens, non contens de tous les trésors qu'ils y trouvèrent, portèrent encore plus loin leurs désirs irrassatiables. On vit un Gentilhomme Espagnol armer deux légers Bâtimens, pour aller reconnoître parmi les Isles Lucayes, celle qu'on assûroit posséder une source d'eau vive, réalisant la merveilleuse Fontaine de Jouvance. Ce qu'on cherchoit ne se trouva point; mais *Juan Ponce de Leon* trouva ce qu'il ne cherchoit pas. Une tempête officieuse le fit échouer sur la côte inconnue d'un grand pays, dont il ne tarda pas à prendre possession, sous le nom de *Floride*. Les Naturels de cette vaste contrée de l'Amérique Septentrionale, opposèrent plus de résistance que les Habitans du Mexique & du Pérou. Pizarre & Cortez n'en eussent point fait une conquête facile & rapide. Ponce, à qui l'espoir d'une vieillesse prolongée, avoit fait entreprendre cette expédition, n'y rencontra qu'un trépas prématuré. Il mourut à Cuba, des blessures reçues à la Floride.

Cet exemple ne découragea point quelques riches

propriétaires de Mines, à St. Domingue. Il leur manquoit des Travailleurs. Ils mouillent au Cap Ste. Hélène, attirent sur leurs Bords, cent trente Floridiens Insulaires, & lèvent l'ancre. Cette attentat insigne contre le Droit des Gens, ne tourna point au profit des Ravisseurs; Les Sauvages, esclaves à fond de cale, se laissèrent tous périr de besoin pendant la traversée.

Mais leurs compatriotes les vangèrent peu après, & se firent justice eux-mêmes sur deux cent Espagnols, envoyés de nouveau, sous l'agrément de Charles-Quint. Le Chef du Convoi, *Vasques d'Aillon*, que l'Empereur décora de l'Ordre de St. Jacques, pour donner plus de sanction à cette tentative, fut très-heureux d'échapper au juste ressentiment des Naturels. Ferdinand de Soto leur déclara une Guerre règlée, & mourut avant d'avoir pu mettre à terme son plan d'invasion. La science naturelle & le courage des Barbares, mirent souvent en défaut les sçavantes combinaisons de la Tactique Européenne. Charles-Quint mécontent, changea de batteries. Ne pouvant soumettre la Floride par les armes, il en confia la conquête à des Missionnaires, qui furent encore plus malheureux dans leur Croisade. Les Floridiens, qui avoient toujours présente à leur mémoire, l'indigne perfidie des premiers Navigateurs, massacrèrent trois de ces Apôtres : cette catastrophe éteignit tout-à-fait le zèle évangélique des autres, qui se retirèrent au plus vîte.

Ce fut un François qui y bâtit le premier Fort, en 1562. Les Anglois y tentèrent aussi bientôt après, des

Etabliſſemens. Nous n'entrerons pas dans tous ces détails hiſtoriques, que nous abandonnons aux Politiques. Notre tâche ſe borne à l'eſquiſſe des Mœurs & Coutumes des Naturels de la Floride, qui méritent encore aujourd'hui l'attention de l'Obſervateur.

Le climat eſt doux & ſain. Le ſol agréable & fertile, recèle ſans doute de riches Mines d'or & d'argent.

Indifférent à ces tréſors, le prudent Indien s'obſtine à en dérober la trace aux Européens avides. La deſtinée des Péruviens, trop confians, eſt une leçon pour eux; & ils ſçavent en profiter. Satisfaits de leur farine de mays, pétrie avec du miel, quelques fruits, des poiſſons ſecs & du gibier ne leur laiſſent rien à déſirer, quand ils aſſaiſſonnent leur repas des plaiſirs phyſiques de l'amour; car ils ne ſe refuſent jamais à leurs beſoins renaiſſans & toujours actifs.

Ainſi que tous les Indiens qui ſe livrent à de fréquens exercices, les Floridiens ſont agiles & robuſtes. Les Femmes auſſi ont beaucoup de ſoupleſſe dans leurs membres, bien proportionnés. Elles ne ſe diſtinguent pas moins que les Hommes, par leur légèreté à la courſe. Une Mère traverſe les fleuves à la nage, portant ſon Enfant ſous un bras. Les deux ſexes naiſſent blancs. La couleur d'olive qu'ils contractent avec le temps, eſt due aux drogues dont ils s'impreignent la peau.

Intrépides Guerriers, ils ſont encore de ruſés voleurs; ſi l'on peut accuſer de larcin, des gens qui n'ont aucune idée de la propriété civile. Leur culte eſt le plus remar-

quable de leurs uſages. L'article le plus abſurde & le plus révoltant de leur croyance, eſt la foi qu'ils ont dans l'exiſtence du Démon appellé, par eux, *Toya ;* ils lui adreſſent des ſacrifices humains. Il eſt vrai que ce n'eſt pas de leur propre mouvement qu'ils penſent & en agiſſent ainſi. Leurs Prêtres, nommé *Jaovas*, ne dédaignent pas de jouer quelquefois eux-mêmes le rôle du Diable. Déguiſés ſous mille formes plus bizarres les unes que les autres, ils s'étudient à tourmenter l'imagination de ce Peuple, par des terreurs paniques. On ne manque pas de venir à eux en foule, pour les prier de conjurer les Etres malfaiſans dont on eſt obſédé ; & cet exorciſme profane a ſon ſalaire.

Mais ce qui leur fait plus d'honneur, ce ſont le hommages religieux qu'ils rendent aſſiduement au (1) Soleil. A l'exemple des Péruviens & autres, ils ne vont point dans des Temples étroits, en adorer le ſimu-

(1) « Perſonne n'ignore que la plûpart des Nations, ſur-» tout en Orient, n'ont pas eu d'autre Divinité que le » Soleil. Eh ! quel objet dans la Nature, pouvoit mieux » juſtifier leurs hommages ? Ce culte dut être le premier » & le moins abſurde du Paganiſme. Il paroît qu'il durera » autant que le Monde »... Extrait de nos Tableaux de la Fable, ou nouvelle Hiſtoire Poëtique, avec figures, chez Pavard, avec approbation & privilège du Roi, *in*-12.

cre (1) mesquin. Ils mettent plus de grandeur & de noblesse dans leurs rits.

Tous les jours, sans y manquer, ils assistent au ever du lSoleil. On les voit à l'entrée de leur Hutte, épier le moment où cet Astre lance son premier rayon, tendre les mains vers lui, & lui adresser une Hymne grossiere, mais pleine de ferveur ; cette partie du culte est un acte d'admiration : le soir ils offrent une acte de reconnoissance, au Soleil couchant, pour tous les bienfaits qu'ils en ont reçus dans le cours de la journée ; & ils font ensorte que le dernier rayon du jour tombe sur leur tête.

Outre ce devoir quotidien, ils ont consacré au Père de la lumière & de la chaleur, quatre grandes Fêtes solemnelles dans l'année. Dès l'aube matinale, les Floridiens d'*Apalache* se rassemblent sur la plus élevée de leurs montagnes. Au sommet est une grotte naturelle, construite de manière que l'une de ses ouvertures exposée à l'Orient, reçoit les premiers feux du Soleil levant. Pendant la nuit qui précède, les Prêtres ont allumé un grand brasier, à l'entrée de cette grotte sainte. On y jette quantité d'aromates, & des nuages de parfums s'élèvent en l'honneur du premier des Astres. Le Peuple en silence, & dans un éloignement respectueux, se prosterne pendant que le Chef des

(1) Dans le Temple de Cuzco, au Pérou, le Soleil étoit représenté sous la forme d'une grosse tête d'Homme, d'or massif.

Jaovas fait une libation de miel ; puis il répand sur une pierre lisse, une certaine quantité de mays broyé, destinée à la nourrirure des oiseaux, dont le ramage salue tous les matins le retour du Soleil. Ce premier Office achevé, on se livre à une joie innocente & à des danses honnêtes.

Ces exercices pieux reprennent à midi. Debout autour d'une espèce d'Autel nud & sans ornement, les Prêtres attendent que le Soleil ait atteint le point du milieu de sa carrière : au moment où ses rayons tombent à plomb sur cet Autel, le Grand Pontife allume des parfums choisis & réservés pour cet instant ; au milieu de la vapeur balsamique, il donne la liberté à une troupe d'oiseaux retenus dans des cages pour cet effet. On suit des yeux leur vol ; on prête l'oreille aux cris de joie de ces volatiles ; on en tire des présages plus ou moins heureux : puis tout le Peuple, dans une douce ivresse, difficile à peindre, descend de la montagne processionnellement, portant des rameaux dans sa main, précédé de ses Chefs, & suivi de plusieurs Pélerins. Ceux-ci sont chargés d'une partie des offrandes que tous les assistans se sont fait gloire d'accumuler à l'envi, en forme de pyramides, autour de la grotte sacrée. Le reste de ces offrandes appartient de droit, aux Prêtres.

Il est une solemnité, dont le Soleil est toujours l'unique objet, qui consiste à lui offrir un Cerf en effigie. On remplit d'herbages la peau de ce quadrupède, choisi parmi les plus grands ; on le couvre de guir-

landes de fleurs ; on y ſuſpend quantité de fruits ſecs ; puis on le hiſſe au plus haut d'un arbre, où il doit demeurer expoſé à tous les rayons du jour, pendant l'année révolue. Tandis que les Prêtres s'occupent de ce cérémonial, la dévote aſſemblée chante en chœur, des Hymnes, pour demander au Père de la Nature, une abondante récolte. Cette Fête a lieu au commencement du mois d'Avril.

Le malheur aigrit le cœur de l'Homme & le dénature. Dans les grandes calamités, les Habitans de la Floride, conſeillés par leurs Prêtres, plus barbares qu'eux, ſe réſolvent à ſacrifier au Soleil, un Enfant mâle, le premir né d'une famille. Dans quelques cantons, on immole de même à la Lune, une toute-jeune Fille. La Mère eſt obligée d'aſſiſter à ce ſpectacle atroce & religieux. On danſe autour d'elle ; on pouſſe des cris, ſans doute, pour lui dérober ceux de la victime.

Ils ne ſe repaiſſent pas de chair humaine dans les repas qui terminent leurs Fêtes religieuſes, comme l'ont voulu inſinuer certains Eſpagnols, qui, ne pouvant les ſubjuguer, cherchoient au moins à les calomnier. L'un en effet, eſt plus facile que l'autre.

Dans certains diſtricts, on célèbre des eſpèces de myſtères en l'honneur du Démon *Toya*. On ſe prépare à cette célébration par trois jours d'abſtinence totale. Au milieu de l'aſſemblée rangée en cercle, trois Prêtres, vêtus groteſquement, exécutent une pantomime tout-à-fait analogue à la Divinité qui en eſt le ſujet. Puis les Femmes, armées d'écailles de moules, font

elles-mêmes des incisions sur le bras de leurs Filles, qui disputent de patience & de courage. Le sang que fournissent les plaies, est aussi-tôt jetté en l'air, au nom trois fois répété de *Toya*.

Dans plusieurs endroits de la Floride, on appelle le Diable *Cupai*; & l'Enfer *Ucupacha*, c'est-à-dire, *le bas Monde*; le Ciel se nomme *Hamanpascha*, qui veut dire *le haut Monde*.

Pour ne point faire un double emploi de charlatanisme, les *Joavas* sont en même temps Médecins. Hors de leurs fonctions sacerdotales, ils portent toujours suspendu à leur ceinture, un sac de plantes. On ne peut leur refuser quelques connoissances en Botanique. Ils se servent de leurs lèvres pour nettoyer les plaies, & le malade s'en trouve ordinairement assez bien, sans qu'il en résulte de grands inconvéniens pour celui qui se résout à ce bon office. Nous ne faisons peut-être point assez de cas de cette méthode, que la Nature n'indique certainement pas en vain.

Quand la maladie résiste aux soins qu'on y apporte, on expose le moribond sur la porte de sa chaumière, la face vers le Soleil, que le Médecin devenu Prêtre, supplie d'achever la cure. Et quelquefois, il en résulte des effets salutaires. On a vu des malades devoir leur convalescence à une douce transpiration provoquée par les rayons solaires.

Les Prêtres Floridiens ont un Costume qui leur est propre. Ils se revêtent d'un manteau de peaux coupées par bandes inégales. Quelquefois cet habillement est

taillé

taillé à la façon d'une longue robe. Alors ils l'attachent avec une ceinture de peau. Ils ont les pieds & les bras nuds. Sur la tête, ils portent un bonnet de peau, qui ſe termine en pointe. Souvent ils ſe couronnent de plumes. Ils battent de la caiſſe, pour faire remarquer leur paſſage.

Avant de partir pour une expédition, les Prêtres conſultés, contrefont les inſpirés, & rendent des oracles qui leur ont éte communiqués d'avance par les Chefs de la Nation. Alors le Général, le viſage tourné au Soleil, puiſe de l'eau dans une jatte; & la diſperſant dans l'air au-deſſus de la Troupe, s'écrie (1) : ainſi par nous, ſoit verſé le ſang de nos Ennemis ! Puis rempliſſant encore une fois la coupe, il en verſe toute l'eau ſur des charbons allumés, en s'écriant de nouveau : puiſſe l'Ennemi périr auſſi vîte que ce feu s'eſt éteint !

Les Veuves, ſur-tout celles des Guerriers morts au lit d'honneur, pleurent ou du moins doivent feindre de pleurer beaucoup. Il eſt d'uſage qu'elles dépoſent ſur la tombe, leur chevelure coupée de toute ſa longueur. Elles ne peuvent ſe marier au plutôt, que quand leurs cheveux ont repris l'accroiſſement qu'ils avoient avant la cataſtrophe; alors ils deſcendoient au-deſſous des épaules. Les Chefs ſeuls ont les honneurs du bucher.

(1) C'eſt une choſe digne de remarque que de retrouver dans les montagnes de la Floride, les Mœurs des perſonnages principaux de l'Iliade. Homere n'a donc rien imaginé. Il a peint ce qu'il a vu.

De leurs cendres (1) on fait une boiſſon, que les parens ſe partagent entr'eux, le jour de l'anniverſaire de ſa mort.

Les autres familles conſervent leurs morts pendant un an, revêtu des plus belles peaux, & embaumés dans des cercueils de bois de cédre. Au bout de l'année, on les tranſporte dans le canton de la forêt voiſine, aſſigné pour la ſépulture de chaque famille. Là, chaque individu a ſa place iſolée, au pied d'un arbre, que l'on planteroit exprès, s'il ne s'en trouvoit pas, & qu'on renouvelle quand il périt. Ce qui n'arrive guère; car on en prend le plus grand ſoin. Le Fils ſe fait une occupation ſacrée de l'entretien de l'arbre qui couvre les reliques de ſon Père; & s'il en négligeoit la culture, il encourroit le mépris & l'indignation de ſes compatriotes.

Cet attachement pour les Morts n'a pas peu contribué ſans doute, à rendre les Peuples de la Floride indomptables. Des étrangers ne violeroient pas impunément cet aſyle: & tant que ces touchantes habitudes auront quelque force, les Eſpagnols ne ſeront pas bien reçus à vouloir ſouiller le ſol de la Floride, pour en extraire de l'or. Ces Mœurs doivent nous paroître bien étranges; il y a ſi long-temps que nous n'en ſommes plus là!

Il eſt encore d'autres uſages qui prouvent que les

(1) Eſt-ce donc au ſein des montagnes de la Floride, qu'il faut aller pour rencontrer des Artemiſes!

Européens n'ont pas ſeuls la raiſon en partage. Les Montagnards des Apalaches ne donnent point de noms à leur Enfans ; il faut que ceux-ci s'en procurent un par quelqu'action généreuſe. Le Libérateur d'un Village en prend le nom, ou celui de l'Ennemi qu'il a repouſſé. C'eſt ainſi que Scipion fut ſurnommé l'Africain.

Les Maris s'abſtiennent de leurs Femmes, du moment qu'elles ſont enceintes ; & ce n'eſt pas un petit ſacrifice de la part des Floridiens, dont la forte organiſation néceſſite des beſoins plus impérieux que dans nos froides contrées.

La Femme adultère eſt publiquement dépouillée de tous ſes vêtemens & de ſa chevelure ; après être demeurée expoſée à toutes les avanies des autres Femmes de ſon Village, on la renvoye à ſes parens, qui la dérobent auſſi-tôt à ſes compatriotes, en la faiſant paſſer dans un canton éloigné. Dans d'autres parties de la Floride, le Mari offenſé punit lui-même de mort, l'infidélité de ſa compagne.

Les Peuples de la Floride vont preſque nuds, & portent ſeulement une eſpèce de caleçons de chamois ou de daim. Ces caleçons ſont de diverſes couleurs, & ſervent à couvrir ce que la bienſéance veut que l'on cache. Leur manteau eſt une ſorte de couverture qui prend depuis le col juſqu'à mi-jambe. Il eſt ordinairement de martre fine, & ſent une odeur de muſc très-agréable. Ils en ont auſſi quelquefois de chats, de daims, de cerfs, d'ours, de lions, & même de vaches, qu'ils préparent ſi bien, que l'on pourroit s'en ſervir

comme d'une étoffe. Pour les cheveux, ils les portent longs, & les nouent ſur la tête. Leur bonnet eſt un réſeau de couleur, qu'ils attachent ſur le front; enſorte que les bouts pendent juſqu'au-deſſous des oreilles. Leurs Femmes ſont auſſi vêtues de peaux de daim ou de chevreuil, & ont tout le corps couvert d'une façon aſſez honnête & modeſte, excepté dans l'enfance. Dans quelques endroits, les jeunes filles, quand elles deviennent grandes, ceignent le tablier de coton, qu'elles ne quittent plus.

Ces Indiens ſe ſervent de toutes ſortes d'armes, excepté du mouſquet. Ils croient que l'arc & la flêche leur donnent une grace particulière; c'eſt pour cela qu'ils en portent toujours à la chaſſe & à la Guerre. Leurs arcs ſont très-longs. Afin de ne point ſe bleſſer le bras gauche avec la corde, quand elle ſe détend, ils ſe ſervent d'un *demi-braſſar* de groſſes plumes, qui les couvre depuis le poignet juſques au coude, & qui eſt arrêté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours.

Ils ſe fabriquent des mantes ou caſaques avec l'écorce la plus tendre de certains arbres, ou avec une herbe qui, bien battue, devient comme du lin. Ces caſaques leur ſervent d'habit. Ils en ont une qui les enveloppe depuis la ceinture juſques au-deſſus des genoux; & une autre ſur l'épaule gauche, retrouſſée ſous le bras droit, qu'ils ont toujours dehors. Les Indiens n'en ont jamais qu'une ſur les épaules.

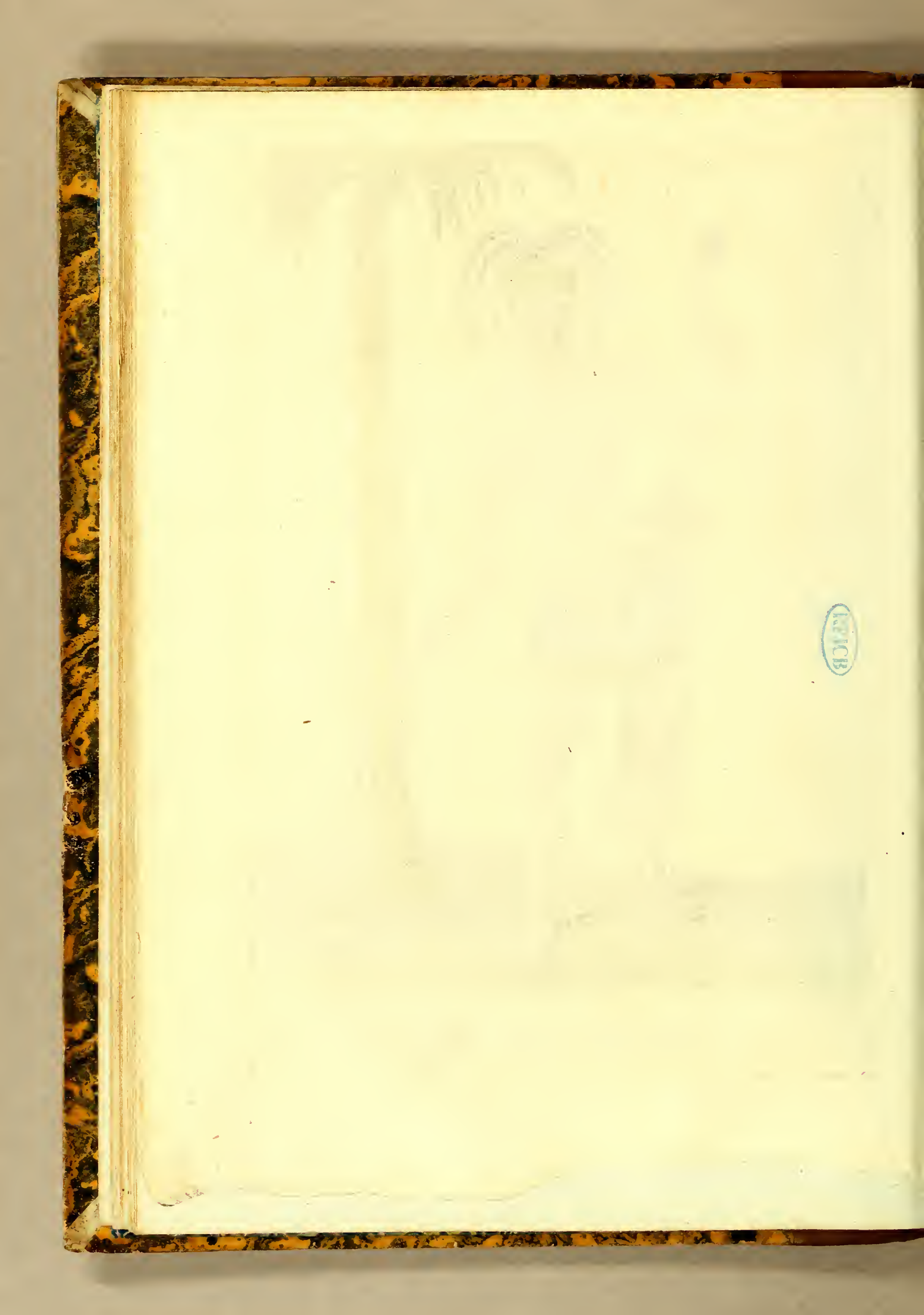
Leurs cuirs ſont fort bien apprêtés; ils leur donnent

la couleur telle qu'ils la ſouhaitent, & d'une teinture ſi parfaite, que leur couleur de feu ſoutiendroit la comparaiſon avec notre plus fine écarlate. Leur cuir noir eſt bon auſſi ; & c'eſt de celui-ci qu'ils font leurs chauſſures ou ſandales, quand ils en portent, ce qui leur arrive rarement dans les montagnes.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Floride.



Habitant de la Floride.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR FLORENCE.

LE Commerce eſt le père nourricier des Arts, (s'il eſt permis de s'exprimer ainſi). Rien ne le prouve autant que la deſtinée de Florence. Rivale de Rome, cette Ville a été comme la Pépinière des Artiſtes ; & c'eſt à elle principalement que les modernes doivent l'avantage de pouvoir ſe meſurer avec les anciens. Une ſeule famille a opéré cette heureuſe révolution. Les Médicis, d'abord Manufacturiers en laine, ont fait autant pour les Sciences, qu'Alexandre, Periclès & Auguſte ; & ce n'eſt pas après avoir ravagé le Monde, après l'avoir fait paſſer ſous le joug, qu'ils ſont venus à bout de l'éclairer. Ils ont enrichi leur patrie, avant de lui créer des Arts ; & le Port de Livourne a été la ſeule voie qu'ils ayent fréquentée, pour faire paſſer leur Ville natale au degré de gloire & de puiſſance des antiques Phéniciens, dont elle ſe dit une Colonie. Avant Côme, Florence, qui devoit ſon origine certaine à un détachement de Soldats de Sylla, & à une poignée de Bourgeois de Fieſole (1), n'étoit dans les premieres ſiècles de l'ère

(1) Cette mère-patrie de Florence, n'eſt plus aujourd'hui

vulgaire, qu'une mince République ; laquelle ne couta qu'un coup de main à Totila & à Narsès. Charlemagne, qui sembloit présager le rôle qu'elle devoit jouer un jour, lui redonna une sorte d'existence. Mais elle étoit si peu libre, qu'une (1) Femme en fit don au Pape. Elle se racheta bientôt de la servitude, & Rodolphe de Habsbourg lui fit payer assez cher sa liberté. Elle avoit peine à conserver intact, ce dépôt fragile, au milieu d'une foule de petits Etats, qui, envieux de sa prospérité naissante, la harceloient sans cesse. Mais elle nourrissoit dans son sein, le germe de sa grandeur prochaine. La famille des Medicis s'élevoit peu-à-peu au-dessus de ses concitoyens. Ses richesses, & sur-tout le noble usage qu'elle en faisoit, soutenoient son ambition, & la justifioient presque ; & si les Florentins finirent par perdre leurs droits, elle fut les en dédommager par les bienfaits d'une civilisation brillante & honorable. Et peut-être n'y eut-il dans le fait, qu'un nom de changé. Le Gonfalonier de Florence, devenu Grand Duc de Toscane, les Florentins & les Toscans n'en furent que plus heu-

qu'un Bourg, siège d'un Evêque, & résidence de plusieurs riches Chanoines. Elle a produit un Peintre dans le quinzième siècle, & un Poëte dans le seizième.

(1) C'est cette Matilde, Comtesse de Toscane, qui épousa si chaudement la cause de Grégoire VII, & qui fit à ce Pape, donation entière de tous ses biens. La chronique scandaleuse s'est fort exercée sur cette Princesse, qui, s'il faut l'avouer, avoit au moins les apparences contr'elle.

reux,

reux, & se trouvent placés à égale distance, entre l'anarchie & le despotisme ; & ce n'est pas en ce moment qu'ils ont lieu de regretter la forme primitive de leur Gouvernement.

L'Etranger, qui arrive à Florence, hésite d'abord auxquels il doit donner la préférence pour son admiration, de la Nature ou de l'Art : le concours des beautés de l'une & des chef-d'œuvres de l'autre, rendent cette vallée de l'Italie, qui renferme la Capitale de la Toscane, l'un des points de la terre le plus digne du séjour de l'homme de goût. Ce n'est pas là qu'on peut craindre de voir l'espèce s'abbâtardir. L'air qu'on y respire est si pur (1), si léger, qu'on trouve tout naturel que le sol ait donné le jour à tant de beaux génies & de grands Artistes. Il n'est pas aussi facile de sortir de la Ville que d'y entrer. Le charme que l'on éprouve, y captive tellement l'Amateur qui voyage, que, n'ayant su par où commencer, il ne sait comment il pourra achever de visiter tant de merveilles.

Rome s'enorgueillit de son Apollon du Belvedere ; Florence a sa Vénus de Medicis, modèle parfait de beauté & d'innocence, de pudeur & de volupté. Plus on s'y arrête, plus on s'y intéresse ; en la fixant, on désire, & on n'ose. L'Amant délicat retourne auprès de sa Maîtresse, plus amoureux. La Femme sensible se met à la place de cette Figure, & rougit pour elle. Le

(1) L'Automne y met quelques restrictions.

Statuaire ſeul eſt mécontent, & rentre dans ſon attelier, le déſeſpoir dans l'ame.

Cette Vénus, pour laquelle on auroit dû bâtir un Palais qui l'eût logée toute ſeule, ne doit cependant pas faire dédaigner les ſix belles Statues Grecques, & d'autres morceaux antiques que renferme l'ancien Palais Ducal, dépôt le plus précieux de la terre.

Le grand homme, Côme I., à qui on en a la principale obligation, a auſſi devant ce ſanctuaire des Arts, une Statue équeſtre, ouvrage célèbre (1) du Sculpteur François, qui nous a reproduit l'image adorée de Henri IV. Mais il ſemble que Jean de Boulogne ait été mieux inſpiré à Florence (2) qu'à Paris.

Dans la Galerie du même Muſeum, on voit une Statue de Brutus, que l'Artiſte, dit-on, n'acheva pas du moment qu'il vint à réfléchir au meurtre de Céſar. Ce ſcrupule n'annonçoit pas une ame républicaine. Pareil remord n'arrêta pas la plume de Shakeſpeare (3).

Dans le riche Médailler de l'ancien Palais Ducal, on remarque ſur-tout une pièce de Monnoie d'or, de

(1) Jean de Boulogne étoit Elève de Michel-Ange : né à Douai, il a ſon Tombeau à Florence, dans l'Egliſe de Sainte Marie *della Nonciata*.

(2) Le Cheval de la Figure équeſtre de Henri IV, ſur le Pont Neuf, n'eſt pas auſſi eſtimé que le Cavalier.

(3) Voyez *Jules-Céſar*, tome 2, *in*-8°. du Théâtre du premier Dramatique Anglois, ſi bien traduit par M. Letourneur.

la valeur d'une piſtole de France; eſpèce de ſéquin, ſur lequel ſe trouvent ces mots :

JESUS-CHRISTUS (1), *primus Rex Florentinorum.*

JESUS-CHRIST, premier Roi des Florentins.

Pour éviter l'embarras du choix & les ſuites d'un choix peu ſage, les Florentins avoient aviſé de ne reconnoître d'autre Souverain que J. C. Mais au bout de quelques jours, ils renoncèrent bientôt à cet expédient, dans la crainte de paſſer immédiatement ſous le joug du Clergé, qui n'auroit pas manqué (à ce qu'ils crurent), de prendre acte en ſa faveur, d'une telle élection. L'exemple de la Théocratie Juive, les effraya. Cependant, ils auroient dû peut-être, avec de certaines modifications, tâter un peu plus long-tems de ce régime politique, d'autant plus convenable, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un Etre au-deſſus des hommes, qui pût leur commander *avec ſuccès.*

A la grande Place, ſous un des portiques du Palais, on rencontre deux belles Statues de bronze, qui repréſentent Méduſe & Judith, tenant à la main la tête de Perſée & d'Holopherne. Les Amateurs Ortodoxes auroient déſiré qu'on n'eût pas mis en regard la Mythologie & la Sainte Bible.

(1) Cette Légende rappelle ce qu'on voit dans la Bibliothèque des Prêtres de la Doctrine Chrétienne, à Paris; le Catalogue & les rayons des Livres ne commencent que par les numéros 2, 3, 4, 5, &c. On lit au bas d'un Chriſt, peint à l'entrée : *Liber primus.*

Les traces gothiques de la Cathédrale, ne ſont pas ce qui la rend recommandable; mais on les a fait comme diſparoître, ſous les acceſſoires précieux qui les couvrent. Les plus grands talens, tels que *Bandinello*, *Jottus*, *Sanſovin*, *Zucchro*, *Vaſari*, *Donatelle*, &c. ſe ſont réunis pour décorer ce vaſte Edifice. On y admire la Statue brute de la Vierge, pleurant ſon Fils, ſublime ébauche de Michel-Ange, que le ciſeau ſeul d'un autre Michel-Ange pouvoit oſer terminer. Mais il renferme quelque choſe bien au-deſſus de tout cela. Parmi les Reliques conſervées dans la Sacriſtie, on y montre encore aux Fideles, un fragment de la Verge de Moïſe, & de celle d'Aaron ſon frère.

Cette Métropolitaine eſt conſacrée ſous l'invocation de *Notre-Dame des Fleurs*, (*delli Fiori*), apparemment par alluſion au nom de la Ville de *Florence*. Peut-être auſſi cette Egliſe fut-elle conſtruite ſur les fondemens ou avec les matériaux d'un Temple de Flore. Pour expier les déſordres du Paganiſme, qui avoit longtems ſouillé cet emplacement converti en un lieu ſaint, on crut devoir en agir ainſi. Il ſe fit une métamorphoſe dans le même genre, un peu plus loin. Un Temple de Mars, eſt aujourd'hui un Baptiſtère, dédié au paiſible St. Jean. C'eſt en face des Fonts Baptiſmaux, qu'on voit le Tombeau de Jean XXII, qui fut Pape, & qui n'avoit de vocation que pour être Corſaire, profeſſion par laquelle en effet, il avoit débuté dans le monde.

Dans l'Egliſe de St. Laurent, la Chapelle funéraire

du Grand Come & de ses successeurs, dont on poursuit la construction, depuis si long-tems, sur les dessins de Michel-Ange, deviendra, quand elle sera achevée, l'une des merveilles du monde.

A l'entrée de cette même Eglise, l'Historien Paul (1) Jove a son Tombeau & une Statue. Ce n'est donc pas assez que les Princes ayent un flateur à gages, pendant leur vie; faut-il donc encore qu'ils se fassent accompagner de son ombre après leur mort!

Dans l'Eglise de Ste. Marie *della Nonciata*, l'Ami des Arts va visiter le Tombeau du célèbre *Bandinelli*; & le peuple s'agenouille devant un Portrait de la Vierge, fait de main d'Ange.

Michel-Ange, (pour me servir de ses propres expressions), avoit *épousé* l'Eglise *di Sancta Maria Novella*, à cause de sa noble simplicité, caractère si analogue au génie de ce grand homme.

L'Eglise de St. Marc possède le corps & offre la Statue de St. Antonin, Archevêque de Florence, qui consacroit au soulagement des infortunés, ce que d'autres Prélats prodiguent à la représentation. Ange (2) Politien

(1) On connoît cet Ecrivain vénal, natif de Come dans la Lombardie, Médecin, puis Evêque. Malheur à ses contemporains illustres, qui ne pouvoient ou qui ne daignoient pas salarier sa plume. Mais la postérité, Juge à la fois des Héros & de leurs Historiens, a mis depuis long-tems, Paul Jove à sa place.

(2) Bon Littérateur, dans son tems; il fit peu de chose pour la postérité.

& Pic (1) de la Mirandole, unis pendant leur vie, ont leurs Tombeaux dans cette même Eglise.

Michel-Ange s'eſt beaucoup multiplié à Florence, & on voudroit l'y rencontrer par-tout. Le Maître Autel de l'Egliſe du Saint-Eſprit, eſt de lui. Il a encore donné le plan de celle de Ste. Croix ; il y a auſſi ſon (2) Tombeau vis-à-vis celui de Galilée. Galilée ! qui, à 70 ans, ſe vit obligé d'abjurer une vérité phyſique, & d'en faire amende honorable, comme d'un crime. Telle eſt la deſtinée preſqu'ordinaire de ceux qui ſont trop au-deſſus de leur ſiècle, pour être entendus de leurs contemporains. Au reſte, la Sentence portée contre le célèbre Partiſan de Copernic, fut plutôt un ſcandale qu'une injuſtice. Pour l'éviter, il faudroit que les grands hommes puſſent deſcendre juſqu'au vulgaire, ou l'élever juſqu'à eux. Au reſte, ce n'eſt pas Florence qui a à ſe reprocher de s'être mépris ſur le compte de Galilée.

Florence eſt la patrie d'un autre beau génie que ſon ſiècle, & même la poſtérité, n'ont pas bien compris, puiſqu'on l'accuſa, & qu'on l'accuſe encore, d'avoir propoſé Céſar Borgia comme le modèle des Souverains ; lui qui s'étoit rendu ſuſpect aux Medicis, par les éloges

(1) Prodige de mémoire ; il ne montra pas autant de judiciaire, en propoſant, à 23 ans, de ſoutenir Thèſe *in omni re ſcibili*.

(2) M. l'Abbé *Hochecorne* n'a preſque rien laiſſé à dire ſur Michel-Ange, après la vie qu'il en a faite, publiée en 1783 ; à Paris, chez Cellot, 430 pages *in*-12.]

qu'il donnoit à Brutus. Machiavel avoit cru ſans doute, au contraire, qu'un portrait fidèle de la tyrannie, doit ſuffire pour en dégoûter un Prince.

Florence donna auſſi le jour au Dante, & un Tombeau dans ſa Cathédrale. On devoit une place diſtinguée à celui qui avoit peint en beaux vers, le Paradis, le Purgatoire & l'Enfer. A-t-on rendu les mêmes honneurs à Marſile Ficin, pour avoir voulu inſérer au répertoire des Saints, le nom de Platon, dont il nous a laiſſé une aſſez bonne traduction Latine ?

Un nom qui ne groſſira pas la légende, mais qui doit trouver place parmi ceux des grands hommes : c'eſt Léon X. Ce Pontife aimable, dont le règne brillant mérita de faire époque dans l'Hiſtoire des Lettres : la Religion le déſavoua quelquefois; mais les Sciences & les Arts, qu'il réhabilita en Italie, ont fait bénir ſa mémoire.

Si Florence a perdu de ſon éclat, ſon Souverain lui acquiert de jour en jour, une gloire plus ſolide. Au règne des Talens ſupérieurs, a ſuccédé celui des Mœurs, de la Philoſophie & de la ſaine Politique. Les réformes les plus ſages, & ſur-tout l'empire de l'exemple, plus puiſſant que celui de la force & des Loix, vont faire de ce beau pays, le ſéjour du bonheur. Jamais le glaive de la Juſtice n'a trouvé moins à s'exercer qu'aujourd'hui. Les avenues du Trône ne ſont plus obſtruées par l'étiquette puérile & gênante; les Florentins, moins induſtrieux, moins actifs peut-être, ſont devenus plus

économes. Leurs Manufactures languissent un peu ; mais ils ont renoncé à une partie de leur faste ; leur politesse, qui dégéneroit en astuce Italienne, n'est plus aujourd'hui que de l'urbanité. Le mystère ne préside plus aussi souvent à leurs démarches les plus ordinaires. Les femmes deviennent plus communicatives, sans manquer à la réserve qui doit toujours caractériser leur sexe. Elles aiment à s'instruire, & le goût de la lecture est répandu dans presque toutes les classes.

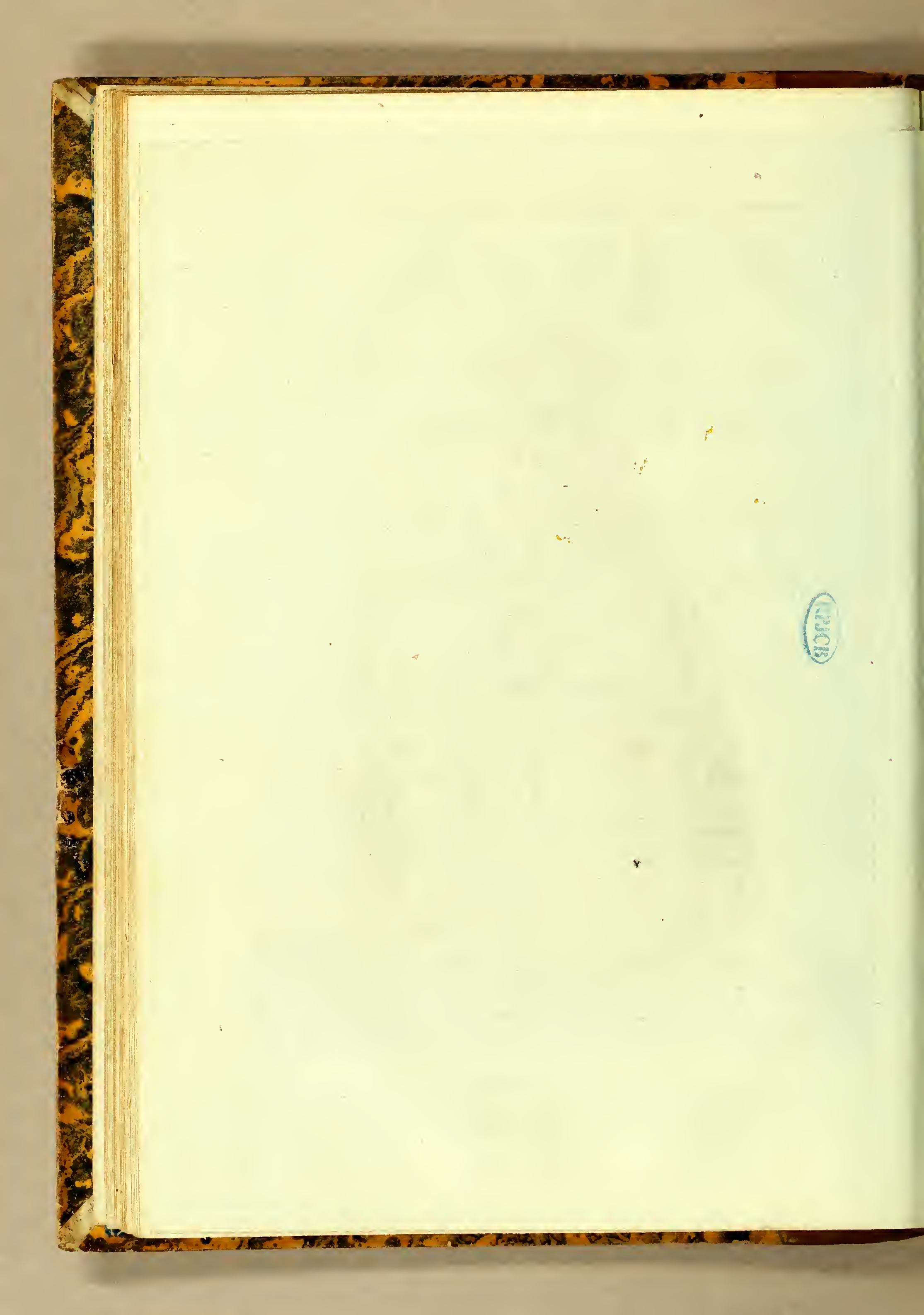
Il y a, dit-on, parmi les Florentins, une Société secrette de hardis Penseurs ; mais ils ne se distinguent de leurs compatriotes, que par leur amour pour l'étude, le goût de la retraite, la tolérance & la retenue. Bornés dans leur sphère obscure, mais paisible, on ne les rencontre pas sur le chemin de l'intrigue, dans l'antichambre des gens en place. Ils aiment à méditer dans le silence ; & si leur systême pouvoit être dangereux, comme ils ne cherchent point à le prôner, il n'en peut résulter aucun inconvénient pour le public.

Le Costume des Florentins est un mêlange de modes Italiennes & Françoises, & subit plusieurs modifications, selon l'état des personnes. Les Bourgeoises n'affichent cependant pas le luxe des habits, autant que dans les autres capitales ; mais elles savent se mettre avec grace, sans beaucoup de recherches. Elles ne font plus guère d'usage de la Florentine, étoffe de soie, qu'on ne fabriquoit d'abord qu'à Florence. Elles posent volontiers sur leur tête, des chapeaux de paille très-propres, qui se font dans cette Ville.

Fin de la Notice historique sur Florence.



Bourgeoise florentine.



ADDITION*

A L'ARTICLE

DES MŒURS ET COUTUMES

DES KAMTSCHADALES,

OU

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA PENINSULE DU KAMTCHATKA.

LA Péninſule du Kamtchatka, ſiſe ſur la côte de l'Aſie orientale, s'étend, au Nord & au Sud, du 52e au 62e degré de latitude. Son extrêmité touche au 146e degré de longitude. Sa plus grande largeur eſt de 236 milles. Elle eſt ſurchargée d'une longue ſuite de montagnes qui lui occaſionnent quantité de rivières. Abandonné à lui-même, le ſol de cette contrée ne produiroit preſque rien; mais il eſt ſuſceptible de culture, & recompenſeroit de leurs avances les Kamtſchadales laborieux. Les malheureux! ils ne connoiſſent le printemps que de nom; ils n'ont que deux mois d'été, un d'automne; tout le reſte de l'année eſt hiver pour eux.

(1) Notre premier Article étoit incomplet, faute de Mémoires authentiques.

La ſurface de la terre, couverte de neiges pendant plus de huit mois, cache des volcans dans ſes entrailles. La nature aimeroit-elle les contraſtes ? auroit-elle beſoin de cette reſſource pour la magie de ſes tableaux ? & feroit-elle conſiſter en cela le ſecret de ſes opérations ?

Si les Naturels, mauvais Agriculteurs, paroiſſent ſe borner à la *Saranna* (1), plante ſpontanée qui ſert de baſe à leur comeſtible, comme l'*Herbe-douce* (2) à leur boiſſon de *Raka* (3); c'eſt que la pêche, & ſur-tout la chaſſe, fourniſſent davantage & d'une manière plus expéditive, à leurs beſoins journaliers. Leur pays abonde en quadrupèdes de pluſieurs eſpèces qui, tout-à-la-fois nourriſſent & enrichiſſent le chaſſeur par leur chair ſubſtantielle & leurs dépouilles précieuſes. Ces animaux, entr'autres, ſont les Renards, la Zibeline, la Marthe, le Rat des montagnes ou la Marmotte ſans oreilles, le Glouton, le Belier ſauvage, l'Ours blanc, le Renne & le Chien.

L'équipage de chaſſe pour courir les Zibelines, eſt compoſé d'un fuſil rayé d'un très-petit calibre, d'un

(1) Eſpèce de Lis qui fleurit rouge-foncé. C'eſt de ſa racine qu'on tire un aliment auxiliaire à quantité d'autres mets.

(2) Cette Plante reſſemble beaucoup au Jonc. Ses tiges nues, (l'écorce porte un ſuc corroſif) fermentées quelque temps donnent après la diſtillation, une liqueur auſſi forte que l'Eau-de-vie de Vin.

(3) Nom de l'Eau-de-vie de l'Herbe-douce.

filet & de plusieurs briques. Les briques échauffées, donnent une fumée qui oblige l'animal à sortir du terrier où on les a mises.

La peau du Glouton (*Ursus luscus*), est si recherchée des Kamtchadales, qu'ils se croient bien parés, quand ils en peuvent montrer un petite portion sur leurs vêtemens. Les Femmes placent dans leurs cheveux des têtes de Glouton, qui sont blanches; & cet ornement est regardé comme infiniment beau. Ils croient fermement que les Anges dans le Ciel se couvrent de la fourrure du Glouton; car les Kamtchadales, ainsi que toutes les Nations superstitieuses, se sont créé un Dieu à leur ressemblance; & les paysages de leur froide contrée, servent de modèle, quand ils entreprennent une esquisse du Paradis.

La fourrure de l'Ours est extrêment utile; on en fait des couvertures de lit très-chaudes, des bonnets, des gants & des colliers de harnois pour les Chiens, qu'ils attachent aux traîneaux. On est surpris que les Naturels ne se servent pas du Renne, de préférence au Chien.

Ils fabriquent avec les cornes récourbées du Belier sauvage, des cuillers, des plats, des coupes; ils en ont souvent une petite suspendue à un ceinturon, dans laquelle ils boivent, quand ils sont à la chasse.

On attele ordinairement cinq Chiens à un traîneau qui ne porte qu'une seule personne. Ils sont coupés. On ne soumet jamais les Chiennes à cet exercice.

Il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques. Le chant mé-

lodieux qu'on attribue (1) au Cigne, ne le garantit pas d'être servi sur table, les jours de Festins.

La chair de Poisson leur tient lieu de pain. La graisse de Baleine fournit d'huile leurs lampes & leur cuisine.

Venons au personnel des Kamtchadales. On croit cette Peuplade d'une origine très-ancienne; on les fait descendre en droite ligne, des Mungales, Nation primitive d'Asie, qui se sera refugiée dans cette Peninsule, pour échapper aux Conquérans dont cette partie du globe a été si souvent affligée. Tous ces Héros, qui font tant de fracas dans les récits de l'Histoire, non seulement sont les fléaux de la génération qui a le malheur de les avoir pour contemporains, ils sont encore la cause de ce chaos déplorable qui règne dans les Annales du Monde. A leur approche, on se disperse, on se cache; & le caprice d'un Prince turbulent, déplace des Nations entières de leur antique patrie, & rompt le fil non interrompu d'une chronologie de plusieurs siècles.

Quoi qu'il en soit, les Kamtchadales, encore remplis du souvenir de leurs premiers ancêtres, n'ont pas renoncé à la prétention de remonter en droite ligne, à l'époque de la Création, par leur Dieu Koutkou. Ils se disent les Favoris du Ciel & les Fils aînés de la Terre. Le pays qu'ils habitent depuis un temps immémorial, semble à leurs yeux une terre de promission, une place

(1) Voyez une Dissertation très curieuse de M. Mongèz, Garde du Cabinet des Antiques de la Bibliothèque de Sainte Geneviève.

d'élite que la Nature, en bonne Mère, leur a ménagée par une prédilection toute particulière. Heureux du moins par sa croyance, on ne sauroit trop bénir la mémoire des Législateurs politiques qui ont semé ces idées romanesques dans le cerveau de ce Peuple crédule. Il falloit en effet, tous les prestiges de l'imagination, pour faire aimer les bords du Kamtchatka à ceux qui s'abreuvent des eaux de ce fleuve, chargé de glaçons pendant les deux tiers de l'année. L'amour de la patrie est une passion locale, en vertu de laquelle il ne reste point de vuide sur la surface de la terre. Les Chefs des Nations n'ont pas tort d'entretenir ce feu sacré dans le cœur de leurs sujets ; c'est la baguette d'Armide, qui change en Eden les déserts les plus sauvages, les lieux les plus malfaisans. La connoissance circonstanciée de la Topographie de leur pays, & l'attachement qu'ils portent à cette contrée si peu aimable, prouvent du moins que les Kantchandales n'y sont point une Colonie de fraîche date.

Les Russes en soupçonnerent l'existence vers l'an 1650, & y tentèrent un établissement en 1700. Les Naturels du pays ne virent pas tranquillement l'arrivée des ces Etrangers. En 1715, il y eut une action qui pensa être décisive en faveur des premiers. Mais la destinée des Nations civilisées est de triompher des Hordes Sauvages, ou de corrompre, par leurs mœurs, ceux qui résistent à leurs armes. La petite vérole, présage d'une maladie pire encore, n'enleva pas moins de 20,000 Kantchadales en 1767 ; encore un demi-siècle, & cette

contrée aura perdu tout-à-fait ses premiers Maîtres, dont le nombre en ce moment monte à peine à 3000 tributaires. Le Sceptre Russe ne pese cependant pas sur leurs têtes. On leur a laissé le droit d'élire leurs Magistrats, pris au milieu d'eux. Chaque *Ostrog* (Bourgade), est gouvernée par un *Toion* (*Chef de Police*). On les a déchargés de la peine de mort, remplacée par le *Knout* (1). Le principal Commerce a pour objet la Pelleterie; & les Russes doivent quelques égards à une Horde demi-Sauvage, sur laquelle ils font des spéculations lucratives. Les Kamtchadales n'ont prêté qu'une oreille aux missionnaires Grecs; ils ont gardé l'autre pour leurs anciennes habitudes: ensorte qu'ils ne ressemblent pas plus à leurs Conquérans par les principes que par les traits du visage. Les Russes, & les Cosaques (2) qui les ont si bien secondés dans cette expédition, s'allient volontiers aux vaincus laborieux, qui les font vivre de leurs sueurs.

Les indigènes du Kamtchatka sont de petite taille; & voici le Costume des Hommes: l'habit de dessus a la forme d'une jaquette de Charretier; il est de nankin pendant l'été, & dans l'hiver, de peaux de Daims ou de

(1) Le Knut ou Knoute, est un supplice Russe: il consiste à recevoir sur le dos, un certain nombre de coups d'un fouet, composé d'une lanière épaisse, & tranchante sur les côtés. Le patient, à qui on fait grace de la vie, n'est pas toujours bien sûr de la conserver après cette exécution.

(2) Nation guerrière & jadis libre, qui ne se bat plus aujourd'hui pour son propre compte, mais qui sert la Russie, & qui en obtient des égards proportionnés à ses services.

Chiens, tannées d'un côté. On laiffe le poil à l'autre côté; c'eft celui qu'on met le plus près du corps. Ils portent par-deffus une cafaque ferrée, de nankin ou d'étoffe de coton, & au-deffous de la cafaque, une chemife d'une légère étoffe de foie de Perfe, de couleur bleue, rouge ou jaune. De longues culottes de lin, qui defcendent jufqu'au gras de la jambe; une paire de bottes de peau de Chien ou de Renne, dont le poil eft en dedans, & un bonnet fourré, garni de deux oreilles qui, en général, fe trouvent relevées contre la tête, mais qu'on laiffe tomber fur les épaules, lorfque le temps eft mauvais, forment le refte de leur accoutrement.

L'habit de fourrure que les Toions portent les jours d'appareil, eft compofé de petits morceaux de fourrures triangulaires (1), marquetés de brun & de blanc, & réunis fi proprement, qu'ils femblent appartenir à la même peau. Il eft garni par le bas, d'une frange de fix pouces de largeur, qui eft faite avec des fils de cuir de différentes couleurs, & qui produit un très-bon effet. Une large bordure de peau de Loutre eft fufpendue à cette frange: le parement des manches eft encore de peau de Loutre, ainfi que le collet, & un jabot qui va jufqu'à la poitrine: il eft doublé d'une peau blanche très-unie; un bonnet, une paire de gants & des bottes, travaillés avec un foin extrême, complettent cet ajuftement.

(1) Dans le genre du Coftume caractériftique de notre Arlequin.

Les Ruſſes établis au Kamtchatka, portent l'habit Européen ; & l'uniforme de la Garniſon eſt d'un verd foncé, bordé de rouge.

Les habits de Femmes, quand elles ſe parent pour une Fête, ſont jolis & gais. Elles portent une robe flottante de nankin blanc, qui leur ſerre le col, attachée à un collier de ſoie. Par-deſſus, elles ont une jaquette courte & ſans manches, compoſée de nankins de diverſes couleurs, & des Jupons d'une légère étoffe de ſoie de la Chine. Leur chemiſe, dont les manches deſcendent juſque ſur le poignet, eſt auſſi de ſoie. Un mouchoir de ſoie de couleur, enveloppe leurs têtes, & cache entièrement les cheveux des Femmes qui ſont mariées. La chevelure des Filles vierges encore, ou du moins non mariées, flotte en liberté ſur les épaules.

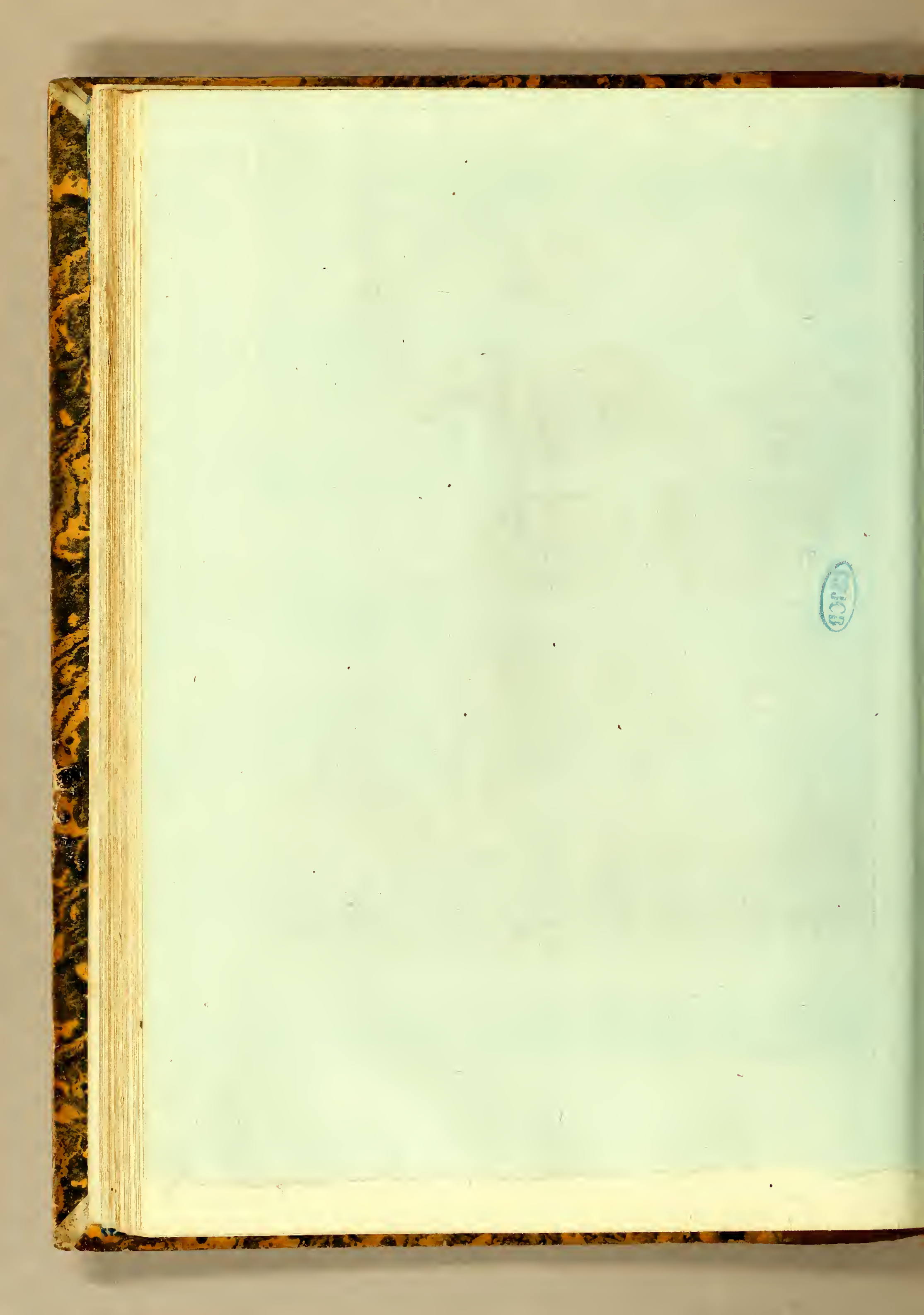
Le luxe des habits, ſur-tout du ſexe né pour plaire, règne à proportion autant à cette extrêmité du globe, qu'au centre des Etats de l'Europe.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Peninſule du Kamtchatka.

NOTICE



Devin de kamtschatka.


JCB



homme de Kamtschatka





femme de Kamtschatka.





NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA FORÊT NOIRE.

LA Forêt noire, connue des Anciens ſous le nom de *Sylva Martiana*, eſt une portion conſidérable de la grande Forêt Hercynienne, comme ſemble l'atteſter encore aujourd'hui le Village de *Hercingen*, près le bourg de *Waldſée*. Les modernes l'ont appellée Forêt noire, à cauſe de l'épaiſſeur de ſes bois. On la trouve dans la Suabe, entre Furſtenberg & Virtemberg. Jadis elle s'étendoit juſqu'au Rhin. Rhinfeld, Seckingen, Lauffenbourg & Valdshut, ne ſe nomment les quatre Villes foreſtières, que parce qu'elles étoient renfermées dans la Forêt noire. Ce grand pays d'Allemagne eſt plein de montagnes qui s'avancent juſqu'au Briſgaw, & qui ſont couvertes de grands arbres, ſur-tout de pins; les vallées ſeules ſont abondantes en pâturages. On prétend que le terroir gâte les ſemences, à moins qu'on n'ait ſoin de le brûler auparavant. Tous les ſites y ont un caractère prononcé & des teintes fières & ſauvages. Les chemins y ſont tellement difficiles, que chaque Voiturier met une ſonnette à un de ſes chevaux pour avertir ceux qui viennent, afin que chacun ſe place

convenablement pour paſſer ſans danger. Les Couriers ſe ſervent d'un cor. Le Pâtre attache auſſi une clochette au col de la vache qui mène le reſte du troupeau.

S'il en faut croire les Commentaires de Céſar, en fait d'Hiſtoire naturelle, la Forêt noire (ainſi que l'Hercynienne), nourriſſoit pluſieurs bêtes ſauvages inconnues aux autres pays. Il y a (dit le Conquérant des Gaules) des bœufs de la figure d'un cerf, qui ont une corne au milieu du front, plus grande & plus droite que celle de pas un autre animal, & dont le haut ſe ſépare en pluſieurs branches; le mâle n'eſt point différent de la femelle. Il y a auſſi une eſpèce d'ânes ſauvages qui reſſemblent aux chèvres, & qui ont la peau marquetée; mais ils ſont un peu plus grands & ſans cornes, & n'ont aucunes jointures aux jambes; de ſorte qu'ils ne ſe couchent point pour ſe repoſer. S'ils tombent, ils ne ſe relèvent plus. Quand on a reconnu leur gîte à la piſte, on ſcie les arbres voiſins, ou on les déchauſſe; ſi bien que venant à s'appuyer contre pour ſe repoſer, ils tombent à la renverſe & ſont facilement pris. Il y a auſſi des taureaux ſauvages qui ſont un peu moindres que les éléphans; mais ſemblables du reſte aux autres, & d'une force & d'une vîteſſe extraordinaires; peu d'hommes & d'animaux peuvent échapper leur rencontre. On leur tend des pièges, mais on ne peut les apprivoiſer, quelques petits qu'on les prenne. La jeuneſſe s'endurcit à la chaſſe des ces bêtes, & garde leurs cornes par vanité, comme une marque de valeur. Elles ſont différentes de celles de nos taureaux, tant pour la grandeur que pour

la

la figure, & font recherchées avec grand foin pour boire dans les grands repas, après en avoir garni l'ouverture avec de l'argent.

On ne rencontre plus dans la Forêt noire de ces animaux métis cités dans ce paffage. Plus éclaircie & mieux cultivée que du temps de Jules-Céfar (1), elle ne nourrit plus probablement de ces bêtes fauves, moitié cerfs & moitié bœufs, moitié chèvres & moitié ânes, dont les jambes n'ont point de jointures. Les habitans actuels, beaucoup moins aguerris que leurs ancêtres, ne s'adonnent plus à la chaffe. Bergers ou Laboureurs, le gouvernement féodal & l'afcendant du Clergé les tiennent dans une contrainte habituelle & dans une pauvreté à laquelle ils paroiffent accoutumés. Ce n'eft que dans les Villes & aux environs qu'on trouve des maifons à deux étages. Le rez-de chauffée

(1) Un Journalifte eftimable a reproché au Rédacteur du texte des Coftumes civils de ne s'être pas toujours attaché aux Relations de Voyages les mieux conftatées : comme fi on ne devoit pas s'attendre aux ufages les plus bizarres de la part des hommes! Le vrai (a dit quelqu'un) n'eft pas toujours vraifemblable. Il faut appliquer cette maxime aux Journaux des Voyageurs célèbres. Un Rédacteur a rempli fa tâche, quand il s'eft appuyé fur des témoignages impofans, tels que ceux de Pline, &c. Il ne faut point fufpecter la véracité de Jules-Céfar & de Tacite, & de ceux qui parlent d'après eux, parce que le François d'aujourd'hui n'a prefque plus rien de commun avec les Francs leurs contemporains.

des fermes eſt abandonné aux vaches. Le ménage, proprement dit, eſt au-deſſus. Le ſecond étage eſt réſervé pour les grands jours. Dans les Auberges, c'eſt l'appartement d'honneur, pour les Voyageurs diſtingués.

La Forêt noire renferme pluſieurs Villes qui méritent d'être citées. Villengen, par exemple, eſt très-jolie, quoique peu conſidérable. Dans la grande rue, on voit placée ſur une fontaine, la ſtatue de Charles-Quint, dont rien ne pourra laver la mémoire; Charles-Quint, le premier des hommes en fait de politique, le dernier quant à la probité; Prince qu'on auroit dû condamner de bonne-heure au genre de vie dont il fit choix ſur la fin de ſes jours; car enfin, il vaut encore mieux, ſans doute, troubler la paix d'un Couvent que celle du monde entier.

Fleſchens, Ville d'Empire, & ſituée dans le territoire de la Forêt noire, ne paroîtroit qu'un Village, ſi elle n'étoit pas fermée de murailles; mais ces murs ſont dignes de la garniſon; à gauche & à droite de la principale porte, on voit deux files de ſoldats peints ſur du carton.

Près de *Doneſching*, autre petite Ville non fermée, le Prince de Furſtemberg poſſède dans la cour de ſon château, dans un réſervoir haut de trois pieds, la ſource de ce grand fleuve, dont les Rois de Perſe plaçoient avec orgueil un échantillon des eaux parmi leurs tréſors de Gaza: le Danube, qui porte un double tribut à la mer noire, peut à peine fournir, à ſa naiſſance, un

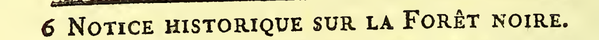
mince jet pour arroſer les parterres du Prince Allemand.

La Forêt noire procure à Schaffhouſe une partie des ſoldats que les Recruteurs étrangers y enrôlent; elle fait encore mieux, elle envoie du bled au même Canton. C'eſt d'ici que les Suiſſes catholiques, après la bataille de Copet, firent venir les légions de Prêtres qui repeuplèrent leurs Egliſes.

Le coſtume de la nobleſſe & de la bourgeoiſie des différentes Villes éparſes dans le pays qu'on déſigne ſous le nom de Forêt noire, eſt à-peu-près le même que dans toute l'Allemagne. La couleur de cérémonie eſt le noir.

Quant aux baſſes claſſes des habitans, & particulièrement des gens de la campagne, leur habillement mérite d'être décrit. Les deux ſexes portent un chapeau à quatre cornes, le plus ſouvent de paille ou de jonc. L'habit de l'homme eſt un gillet blanc pour l'ordinaire, & pardeſſus une veſte ample, à grands pans; les culottes très-larges ſont de la même matière; c'eſt un gros drap, eſpèce de bure, de la couleur du veſtiaire des Capucins. Les payſans ne font uſage de boucles, ni à leurs jarretières, ni à leurs ſouliers. Hommes & femmes rabattent pardeſſus le coup de pied de leurs chauſſures une plaque découpée ou dentelée d'étoffe rouge. Sous la veſte pend une eſpèce de tablier pliſſé & garni par le bas.

Les payſannes ſe couvrent la poitrine d'une pièce rouge couverte de pluſieurs larges rubans qui ſe croiſent. Pardeſſus une petite camiſole, ou bien un juſte dont les



manches deſcendent juſqu'au poignet. Un jupon de deſſous de la couleur de la pièce d'eſtomac; un autre jupon de la couleur du juſte. Un tablier blanc, & par-deſſus une ceinture en forme de petite chaîne.

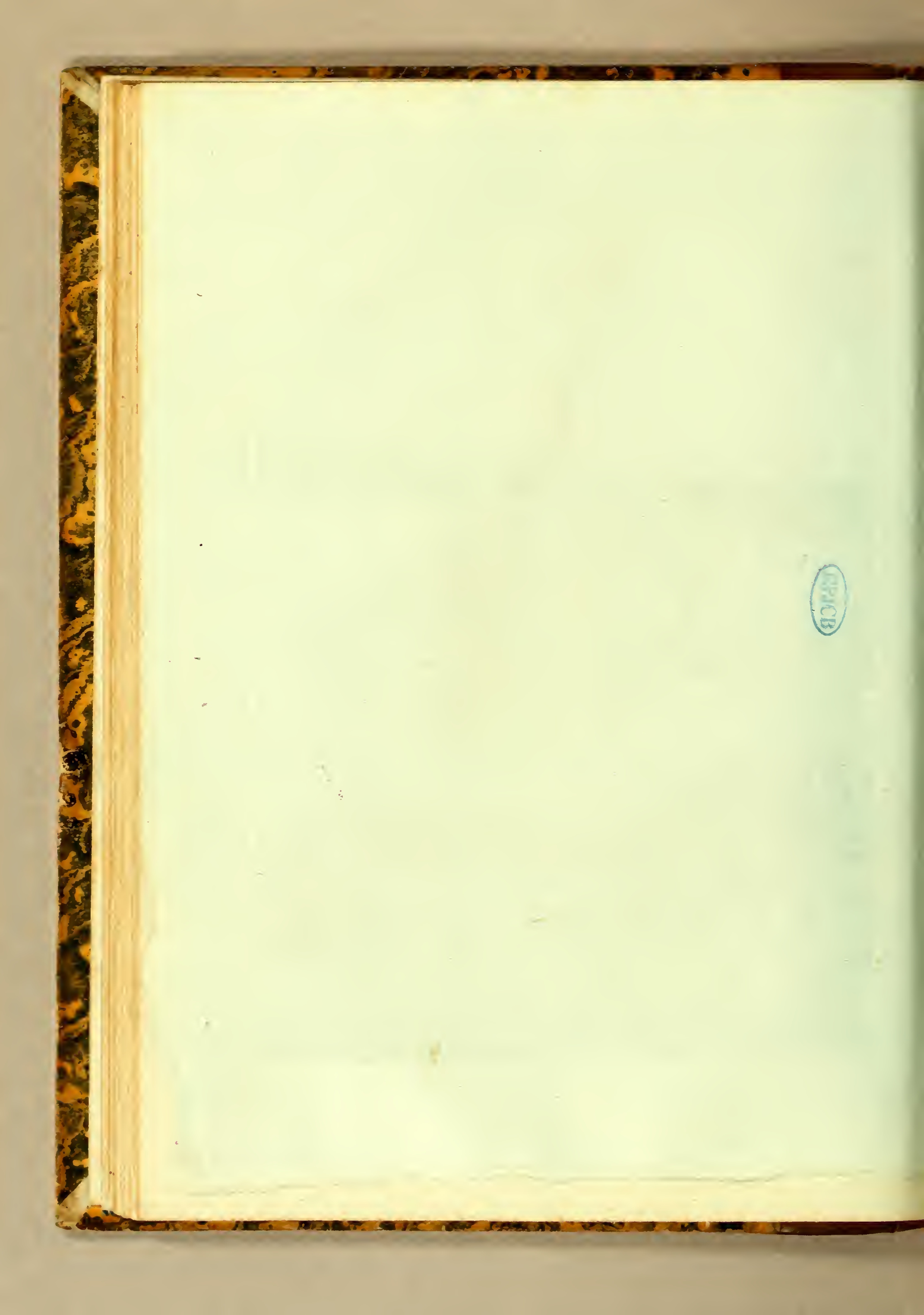
Les vieillards ſe font un honneur de porter leur barbe. Ils ſe couvrent la tête d'un chapeau noir, dont la forme eſt très-haute & dont les rebords ſont ronds & courts.

Fin de la Notice hiſtorique ſur la Forêt noire.



Desrais del — Mixelle sculp.

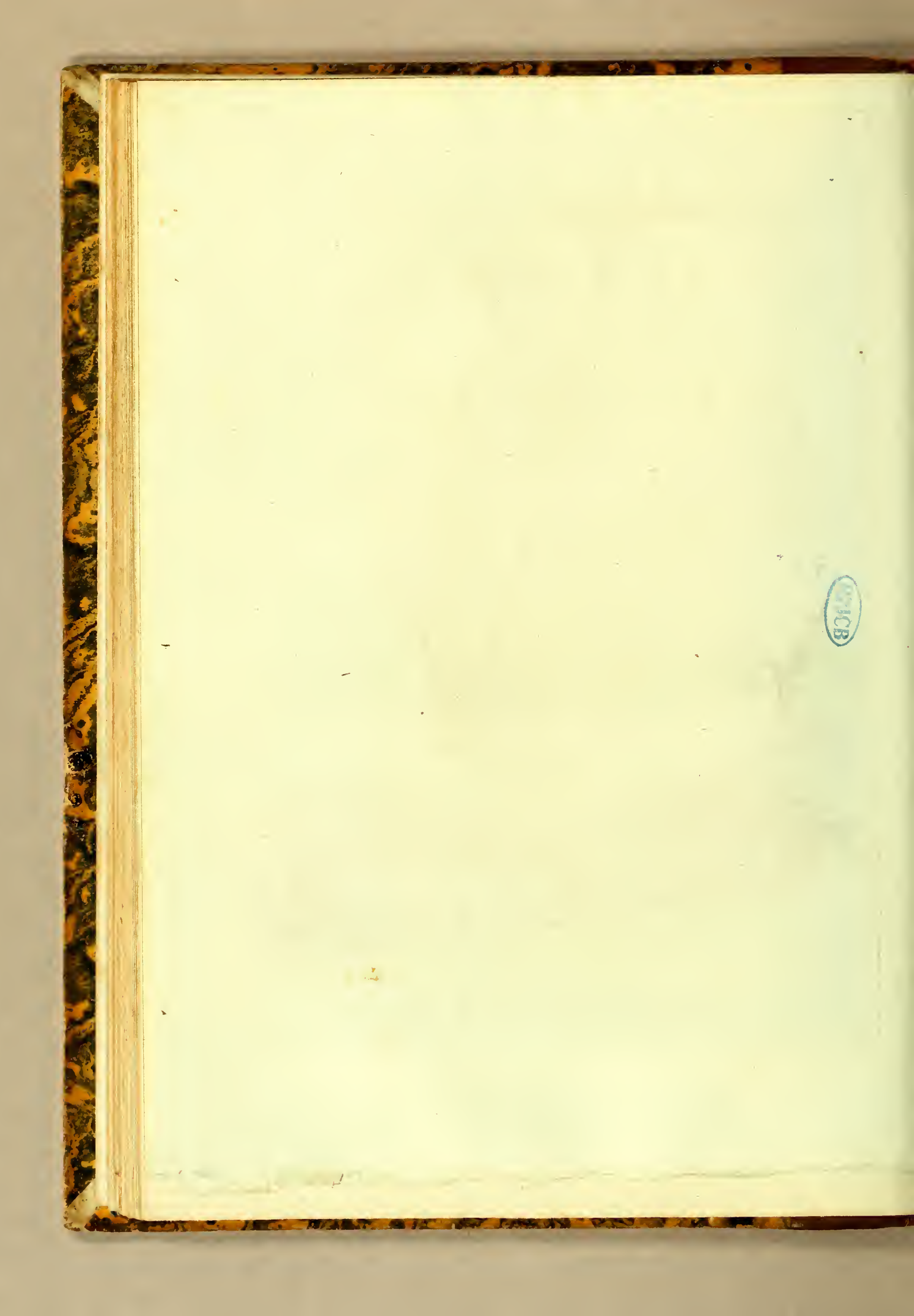
homme de la Forêt Noire.





Desrais del. Mixelle sculp.

femme de la Forêt Noire.





NOTICE
HISTORIQUE
SUR FRASCATI.

L'ITALIE a pour les Voyageurs un attrait dont les autres pays ſont dépourvus. Les plus grandes ſcènes de l'Hiſtoire ont eu lieu ſur ce ſol que la Nature avoit déjà ſu rendre ſi intéreſſant par lui-même. On ne peut y tracer un pas, ſans être tenté de faire des rapprochemens & des parallèles tout-à-fait ſinguliers ; le paſſé & le préſent y ſont dans un contraſte perpétuel, & il n'eſt point de bourg ſi mince qui n'offre de quoi exciter & ſatisfaire la curioſité de l'obſervateur le plus difficile à émouvoir.

Sans parler de l'ancienne Capitale du Monde, devenue le chef-lieu de la première des Religions modernes, à ſix lieues de Rome, il eſt une petite Ville, dont le nom groteſque exprime déjà la révolution qu'elle a ſubi ; *Fraſcati* (1) a ſuccédé à *Tuſculum*, vers la fin du XIIe

(1) Notre expreſſion proverbiale *faire une fraſque à quelqu'un*, vient de l'Italien *fraſca ;* & le nouveau nom impoſé à Tuſculum en 1190 a un double ſens. Il ſignifie la terrible fraſque que lui fit éprouver Rome à cette époque, & l'extrêmité où ſe trouvèrent réduits les Citoyens échappés au ſac de leur Ville, & obligés de ſe conſtruire un abri avec des *branchages* d'arbre.

ſiècle. Des Cardinaux (1) y remplacent les Conſuls (2). On chante de piteuſes Hymnes grecques là où furent compoſées les *Tuſculanes ;* & les matériaux des maiſons qu'habitoient Caton & Tullius, vendus par les Camaldules, y font vivre ces Moines ignares. Là où Lucullus (3) avoit raſſemblé une bibliothèque complette des Philoſophes ſtoïques, ſe trouvent quelques Breviaires ; & les débris du château de ce millionnaire Romain ſervirent aux Capucins pour bâtir leur Egliſe. Les Jéſuites eurent long-temps une maiſon de campagne là où Cicéron tenoit des conférences académiques. L'Orateur romain s'étoit formé à Fraſcati un Lycée (4) que le Cardinal Paſſioneï métamorphoſa en hermitage :

(1) Villa-Ludoviſi, Borghèſe, Aldobrandin, Paſſioneï, Pamphili, &c.

(2) Les amilles Patriciennes Porcia, Fabia, Mamilliana ; les Sylla, Lucullus, Cicéron, Varron, Mécène, &c.

(3) Il eſt aſſez remarquable de voir le faſtueux Lucullus ſe montrer jaloux de poſſéder tous les ouvrages des ſtoïciens. C'eſt ainſi que de nos jours les écrits de J. J. Rouſſeau ſont chez preſque tous ceux dont il fait la ſatyre.

(4) Ce Lycée de Cicéron devroit ſervir de modèle aux établiſſements ébauchés ſous le nom de Muſée, de Club, &c. La vanité, la mode & l'intérêt ne lui avoient point ſuggéré l'idée de tranſporter Athènes dans Rome ; s'il ſe montra ſomptueux dans les dépenſes de ſon portique de Tuſculum, ce fut pour rendre hommage aux grands hommes antiques qu'il ſe propoſoit pour exemple ; & les beaux traités de morale qui en ſortirent prouvent aſſez qu'on ne cherchoit pas (comme on dit, à y tuer le temps.

on y voyoit jadis les bustes de Socrate & de Démosthènes; on y vit de nos jours les portraits d'Arnaud & de Pascal.

Tusculum, qui se montra long-temps jaloux du précieux privilège de n'être gouverné que par ses propres loix, ne s'honoroit pas moins de la naissance de Caton le Censeur; grand homme dont la vie, de près d'un siècle, fut comme un code vivant qui ne souffrit jamais d'exception. C'est à *Tusculum* qu'il faisoit valoir le petit *fonds* de ses pères; c'est-là qu'habillé comme ses esclaves, il composa un traité d'agriculture en cultivant la terre, lui qui avoit gagné plus de Villes qu'il ne s'étoit écoulé de jours pendant son expédition d'Espagne.

Plus grand peut-être encore que lui, son arrière-petit fils, Caton d'Utique, se livroit à l'étude de la philosophie dans Tusculum. C'est-là que Cicéron le surprenoit enfermé dans la bibliothèque de Lucullus. Que de fois il s'échappoit de la Ville tout exprès pour venir consulter la collection des livres rares de son beau-frère, qui n'en paroissoit être que le concierge. Lucullus a trouvé plus d'imitateurs que Caton d'Utique.

Tibère, impénétrable à tout, excepté aux vices, ne pouvant se résoudre, au retour de ses voyages à l'Isle Caprée, à rentrer tout de suite dans Rome, séjournoit quelque temps à Tusculum, où il avoit une maison de plaisance.

L'Empereur Galba, à qui le monde fut redevable de la mort de Néron, mais qui lui-même n'étoit pas encore digne de régner, avoit à Tusculum un Palais d'été qui

servoit en même-temps de Temple à la Fortune ; ce fut là qu'il déposa une statue de cette Divinité qu'il trouva, dit-on, à sa porte, & qu'il transporta en ce lieu, cachée dans son sein ; allusion sans doute à l'histoire de sa vie. Ce Prince avoit une façon de penser qui fut cause de la mort violente qu'il souffrit, mais qui néanmoins mériteroit d'être mise en pratique par les Rois. Un Souverain, disoit-il, doit choisir ses soldats, & non les acheter. Les Suisses ont trouvé des Monarques qui ne pensent pas comme Galba.

Avant Lucullus, les Anciens n'avoient à Tusculum que de simples maisons de campagne, & non de superbes châteaux ; & l'on passoit pour un Citoyen suspect, quand on y possédoit au-delà de sept arpens de terre. Caton le jeune tint bon contre les mœurs publiques, & se borna à la modération de ses aïeux, au milieu de ses contemporains amis du luxe ; il rappelloit à ses concitoyens le siècle de Cincinnatus ; alors, disoit-il, les particuliers étoient pauvres, mais l'Etat étoit riche.

Frascati ne conserve presque rien du Tusculum des premiers temps de la République, si ce n'est le tombeau des Furius, découvert en 1655 dans le Monastère des Camaldules. Il est probable aussi que le monument antique qu'on rencontre à Frascati au haut de la rue, sise à côté de la Cathédrale, est la sépulture des Tusculanums de Lucullus. On sait qu'il mourut en démence sous la curatelle de son frère. Mais c'est à tort qu'on prodigue le nom de ce Consul à nos modernes millionnaires ; lesquels n'ont acquis, par aucun service rendu à l'Etat,

le droit d'étaler le luxe du vainqueur de Mithridate & de Tigrane. Son faste asiatique ne coûtoit rien à sa patrie; Lucullus se paroit des dépouilles remportées par lui sur les Princes orientaux, ennemis vaincus de la République.

C'est près de la petite Ville de Frascati, à *Grotta-Serrata*, que le Cardinal de Polignac (dont la mémoire est si chère à la politique & aux lettres) découvrit deux superbes antiques, un Achille & un Ulysse; chef-d'œuvres dont la France ne s'est peut-être pas montrée assez jalouse, & qui sont perdus pour elle.

Les savans ont reconnu dans les vastes ruines du quartier de *Borgheto*, le *Tusculanum* de Scaurus (1), beau-fils de Sylla. Ils ont soupçonné aussi aux *Grottoni d'Amadei*, le château de Mécène (2); & ceux de Pollion (3) & de Varron, aux traces imposantes de *Mont-Dragone* & à la *Villa-Conti*.

(1) Il y eut un Edile de ce nom qui fit construire à Rome un *théâtre* assez vaste pour contenir quatre-vingt mille spectateurs. D'après ce monument des Anciens, il faut avouer que les modernes n'ont que des *salles de comédie*.

(2) Que de mauvaises copies les modernes ont fait de ce personnage antique !

(3) Pollion a rendu plus de services aux lettres que Mécène. Celui-ci a ouvert les Palais aux Savans, l'autre une bibliothèque; & la place d'un ami des Muses est plutôt au milieu des livres que dans la foule des courtisans.

Les mêmes motifs qui firent tant rechercher la campagne de Tusculum des anciens romains, continuent à attirer aujourd'hui les nouveaux à Frascati. La beauté du ciel, la bonté du sol & la proximité de Rome, ont fait élever sur cette riante collıne quantité de châteaux parmi lesquels on distingue sur-tout ceux de Mondragone, de Belvedère, de Conti, de Spada, de Pallavicini. La Villa-Pamfili est la plus élevée. La Villa-Ludovisi est fameuse par ses eaux & son site. C'est le lieu le plus fréquenté dans les *Villegiatures*. Les Romains de nos jours diffèrent de leurs premiers ancêtres. Dès la mi-Août, ils craindroient de se trouver hors des murs de leur Capitale, à cause de ce qu'on appelle le *mauvais air*, causé par les approches de la canicule, & purifié par les pluies du mois de Septembre. Ce qui a fait prendre deux temps de vacances, ou comme on s'exprime à Rome, deux *Villegiatures*, l'une avant, l'autre après le mauvais air. La campagne chez les anciens Romains étoit dans toutes les saisons, mais plus particuliérement en été. Sous un climat aussi chaud, on préféroit pour les vacances le temps le plus ardent, par la raison qu'il rend incapable de toute occupation. Les modernes sont passionnés pour les Villegiatures. Tous veulent *les faire*, selon l'expression du pays. Cependant, si on en excepte les meilleures maisons, très-peu de personnes ont des campagnes en propre; mais on en emprunte, ou on en loue, souvent en différens lieux pour les deux saisons. Frascati est le quartier des environs de Rome, préféré à tous les

autres

autres lieux. Cette petite Ville, ſi intéreſſante par les ſouvenirs qu'elle occaſionne, & ſi agréable par ſa ſituation que le temps n'a pu changer, eſt un Evêché auquel le Pape ſeul nomme toujours un Cardinal. On y compte ſix Couvens d'hommes & un de femmes.

Quant aux talens, Fraſcati n'a pas tout-à-fait dégénéré de Tuſculum, puiſqu'il fut le berceau de Métaſtaſe: Ce Poëte dramatique, qui fit paſſer dans la langue & ſur la ſcène Italienne les beautés du théatre grec & françois, ſans les affoiblir; qui peignit reſſemblant Caton ſon ancien compatriote & Régulus; & qui en même-temps méconnu des ſiens, ne trouva que loin d'eux une exiſtence douce, & une ſépulture honorable dans la Capitale de l'Allemagne.

Fraſcati & ſon territoire ne ſont pas bien peuplés; & cela ne ſauroit être autrement par-tout où ſe trouvent de grands Seigneurs jaloux de poſſéder de vaſtes parcs. Le luxe & la vanité ſont les fléaux de la population. Les habitans de la Ville, hommes & femmes, & les payſans ſuivent le coſtume & les modes françoiſes. Les *contadines* (1) *fraſcatanes*, qui, ainſi que les filles de Tivoli, ne ſont pas auſſi jolies qu'il plaît aux Artiſtes de les peindre ordinairement, portent des manches liées avec des rubans en roſettes; elles treſſent leurs cheveux; & couvrent leur tête d'un voile ou mouchoir empeſé & ployé par bandes; il eſt de forme quarrée pardevant; &

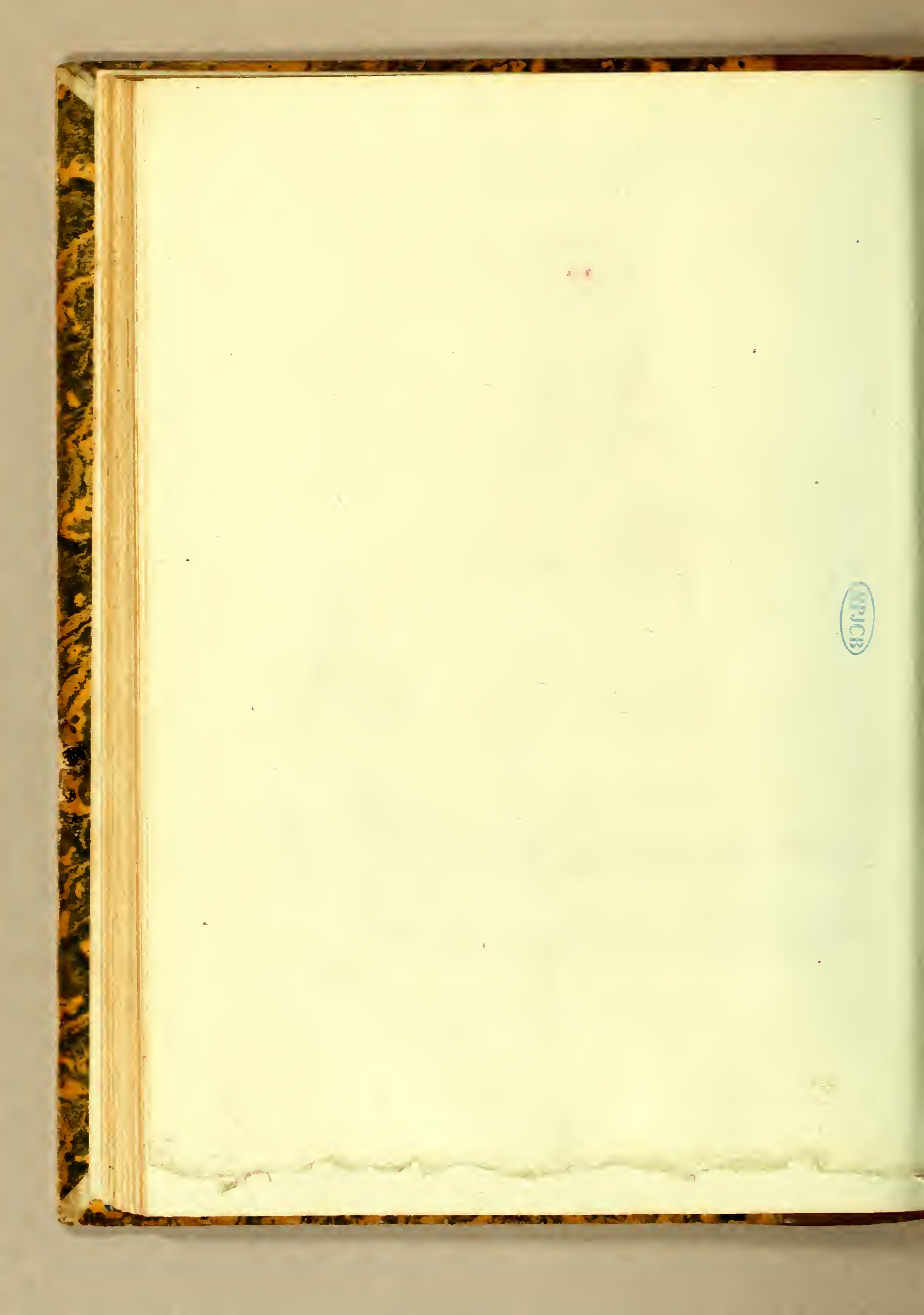
(1) Mot italien qui ſignifie *villageoiſes*.

il leur tombe très-bas par derrière. Ce voile eſt quelquefois garni de dentelles ſur les bords; & il y en a, ſur-tout parmi les vieilles, qui le font tomber ſur les côtés.

Fin de la Notice ſur Fraſcati.



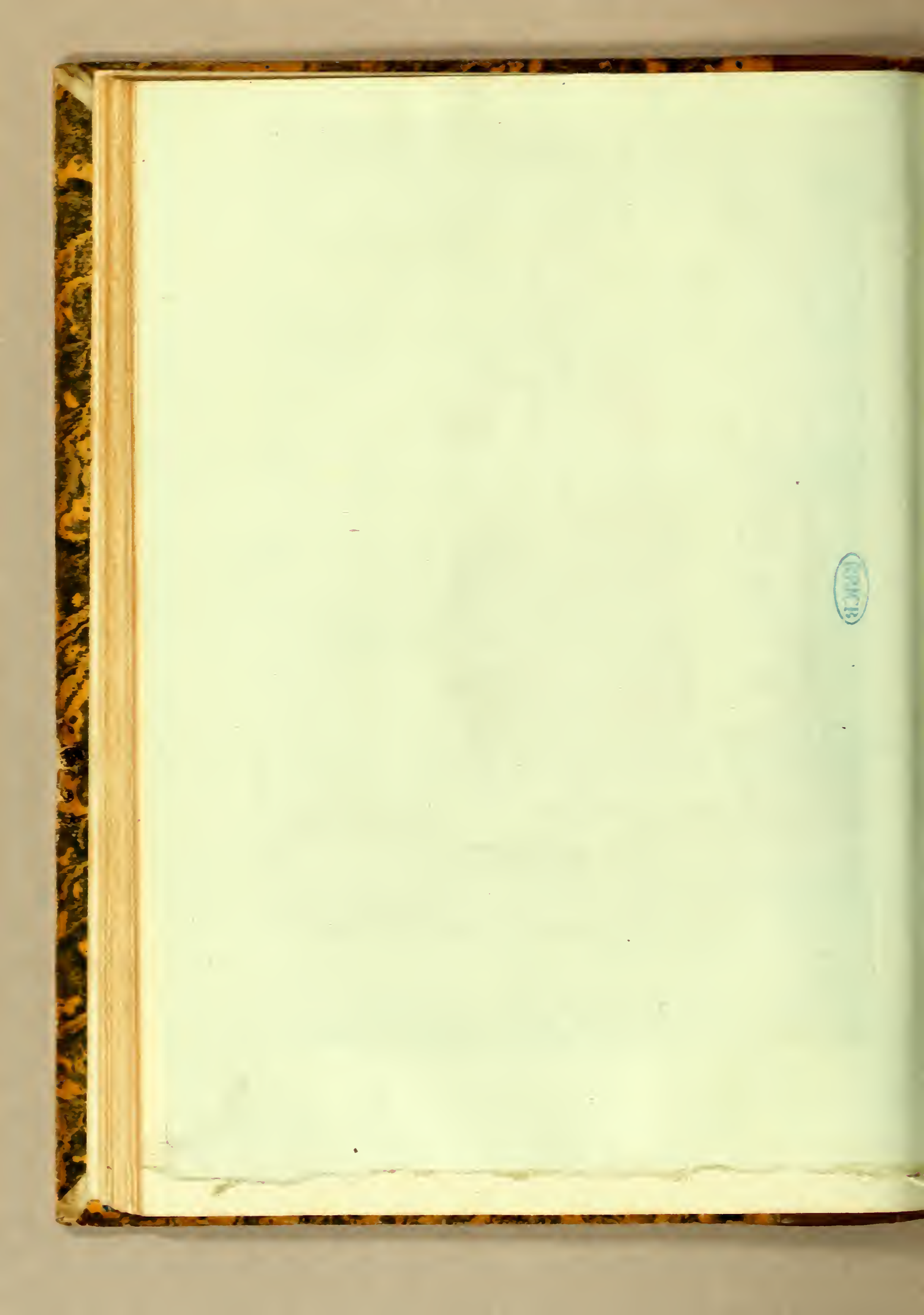
habitante de Frascati.


JCB



Desrais del. Mixelle sculp.

Habitante de Frascati.





MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE LA FINLANDE.

La Finlande, bornée au Nord-Eſt, par le Golphe Botnique, placée entre le 60 & 65 degré de latitude ſeptentrionale, eſt d'une étendue évaluée à 3000 lieues Suédoiſes quarrées. La plus grande partie de cette contrée rude & peu fertile, obéit à la Suede. La partie méridionale, ou la Karélie, eſt ſoumiſe à la Ruſſie depuis 1721.

Aſiatiques d'origine, les Finnois tiennent beaucoup du caractère des nations Orientales, fondu avec celui des Européens, & ſur-tout avec les Lapons, dont ils ne ſe sont ſéparés qu'au treizième ſiècle. Avant cette époque, ils avoient des Rois & une Religion à eux. Alors ils honoroient, dit-on, un *Dieu univerſel*, ſous le nom de *Joumar* ou *Joumala*. Sa ſtatue étoit enrichie d'un collier d'or. S'ils reconnoiſſoient un Dieu, ils croyoient auſſi au Diable, nommé *Perkel*. L'un n'alloit pas ſans l'autre, comme le bien & le mal dont ils étoient la figure. Ils ne s'en tenoient pas là, & admettoient des acceſſoires. *Joumala* avoit pluſieurs Divinités ſubalternes, & *Peiko* pluſieurs démons inférieurs, tels que les eſprits impurs, les ſpectres, les feux folets.

Leur converſion au Chriſtaniſme reſſembla à une expédition militaire. Erich, Roi de Suede, autoriſé par le Pape

Alexandre, & ſoutenu par le zèle Apoſtolique d'Etienne & de Henri, Evèques d'Upſal, les arracha à l'idolâtrie, malgré eux : peut-être prévoyoit-on qu'en perdant leurs Dieux, ils perdroient auſſi leurs loix & leur liberté ; & c'eſt ce qui arriva. Du moment que les Finnois ceſſèrent d'être idolâtres, ils commencèrent à devenir tributaires de leurs Convertiſſeurs. Au ſeizième ſiècle, de Catholiques ils devinrent Luthériens. Mais dans l'une & l'autre Communion, ils reſtèrent conſtamment attachés à pluſieurs de leurs anciennes pratiques religieuſes : on s'en embarraſſa peu ; on leur laiſſa ce dédommagement ; on avoit encore plus à cœur leur ſoumiſſion que leur ſalut : enſorte qu'encore aujourd'hui, ſur-tout parmi les gens de la campagne, le lundi & le vendredi ſont des jours malheureux. Le ſoir du Mardi gras ne doit être éclairé, ni par le feu, ni par les chandelles. A la Touſſaint, on régale tous les perſonnages canoniſés par l'Egliſe Romaine ; on leur prépare des bains chauds & l'on dreſſe leur couvert à l'entrée de la nuit ; le maître du logis, endimanché & tête nue, ouvre la porte de la baſſe-cour ; car c'eſt par-là que ſes hôtes ſanctifiés doivent lui rendre viſite. On leur laiſſe le temps de faire honneur au feſtin préparé pour eux. Quand on préſume qu'ils ſe ſont aſſez repus, on les reconduit poliment juſqu'à la porte, une bouteille d'eau-de vie à la main. C'eſt le vin de l'étrier. Les reſtes du repas ſont portés dans l'auge des écuries, pour repaître les feux follets.

Les Mariages & les enterremens ſe font à la Suédoiſe. A la campagne il eſt un uſage peu favorable aux unions : une fiancée finnoiſe eſt obligée de faire préſent à chaque convive de quatre à cinq aunes de toile & d'une paire de bas ; elle reçoit en échange quelqu'argent, mais pas aſſez pour la dédommager de ſes frais. C'eſt ce qui a donné lieu au Proverbe : *Filles à marier ruinent la Ferme.*

Les Finnois ont des villes & des villages ; ils conſtruiſent leurs maiſons comme en Suede, mais à une grande diſtance les unes des autres, chaque domaine particulier ayant une grande étendue de terrein : ce qui fait languir le Commerce. Les bleds réuſſiſſent aſſez bien ; le ſeigle & l'orge donnent une récolte à peine ſuffiſante à la conſommation du pays. La chaſſe & la pêche fourniſſent le reſte. Les Finnois mangent beaucoup ; ils font cinq repas par jour, & ils préfèrent l'eau-de-vie à tout. Les Finnoiſes ſont laborieuſes & bonnnes ménagères.

Les Suédois leur ont conſervé quelques prérogatives & l'ombre de la liberté. Quoiqu'ils ne reconoiſſent point un état de nobleſſe, l'homme de la campagne cède le pas au citadin & à ceux qui ſont attachés au ſervice de la Couronne Suédoiſe ou Ruſſe ; ils les appellent même *gens de qualité*. Mais cet uſage abuſif n'eſt pas encore paſſé en loi. Dans le fait & dans le droit, les Finnois ne forment qu'un ſeul état, comme cela doit être.

Quant à l'extérieur, les Finnois reſſemblent parfaitement aux Lapons ; mais leurs mœurs ſont plus cultivées, & leur coſtume n'eſt pas le même ; l'habitant des villes s'habille comme en Suede, & les payſans comme les payſans Suédois. La plupart laiſſent croître leur barbe. Quelques-uns n'en conſervent que la mouſtache. Les uns portent des ſouliers de peau ou d'écorce ; les autres des ſabots ; pour bas ils ont des haillons qui ſe croiſent autour de leurs pieds. Ils ont des hauts-de-chauſſes dans leſquels ils renferment leur chemiſe. Cette derniere circonſtance eſt à remarquer, en ce que la plupart des payſans Ruſſes, leurs voiſins, ont toujours la chemiſe hors de la culotte. Ils portent un pourpoint & un petit habit à taille qu'ils boutonnent. Par-deſſus ils placent une ceinture de peau, où ils attachent un gros couteau ; des

clefs & des armes à faire du feu. Leurs cheveux détachés sont ordinairement couverts d'un chapeau, ou plutôt d'un bonnet à la Hollandoise. Leurs habits sont d'un gros drap que leurs femmes fabriquent elles-mêmes. En hyver ils s'enveloppent avec des pelisses de mouton.

La chaussure des paysannes consiste en une espèce de pantouffles ou souliers, qui ne couvrent que le talon, la plante & les doigts des pieds. Elles portent des hauts-de-chausses & mettent un casaquin en forme de chemise, plus large que long, sans taille & sans manches; mais leur pourpoint en a qui sont très-amples. Elles se couvrent la tête d'un linge qui retombe sur le dos. Elles ont des boucles aux oreilles; leur sein est enrichi de plusieurs cordons de perles de verre. En été, la juppe & le corset sont de toile teinte par elles-mêmes & garnie de petites coquilles blanches, ou de broderie de diverses couleurs. Leur tablier étroit & sans plis est bigarré de broderie & de franges. Une bande de peau ou de linge, large de trois doigts, garnie de franges aux deux bouts, leur tient lieu de ceinture qu'elles nouent sur le côté. Les femmes aisées font usage de soie, de pelleteries & de draps fins. Elles se distinguent aussi par plusieurs ornemens de fer-blanc ou de cuivre jaune en forme de boutons. Les plus élégantes portent quantité de rubans qu'elles font passer dans leurs larges boucles d'oreilles, & qu'elles laissent flotter sur leurs manches enjolivées avec de la laine de plusieurs nuances. Elles se couvrent la tête d'une longue serviette, nouée comme pour faire coëffure, & dont les extrémités passées dans la ceinture retombent jusqu'aux talons. Dessous cette serviette est un bandeau de peau, qui sert à assujettir les cheveux, & qu'elles ont soin de parsemer de coquilles & de perles.

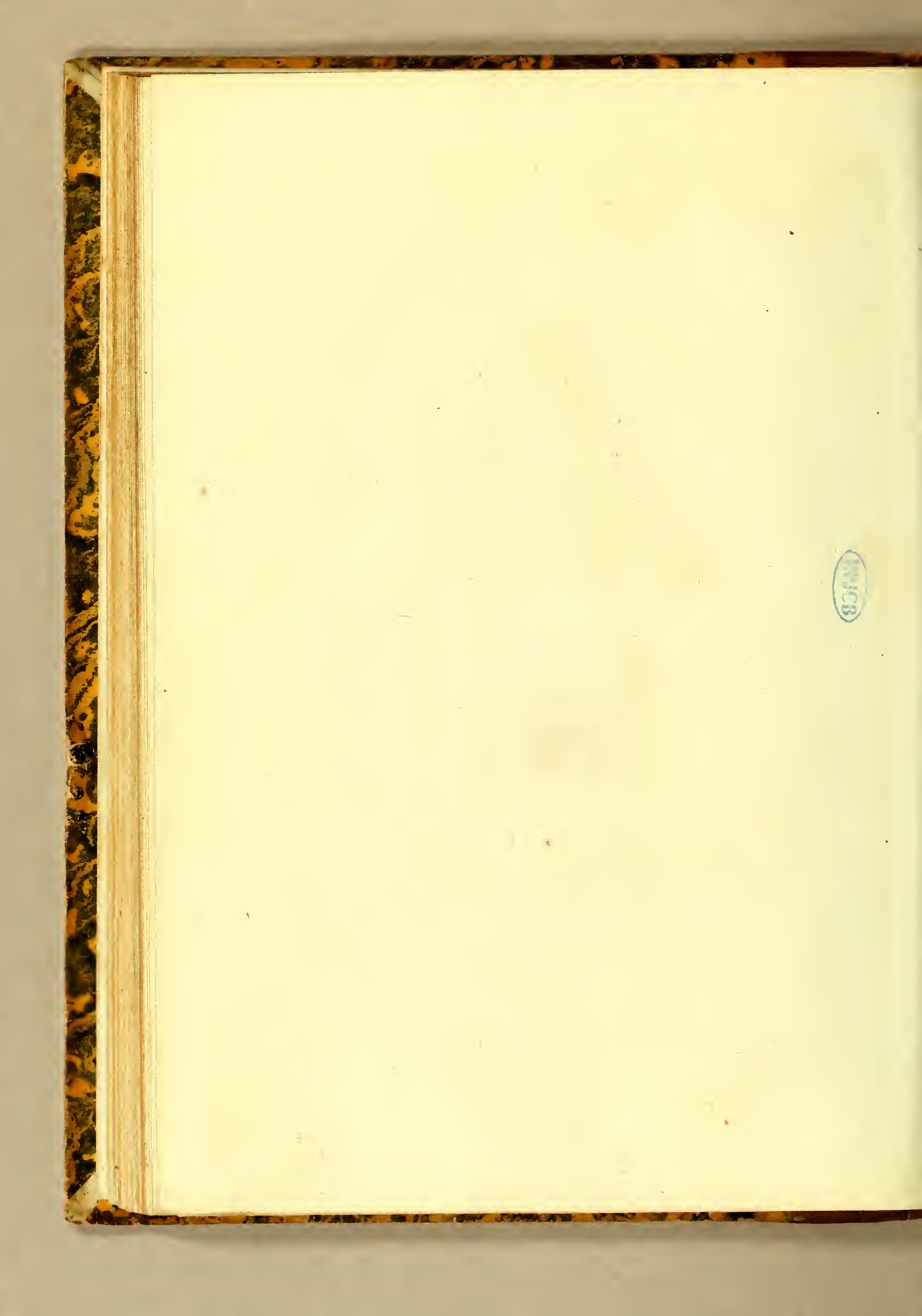
Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Finlande.



J. G. de S. Sauveur inv.

Homme Finnois.

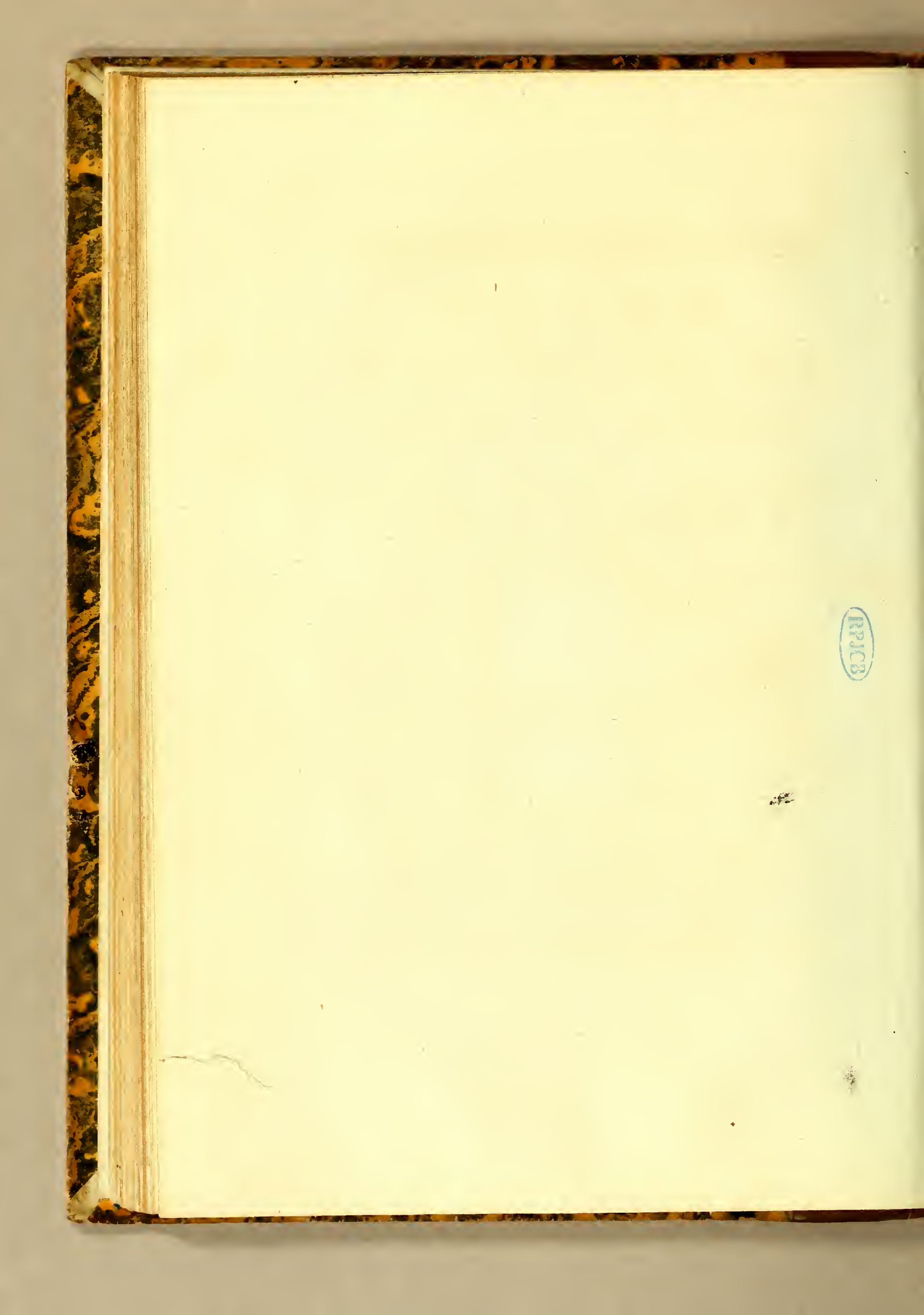
5


JCB



J. G. de S. Sauveur inv.

5 *femme Finnoise.*


RPJCB



MŒURS ET COUTUMES DES LETTONIENS, DES ESTONIENS ET DES LIEVES.

Ces trois Peuplades habitent la Livonie; mais elles ont diverse origine. Au troisième siècle les Lettoniens, placés à l'embouchure de la Vistule, commencèrent à être comptés pour une Nation. C'est alors que les Finnois, qui n'étoient que leurs Pasteurs, permirent de cultiver des terres parmi eux, & peu-à-peu leur cédèrent la place. Leur industrie & l'amour du travail les rendoient heureux; ils étoient idolâtres, mais libres. Les Chevaliers de l'Ordre Teutonique parurent, armés de la Croix & du Glaive. Les Lettoniens furent Chrétiens, mais en même-tems serfs. En échange des lumières qu'on leur porta, la propriété de leurs biens leur fut enlevée. Du moment qu'ils purent prétendre à une place dans le Ciel, ils perdirent celle qu'ils avoient sur la terre; & le salut de leur ame leur coûta le bonheur en cette vie. Il paroît qu'on tient moins à la liberté qu'à la Religion de ses pères. Convertis, ou plutôt conquis au Catholicisme Romain, devenus Luthériens au milieu du seizième siècle, la Tradition de leur culte primitif ne s'est pas encore effacée parmi eux.

Encore aujourd'hui les Lettoniens pratiquent quantité de ſuperſtitions payennes. Ils n'ont pas tout-à-fait oublié *Thor* ou leur Etre ſuprême, ni ſur-tout *Wels*, ou le Diable qu'ils ont retrouvé dans leur nouvelle croyance. Jadis leur ſouverain temporel exerçoit auſſi les fonctions du principal Sacrificateur. Leurs nouveaux maîtres leur offrirent ce double caractère, mais d'une manière plus prononcée ; les Lettoniens ne s'en reſſentent que trop. La ſervitude les marque de ſa flétriſſure ; ils ſont devenus flegmatiques & pareſſeux. Une apathie univerſelle s'eſt emparée d'eux. Ils s'enivrent pour oublier leurs peines & pour ſe ſouſtraire à eux-mêmes. Dégradés à leurs propres yeux, ils daignent à peine ſe ſoigner. Leur indigence les exempte d'impôts que remplacent des corvées humiliantes & pénibles. Ils n'entreprennent rien pour leur compte ; puiſqu'on les a réduits à la condition du bétail, ils ſentent qu'il faut bien qu'on les nourriſſe, ſi on veut les conſerver. Cependant ceux qui appartiennent à quelques Seigneurs plus humains, rappellent l'ancienne capacité de cette peuplade infortunée, & font quelques profits. Mais l'argent qu'ils gagnent eſt perdu pour eux-mêmes ; ils le confient à la terre par un eſprit de méfiance. Les Lettoniens, en un mot, ne paroiſſent encore tenir à la vie que par l'amour. Les femmes, moins ſenſibles à la perte de la liberté, ont moins dégénéré que les hommes ; elles ſont même, pour la plupart, aſſez belles, mais vaines à proportion. Elles filent & s'occupent de quelques autres ouvrages, qu'elles ſont obligées de porter à la Terre ſeigneuriale.

L'habillement des Lettoniennes eſt très-joli, & approche beaucoup de celui des Eſclavonnes. Elles uſent de bas, de ſouliers ou pantouffles, de chemiſes blanches à manches larges par le haut & ſerrées au poignet. Elles mettent des

robes ordinaires de femmes, des tabliers longs, & une efpèce de corfet, qui ne defcend que jufqu'à la juppe. Le tout eft garni, brodé & chamarré de plufieurs couleurs : attachée au-deffus des hanches, leur ceinture eft travaillée avec recherche. Un collier de perles de verre à plufieurs cordons leur voile le fein & leur tient lieu de *modefte* ou de fichu. La coëffure feule diftingue les filles à marier des femmes mariées. Celles-ci fe couvrent la tête d'un petit bonnet, enrichi d'une dentelle d'or ou d'argent, & orné par derrière d'une cocarde de rubans & de cordon, dont les extrémités flottent fur leurs épaules. Les filles portent des bonnets fans calotte, ou plutôt des bandeaux roides qui débordent le front, & couverts de galons; ils font élevés par-devant & noués derrière par des cocardes, dont les bouts, longs de fix pouces, retombent fur le dos, avec leurs cheveux déliés & épars.

Le coftume des hommes eft le même que celui des payfans Finnois, à l'exception qu'ils ne portent pas tous la barbe.

Les Eftonniens ont moins d'affinité avec les Finnois que les Lettonniens. Les Liewes ou Lïfes, ainfi que les habitans de l'Ifle d'Oefel, font une branche Finnoife fans aucun mélange.

Ces trois Nations font ordinairement défignées fous la feule dénomination *Undteutfche*, c'eft-à-dire, *non-Allemands*, ou *non-Germains*.

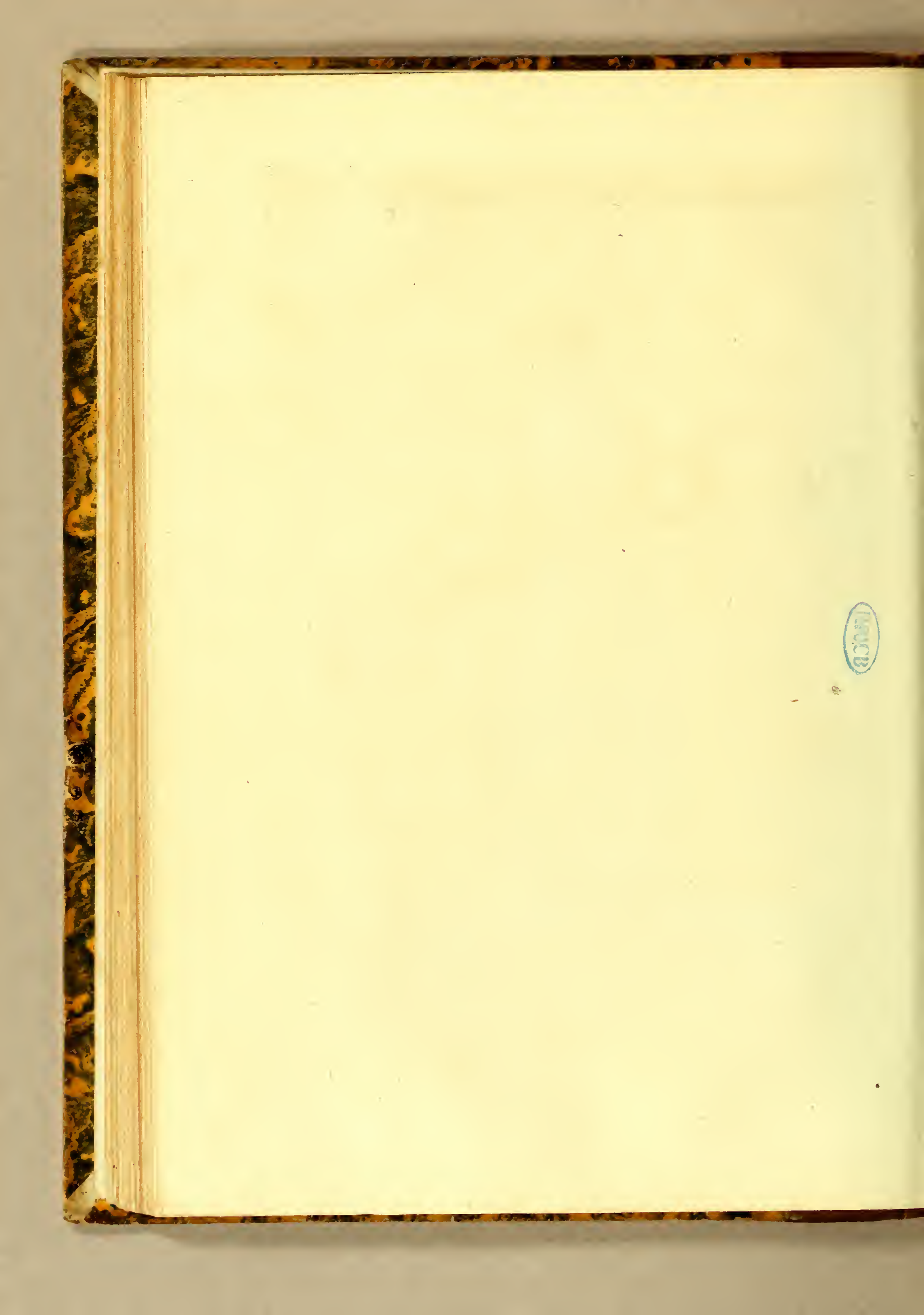
Fin des Mœurs & Coutumes des Lettoniens, des Eftonniens & des Liewes.



J. G. de S. Sauveur inv

Esthonienne.

5



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA RÉPUBLIQUE
DE GENES.

LE bon Janus qui, dit-on, lisoit dans l'avenir comme dans le passé, ne prévit pas sans doute, en fondant Gênes, que cette Cité prendroit le titre de *Superbe*, en même temps qu'elle subiroit le joug de l'Inquisition. Ce Prince, qui posoit l'Agriculture pour principale base d'un Etat, auroit été peu flatté de donner asyle à quelques milliers de Marchands & de Banquiers. La Liberté que ce Législateur, ennemi du faste, étoit jaloux de conserver parmi les Liguriens, civilisés par lui, ne lui eût pas semblé pouvoir se soutenir long-temps parmi des Citadins avides d'or, & fiers d'un luxe disproportionné à leurs moyens.

Les Manufactures ne sont plus florissantes à Gênes, comme autrefois. Les plus considérables sont celles de velours, de pluche, de damas, de diverses étoffes, pour lesquelles on tire beaucoup de soies crues de Messine & autres lieux, d'étoffes d'or & d'argent, de dentelles inférieures à celles de Brabant, de gants, de bas, de rubans, &c. Le velours noir de Gênes est fort estimé. Plusieurs Sénateurs tiennent pour leur compte, des Fabriques de velours de soie, de

toile, &c. Les Gênois qui ſe promènent dans la Ville, ſont vêtus de noir ; preſque tous les Commerçans s'habillent ainſi. Les Femmes mêmes des Nobles ſont couvertes de noir. Celles du Peuple peuvent, à leur gré, ſuivre les caprices de la mode. Les Dames, il y a cinquante ans, portoient des vertugadins à l'Eſpagnole, qui embarraſſoient fort leur marche, ſur-tout quand elles ſe rencontroient dans les rues, pour la plûpart aſſez étroites. On raconte à ce ſujet, une aventure plaiſante. Un jeune homme de 18 ans, étoit détenu dans les priſons, & condamné à mort. Sa Mère ayant obtenu la grace de le voir pour lui faire ſes derniers adieux, elle ſe ſervit de ſon grand panier pour ſauver ſon fils, caché ſous ſa jupe ; laquelle étoit montée ſur un cercle d'acier, au lieu de baleine.

La plûpart des maiſons de Gênes ſont bâties avec des terraſſes au-deſſus, où les Femmes vont ſecher leurs cheveux, après les avoir lavés, afin de les faire jaunir.

L'Hiſtoire de Gênes n'eſt que trop féconde en évènemens. Il en eſt un ſur-tout qui prêteroit, ce ſemble, beaucoup au pinceau d'un grand Artiſte. Notre bon Louis XII prit cette Ville d'aſſaut en 1499, & il avoit réſolu, pour châtier l'arrogance des Habitans, de les faire tous paſſer au fil de l'épée. Les Gênois, pour attendrir le Vainqueur qu'ils avoient pouſſé à bout, raſſemblèrent dans la Place publique, leurs enfans, au nombre de quatre mille. Ce ſpectacle en effet, déſarma le Monarque François.

Gênes doit sa liberté ou du moins son indépendance, au célèbre André Doria, vers l'an 1528. C'est de cette époque qu'elle date ses Constitutions, & qu'elle se nomme un Doge ou Régent biennal. On a voulu donner l'air d'un couronnement à l'élection de ce Magistrat suprême : on charge sa main d'un Sceptre; mais ce n'est qu'une vaine commémoration de la Souveraineté que Gênes exerça trop-long-temps sur l'Isle de Corse. Le Doge est revêtu d'une longue robe à l'antique, de velours ou de damas cramoisi. On le coëffe d'un bonnet pointu, qui avance sur le devant en forme de corne. Ce bonnet est de même étoffe que sa robe longue. Son habit ordinaire, ses bas, ses chaussures sont cramoisis. Il porte une ample perruque & une cravatte de dentelles. Les Sénateurs ont la même forme de costume : il n'y a de différence que dans la couleur. Ils sont toujours en noir, & sans bonnet.

Dans le Palais du Doge est la Statue du Maréchal de Richelieu, très-bien exécutée par un Artiste Gênois, *Schiaffino*; sur le piedestal on lit cette Inscription :

Ludovico - Francisco Armando Plessisio
Duci Richeliensi,
Quod
Imperatoris max. civisque opt. officio
Difficill. temporibus
Erga Rempublicam perfunctus,
Inter patricias
Cum agnatis posterisque
udicem in comitio collocandum
Senatus decrevit
Anno 1747.

Ces mots *difficillimis temporibus*, rappellent la révolution qui commença le 10 Décembre 1746, & en mémoire de laquelle on ne répare jamais le pavé de la rue *Portoria*, lieu de la ſcène.

On a gravé ces trois mots ſur la porte du Palais *Doria* :

Nulli certa Domus.

Gênes a donné naiſſance à une Sainte. Nous regrettons beaucoup que la nature de cet Ouvrage nous prive de conſacrer quelques lignes à la bienheureuſe Catherine, appellée vulgairement la Veuve *Cattarinetta*, *Fieſca Adorna*. Nous nous contenterons de dire qu'elle vint au monde, l'an de grace 1448.

Le Doge de Veniſe épouſe la Mer ; à Gênes, on ſe contente de la bénir.

Savone eſt la ſeconde Ville de l'Etat de Gênes. On y commerce en ſoie. Mais on y compte treize Couvents d'Hommes & quatre de Femmes. Le Pape Sixte IV y a fondé une petite Egliſe pour placer la ſépulture de ſon Père & de ſa Mère. En voici l'Epitaphe. Les vers n'en ſont pas bien poëtiques ; mais le ſentiment qui les a dictés les rend précieux :

Juncta Leonardo conjux Luchina quieſcit.
Filius hæc Sixtus Papa ſepulchra dedit.

Ce monument eſt d'autant plus édifiant, que Sixte IV, fils d'un Pêcheur, aimoit le faſte. C'eſt à ce Pontife de l'Egliſe Romaine, que nous ſommes redevables de

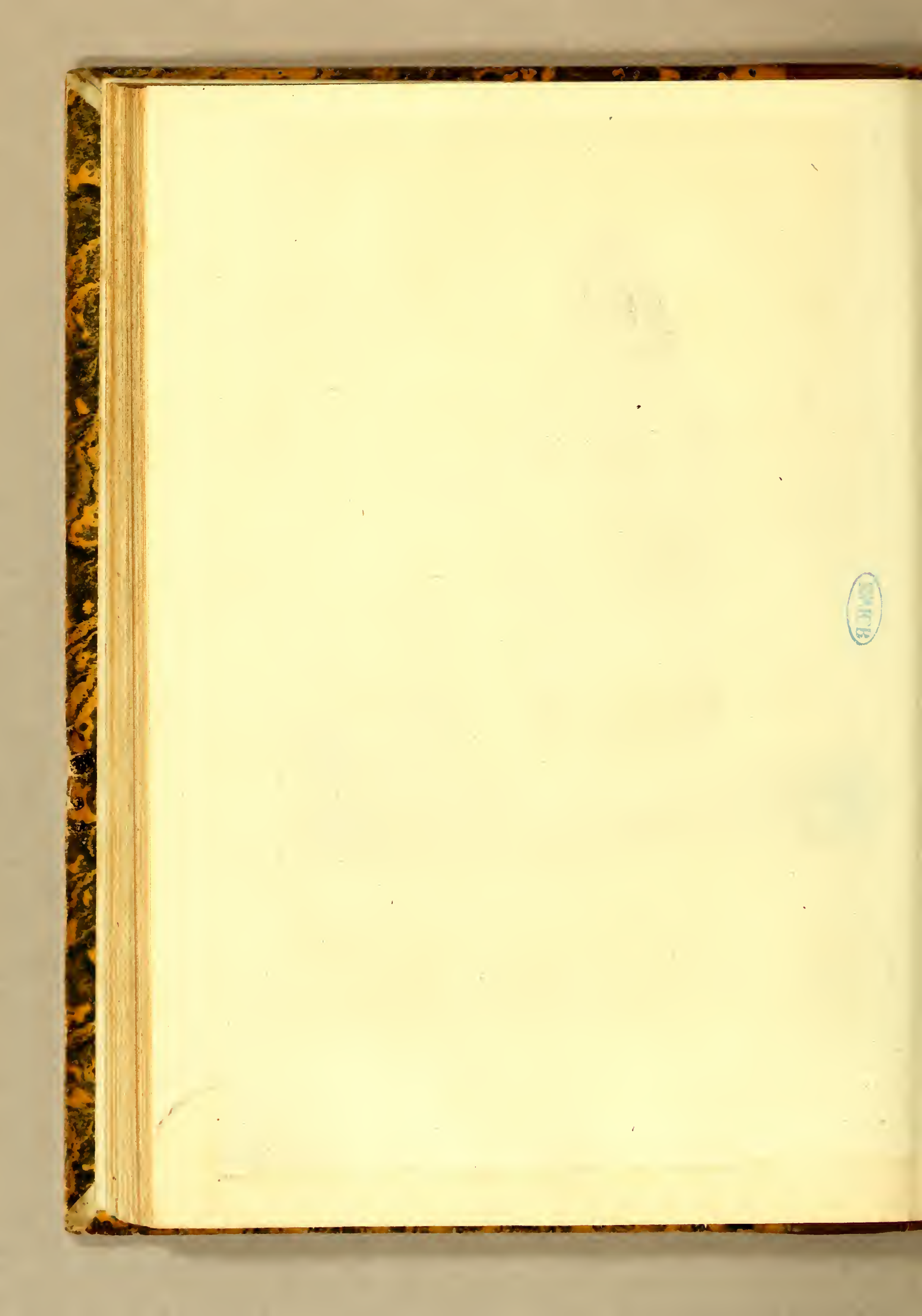
deux Fêtes ; celle de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, & celle de ſon Epoux, le bienheureux Joſeph. C'eſt encore lui qui enleva à Ste. Catherine de Sienne, le rare & glorieux privilége de partager avec St. François, l'inſigne faveur des Stigmates. Mais ce qui ne lui fait pas moins d'honneur ſans doute, c'eſt d'avoir enrichi la Bibliothèque du Vatican, d'un grand nombre de Manuſcrits.

Non loin de Savone, eſt le Village de Legine, célèbre par le ſéjour qu'y fit *Gabriel Chiabrera.* Sur la porte de la maiſon que ce Poëte, l'Anacréon des Italiens, s'y fit bâtir, on lit encore cette Inſcription Latine, compoſée par lui-même, & digne d'être rapportée :

Muſarum opibus
Domum hanc, nil cupientibus,
Extruxit Gabriel Chiabrera.
Si rebus egenis non aſper advenis,
Hoſpes, ingredere.



Dame genoise



NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES DES GROENLANDOIS.

L'AMOUR de la Patrie & l'enthousiasme pour la Liberté étoient les deux plus puissans mobiles des Anciens, & leur inspirèrent ces belles actions politiques qui font le charme de leur Histoire. L'amour du sol natal & le goût pour l'indépendance, produisent des effets plus merveilleux peut-être encore parmi les Groenlandois. Il étoit assez naturel de se plaire & de s'attacher dans des contrées telles que la Grèce & l'Italie : mais que penser de l'Habitant du Spitzberg, qui, transporté à la Cour des Rois d'Europe, y périt d'ennui, soupirant sans cesse vers la triste Péninsule, couverte de glaces, où il peut à peine végéter, errant parmi les ours & les rennes.

Les Nations les plus voisines de ce pays en connoissent depuis long-temps les côtes ; mais peu d'entr'elles ont été tentées d'y faire des Etablissemens de longue durée. Les Naturels traitent les Etrangers de Barbares, se réservant pour eux seuls le titre d'Hommes. Ils en connoissent en effet, les droits & les devoirs, & n'ont pas besoin de Codes Religieux & Politique pour exercer les uns & remplir les autres. La pêche & la chasse

forment leurs ſeules occupations, & ſuffiſent à tous leurs beſoins. Leurs plaiſirs ſont proportionnés à leurs facultés. Boire de l'huile de baleine bien rance, dévorer de la chair de poiſſon à moitié corrompue, & à peine paſſée au feu, danſer au ſon monotone d'un tambour diſcordant, raconter, en glapiſſant, quelques aventures communes, & dormir ; voilà en ſomme l'hiſtoire d'un Groenlandois. Il attend les évènemens, ſans jamais aller à leur rencontre ; le lendemain du jour de ſon trepas ne l'occupe pas davantage que la veille du jour de ſa naiſſance. Quelques Miſſionnaires ſe ſont aviſés de lui parler d'une autre vie ; pour ſe faire comprendre, ils ont été obligés de l'aſſûrer que le Paradis reſſembloit au Spitzberg. Le lever du Soleil inſpire cependant à ces Peuplades groſſières, une eſpèce de culte journalier. Ils tendent leurs bras vers cet Aſtre ; allument du feu à ſes rayons, & y purifient quelques-uns de leurs alimens. Chacun s'acquitte de ſon hommage, à la porte de ſa cahutte, & répugneroit d'en charger quelqu'autre.

Les liens d'Amour ou d'Hymenée ne ſont pas les plus forts & les plus étroits parmi eux, & le cèdent à la tendreſſe paternelle & à la piété filiale. On remarqua, à la Cour du Roi de Dannemarck, que l'un des Groenlandois qu'on y tranſporta, pleuroit toutes les fois qu'ils rencontroit un enfant dans les bras de ſa Mère ou de ſa Nourrice. On mit tout en œuvre pour faire oublier à ces Sauvages leurs montagnes de neige, leurs canots d'arêtes, revêtus de peaux, leurs cabanes

enfumées & leurs habitudes pénibles. Rien ne put les en distraire. Ils furent insensibles à tous les avantages, à tous les agrémens de la civilisation, & ne manquèrent aucune occasion de retourner parmi leurs compatriotes. Le mauvais succès d'une première tentative ne les arrêta pas ; ils s'exposèrent aux plus grands dangers pour revoir leur terre native.

On ne peut attribuer cette indifférence à leurs stupidité : ils avoient de l'aptitude pour tous les Arts, & ils ne manquoient pas de judiciaire. Leur conduite donne un démenti formel à ces Moralistes politiques, qui prétendent que l'Homme est destiné par la Nature, pour la Société civile. Les Groenlandois & beaucoup d'autres Peuplades de ce genre prouvent par des faits, préférables sans doute à des raisonnemens, que l'individu de l'espèce humaine, est né pour vivre en famille seulement. L'Homme par-tout, est fils & père ; il n'est point patriote & citoyen par-tout. L'enceinte de la maison paternelle lui suffit pour vivre heureux & bon, pourvu qu'il y cultive sa raison. Toutes les ressources qu'on trouve dans les Cités, sont de brillans hors-d'œuvres qui développent l'esprit, mais qui en même temps corrompent plus ou moins vîte le cœur. Les Groenlandois sont loin sans doute, d'avoir atteint le point de perfectibilité dont l'Homme est susceptible. Ce n'est pas une Nation aimable & brillante. Il se passe sans doute parmi eux, des scènes de violence, des actes d'injustice. Mais pourtant l'Habitant du Spitzberg a trouvé le secret d'être heureux

presque sans moyens. Les plus doux sentimens de la Nature qu'il éprouve dans toute leur énergie, lui suffisent pour l'attacher au sol qui l'a vu naître, & pour le rendre indifférent à tous nos besoins factices, à tous les attraits du luxe de nos Villes. Ses usages bornés nous font hausser les épaules de pitié. Mais qu'il nous le rend bien & qu'il doit nous humilier, quand, loin de tomber en extase à la vue des chefs-d'œuvres de la civilisation, il s'en amuse un instant, mais ne perd jamais de vue ses foyers, où il trouve à peine le nécessaire. Au milieu de nos cercles agréables, sous les lambris de nos maisons de plaisir, nous nous surprenons baillans ; le Groenlandois ne s'ennuye jamais ; sa femme, ses enfans, son tambour de basque, ses filets, ses javelots, ses courses & le repos, ne laissent aucun vuide dans tout le cours de sa vie. Son existence seroit parfaite, s'il apportoit un peu plus de soin dans les détails de son ménage ; & il seroit possible de le conduire aux recherches de la propreté, & de le voir s'y arrêter sans passer outre, & sans qu'il prenne goût aux superfluités du luxe. Arrivé à ce point, qu'auroit-il à nous envier ? Et sans chercher ici à faire notre satyre, en exagérant son bonheur, convenons qu'il est véritablement plus près de la félicité que ceux qui le méprisent ou qui le plaignent.

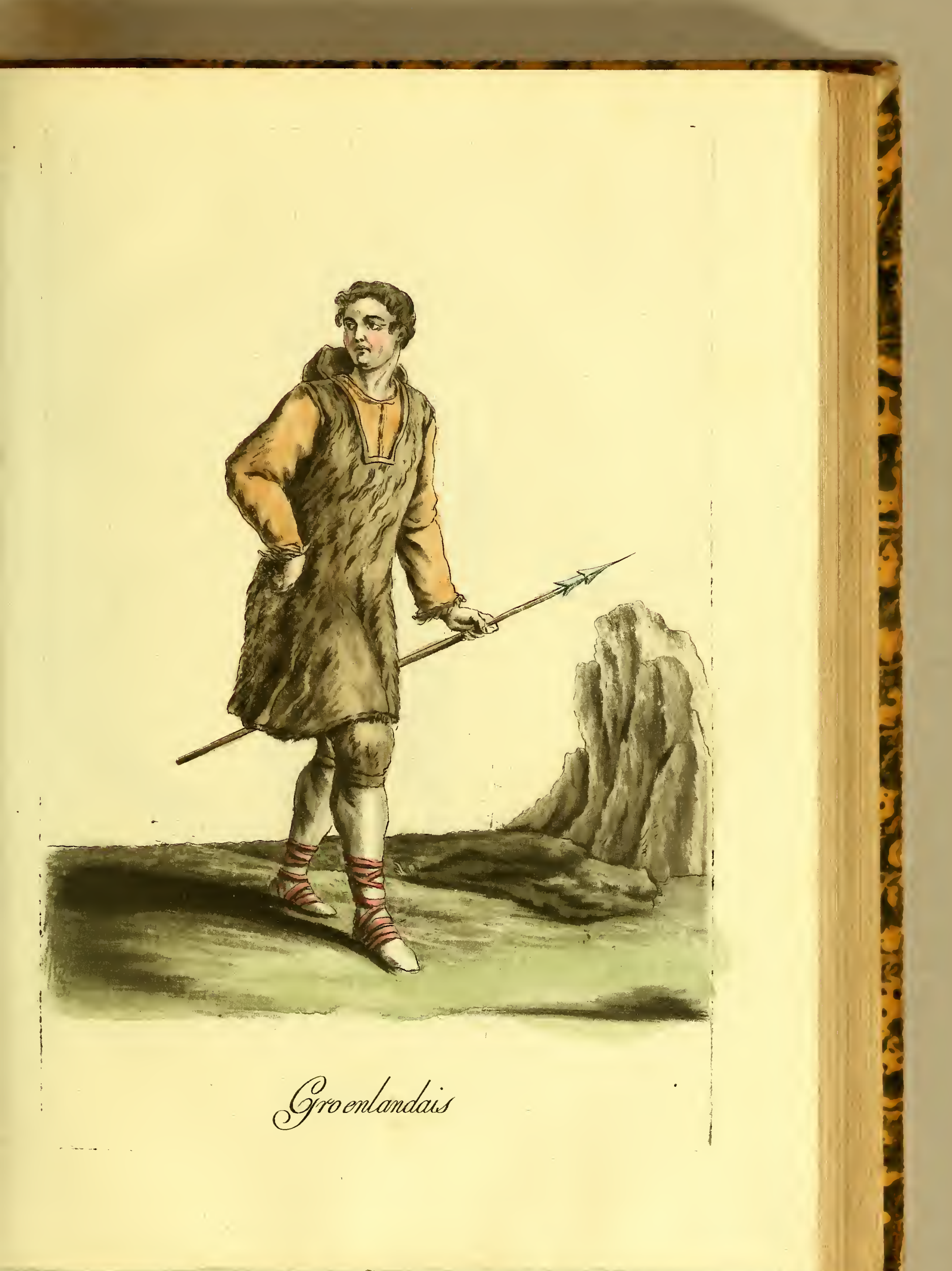
Les Groenlandois sont pour la plûpart gras & dispos. Leur teint est de couleur olivâtre. On tient qu'il y en a de noirs. Ils sont habillés de peaux de chiens marins, cousues de nerfs. Leurs Femmes paroissent toujours échevelées,

échevelées, renverſent leurs cheveux derrière leurs oreilles pour montrer leur viſage, peint aſſez ſouvent de bleu & de jaune. Elles ne portent point de jupes, mais quantité de caleçons, faits de peaux de poiſſons, qu'elles chauſſent les uns ſur les autres. Chaque caleçon a de petites poches, où elles fourrent leurs couteaux, leur fils, leurs aiguilles, des miroirs & autres menus objets que les Etrangers leur portent, ou que la Mer rejette ſur le rivage, après le naufrage des Vaiſſeaux qui navigent dans ces parages ſujets aux tempêtes. Les chemiſes des Hommes & des Femmes ſont faites avec les inteſtins des poiſſons, couſus par des nerfs fort déliés. Les habits des deux ſexes ſont larges; on les ſangle avec des courroies de peaux de poiſſons. La langue, en ce pays ſauvage, ſert de mouchoir, & à table de ſerviette. On paſſe pour riche, quand on a beaucoup d'arcs & de frondes, pluſieurs bâteaux & des rames. Les arcs ſont courts & les fléches déliées, armées par le bout d'os ou de cornes aiguiſés. Ils dardent les poiſſons au fond de l'eau avec des javelots. Leurs nacelles ſont couvertes de peaux de chiens de Mer; chacune ne peut contenir qu'un Homme. Leurs voiles ſont de la même étoffe que leurs chemiſes. Ils ſe ſervent auſſi d'épées. Ils ſe fabriquent des Calendriers à leur ſeul uſage, compoſés de vingt-cinq ou trente petits fuſeaux, attachés à une courroie de peau de mouton. On prétend que leur idiome, difficile ſans être groſſier, n'a point de termes pour exprimer Dieu, ni pour prononcer un ferment, ni pour dire une injure.

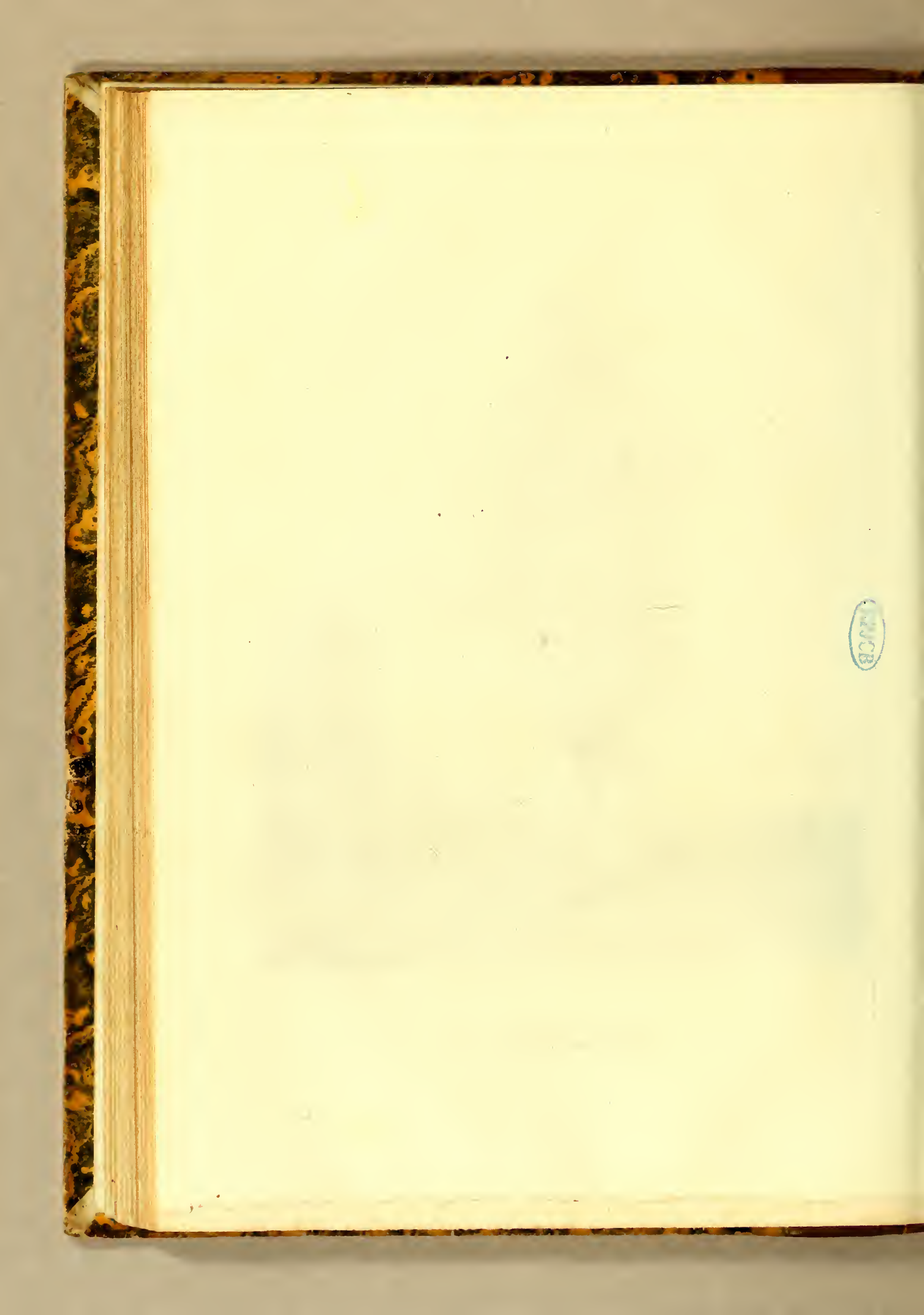
Quand ils prennent Femme, ils ne demandent point à celle fur qui ils ont jetté les yeux, fi elle a une dot; elle leur convient, pourvu qu'elle aime le travail & qu'elle fçache travailler. On fe prend, fans fe rien promettre; on vit enfemble, fans fe montrer trop exigeant l'un envers l'autre; & la mort feule fepare ordinairement deux êtres qui ne fe font peut-être jamais dit qu'ils s'aimoient, mais qui ont vécu dans une plus étroite intelligence que ceux qui jurent de s'aimer.

Le Groenland eft cette Terre feptentrionale qui ferpente du Midi au Levant, déclinant vers le Nord, depuis le Cap-Faruel, & formant une partie du Détroit de Davis. Ce Continent arctique, affez voifin de l'Iflande, femble n'appartenir à aucune des trois parties du Monde, à l'extrêmité defquelles il eft fitué.

Fin de la Notice fur les Mœurs & Coutumes des Groenlandois.

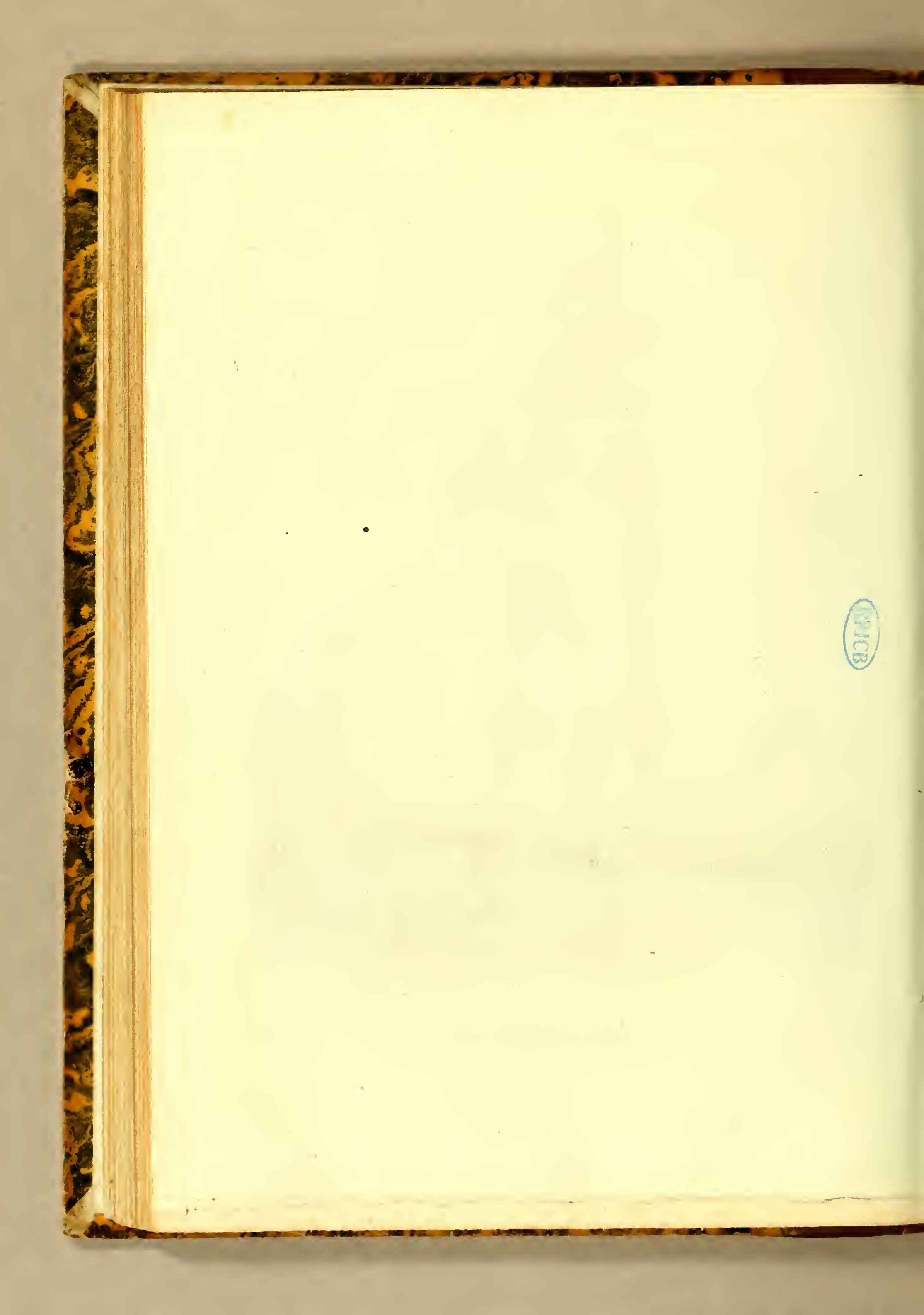


Groenlandais





Groenlandaisse


JCB

NOTICE

HISTORIQUE.

SUR LA HONGRIE.

ATTILA fut le Conquérant de la Hongrie; Léopold en devint le tyran : le premier, à la tête des Huns, chassa les Gots des bords du Danube ; & content de sa gloire, mourut idolâtré des siens, dont il ne prétendit être, pour ainsi dire, que le compagnon d'armes. Le second (1), du fond de son Cabinet Impérial, se servit de la main des Bourreaux, pour soumettre les Hongrois au pouvoir absolu. Attila du moins, étoit un Héros : Léopold ne fut qu'un Tibere. Mais les qualités brillantes du Roi des Huns, fondèrent une Puissance aussi fugitive que l'éclair : les sourdes (2) & cruelles menées de l'Empereur eurent des effets plus durables. Par elles, le Royaume de Hongrie est devenu serf de la Maison d'Autriche ; & les Habitans

(1) On ne vit jamais Léopold à la tête de ses Armées.

(2) On prit le prétexte d'une prétendue Révolte, pour affoiblir les Hongrois par des exécutions journalières. Quarante Bourreaux, pendant l'espace de 9 mois, suffisoient à peine pour torturer dans la place publique de la Ville d'Eperies. (en 1687)

de cette contrée ont perdu jufqu'au droit de nommer eux-mêmes leur Maître.

Où aboutit cette ambition de porter à la fois le Sceptre de Charlemagne & la Couronne d'Etienne? Parce que deux grands Etats fe touchent; parce que le plus grand des Fleuves de l'Europe les arrofe tous deux, étoit-il néceffaire à deux Peuples nombreux, de paffer fous un feul & même joug? Un Chef de maifon n'a pas trop de toute la prudence humaine pour bien gouverner fa famille; comment un feul individu ofe-t-il fe charger du Gouvernement de deux Nations entières? Comment un Homme tel que Léopold, qu'Attila eût fait trembler au feul afpect de fon (1) épée, a-t-il eu le front d'exiger d'un Peuple libre & généreux, qui, pendant fix fiècles, n'avoit reconnu pour Rois que ceux élus par lui & chez lui, d'exiger le confentement de cette Nation & fon obéiffance à un droit de Souveraineté héréditaire, & même le contraindre à fouffrir l'épée d'Attila dans les mains d'une (1) Femme? Et comment fe fit-il que Léopold en vint à bout? Les Politiques, que ces remarques feront fourire, expliquent tout cela: mais ils auroient peut-être de la peine à le juftifier, & finiroient par nous fermer la bouche. Tenons-nous-en donc à une Notice fimple

(1) Les Huns rendoient une forte de culte au glaive d'Attila, qu'ils appelloient l'Epée du Dieu de la Guerre.

(2) Toutes les Femmes ne reffemblent pas à *Marie-Thérèfe.*

ſimple & rapide d'une contrée, théâtre continuel des viciſſitudes de la fortune.

Les premiers ancêtres des Hongrois, les Huns, ſortis en grand nombre des Palus Méotides, & Maîtres de la Pannonie, étoient des Guerriers farouches, étrangers à toute civiliſation, & ne reconnoiſſant d'autre Code que la Loi du plus fort. De la toile & des peaux de rats ſauvages couſués enſemble, compoſoient leurs vêtemens (1). Ils ne quittoient leur tunique que lorſqu'elle tomboit en lambeaux. Des eſpèces de chapeaux recourbés, ombrageoient leur tête. Des peaux de bouc couvroient leurs jambes velues.

A l'exemple des Tartares, ils paſſoient leur vie à cheval, conduiſant au milieu d'eux leurs familles dans des charriots couverts : enſorte que leurs compagnes, pour la plûpart, ſe voyoient ſucceſſivement filles, femmes & mères, ſans mettre une ſeule fois pied à terre. Il arrivoit delà que la Nation la plus ambulante, étoit en même temps la plus ſédentaire. On regardoit le mariage comme conclu, quand la Future avoit accepté le don d'une eſpèce de petite idole priapique que lui envoyoit ſon Prétendu. Ce dernier uſage n'étoit que ſuperſtitieux ; ils n'y attachoient aucune idée d'indécence.

Fiers de leur indépendance, les Huns vénéroient

(1) Le Coſtume actuel n'eſt plus cela. Voyez les deux Planches ci-jointes.

jusqu'à l'adoration ceux de leurs Chefs qui leur donnoient l'exemple de la force & du courage. Leurs Princes inhabiles ou malheureux dans plusieurs expéditions, couroient le risque de se voir préférer le premier Guerrier qui se distinguoit par quelque coup d'éclat. Ce caractère national les maintint long-temps libres : si l'on ne compte pas beaucoup de Titus dans leurs Annales, il s'y trouve encore moins de Nérons.

Leurs descendans ont conservé quelque chose de leurs Mœurs. Encore aujourd'hui, au Couronnement de leur Souverain, les Hongrois mettent un sabre entre ses mains. Celui-ci, avec la lame nue, fend l'air autour de lui, comme pour assûrer ses Sujets, qui le proclament, de sa bravoure & de son zèle à les défendre envers & contre tous. Puis, on le revêt du Manteau Royal d'Etienne, qui fut tout-à-la-fois l'Apôtre & le Législateur de la Hongrie. Ce Prince, élu Roi par la Nation, en compromit les privilèges constitutifs, en faisant confirmer son intronisation par le Pape. Aussi on le canonisa. Un autre encore l'a été après lui. Ladislas fut Saint pour avoir eu le courage de respecter la virginité de sa Femme. La Nation ratifia cette apothéose, à cause de sa bravoure contre les Ennemis de l'Etat.

Ladislas VI ne se fit pas tant aimer, en exigeant comme un droit de servitude, le tribut volontaire d'un Bœuf, dont chaque famille de la Haute-Hongrie s'acquittoit par affection, à la naissance de tous les

Enfans mâles qui naiſſoient au Roi. Cet ancien uſage venoit encore des Huns.

Le ſol de la Hongrie a moins changé que les Habitans. Il eſt cependant ſuſceptible d'améliorations : Marie-Thereſe s'en eſt occupée ; & Joſeph II lui en prépare. L'Agriculture n'y fera jamais le bien dont elle eſt capable, tant que l'Homme de la campagne ne ſera pas le propriétaire du champ qu'il enſemence & qu'il récolte. Il y a peu de grandes Villes en Hongrie ; & ce ne ſeroit pas un mal, ſi les Villages étoient bien tenus. On y rencontre beaucoup de Nobleſſe ; mais un ſol tel que celui-ci, a beſoin de bras amis du travail.

Presbourg eſt la première Ville de tout le Royaume, ſur les bords du Danube & à dix lieues ſeulement de la Capitale de l'Autriche. Le Palais du Prince ſert en même temps de Citadelle ; la Couronne y eſt renfermée ſous ſept clefs, qui ſont entre les mains d'autant de Nobles, foibles traces des anciennes conſtitutions ! Formalité vaine, mais qui du moins rappelle ce temps où les Rois (en Hongrie), n'étoient Rois que par la grace du Peuple.

Tyrnau eſt une Ville libre & Royale : il ne faut pas prendre ces deux qualifications dans toute la rigueur du ſens ; elles ſe détruiroient l'une l'autre. Tyrnau a ſix Egliſes & pluſieurs Couvents ; voilà bien des ſecours pour le ſalut de l'ame : mais on n'en a pas encore trouvé pour rendre la ſalubrité à l'air.

Modra & Bosin sont deux petites Villes, libres & Royales à la manière de la précédente. Mais du moins on y recueille du bon Vin, au pied des Mont Crapacks. Si le bonheur est un fruit interdit aux Hommes, c'est quelque chose pour eux d'avoir à leur usage une liqueur qui fasse oublier la peine.

Le territoire de Golgotz, dans le Comté de Nytra, est fertile, agréable & peuplé de Vignerons & de Laboureurs, qui n'ont jamais eu recours aux bains chauds de leur voisinage. Le travail est le génie tutélaire de la santé.

Dans les montagnes du Comté de Hont, on trouve de l'or; mais l'air n'y est pas sain. Tout est compensé dans la Nature. L'Homme a le choix de l'opulence ou de la santé; rarement peut-il posséder à la fois, l'une & l'autre.

Les produits de la culture des champs dedommagent aujourd'hui les Habitans de Pugantz, des Mines riches qu'ils exploitoient jadis avec succès.

Ceux de Kremnitz, dans le Comté de Barsch, jouissent de plus d'aisance; mais ils ont moins de santé. Le voisinage des Mines abondantes en or, corrompent les eaux de leur territoire.

Ce qu'il y a de plus intéressant à voir dans la Ville de Pesth, c'est un Hôpital Militaire, bâti par l'Empereur Charles VI, dont le règne dut ses momens d'éclat à l'habileté du Prince Eugene.

Bude, jadis Capitale de Hongrie & le siége de ses

Rois, eſt une Ville très-ancienne, s'il eſt vrai qu'elle dut ſa première exiſtence & ſon nom aux Buduains, Colonie Scythe. Mais on ne peut lui diſputer d'être aujourd'hui une Cité belle & forte, chère à ceux qui aiment le bon Vin. Ses vignobles ſoutiendroient, dit-on, la comparaiſon avec les plants de la Bourgogne. Nous n'atteſterons pas ce fait. Nous croyons plutôt à l'excellence de ſes Melons. Tout ſon territoire reſſemble à une vaſte ſerre-chaude, tant il y a de ſources d'eaux thermales, (1) bouillantes au point d'y pouvoir cuire un œuf.

Cette Ville eſſuya pluſieurs fléaux; ſans la foi des Habitans aux Myſtères de la Ste. Trinité, la peſte en eût fait un déſert : une Colonne haute de 52 pieds, & placée dans le Fauxbourg de Neuſtiſt, atteſte ce miracle ſignalé. Mais rien ne put la défendre contre l'invaſion des Turcs; & cet évènement malheureux lui fit perdre le titre de *Primaria Hungariæ*.

(1) Depuis cinq ans, il s'élève des vapeurs chaudes d'une colline ſituée près du Village de Barana, dans la Seigneurie de Dioſgyor : on creuſa dernièrement dans cet endroit, & on trouva d'abord du charbon de terre ; mais en approfondiſſant la fouille, on toucha à une terre jaune, argilleuſe, & ſi brûlante, qu'il fut impoſſible de continuer ce travail. On ſuppoſe qu'il ſe trouve deſſous cette terre, une matière ignée qui, par la ſuite, pourra faire de grands ravages.

C'eſt à Bude que la Reine de Hongrie, ſortie précipitamment de Vienne, menacée par les armes des François, ſe refugia, emportant avec elle, ce qu'elle avoit de plus précieux, les Archives de ſa Maiſon & ſa Bibliothèque.

A Zchepel, Iſle formée par le Danube, le célèbre Prince Eugêne avoit un Château, & y faiſoit élever un troupeau de brebis arabes. Les Héros ſe délaſſent de la gloire, en ſe livrant aux goûts les plus innocens.

C'eſt à Gran, Capitale du Comté de ce nom, que naquit le bon Roi Etienne, dont on fit un Saint par reconnoiſſance; c'eſt là qu'il eſt inhumé, dans la Cathédrale bâtie par lui. Cette Ville fut enlevée aux Turcs en 1683.

Zchepregh, dans le Comté d'Œdenbourg, avoit une Imprimerie; mais il lui reſte des vignobles qui le diſputent à ceux de *Tokay*. On goûte mieux un vin bon qu'un bon livre.

Albe-Royale eſt nommée ainſi, parce qu'autrefois cette Ville ſervoit au couronnement & à la ſépulture des Souverains de la Hongrie. Ce rapprochement de deux époques auſſi contraſtées, devoit inſpirer aux Princes, des réflexions ſalutaires à leurs Peuples.

C'eſt dans le Comté de Saroſch qu'eſt ſituée la Ville d'Eperies, où fut établie, en 1687, une eſpèce d'Inquiſition politique dont les Hongrois, qui en furent les victimes, n'ont pas encore perdu tout-à-fait le ſouvenir.

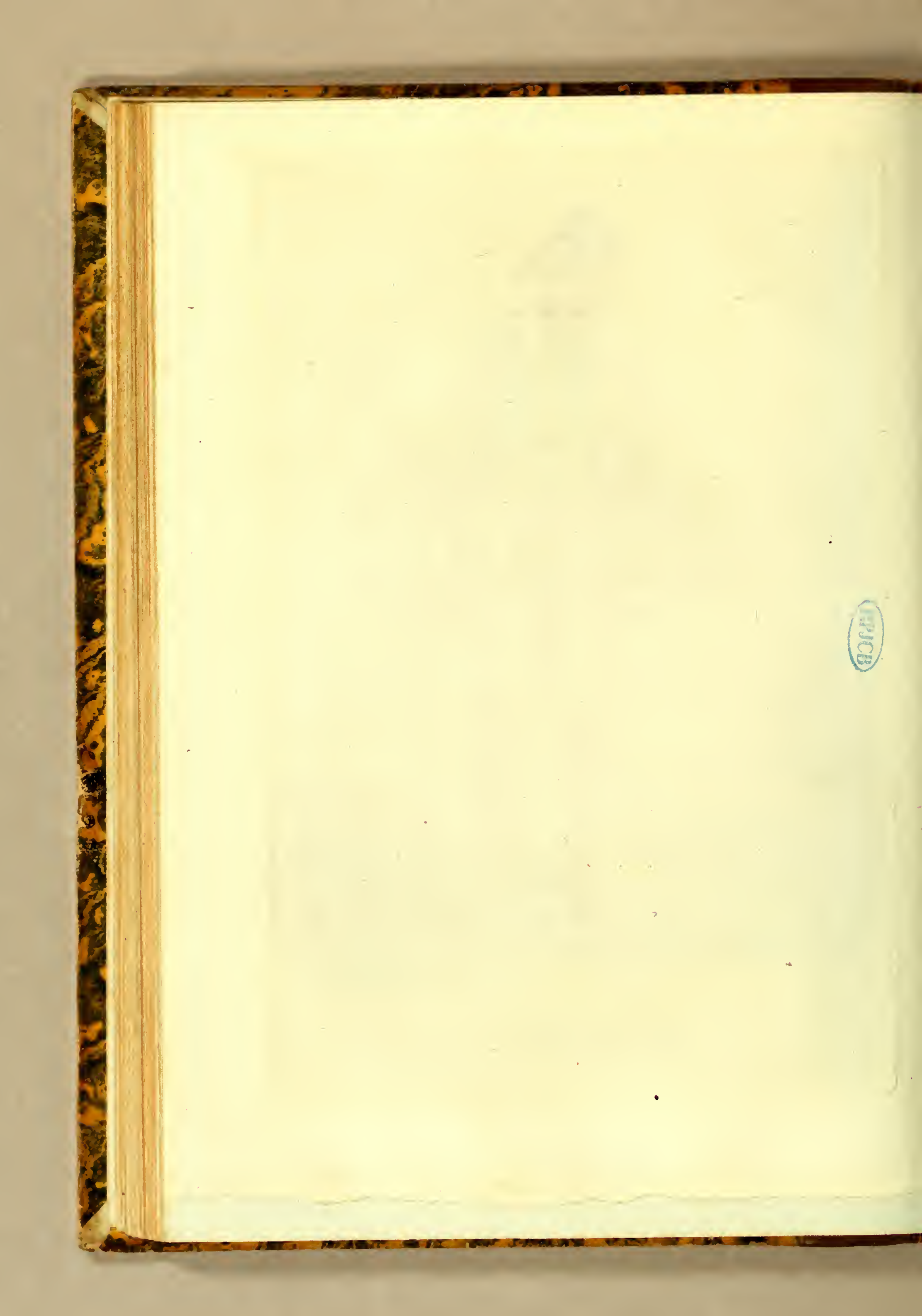
Eh ! comment put-on ſe livrer à de telles barbaries, dans un Canton où la Nature a placé le premier vignoble de la Terre ? Un tel préſent devoit inſpirer d'autres ſentimens aux Hommes. Tokay, célèbre par l'excellence du Vin qu'on y recueille, n'eſt pas loin d'Eperies. On a donné le nom de Rayon de Miel à la montagne où ſe trouvent les meilleurs plants. Des Capucins avoient eu le bon eſprit de dreſſer leurs tentes au beau milieu de ces côteaux précieux.

Pour donner une idée des réformes ſalutaires que le ſage Joſeph II médite pour la Hongrie, nous rapporterons la teneur d'un Décret émané du Trône Impérial, le 5 Octobre 1786. Il exempte les Payſans de tout le Royaume, d'offrir leurs denrées aux Seigneurs fonciers, avant de les vendre ailleurs : il défend en même temps aux Seigneurs Hongrois, d'interdire la vente de ces productions à ceux qui viendront les acheter ſur les lieux.

Fin de la Notice Hiſtorique de Hongrie.

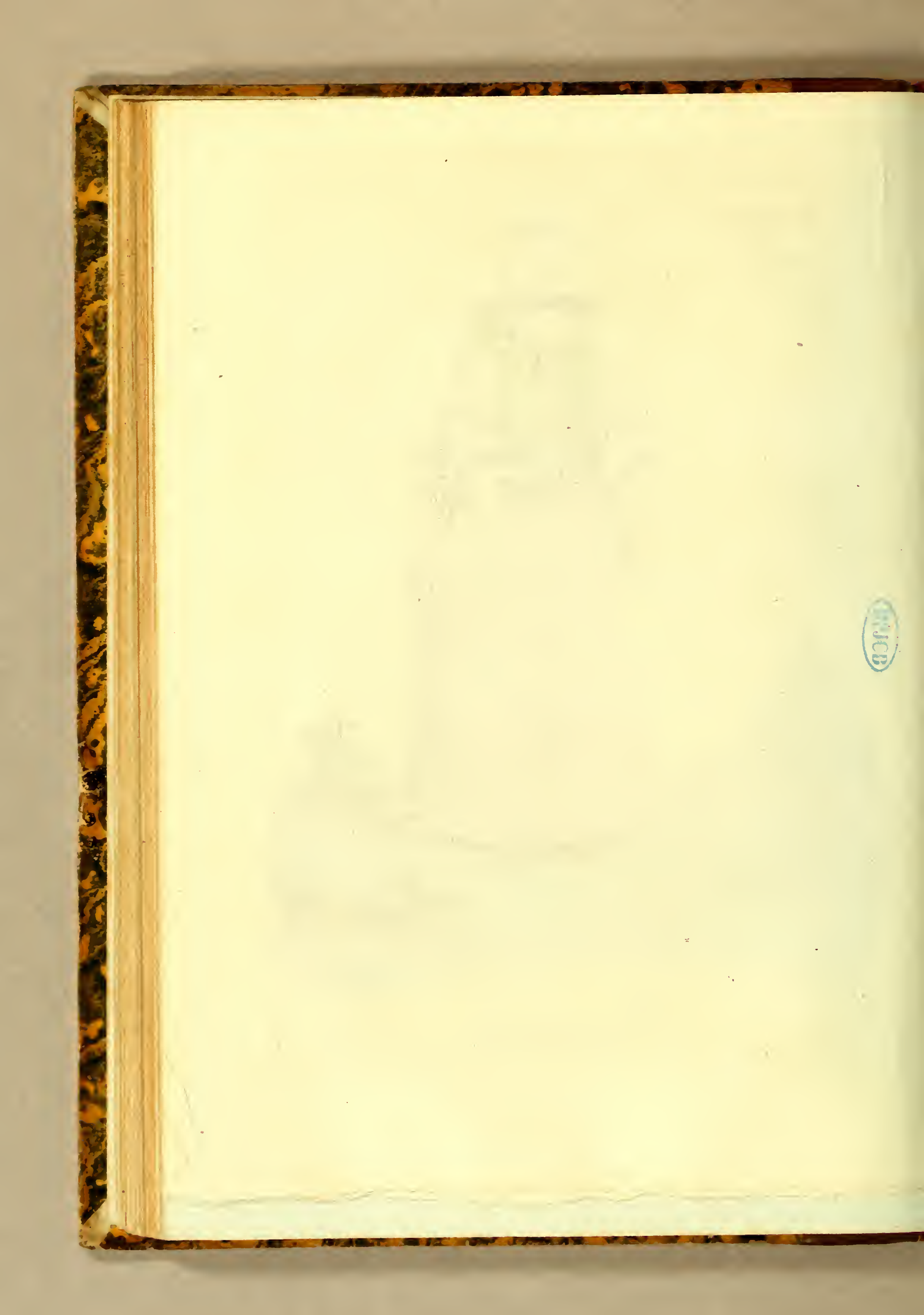


Hongrois .





Hongroise


JCB

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA HOLLANDE.

LA Maiſon d'Autriche compteroit peut-être encore les Pays-Bas au nombre de ſes Provinces, ſi Philippe II s'étoit conduit avec les Hollandois, comme Ceſar avec les Bataves. Mais le Conquérant des Gaules étoit un grand homme; le ſucceſſeur de Charles-Quint n'étoit que politique. Puiſſent ces Etats Républicains avoir toujours devant les yeux ces deux révolutions, principalement la dernière! Puiſſent les Bataves modernes veiller tout-à-la-fois & avec la même attention, ſur l'élément qui les aſſiège & ſur les Puiſſances qui les obſervent! L'Induſtrie & le Commerce portent la vie & le bien-être dans les différentes parties du corps ſocial; mais l'union & le courage doivent en conſolider l'enſemble. De l'or & des épices, une bonne Marine & de l'économie font fleurir un Peuple; mais une confédération patriotique que rien ne peut entamer, & l'amour de la liberté par-deſſus tout, ſont des tréſors dont la garde eſt bien plus importante. Le ſalut de la République en dépend.

C'eſt la Hollande proprement dite, qui doit donner l'exemple aux autres Provinces; dans preſque tous les

temps elle a joué le premier rôle, & elle jette aujourd'hui le plus d'éclat. Cet Etat conservera la considération qu'il s'est acquise au-dehors, en ne s'écartant pas trop des Mœurs simples & même un peu rudes, qu'on peut encore rencontrer dans ses campagnes.

Il n'y a pas bien du temps qu'il étoit d'usage dans quelques Hameaux de fournir en comestibles qui pouvoient se garder, les frais & dépens de tous les procès. Un Mari, par exemple, accusé d'avoir meurtri l'épaule de sa Femme, si le fait se trouvoit constaté, étoit condamné à donner un jambon; une Femme convaincue du même délit, payoit le double. Ceux du même Canton qui s'étoient abstenus d'accompagner la pompe funèbre de leur voisin défunt, étoient taxés à 18 deniers. Les lods & ventes de certaines propriétés qui changeoient de maître, étoient aussi versés dans la même Caisse, à laquelle les suppots de la Justice ne pouvoient toucher en aucune manière. Au bout d'un certain temps, on convenoit du jour & de l'endroit pour consommer toutes ces amendes. C'étoit ordinairement en automne. Tous les Habitans de la Jurisdiction étoient invités de droit, à cette Fête, qui duroit quelquefois quatre & cinq jours, présidée par le Magistrat & sa compagne. On y observoit des Loix. Chaque Homme pouvoit y amener sa Femme, mais point d'enfans ni de chiens. Pour s'assurer encore davantage de la paix & de la bonne intelligence entre les Convives, on s'interdisoit dans les propos, les matières de Religion. Manger & boire, fumer & chanter étoient les seules choses per-

mises à discrétion. Le Puvre & le Riche, placés indifféremment à la même table, mettoient ensemble la main au plat, & touchoïent au même (1) verre. Il n'y en avoit qu'un pour l'Assemblée entière; mais ce verre contenoit plusieurs mesures de vin; il passoit sur les lèvres de chaque buveur à tour de rôle. Rempli aussi-tôt que vuidé, le Magister commençoit la ronde, s'il le jugeoit à propos; on s'en rapportoit à sa prudence. La pipe à tabac obtenoit les mêmes honneurs; & quelquefois l'Epouse, enivrée déjà par la fumée du vin, vouloit aussi partager cet autre plaisir avec son Mari. C'étoit un spectacle touchant que de voir ces bonnes gens, loin de garder rancune l'un contre l'autre, se féliciter de leurs anciens débats qui donnoient occasion à ces jours de fraternité & de plaisir. Dans d'autres Tribunaux les Plaideurs, pour se *refaire*, auroient bien besoin de pareils banquets.

La propreté Hollandoise est connue. On sçait qu'on la porte dans ce pays, jusqu'à l'extrême. Mais quelques-

(1) Cet usage inconnu au sein de nos grandes Cités, est encore pratiqué dans les petites Villes de Flandres, dans les Bourgs du Vivarais & ailleurs. A la fin du repas, les anciens aimoient à boire ainsi à la ronde, au même vase. Le luxe & l'étiquette empiètent tous les jours sur la bonhommie de nos Pères : & si le proverbe auquel cet usage a donné lieu, est vrai, nous avons raison; les Convives délicats & dédaigneux, ne trouveroient pas toujours leur compte à ce qu'on devinât leurs pensées, en buvant après eux.

uns de nos Lecteurs ignorent peut-être qu'il n'y a pas plus d'un demi-siècle qu'on se sert de fourchettes dans toute l'étendue de la Hollande. Auparavant on portoit à la bouche, la viande avec ses doigts. Une seule serviette paroissoit suffisante pour une table de plusieurs couverts. Les Convives se renvoyoient à la tête les uns des autres, une draperie bleue roulée en forme de peloton, avec laquelle on s'essuyoit les mains & les lèvres. Et cependant, à la même époque, il y avoit des sandales toutes prêtes sur le seuil des maisons, qu'on offroit à ceux qui venoient en visite. On leur faisoit (1) quitter leurs chaussures, afin de ne point salir le parquet bien lavé & bien essuyé avec des linges.

Les Hollandois sont aussi propres sur eux que chez eux. « On ne voit jamais trous ni pièces à leurs habits, » & une personne qui porte des vêtemens raccom- » modés, peut passer pour très-pauvre. Les Servantes » vont toutes en mules de chambre dans les rues, & » leurs mules sont couvertes de velours ou d'autres » étoffes de soie. Les Femmes & les Filles portent » ordinairement des caleçons pour se garantir du froid ».

En général elles sont fort sédentaires & peu dissipées. On les charge du Commerce de détail ; & en effet,

(1) Les piétons, en France, ont adopté cette coutume pendant l'hiver & dans les temps de pluye. On laisse à la porte de l'appartement où l'on entre, ses *claques*, espèce de chaussures auxiliaires qui tiennent le pied plus sec & plus propre.

cela leur convient mieux qu'aux hommes. Ceux-ci s'occupent des affaires du dehors. Il arrive delà que les Maris ne sont pas toujours les maîtres chez eux. Leurs moitiés contractent dans leur comptoir, l'habitude de la propriété exclusive. Outre cela, la régularité de leur conduite leur donne un ascendant dont il est difficile de se défendre à la longue. Mais la plûpart des ménages sont paisibles & même heureux. Nous ne parlons que des lieux écartés, où les modes étrangères ne sont pas encore parvenues. Car dans les Capitales, il en va tout autrement. Les Filles, dit-on, sont plus faciles que le climat ne semble le comporter. Seroit-ce parce qu'on les marie un peu tard? La Nature n'est pas toujours d'humeur à se plier aux réglemens de la société civile. Mais une fois mariées, elles réparent les foiblesses qu'elles se sont permises avant le mariage. On peut compter sur leur fidélité; & on leur rend justice. L'adultère est très-rare. On le punissoit autrefois avec beaucoup de sévérité. La Femme coupable, mise d'abord au carcan, pendant trois jours, étoit ensuite exposée aux flots de la Mer, sur une corbeille ou dans un tonneau.

La nature de cet ouvrage ne nous permet que de parcourir rapidement les principales Villes de la Hollande. Assez d'autres se sont chargés des détails. Nous ne nous proposons pas de tout dire; les circonstances ne nous le permettroient pas.

Alckmaar, Ville du Nord-Holland, n'est remarquable que par le goût de ses Habitans. Ils sont divisés

de culte ; mais tous s'accordent pour la culture des fleurs qu'ils prennent à tâche de faire éclore ſur un ſol diſgracié de la nature.

A Hoorn ſur le Zuiderſée, on fait un grand trafic de beurre & de fromage. Jadis elle étoit Ville libre & Impériale ; elle ne perd pas beaucoup à ne plus l'être. Elle eſt à ſix lieues d'Amſterdam.

Il y a une Fabrique de ſavon & une Manufacture de ſoie à Monnikendum.

Memelik ſervit de ſiège aux anciens Rois de Friſe.

Si les Hommes ont développé toutes les reſſources de leur génie induſtrieux dans les Digues & les Canaux qui diſputent la Hollande à la Mer, ils font ſentir tous les avantages & toutes les douceurs que procure la civiliſation dans les tableaux qu'offre le Waterland, Bailliage méridional du Nord-Holland. Le luxe n'y eſt pour rien. Une propreté ſcrupuleuſe, une élégante ſimplicité en font tous les frais. Au Village de Broek, chaque maiſon a ſon Jardin fleuriſte entretenu avec ſoin, & ſemble réaliſer les Peintures de l'âge d'or que les Poëtes étalent à nos yeux pour nous diſtraire des objets odieux du ſiècle de fer. Les Hommes réunis en ſociété, auroient dû peut-être s'en tenir aux habitations du Waterland. Les beaux Monumens Grecs & Romains donnent la plus haute idée de l'eſprit humain. Mais le bonheur eſt préférable à la gloire ; & s'il exiſtoit, ce ne pouvoit être que ſous le toit champêtre des Habitans de Broek.

Dort ou Drodrecht, dans le Sud-Hollande, paſſe

pour la Ville la plus ancienne de la Province. Les Comtes de Hollande, avant d'être reçus, y alloient prêter le ferment de fidélité aux Etats assemblés pour ce vain cérémonial. L'Eglise Cathédrale sert aujourd'hui d'Ecole publique, & celle des Augustins fut convertie en Hôpital pour les malades. Les Hommes seroient moins à blâmer, s'ils ne s'étoient toujours permis que de telles métamorphoses.

Une ancienne Chronique donne un certain *Lem*, fils d'un Roi Frison, pour Fondateur (en 506), à Harlem, Ville distante de trois lieues d'Amsterdam; d'autres accordent cet honneur aux Normands, dans le neuvième siècle. Les Manufactures de toile de Harlem, sont fort déchues, mais elles subsistent toujours. Ses Blanchisseries font encore sa prospérité. On y fabriquoit autrefois d'assez belles étoffes de soye & du drap : la Culture & le Commerce des fleurs y ont été portés jusqu'à la manie. Une seule tulippe y faisoit la fortune d'un particulier. Heureux les Hommes, s'ils n'avoient jamais de passions plus malfaisantes !

Harlem prétend à une autre sorte de gloire plus raisonnable & plus importante. Elle se glorifie d'être la patrie de Laurent Coster, qu'elle assure avoir inventé l'Art typographique. C'étoit, dit-on, un Concierge du Palais de la Ville. L'oisiveté & le hazard lui firent faire cette grande découverte. Il tailla, sans intention, des petits morceaux de bois dur en forme de lettres grossières, qu'il appliqua sur une feuille de papier, après les

avoir noircies. On montre encore la maiſon de cet Homme, qu'on a décoré de cette Inſcription :

Memoriæ ſacrum.
Typographia
Ars artium omnium (1) conſervatrix,
Hîc primùm inventa
Circa annum 1440.

On ſçait quelles vives réclamations a excité la prétention de Harlem, de la part de la Ville de Mayence,

(1) L'Imprimerie doit ſervir de véhicule à la vérité. C'eſt l'arme la plus forte entre des mains qui ſçauroient la manier : ſes effets ſont moins prompts, mais plus sûrs & plus durables que ceux de la parole. La *vérité imprimée*, (qu'on me paſſe cette expreſſion), eſt un monument qui ne peutpérir qu'avec le Monde. Grace à cette découverte, un bon Livre n'eſt plus la propriété de quelques individus; c'eſt un bienfait public. Grace à l'Imprimerie, un Homme de génie ne travaille plus pour ſa Famille ou ſa Patrie ſeulement. Toutes les parties de l'Univers profitent en même temps de ſes veilles ſçavantes. Il peut communiquer ſes penſées avec la même rapidité qu'elles ſe ſuccèdent dans ſon vaſte cerveau, & diſtribuer ſes lumières avec la même facilité que le Soleil diſtribue ſes rayons. L'inſtruction peut pénétrer par-tout où le jour s'inſinue. Jamais les bons Princes n'ont eu tant de moyens pour faire le bonheur de leurs Peuples. Les devoirs & les droits réciproques de l'Homme ne peuvent plus être ignorés. Les Gens de Lettres n'ont plus d'obſtacles à vaincre. Pour peu qu'ils élèvent la voix, ils ſont aſsûrés d'être entendus des quatre coins de la Terre...., *Voyez la nouvelle Galerie des Grands Hommes*, in-48. *fig.*

Strasbourg,

Strasbourg, &c. Les Hommes ont répandu leur ſang pour de moindres ſujets.

Mais laiſſons diſcuter ce fait curieux à l'Académie de Harlem, établie depuis 1752.

Delft, entre Rotterdam, la Haye & Leyde, fut, dit-on, fondée, par Godefroy le Boſſu, Duc de Lorraine & Conquérant de la Hollande. Cette Ville a eſſuyé bien des révolutions. Grotius y naquit, bien plus recommandable par ſon attachement pour l'infortuné Barneveldt & par ſon amour pour la liberté, que par ſon Traité *de Jure, Belli & Pacis.*

Leyde eſt une Ville fort ancienne, qu'on appelloit du temps des Romains, *Caput Germaniarum.*

Elle tient le premier rang après Amſterdam. Son Univerſité n'eſt plus ce qu'elle étoit du temps de J. Scaliger, dont on voit le Tombeau dans l'Egliſe de Notre-Dame. En 1766, il s'y eſt établi une Académie, ſous le titre modeſte de Société de Philologie Hollandoiſe. Elle a déjà publié cinq Volumes *in*-4°. (1) de ſes Mémoires. Ce qui eſt plus utile, on fabrique à Leyde, des draps, des ſaïettes, des bouracans; mais ſes Manufactures ont paſſé le point de leur proſpérité.

---

(1) Le ſixième Tome eſt ſous preſſe, & ne tardera pas à paroître. Le principal objet de cette Académie eſt de fixer les véritables règles de la Grammaire & de la Syntaxe Hollandoiſe; de rechercher les origines de la Langue, d'en ſuivre la marche & les progrès ſucceſſifs; de traiter des points d'Antiquité relatifs aux ſept Provinces-Unies, &c.

On montre encore dans l'une des ſalles de l'Univerſité de Leyde, la Table ſur laquelle Jean de Becold tailloit des habits avant de ſe faire Roi des Anabatiſtes, en 1534. Ce Chef de Sectaires eut la prétention un moment, de devenir le Mahomet de la Hollande. Il marchoit armé de la Bible & d'une Epée, ſanctifiant les meurtres de celle-ci, par des citations de celle-là. Son règne fut court. L'Evêque de Munſter lui donna un dénouement tragique dans cette même Ville, indignement traitée deux ans auparavant, par Jean de Leyde. Quelques-uns de ſes prédéceſſeurs ont été plus heureux; mais auſſi, ils avoient plus de talent. Le fanatiſme religieux n'eſt une arme redoutable que dans la main d'un Homme de génie.

Autrefois les Payſans Hollandois du territoire de Leyde, étoient dans l'uſage de vuider leurs querelles à coups de couteau. On voyoit ſouvent dans les Foires, des gens qui défioient les plus braves. Ils ſuſpendoient un couteau à un arbre ou à un pieu; celui qui le prenoit ou qui le touchoit ſeulement du bout du doigt, étoit engagé au combat. Ils avoient leur chapeau à la main gauche pour parer le coup; & avec le couteau qu'ils tenoient de l'autre main, ils tâchoient de ſe couper le nez ou le viſage par un revers de main; car ils ne ſe pointoient jamais. L'eau-de-vie étoit la cauſe première de ces ſortes de combats. Trop ſouvent auſſi ils s'enivroient en buvant d'une certaine biere forte, dans laquelle on mêloit de l'urine d'Homme, gardée quinze jours ou trois ſemaines.

Amsterdam. Pour avoir trop à dire sur cette Capitale du Monde commerçant, nous n'en dirons rien, sinon que cette riche Ville fut unie à la Comté de Hollande, l'an 1342.

Tergouw, bâtie en 1272, par Florent V^e, Comte de Hollande, fut toute brûlée du temps que Jaqueline y faisoit sa résidence. Cette Comtesse de Hollande, étoit de la Maison de Baviere, fille de Guillaume VI, morte sans enfans (en 1436), quoique mariée quatre fois. La Comté de Hollande passa à la Maison de Bourgogne, dans la personne de Philippe, qui fit sans cesse la guerre à sa cousine. Elle passa sa trente-sixième & dernière année au Château de Teilingen dans le Rhinland, s'amusant à faire de petits vases de terre, connus encore sous le nom de *Cruches de la Comtesse* (1) *Jaqueline.*

On fait remonter bien haut la fondation de Rotterdam; Rôter ou Ruther, Roi des Francs, la fit bâtir, dit-on. Quoi qu'il en soit, cette Ville est peut-être la plus agréable & la plus commerçante de tous les Pays-Bas. On y montre la maison natale du sçavant Erasme, & la Statue de bronze que lui consacra sa patrie.

Labrille est une petite Ville recommandable, en ce

(1) Dans les Provinces septentrionales de France, en Flandre sur-tout, on appelle aussi *Jaquelines*, des bouteilles de grès à large ventre, & des brocs de fayance, auxquels on donne quelquefois la forme d'une Femme assise. Sans être de la première force, un bon Convive met à sec dans son repas, sa *Jaqueline* de trois ou quatre mesures de vin.

que ce fut dans son enceinte que la liberté Hollandoise jetta ses fondemens, l'an 1572.

Enkuse mérite de lui être associée. Ce fut à la même époque, la première Ville qui secoua le joug Espagnol, & se rangea du parti des *Gueux*. Ce terme de mépris fut donné aux 300 Gentilhommes qui réclamoient en corps, les priviléges de leur Nation, opprimée par Philippe II, en 1566. Ils prirent au mot la qualification injurieuse qu'on eut l'imprudence de hazarder sur leur compte; & les Partisans de l'Indépendance patriotique convinrent de se reconnoître entr'eux, par un habit de bure grise, par une besace de toile & une écuelle de bois, qu'ils se firent un honneur de porter pendant tout le temps de la Confédération. La Liberté ennoblit tout. C'est dans la Château de la Ville de Vinnen que se tinrent les Assemblées des Notables des Pays-Bas, pour s'opposer à l'Inquisition qu'on vouloit introduire en Hollande, quant & quant le despotisme.

Les Habitans de Naerden sur le Zuidersée, font des draps & des velours. C'étoit une Ville assez forte que les Espagnols saccagèrent misérablement, malgré la Capitulation accordée par eux aux Assiégés (1572). Les François la prirent un siècle après, année pour année.

Oudewater est une petite Ville de 5 ou 600 maisons que baignent les eaux de l'Yssel. Mais elle a donné naissance en 1560, à Jacques Arminius; lequel ne fut qu'un hérétique, quoiqu'il voulût qu'on s'en rap-

portât au sens littéral de la Bible, quoiqu'il ne crût pas la Raison de trop dans l'examen des principes religieux, & parce qu'il prêchoit la tolérance, & laissoit aux Hommes la liberté d'adorer Dieu, chacun selon ses lumières, &c. Ce fut cet Hérétique qui composa cette dévise, d'après sa propre expérience :

Bona Conscientia,
Paradisus.

qu'un Poëte Moraliste moderne semble avoir voulu paraphraser dans ce distique François :

Toi-même es l'instrument de ton propre bonheur ;
L'Enfer ou l'Elisée est au fond de ton cœur.

Arminius fut persécuté, comme de raison, & ne put atteindre sa cinquantième année. Il ne mourut cependant pas tout entier. Sa façon de penser lui survécut. L'Allemagne & la Hollande sont encore infectées de ces sentimens peu orthodoxes. Le savant Grotius étoit Arminien.

On prétend que Gertruidenberg doit son existence première à Gertrude, Sœur de *Charlemagne*, qui s'y retira, apparemment pour y désarmer le Ciel irrité du meurtre de 4000 Saxons, commis par son Frère, qui ne fut pas toujours grand.

La Haye est trop connue, pour nous y arrêter.

Gorichem est une Ville sur la Meuse, aux frontières de la Gueldre. On y compte environ 1500 maisons. On y commerce en beurre, en fromage, &c

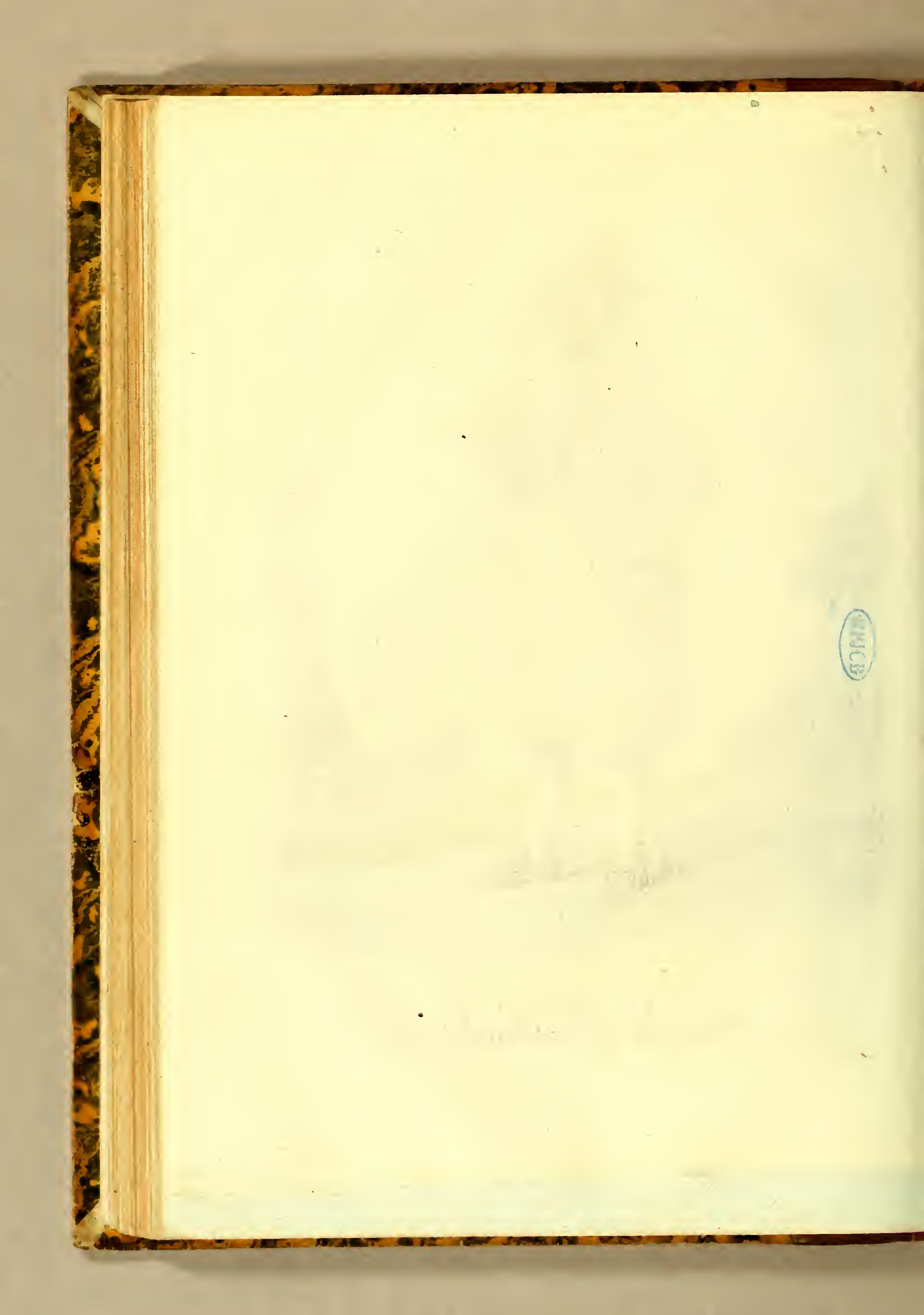
ſur-tout en grains. Elle eſt fortifiée. Le Coſtume François y eſt de mode ; il n'y a que les Femmes des Artiſans & les Villageoiſes, qui daignent encore porter des chapeaux de paille ; les vieilles ont de grandes capes qui traînent juſqu'à terre, & un petit rond de drap de la largeur d'une aſſiette, ſur lequel eſt une manière de houpe de bonnet quarré, qui retombe ſur le front.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Hollande.





Matelot Hollandois.


JCB



Femme de holande


JCB

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA FRISE,
L'UNE DES SEPT PROVINCES-UNIES.

LE nom des Habitans de la *Frise* (1) fait l'éloge de leur induſtrie dont il eſt un témoignage. Le ſol qui les porte leur appartient bien légitimement ; car ils ſe créérent, pour ainſi dire, une patrie. Leurs travaux & leur ſoins convertirent des lagunes infécondes, en campagnes fertiles, en gras pâturages. Du ſein des marais, on vit ſortir onze Villes & 350 Bourgs, entrecoupés de canaux propices au Commerce. La Liberté a fait tout cela & le conſerve.

Les Friſons ſe ſont toujours montrés jaloux de leur indépendance ſous leurs différens Chefs élus & ſurveillés par eux. Vers la fin du ſeptième ſiécle, vaincus tour-à-tour, par Pepin & Charles Martel, ils ne ſupportèrent qu'impatiemment des Gouverneurs étrangers, & pendant trente années diſputèrent leurs droits à Charlemagne, peu accoutumé à une réſiſtance auſſi

(1) *Friſsen*, dans leur idiome, veut dire *creuſer*, *remuer la terre*.

opiniâtre. La force l'emporta enfin ſur le courage, & le Conquérant abuſa de ſa victoire. 4000 (1) des plus braves, & ſelon l'Empereur, des plus ſéditieux, furent décapités. Le reſte de la Nation fut reſerré dans les plus étroites limites. Par la ſuite, ils firent pluſieurs tentatives, que les Puiſſances intéreſſées à la ſervitude de ce pays, traitèrent d'attentats. En 1296, ils voulurent ſecouer le joug de leurs Comtes, qui faiſoient les petits deſpotes. Gerard de Velſein, Gentilhomme de la contrée, nouveau Brutus, poignarda de 22 coups d'épée, Florent, V^e^ du nom, Fils de Guillaume II, Roi des Romains. Perſonne n'ignore comment devenue Province des Etats de Philippe II, la Friſe ſçut ſe ſouſtraire confédérativement avec le reſte des Pays-Bas, à l'odieuſe tyrannie du ſucceſſeur de Charles-Quint.

La Conſtitution de la Friſe eſt aujourd'hui entièrement démocratique. Le Peuple y eſt ſouverain, repréſenté par deux Députés élus dans chacune des 40 Préfectures qui compoſent toute la Nation. Les Etats conſiſtent dans la réunion de ces Repréſentans. Cinq Friſons aſſiſtent aux Etats Généraux de la Hollande. La Province ne regrette pas le Stadhouder particulier qu'elle plaçoit jadis à la tête de ſes Aſſemblées Nationales. Il n'y a que Leeuwardein qui y ait perdu. Elle ſervoit de réſidence à ce Magiſtrat ſuprême. On

(1) D'autres diſent 4500.

manufacture

manufacture dans cette petite Capitale, de belles étoffes de laine, & des toiles de la plus grande finesse. L'aulne coûte 12 (1) gouldes.

C'est à Balſwend, Ville auſſi ancienne que (2) la précédente, que l'on fabrique les ſayettes de Friſe.

Un Sénat de huit Bourguemaiſtres gouverne Harlingen, Ville la plus conſidérable de la Province, après Leeuwarden. On y fait quantité de toile pour les voiles de Vaiſſeau.

Quelques Matelots habitent à préſent la Ville de Staveren, autrefois la capitale des Friſons & le ſiège de leurs Souverains.

Les Habitans de la petite Ville de Hindelopen ſe font remarquer encore aujourd'hui par le Coſtume & l'idiome qui leur ſont particuliers.

Il y a beaucoup de tiſſerands dans le diſtrict de Tjetjerkſteradeck, Préfecture qui contient quinze Villages, & qui dépend du Quartier d'Ooſtergoe.

Dans celui de Weſtergoeeſt, il y a un Bourg nommé Molkweren, remarquable par les habillemens que portent ceux qui l'habitent, & par leurs Mœurs, différentes de celles de leurs compatriotes.

La tolérance religieuſe a lieu dans toute ſa plénitude

(1) Une Goulde Hollandoiſe vaut à-peu-près 48 ſols de France.

(2) On place leur fondation en 1190.

chez les Frisons. La Communion Mennontie n'y paroît dominante, que parce qu'elle eſt la plus nombreuſe. La Friſe fut le berceau tout-à-la-fois du Réformateur & de la Secte. Simon Menno y naquit & y exerça d'abord avec édification, les devoirs de Curé. Mais les principes ſimplifiés des Anabatiſtes parurent lui convenir mieux dans la ſuite. Il écouta ces nouveaux Maîtres avec intérêt, & ſe fit bientôt écouter à ſon tour avec plus d'intérêt encore. Il alla plus loin. Il crut devoir motiver la nouvelle profeſſion de Foi qu'il venoit d'embraſſer. Ses Mœurs & ſes lumières relevées par le don de la parole, lui valurent en peu de temps, un parti qui groſſit tous les jours. Son caractère de tolérantiſme le fit aimer de ceux que ſon éloquence avoit déjà perſuadés. Il ſervécut douze ans à un décret porté contre ſa perſonne. On mit ſa tête à prix en 1543 : & ce ne fut qu'en 1565, qu'il mourut, ſe voyant le Patriarche chéri & révéré d'une Secte nombreuſe, qui ne montra pas toujours dans la ſuite, la modération de Menno. Les Dogmes qu'il prêchoit & qu'il publia dans divers Ecrits, ne ſont rien moins qu'incendiaires. Il défendit à ſes Diſciples le port des armes, & leur interdit dans les Tribunaux, la preſtation de ferment, autre arme plus ſacrée & non moins redoutable. Sur-tout il leur enjoignit, comme une Loi ſainte, qui ne ſouffre point d'exception, & contre laquelle on ne preſcrit jamais, la plus rigoureuſe Egalité. Selon lui, dans aucun cas, dans aucun temps,

en aucun lieu, un Homme n'a nul droit ſur un autre Homme. Affecter la plus légère autorité ſur ſes ſemblables, lui paroiſſoit un crime de lèze-Humanité au premier chef. Il profeſſoit des erreurs vraiment révoltantes. Il penſoit qu'on ne devoit faire aucun acte religieux avant l'âge de la réflexion. En conſéquence, il déſapprouvoit fort le Sacrement de Baptême adminiſtré à l'enfance. Il oſoit auſſi élever des doutes contre la Conception d'un Dieu au ſein de la Vierge Marie, &c. &c. &c.

Les bons habitans de la Friſe, ſans doute, par une ſuite de leur attachement à leur Patrie & à leur Liberté, s'empreſsèrent de ſe ranger ſous les nouvelles Bannières de leur Compatriote, dont l'intention étoit pure, & dont la vie fut toujours exemplaire. Enſorte que les Mennonites ſurpaſſent de beaucoup par le nombre (ſi ce n'eſt par la raiſon) les Proteſtans & les autres Communions qui ont cours en Hollande.

On peut encore dire des Friſons d'aujourd'hui, ce que rapportoit d'eux un Voyageur au commencement de ce ſiècle. « Les Payſans de Friſe ſont plus opulens » que beaucoup de Gentilshommes ailleurs. Les Femmes » & les Filles ont preſque toutes des ceintures d'argent, » des pendans d'oreilles & des bagues d'or, & ſouvent » leurs cheveux nattés avec des ſemences de perles (1)

(1) La richeſſe du Coſtume d'un Peuple n'eſt pas toujours une preuve de ſon aiſance. Où il y a beaucoup de

» d'Orient. Il n'eſt pas ſurprenant de voir qu'un Payſan » donne dix à douze mille écus en mariage à ſa » Fille ; & on en a vu même qui ont eu juſques à » une *tonne* (1) *d'or*. Il y en a peu de cette force, mais » en général ils ſont tous fort à leur aiſe.

Dans quelques endroits de la Friſe, on pratique encore un uſage digne des beaux jours de la Grèce. Le matin du jour des nôces, les jeunes Filles du hameau s'empreſſent de former avec des branchages fraîchement coupés, un berceau de verdure (2) au-

luxe, il y a ordinairement auſſi beaucoup de misère. Mais l'amour-propre s'étudie alors à confondre les états. On porte tout ſur ſoi; on ne laiſſe rien chez ſoi : pour ſe ſouſtraire au dédain des Grands, les Petits font ce qu'ils peuvent pour ſauver au moins les apparences, & afficher ſur leurs habits une parité de condition qu'ils ne ſçauroient ſoutenir dans leur vie domeſtique. Une Nation dans ce cas n'eſt opulente qu'en ſurface. L'amertume eſt au fond du vaſe, dont on a doré les bords. Cette remarque ne regarde point les Friſons.

(1) La *tonne d'or* vaut 100,000 florins, & le florin vaut 25 ſols de France.

(2) Au milieu même de la Capitale de la France, nous avons été témoins d'un uſage à-peu-près ſemblable. Invités à la célébration des Vœux d'une de ces Religieuſes bienfaiſantes, qui deſſervent avec tant de charité & de courage

deſſus du chevet du lit nuptial. Puis, chargées de corbeilles de fleurs, elles accompagnent les Epoux juſqu'au Temple, en ſemant des roſes blanches ſur la tête de la Mariée. Au retour de la cérémonie, l'Epouſée reçoit des mains de ſes Compagnes, une couronne de roſes rouges, qu'elle garde ſur elle juſqu'au ſoir, & qu'elle conſerve dans ſon ménage, juſqu'à ce qu'elle ait obtenu les honneurs de la maternité.

Pareille Fête n'a point lieu pour les Veuves qui ſe remarient.

Selon les Diſtricts, il y a quelque différence entre la coëffure des Femmes mariées & celle des Filles; celles-ci ont la tête nue. Il y en a d'autres qui portent ſous leurs bonnets de baptiſte ou dentelles, un ruban

l'Hôtel-Dieu de Paris; & admis dans l'intérieur de leur Monaſtère, ouvert aux Hommes ce ſeul jour-là, en viſitant le Dortoir, aſyle de la propreté, nous vîmes les Sœurs Novices parſemer de fleurs la couche virginale de leur ancienne Compagne, qui faiſoit Profeſſion, la ceindre de verdure, & y ſuſpendre des guirlandes avec des nœuds de rubans. Cette image, douce & fraîche, nous toucha d'autant plus, qu'elle offroit le plus parfait contraſte avec le ſpectacle pénible de ce qui ſe paſſe ſous ce même Dortoir, dans ces vaſtes ſalles, réceptacle de toutes les infirmités du corps humain.

couleur de rose ou rouge, qu'elles quittent ordinairement le jour qu'elles se marient. Dans d'autres endroits, ce sont les Femmes qui ont la tête découverte; les Filles portent des bonnets; les coëffures différent aussi entr'elles. Elle se ressemblent toutes en ce qu'on les attache sur la tête avec une grosse épingle d'or ou d'argent. Les Femmes de Frise s'étudient à avoir le front uni & lisse. On en trouve encore beaucoup qui laissent pendre une petite boucle de cheveux sur les tempes.

Par-dessus la coëffure, on met une caleche, nommée *Kaper;* car les chapeaux de paille ne sont point en usage dans ce Canton Les colliers de corail & de karabe sont encore fort à la mode.

Les Filles de la Frise ont la triste manie de ne jamais quitter, le jour comme la nuit, leurs corps de baleine, afin de mieux conserver la finesse de leur taille. Elles sont au reste, extraordinairement propres sur leurs habillemens.

Le Costume des Hommes est aussi très-simple. Un habit de drap ou de serge brun pour l'ordinaire, avec une camisole garnie de boutons d'argent, compose leur habillement journalier. Leur luxe consiste à porter un gillet de callemandre rouge ou bleue, & une cravatte de mousseline bien plissée, autour du col, & dont les bouts passent sous les aisselles. Ils n'aiment point à porter de l'or ou de l'argent, quoiqu'ils ayent néanmoins des boutons de ces métaux au collet de la

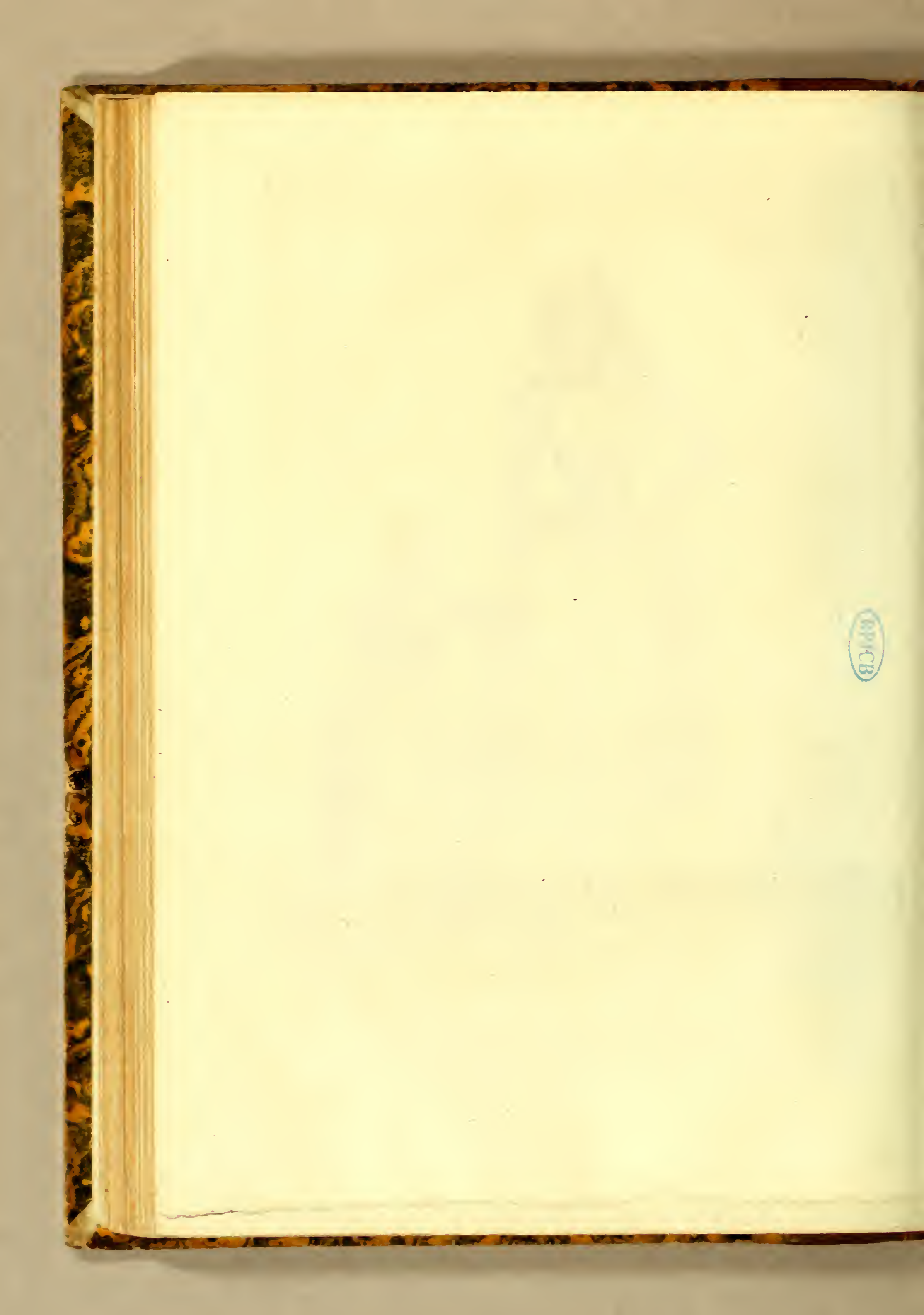
chemiſe. (1) Les Pêcheurs de profeſſion ſont habillés à la matelote, & ne quittent pas même les jours de Fête, cet accoutrement. Quelques Gentilshommes dans leurs Châteaux, conſervent l'ancien Coſtume Hollandois.

(1) Il y a quelque temps que, dans les Halles de Paris, les Hommes qui s'y deſtinent à tranſporter les fardeaux, & qu'on appelle *Forts de la Halle*, portoient auſſi comme les Friſons, une garniture de boutons d'argent ſur leurs habits de Fête; mais depuis les progrès & les abus du luxe dans les autres claſſes de Citoyens, les *Forts de la Halle* ſe trouvent obligés de ſe contenter de boutons blanchis ou de la même étoffe que le vêtement. C'eſt principalement ſur le Peuple que peſe le luxe. Les ſuperfluités du riche motivent & multiplient les privations du pauvre.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Friſe.

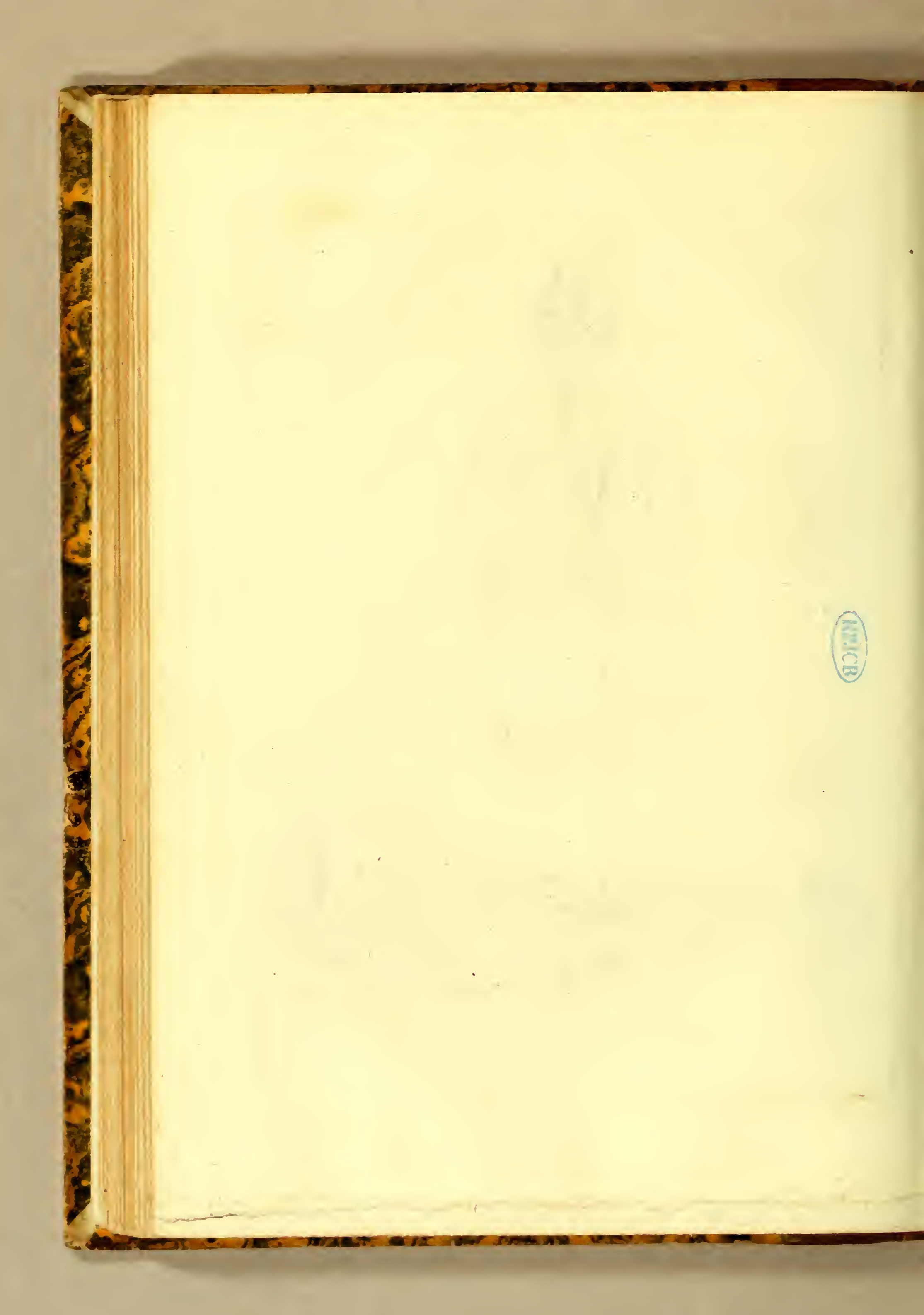


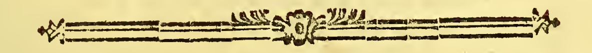
Femme de frise





Matelot de Frise.





MŒURS

ET COUTUMES

DES HOTTENTOTS

SI le tableau de la vie civile a excité quelquefois la juſte indignation du philoſophe ; celui de la vie ſauvage doit être à ſes yeux un ſpectacle pénible & humiliant. Aſſurément ſi le Hottentot eſt l'homme de la Nature, il faut convenir qu'il n'eſt pas l'homme de la belle Nature, ou il a bien dégénéré ; il ne reſſemble plus du tout aux Troglodytes qu'on lui donne pour ancêtres, du moins à ceux que Monteſquieu (1) s'eſt plu à crayonner. La langue d'une Nation ſert, dit-on, à la peindre. Le glouſſement des Hottentots annonce plutôt des coqs d'inde que des hommes. Les nombres de leur arithmétique montent juſqu'à la dixaine, parce qu'apparemment ils ont cinq doigts à la main. On a dit que les ſauvages avoient un amour inné de la liberté. Cela n'eſt pas toujours vrai. Le Hottentot (ſi on lui paſſe ſa pareſſe) a au contraire toutes les qualités qu'on exige dans l'état de domeſticité. Semblable aux bêtes

(1) Voyez les Lettres Perſanes.

de ſomme, le ſentiment intime de ſon abnégation le rend patient, exact, fidèle & même ſobre. Il ſe feroit un ſcrupule de toucher à l'eau-de-vie ou au tabac qu'on lui a confiés. Mais qu'on ne s'y trompe pas. La crainte du bâton eſt le ſeul principe de ſa tempérance. Nos animaux domeſtiques les plus gourmands ſont réſervés à la manière des Hottentots. Ces mœurs ſerviles ne doivent pas ſurprendre. La Liberté n'eſt point un fruit ſauvage qui croiſſe de lui même. Cette plante délicate demande à être cultivée avec connoiſſance de cauſe; un peuple brut ou abruti eſt incapable de tous les ſoins qu'elle exige.

De tous les animaux qui végètent ſur la ſurface du globe, le Hottentot eſt le plus ſale. Son abord eſt repouſſant. On a peine à diſtinguer la figure humaine, ſous les traits informes & dégradés d'une tête hors de proportion. De groſſes lévres ſaillantes, un nez applati à deſſein, une chevelure ou plutôt une laine noirâtre, auſſi dégoûtante que celle de nos troupeaux mal ſoignés; ces peuples n'ont de ſupportable que les yeux & les dents. Leur nudité, loin d'exciter les deſirs, bleſſeroit l'œil le plus aguerri, ſi l'odorat permettoit de les fixer quelque-temps & de près. Et les femmes? qu'on juge de ce qu'elles doivent être, d'après la coutume qu'elles ont de préſenter, pardeſſus l'épaule, le ſein à leurs enfans qu'elles portent ſur leur dos, ſans les déranger: ſi l'on ne ſçait pas encore à quoi s'en tenir ſur ce tablier de chair que la nature, dit-on, a accordé aux Hottentotes pour cacher ce qui doit l'être; c'eſt peut-

être parce qu'il ne s'eſt pas encore trouvé de Voyageur aſſez intrépide pour ſe réſoudre à s'aſſurer par le tact de l'exiſtence de cette ſingularité. Une couche de ſuie amalgamée avec de la graiſſe par de fréquentes luſtrations d'urine, voilà le fard dont les deux ſexes à l'envi ſe couvrent tout le corps. Mais il faut dire, pour leur juſtification, que la coquetterie ſeule ne préſide point à ce raffinement de toilette. Cette eſpèce de friction a auſſi pour motif de ſe procurer de la fraîcheur & de la ſoupleſſe, ſous un climat ardent & ſi propre à énerver; tel qu'eſt celui de l'Afrique, & ſpécialement du cap de Bonne-Eſpérance.

Les Hottentots, d'après leur manière d'exiſter, étrangers à toute civiliſation, & fiers même de leur nullité politique, ne peuvent former un corps de Nations. Ils ſont diviſés en effet en pluſieurs Peuplades qui quelquefois cependant viennent à bout de ſe réunir ſous un même Chef pour l'intérêt commun. Parmi elles on diſtingue la grande & la petite *Namaqua*, qui peuvent mettre ſur pied près de 20000 hommes. Ce ſont les moins ſtupides & les plus courageux d'entre les Hottentots. Leurs Compatriotes les craignent & les conſidèrent. Les *Attaquas* méritent encore d'être cités. Pauvres, mais contens, ils ſont doux en temps de paix, & braves quand il faut combattre. Les *Heſſaquas*, au contraire, ſont riches, mais peu aguerris. Ils ſe mettent volontiers au ſervice des Européens. Ils convertiſſent leurs gages en troupeaux, & s'en retournent ſagement chez eux quand ils ont amaſſé de quoi ſe

paſſer de leurs Maîtres. Les *Sonquas* prennent un parti différent ; le canton qu'ils habitent ne ſuffiſant pas pour les nourrir, ils vont s'engager comme ſoldats chez leurs Compatriotes plus aiſés. Pour en agir ainſi, ils ont plus de motifs que n'en a l'habitant des montagnes Helvétiques.

Chaque Horde a ſon Chef ; mais les *honneurs* attachés à cette dignité en ſont les ſeuls *honoraires*. Auſſi les abus d'autorité ſont-ils rares. D'ailleurs, ce chef n'eſt que le premier exécuteur des volontés de ſa Nation. Elle ne peut rien ſans lui, ni lui ſans elle. Il ſeroit aſſez ſingulier qu'en fait de Gouvernement, les Hottentots puiſſent ſervir de maîtres aux Européens.

Dans chaque village, il y a une eſpèce de Cour de Juſtice compoſée de tous les individus de l'endroit. C'eſt bien ici le cas de dire qu'on eſt jugé par ſes pairs. Le lieu du Tribunal, qui s'aſſemble toujours en plein champ, eſt en même temps le lieu du ſupplice ; & les Juges ſont l'office de Bourreaux. Cette procédure expéditive eſt peut-être préférable à la lenteur des formes uſitées ailleurs. Le crime puni n'a point de ſuite, & ne rejaillit pas ſur la famille du coupable exécuté.

Ils ont les armes ordinaires des Sauvages, l'arc & le bâton ferré ; mais de plus, ils ſe font aider dans leurs guerres par des bœufs qu'ils ont dreſſé avec ſoin, & qu'ils lâchent à propos dans une mêlée. Ces animaux faits à ce manége, ſe précipitent dans les rangs & éventrent tous ceux qui ſe rencontrent ſur leur paſſage. On remarquera à ce ſujet que l'art de ſe battre n'en reſte

jamais aux élémens, même chez les Nations les plus ignorantes ſur toute autre choſe. Les Peuples ont une Tactique, avant d'avoir une Morale.

Il eſt une coutume parmi deux de ces Peuples, aſſez bizarre pour être citée. Le Général d'armée des *Chamtouers* & des *Heykoms* fait toutes les fonctions de ſon grade, en jouant d'une eſpèce de flageolet. C'eſt au ſon du flageolet que les Soldats exécutent toutes leurs évolutions; & tant qu'ils l'entendent, ou plutôt tant qu'ils le voient jouer de cet inſtrument, ils ne ceſſent de combattre, euſſent-ils le deſſous.

La Religion ſuppoſe une combinaiſon d'idées qu'on ne peut raiſonnablement eſpérer des Hottentots. S'ils parlent quelquefois d'un Dieu, ils ſe le repréſentent, comme on devoit s'y attendre, ſous leur propre coſtume; mais ils ne lui adreſſent aucune prière. « Notre Grand » Capitaine (diſent-ils) n'eſt ſuſceptible que du bien. Le » ſupplier de nous préſerver du mal, ce ſeroit le ſuppoſer » capable de nous en faire; ce ſeroit l'injurier ». Témoins de leurs danſes nocturnes, quelques Voyageurs ont cru qu'ils adoroient la lune; mais dans une région où la chaleur du jour eſt un poids accablant, la nuit eſt le ſeul temps favorable aux divertiſſemens.

On a trouvé établi chez eux une ſorte de culte bien plus raiſonnable. Ils rendent des devoirs marqués à la mémoire de leurs Héros, & leur conſacrent des monumens bien plus durables & bien autrement impoſans que nos tombeaux & nos ſtatues. Le bois, la montagne, le fleuve que fréquentoit un Perſonnage

illuſtre parmi les Hottentots, ou près duquel il a terminé ſes jours, devient ſacré pour ſes Compatriotes. Toutes les fois qu'ils paſſent auprès, ils s'y arrêtent avec reſpect & dans le ſilence le plus expreſſif. Cet hommage vaut bien nos mauſolées. Si quelqu'Européen les ſurprend dans cette attitude religieuſe, ils ſe hâtent de la juſtifier par le récit des belles actions qui ont mérité au Héros un honorable ſouvenir.

Mais auſſi, ils réſervent toutes leurs pratiques ſuperſtitieuſes pour fléchir une Divinité malfaiſante qu'ils appellent *Touquôa*, & à l'exiſtence de laquelle ils croient auſſi fermement qu'on a cru pendant long-temps aux mauvais génies & au démon dans des contrées, célèbres d'ailleurs par leurs lumières.

Ils ont quantité de fêtes plus ou moins gaies, plus ou moins abſurdes. Le moindre événement en eſt l'occaſion. Il faut bien que des Sauvages qui n'ont rien à faire, ou qui ne veulent rien faire, s'amuſent à quelque choſe. Chez beaucoup de Nations, le déſœuvrement a donné naiſſance aux cérémonies tant nationales que religieuſes. Le Maître de ces cérémonies, eſpèce de Prêtre, n'a point de gages. On lui fait quelques préſens & il a la première part des victimes.

Ce qui doit ſurprendre, c'eſt qu'il n'eſt pas de Peuple plus attaché à ſa Religion, à ſes uſages & à ſa patrie, que le Hottentot. Les plus zèlés Miſſionnaires n'ont ſemé que ſur la pierre. Les Hottentots ont réſiſté conſtamment à leurs efforts accompagnés des meilleurs

traitemens temporels. L'eau de-vie & le tabac les intéreſſent d'abord ; mais on ne ſauroit les retenir long-temps. Ils ne paroiſſent perſuadés des Myſtères ſaints que quand ils ſont ivres ou à jeun. Peut-être a-t-on mal débuté auprès d'eux. Peut-être ont-ils été frappés du peu de rapport qu'ils ont trouvé entre la conduite & le langage des Européens. L'exemple eſt plus à la portée du Peuple, ſur-tout d'un Peuple ſauvage, que la théorie la plus lumineuſe. La pratique des vertus chrétiennes eût ſans doute plus fait ſur l'eſprit des Hottentots, que l'examen des dogmes religieux. Mais, il faut en convenir, des Etrangers principalement occupés de ſpéculations lucratives étoient peu propres à donner du crédit à la morale évangélique prêchée par les Miſſionnaire.

Si les Hottentots ferment les yeux au flambeau de la foi, ce n'eſt pas qu'ils ſoient tout-à-fait privés des lumières de la raiſon. La conduite qu'ils tiennent dans leurs mariages eſt très-judicieuſe, & pourroit ſervir de leçon à ceux qui bornent à l'inſtinct les facultés intellectuelles de ce Peuple. Ce ne ſont pas les préjugés de la naiſſance, ou l'attrait des richeſſes qui déterminent le choix d'un mari ou d'une femme ; le cœur ſeul unit les perſonnes. La dernière fille d'un village en épouſe le Chef. Le tout eſt de ſe plaire réciproquement. La cérémonie nuptiale ſuit de près la demande. Elle conſiſte en une libation d'urine que le Prêtre fait tour-à-tour ſur le corps des deux conjoints, en préſence de tous les individus de l'endroit accroupis en cercle. L'adultère eſt puni de mort ; la polygamie & le divorce ſont

autorisés. Aux veuves qui se remarient, on coupe une phalange d'un doigt de la main. Cette mutilation ne les empêche pas de convoler jusqu'aux quatrièmes noces. Deux nouveaux mariés habitent aussi-tôt une cabane dans laquelle tout doit être neuf. Mais hélas! l'épousée n'en est pas mieux servie. Un Hottentot cesse d'être amoureux de sa femme du moment qu'il en est devenu le possesseur. Tout le poids du ménage retombe sur elle. Elle se charge de tous les détails de l'intérieur. L'homme veille seulement sur les troupeaux. Sa docile compagne le trouveroit bon & ne murmureroit jamais, si du moins les plaisirs de la nuit compensoient les fatigues du jour. Mais hélas! rien de plus paresseux & de plus froid qu'un mari Hottentot. Il déserte trop souvent la couche nuptiale & s'abstient des devoirs conjugaux sur le plus léger prétexte. Quand il s'en acquitte, c'est d'une manière si incomplette! La nuit la plus courte lui paroît toujours si longue! Il abandonne le champ de l'himen au milieu de la moisson. Sa moitié solitaire l'appelle en vain; les travaux du matin arrivent, sans lui laisser l'espérance d'un juste salaire. D'ailleurs, elle n'en est pas dédommagée par les accessoires. Un mari Hottentot ne connoît pas le charme attaché aux doux baisers, aux tendres caresses, à ces riens qui sont tout pour le cœur délicat & sensible. Les agrémens de la vie privée sont également inconnus aux Nations sauvages & à celles qui sont trop policées.

Des racines mal préparées, & de la chair de bœuf & autre à moitié cuite, composent leur comestible ordi-

naire

naire. Mais que dire de leur mêt favori? Les Hottentots se repaissent avec convoitise de cet insecte (1) incommode & trop connu qui vit & se multiplie principalement dans la chevelure de l'homme. Quand on leur reproche un goût aussi dépravé, ils répondent : « Pourquoi ferions-nous difficulté de nous nourrir de » ces petits animaux, qui se nourrissent les premiers du » plus pur de notre sang » ? Leur boisson habituelle est l'eau mêlée avec du lait. Mais ils préfèrent à tout le vin, l'eau-de-vie & l'arack.

Les Hottentots ont une coutume dont les Romains se sont jadis rendus coupables, & qui est pratiquée encore aujourd'hui, dit-on, chez les Chinois. Un père est assez peu digne de ce nom pour rejetter de ses bras, & exposer ou faire périr lui-même la plupart des filles dont son épouse accouche. Que des esclaves en agissent ainsi, on peut le concevoir; le néant est préférable à une existence servile. Mais les autres peines de la vie peuvent-elles balancer les devoirs touchans de la nature? Les Hottentots sont si peu sensibles à ses dons, qu'ils applatissent le nez de leurs enfans au moment de leur naissance, & les privent dans la suite du testicule gauche. Par cette dernière opération, ils s'imaginent les empêcher d'engendrer deux nouveaux nés à la fois. Les filles ne voudroient pas d'un homme qui se seroit refusé à ce

(1) *Pediculus*. Au sein même de la Capitale où nous écrivons, on rencontre par fois des individus qui ont des fantaisies tout aussi étranges pour le moins.

retranchement de parties ; tant elles craignent un accouchement double. Elles ont ſoin de faire examiner préalablement celui dans les bras duquel elles doivent paſſer.

Les douleurs de l'enfantement & celle de voir périr la moitié de ſa progéniture, ne ſont pas les ſeules peines qu'éprouvent les femmes qui ſe marient. Il leur en eſt réſervé une autre qui doit leur être encore plus ſenſible. Il eſt d'uſage chez les Hottentots de célébrer une fête & une cérémonie à l'époque où les jeunes garçons quittent la ſociété des femmes pour être admis au rang des hommes. De ce moment le fils peut & doit mépriſer ſa mère, & lui faire même ſentir les effets de l'ingratitude la plus marquée. Les vieillards éprouvent un traitement non moins barbare. Quand ils ne peuvent abſolument être bons à rien, on les éloigne du village, & on les ſequeſtre de la ſociété dans une cabane écartée qui leur ſert de tombeau. De ce moment, on ne penſe plus à eux ; là, ils achèvent de vivre, abandonnés à eux-mêmes & ſévrés des dernières conſolations & des derniers devoirs. Cette conduite révoltante ſuffit pour apprendre à ne pas confondre l'homme ſauvage avec l'homme de la Nature. La Nature ne conſeille pas ſans doute de telles horreurs. Aſſurément il eſt plus d'une circonſtance où le gardien fidèle, intelligent & ſobre, qui veille ſur le bétail & ſur les cabanes des Hottentots, mérite d'être mis ſur la même ligne que ſes maîtres, peut-être même d'avoir le pas ſur eux. Un Hottentot qui bat ſa mère, qui abandonne ſon père,

qui expoſe ſes enfans ou les mutile, qui reçoit ſur ſon corps l'urine de ſes Prêtres, & qui ſe repaît de ſa propre vermine, &c., ne doit pas être placé dans l'échelle des êtres, avant le chien qui le garde & la vache qui le nourrit. C'eſt le cas de préférer l'inſtinct des animaux aux facultés intellectuelles de l'homme.

Les Hottentots ne tirent pas moins de ſervice du bœuf que du chien. A la guerre, il combat pour ſes maîtres; en temps de paix, il leur ſert de bête de ſomme & de monture. On lui perce la lèvre ſupérieure entre les narines; dans cette inciſion on enfile un bâton d'un pouce & demi d'épaiſſeur, d'un pied & demi de longueur, & qui a un croc au bout ſupérieur pour empêcher qu'il ne paſſe au travers de la plaie. Au moyen de ce bâton, on lui fait faire tout ce qu'on veut. Les femmes & les perſonnes âgées ou infirmes s'en ſervent & le chargent en outre de tout le mobilier de la hutte. On leur fait tranſporter auſſi les vieillards à leur dernier domicile. Mais ceux qui meurent chez eüx dans le village, on emporte le cadavre ſur les bras, & on l'enterre dans une foſſe préparée dans un lieu ſolitaire.

Dans les grandes chaleurs, les Hottentots vont nue tête, les rayons du Soleil ne pouvant pénétrer la croûte épaiſſe que forment leurs cheveux remplis de ſuie & de graiſſe; mais elle ne les garantit pas de la pluie & du froid. Alors on porte un bonnet de peau d'agneau ou de chat, lequel, juſte & ſerré, eſt garni de deux attaches, dont l'une plus grande, après avoir fait le tour du cou, ſe lie avec l'autre plus courte. Tout le devant

du corps jusqu'à la ceinture est à découvert. A leur col pend un petit sac qui renferme le couteau, la pipe & le tabac, & en outre un morceau de bois, brûlé aux deux bouts, & gros comme le petit doigt. C'est une amulette. Cette petite poche est quelquefois un vieux gand acheté à quelqu'Européen. Une peau de mouton ou de bête sauvage, attachée autour du col, couvre les épaules & le dos jusqu'aux cuisses. Ce manteau, nommé *Krosse*, sert de couverture la nuit & de linceuil à la mort. On porte au bras gauche trois grands anneaux d'ivoire, qui servent à parer les coups dans un combat. Une autre peau, de forme quarrée, s'adapte autour des reins, espèce d'étui pour les parties nobles. Cette ceinture est plus ou moins ornée.

Les femmes ont la tête couverte en tout temps. Sur leurs épaules, elles portent aussi un manteau fait avec la dépouille de quelqu'animal; une espèce de gibecière pend à leur col, ou retombe du côté droit, quand elles ont un enfant à allaiter du côté gauche: la peau renferme le tout. Leur poitrine, tout-à-fait nue, ne provoque point les indiscrétions. Les femmes du bel air garnissent leur manteau d'une espèce de frange dont elles sont aussi vaines que les Européennes d'une mode nouvelle. Pour cacher le reste, elles se servent d'une peau de mouton dégarnie & bordée tout autour d'une courroie. Les filles, jusqu'à douze ans, portent, autour de leurs jambes, des joncs en forme d'anneaux, auxquels, dans la suite, elles substituent des bandes de peau de mouton de la longueur du doigt. Cet orne-

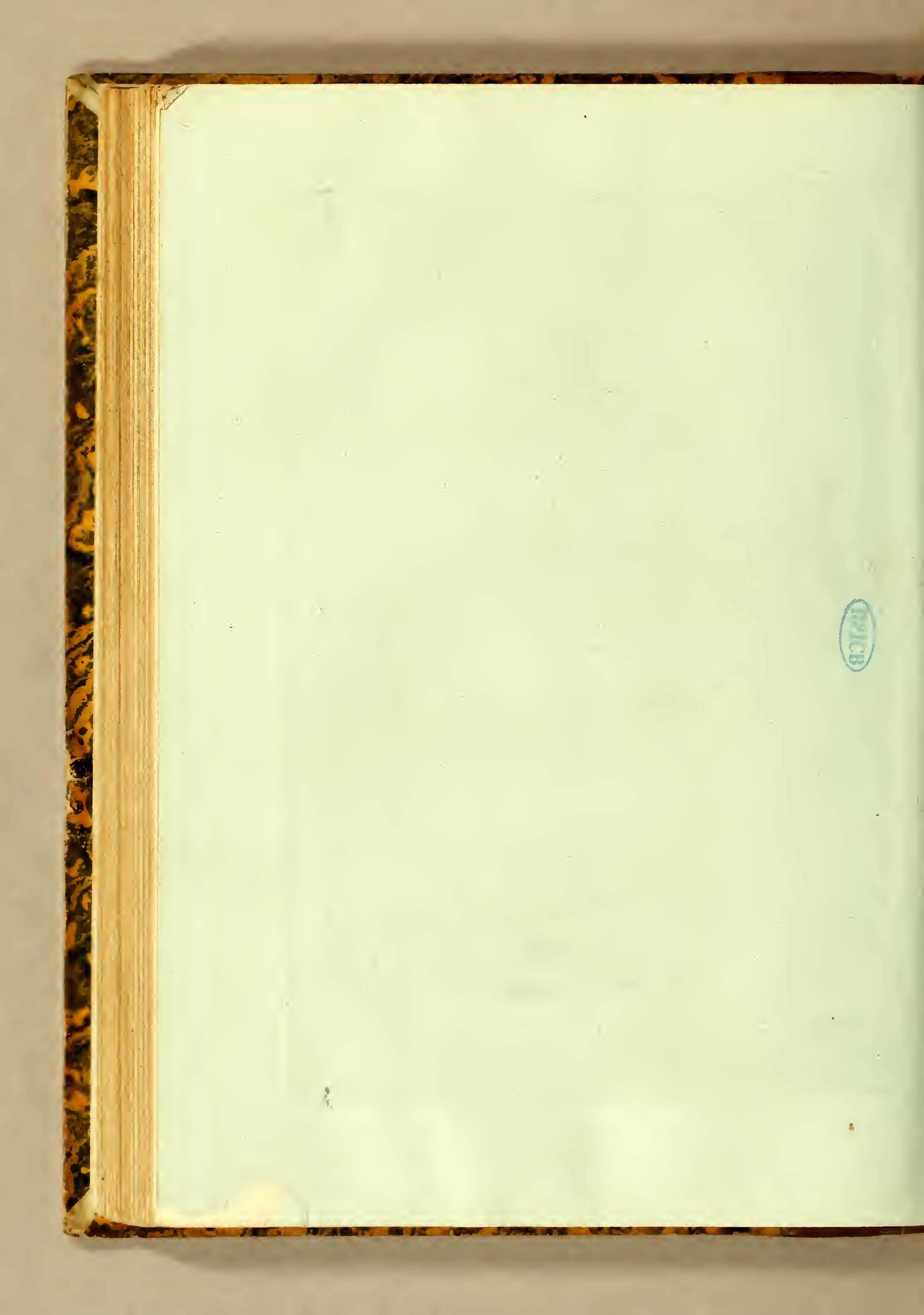
ment ne leur a pas été conſeillé par la vanité ſeulement ; il ſert à garantir leurs jambes, quand elles vont ramaſſer des racines dans la campagne. Le bonnet des femmes eſt orné d'aigrettes & de petits colifichets de léton ou de verre. Elles ont des pendans d'oreille & des braſſelets de cuivre : quelquefois auſſi elles font uſage de la nacre de perle. Elles aiment beaucoup les ceintures & les colliers qu'elles multiplient ſouvent juſqu'au nombre de ſix. Les jours de fête, les Hottentots, hommes & femmes, ſe poudrent la tête & tout le corps. Les Hottentotes ſe peignent le viſage ; leur fard eſt une eſpèce de craie rouge. Elles s'en frottent les paupières, le nez, les joues & le menton. Du reſte, les modes varient ſelon les différens cantons.

Fin des Mœurs & Coutumes des Hottentots.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

Hottentot.

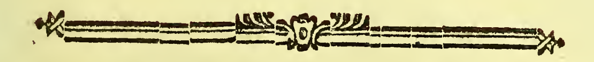




Desrais del. Mixelle sculp.

Hottentote.





MŒURS
DES LEONIENS

Et des Habitans des Hameaux de Salamanque.

LES Eſpagnols, magnifiques au moins dans leurs expreſſions, poſsèdent deux chétives provinces qu'ils décorent du titre pompeux de Royaume de Léon.

L'une de ces provinces, ſiſe en Amérique, a quelques mines mal exploitées, mais n'offre point de villes pour y ſéjourner, ni aucun habitant pour défricher les montagnes ſtériles; colonie au reſte digne de la métropole. C'étoit bien la peine d'aller ſi loin, & de répandre tant de ſang pour régner ſur un déſert.

L'autre Royaume de Léon, objet de cet article, fait partie de l'Eſpagne, en Europe, on lui donne cinquante lieues de long ſur quarante de large. Elle pourroit, ſans ſecours étrangers, nourrir ſes habitans, fuſſent-ils auſſi nombreux qu'ils ſont clairs-ſemés ſur ſa ſurface. On y trouve quelques mines, mais l'agriculture y languit. La terre n'eſt féconde que quand des mains libres la cultivent. On y rencontre des montagnes à perte de vue; les habitans ſe cantonnent dans les vallées. Le peuple en général y eſt ſi groſſier qu'il en paroît preſque barbare. Il végéta long-temps dans une ignorance ſtupide, preſqu'inconnu à ſes Maîtres. Il

étoit heureux, autant qu'on peut l'être, au sein des ténèbres & de la fange des préjugés de toutes sortes. Mais les Missionnaires, qui pénètrent par-tout, pénétrèrent jusqu'à lui, & voulurent faire des espèces de chrétiens de ce reste des anciens Iberes. Les Léoniens furent convertis, mais ne s'en trouvèrent pas meilleurs. Le peu de lumières dont ils furent susceptibles ne leur fit sentir que davantage leur état précaire sous un Gouvernement superstitieux & absolu. Les disputes Théologiques leur ont fait même contracter un esprit de chicane & de mauvaise foi qui rappelle le caractère Normand.

Léon est la Capitale de cette province, qui en a retenu le nom. C'est une ville ancienne; elle fut, dit-on, bâtie par une Légion Romaine; & fidèle à son origine, son Siège Episcopal, richement doté, ne relève que de la Chaire Papale. Elle n'est recommandable aujourd'hui, ainsi que les autres Capitales de l'Espagne, que par la ridicule magnificence de ses Eglises, & par le nombre de ses Couvens.

Elle est éclipsée par Salamanque. Le territoire de cette ville est fertile & abonde en grains & en troupeaux. On y voit aussi quelques vignobles. Les villages ne s'y touchent point, mais quelques-uns sont assez peuplés. La jeunesse y est aimable & aime à rendre des services aux voyageurs. Elle n'affecte pas tout-à-fait autant les airs importans des fiers Andaloux. Les vivres y sont d'un prix excessif; on y mange d'excellentes truites fraîches, dont fourmille la rivière de Torto. On y voyage péniblement, sans y rencontrer un seul arbre dans l'espace de plusieurs lieues. Mais les hôtelleries,

ſur les grandes routes, ſont un peu plus fréquentes & un peu mieux fournies.

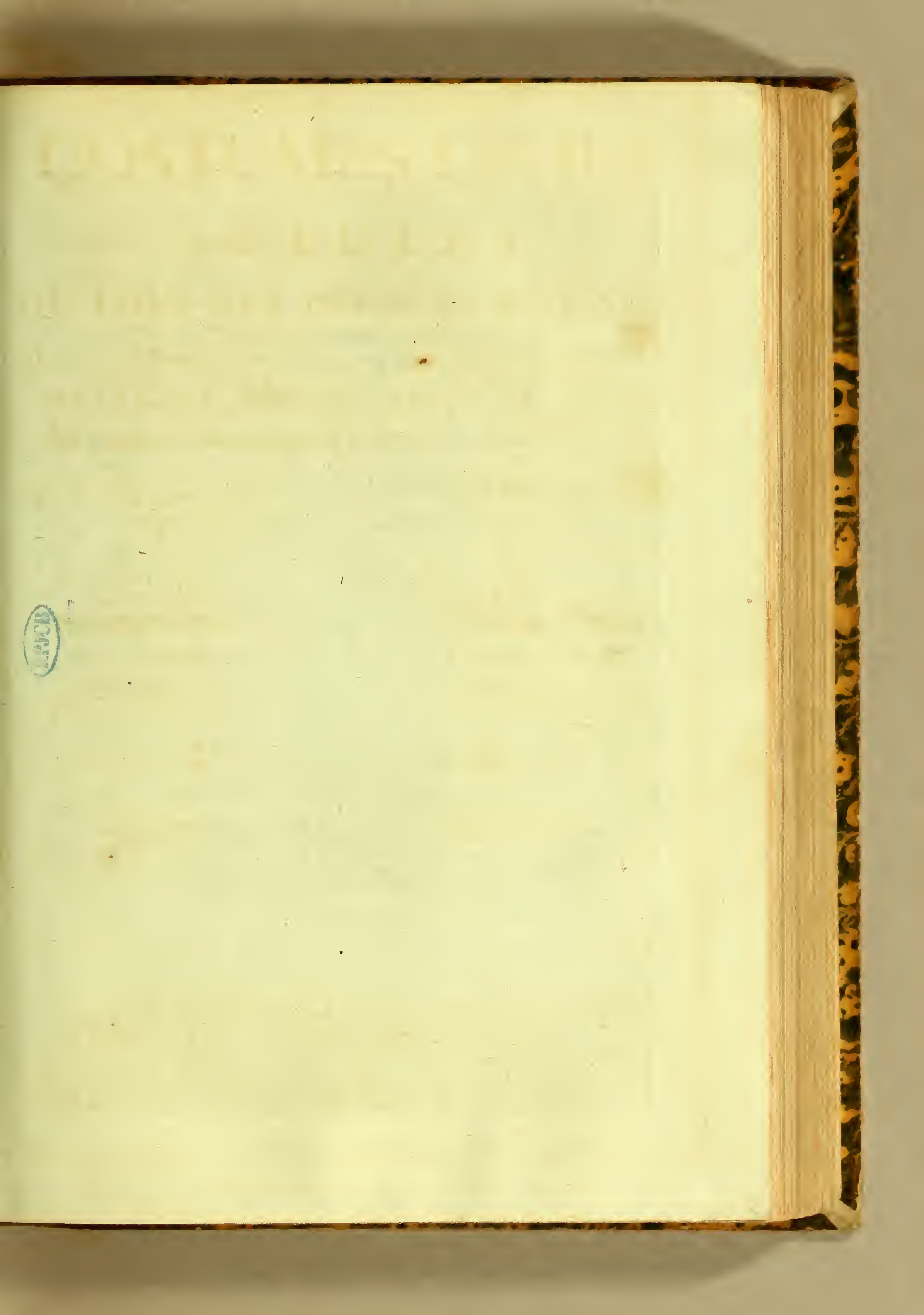
On élève une grande quantité d'Anes aux environs de Salamanque, dite la mère des ſciences & des arts, ſi célèbre par ſon Univerſité, mais où l'on rencontre comme ailleurs beaucoup de pédans & peu de gens vraiment doctes.

Le coſtume d'un villageois des environs de Salamanque a de la grace & beaucoup de nobleſſe; un grand chapeau à bords rabattus, & dont la forme eſt ſerrée par un nœud de rubans couvre la tête & laiſſe à peine en voir les cheveux ramaſſés en catogan; point de boucles ſur les faces; les oreilles reſtent entièrement à découvert. La chemiſe eſt ornée d'un collet brodé, & entr'ouverte à l'ordinaire; le jabot eſt ordinairement garni; par-deſſus on paſſe un habit court, ou plutôt une veſte de la même couleur que les culottes, & enrichie de boutons brodés. Les manches, qui retombent juſque ſur le poignet, ſont ouvertes vers le pli du bras. Une large ceinture eſt une pièce eſſentielle du coſtume. Les culottes n'ont ni boutons ni boucles. Par-deſſus on ne manque guère de jetter un ample manteau dont la matière eſt preſque toujours d'un drap commun qu'on tire de l'Angleterre. On porte des bas blancs à coin, & les ſouliers ſont noués avec une courroie que recouvre une roſette ou un morceau d'étoffe dentelé.

L'habillement des femmes eſt élégant & commode. Elles portent un chapeau rond orné de rubans dont les bouts pendent ſur l'oreille. Par-deſſous une eſpèce de capuchon peu ample, qui ſe noue ſous le manton, &

dont les extrêmités pourroient ſervir de fichu. Un corſet aſſez juſte deſſine la taille, & eſt aſſez échancré ſur le devant pour laiſſer plus que ſoupçonner des tréſors qui n'ont point été donnés en effet pour être enſevelis. Ce corſet eſt enjolivé de quantité de légers deſſeins plus ou moins riches, & chargé de quantité de médailles repréſentant des têtes de Saints & Saintes. Il eſt lacé & aſſujetti par le bas avec une petite ceinture étroite. Les manches, qui ne ſont point pièce avec le corſet, ſont bouffantes, & ne ſe reſſerrent que vers le poignet brodé avec ſoin. Pluſieurs colliers ou rangs de perles deſcendent ſur la gorge plus ou moins, ſelon les circonſtances, ou plutôt d'après les conſeils d'une coquetterie plus ou moins raffinée. Les jupons deſcendent fort bas, ils ſont garnis à pluſieurs étages, ainſi que le tablier, qui eſt toujours un peu plus court. Ces jupons, dans le beſoin, ſe relèvent ſur les hanches, paſſés dans un nœud de rubans.

Fin de la Notice ſur le Royaume de Léon, & ſur les Habitans des Hameaux de Salamanque.





J. G. de S. Sauveur inv. | Mixelle sculp.

Homme de Salamanque.

NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES

DES INSULAIRES JAVANS.

JAVA eſt la 3e des grandes îles de la Sonde, ſituées entre le Sud & le Sud-Eſt de l'Aſie. C'eſt un bon pays, abondant en toutes ſortes de productions, & ſuſceptible d'améliorations. Si les Hollandois ne peuvent s'en regarder les propriétaires de droit, ils en ſont du moins les poſſeſſeurs de fait : & depuis près de deux ſiècles qu'ils y exercent tous les actes de la Souveraineté, la preſcription ſemble avoir légitimé leurs prétentions, ſi l'on peut preſcrire contre les droits de l'Homme.

Ces Inſulaires n'étoient point un Peuple à citer pour la beauté de ſes Mœurs, à l'arrivée des Européens : depuis cette époque, les Javans ſont devenus pires encore qu'ils n'étoient. Une poignée d'entr'eux faiſoit valoir arbitrairement le hazard d'être nés de quelques familles réputées Nobles ; & le reſte de la Nation végétoit dans les entraves d'une ſervitude ſtupide. Les Marchands d'Europe que la navigation conduiſit ſur ce rivage, n'eurent garde de briſer les fers d'une Peuplade dont ils n'auroient pu obtenir dans la ſuite, tout ce qu'ils auroient voulu : enſorte qu'aujourd'hui Java porte deux jougs, au lieu d'un.

Cette Isle est divisée inégalement en plusieurs petits Royaumes ou Empires. Celui de Balambang, moins que tout autre, dépend des Hollandois, parce qu'il leur offre peu de branches importantes de Commerce à faire fleurir. Le Souverain y dicte des Loix arbitraires & absolues, du fond d'une forteresse qu'il ne quitte jamais. Mais du moins, il laisse à ses Sujets le choix de leurs Dieux. Ils sont idolâtres, & croient à la métempsycose : l'espoir d'être un jour autres qu'ils sont, les console un peu de ce qu'ils sont.

Panarucan est le nom d'un Royaume plus riche que le précédent. On y fait trafic d'Esclaves & d'habits de Femmes qu'on porte dans le pays, & qu'on nomme Conjorins. Cette Province est affligée du voisinage d'un Volcan : mais ce fléau ne tient que le second rang parmi les calamités qu'elle redoute ; l'avidité Portugaise l'incommode davantage encore.

La Souveraineté de Passaroewen fournit des toiles de coton, & abonde en *garnitres*, fruit semblable à notre fraise, mais dur assez pour servir à faire des coliers & des bracelets.

Tobaun étoit jadis le Chef-lieu de toute l'Isle. Le Prince qui la gouvernoit, tenoit une Cour brillante, dont ses 300 Maîtresses faisoient merveilleusement les honneurs ; car il n'aimoit point les jouissances exclusives. Et d'ailleurs, il ne s'en faisoit pas accroire ; & sçavoit fort bien qu'un Roi n'est toujours qu'un Homme. Il ne souffroit point d'autres Courtisans,

Courtisans, que des perroquets; ceux-ci du moins ne répètent que ce qu'on leur apprend, sans y rien mettre du leur, sans en retrancher rien non plus. Des éléphans étoient les Exécuteurs de sa Haute-Justice. Ce Roi *barbare* ne trouvoit pas dans l'ordre qu'un Homme, de sang froid, se rendît coupable d'un homicide pour en punir un autre.

L'état florissant de cet Empire est tellement déchu depuis l'apparition des Hollandois, que les Nobles, pour se soutenir, ont recours au Commerce. Il consiste principalement en soie, en camelots & en toiles de coton.

Japara est une Ville qui doit son importance à un bon Port, capable de contenir un grand nombre de voiles. Le Roi de ce canton ne l'est plus que sous le bon plaisir des Navigateurs Hollandois, qui n'ont pas trouvé le secret de s'y faire aimer. On dit que les Femmes y ont les Mœurs aussi laides que leur physionomie. Seroit-ce à cause de cette dernière circonstance que presque tous les Javans de ce district ont embrassé le Mahométisme! Les Houris que le Législateur Arabe leur garde dans l'autre vie, leur font supporter avec résignation les déplaisirs de celle-ci.

Le territoire de Mataran est l'un des plus rians de Java. Le Prince qui y règne fait encore aujourd'hui grande figure, & semble vouloir soutenir la gloire de ses ancêtres, autrefois Souverains de l'Isle entière. Son Palais est immense; il en confie la garde & le service à des Femmes; les vieilles sont pour le dehors. Il réserve les jeunes aux soins de sa Personne Royale. Un

groupe de Beautés s'empreſſe jour & nuit, ſur ſes pas. Les unes ſoutiennent au-deſſus de ſa tête, un voile pour le garantir du Soleil. Les autres ont la charge de l'habiller & de le deshabiller, ſoir & matin. Celles-ci ont ordre de le careſſer, quand ſon front auguſte ſe couvre de quelques nuages; celles-là ſont deſtinées à provoquer les déſirs du Prince blaſé, par des danſes d'une expreſſion qui dégénère ſouvent en cyniſme.

Mais, nous demandera-t-on peut-être, quand donc le Prince, diſtrait ſans ceſſe par de nouveaux plaiſirs, trouve-t-il le temps de s'occuper des intérêts de ſes douze Provinces? Les Hollandois ſe chargent des embarras du Trône, & ne lui en laiſſent que les honneurs & les agrémens. Il n'eſt Roi que ſous la condition qu'il ne ſe mêlera point des affaires du Gouvernement; & il a reçu une éducation en conſéquence. En ce pays, quelques Miſſionnaires peuvent parler de Religion; mais on leur enjoint de ſe taire ſur tout le reſte. On mène où l'on veut, une Nation ignorante & dévote.

On dit les Habitans de Charabaun les plus civiliſés de tous les Javans. Ils ſont ſous la protection immédiate des Hollandois; & leur Roi ne fait rien ſans les conſulter. Ces Etrangers ne diſent pas aux Inſulaires de ce diſtrict, comme à quelques autres: *nous voulons*! Mais s'ils s'abſtiennent avec eux de l'étiquette du ſouverain pouvoir, ils ne leur font pas grace d'une ſervitude réelle.

Batavia eſt la ſeule Ville en nom qui appartienne aux Hollandois. Le Royaume de Jacatra, dont elle ſe trouve la Capitale, eſt véritablement la conquête de ces Marchands d'Europe. Ils l'ont rendu inculte & déſert, afin d'en être les poſſeſſeurs tranquilles : ce trait de Politique ne fait guère l'éloge de cette ſcience ſi vantée. S'il n'y a pas beaucoup de Mœurs, le luxe y eſt porté à ſon comble. Le ſéjour n'en eſt pas favorable à la ſanté ; mais on y amaſſe beaucoup d'or : reſte à ſçavoir ſi l'or dédommage de la ſanté, & ſi le luxe vaut les Mœurs.

Les Inſulaires établis à Batavia & ſur ſon territoire, ſans renoncer à leurs uſages, y ont amalgamé, tant bien que mal, ceux des Européens. D'où il réſulte quantité d'abus & d'excès. Ils ſe livrent ſans retenue, à toutes les diſſipations d'une grande Ville. Une fois que le Commerce les a fait monter dans la claſſe des Citoyens opulens, ils affichent la parure, & ſe donnent continuellement des Fêtes. Ceux, reſtés dans l'eſclavage, à la vue de toutes ces jouiſſances dont ils ne ſont que les témoins, & d'ailleurs à la merci de Maîtres inhumains, ont recours à la violence, briſent leurs chaînes, & en frappent ceux qui les ont forgées. On apprendra ſans être ſurpris, que ces infortunés croient au Démon. Hélas! tout ſur la terre, les porte à cette croyance. Les Chinois qui ſéjournent à Batavia, ſont plus modérés. Ils n'ont qu'une ſeule paſſion, celle du lucre ; &

les moyens les plus vils leur paroiſſent légitimes, pourvu qu'ils ſe ſatisfaſſent. Les Hollandois profitent de tous ces intérêts divers, & les mettent à contribution. En voici un exemple. Les Javans ſont jaloux d'une longue chevelure; il faut qu'ils payent très-cher le droit de la porter.

Le Royaume de Bantam a perdu ſon ancienne ſplendeur; mais le Prince a conſervé un deſpotiſme tel, qu'au trépas de chacun de ſes ſujets, la famille & les biens du mort lui appartiennent. Les Hollandois auroient pu profiter de leur aſcendant pour faire réformer cette odieuſe coutume, auſſi contraire au pacte de la Société civile, qu'aux droits de la Nature : mais le Commerce excluſif du poivre les occupe uniquement; ils s'embarraſſent peu du reſte, & ne voient pas ſans un ſecret plaiſir, le Roi & ſon Peuple dans une défiance réciproque.

La fortune des Hollandois eût été moins rapide, ſi tous les Inſulaires euſſent reſſemblé à ceux qui ſe ſont refugiés ſur les montagnes appellées Gonon Beſar. L'Agriculture ſeule les occupe, & répond à tous leurs beſoins. L'amour du travail les tient ſans ceſſe en haleine. A l'abri des maux de la tyrannie, leur Roi dépend plus d'eux qu'ils ne dépendent de lui. Il eſt tout par leur choix, & ne ſeroit plus rien en perdant leur ſuffrage. Il eſt d'étiquette que ce Prince façonne lui-même les uſtenſiles de ſon ménage, & apprête ſes repas; c'eſt lui auſſi qui doit ſe vêtir de ſa propre induſtrie: enſorte que ſes dépenſes perſonnelles ne

coutent rien à l'Etat. Une ſage modération ne leur conſeille pas de deſcendre de leurs habitations élevées ; d'où il ſuit que les révolutions politiques qui ſe paſſent à leurs pieds, ne les atteignent jamais.

Des habitudes ſimples, des goûts paiſibles, des Mœurs douces caractériſent cette Peuplade, qui ne fait pas beaucoup parler d'elle ; mais ils doivent la paix dont ils jouiſſent à leur obſcure médiocrité. Heureux tant qu'ils n'inſpireront aux Hollandois que de l'indifférence. Ils ſont Mahométans. Chaque famille a ſa Moſquée ; le plus ancien y fait les fonctions de Prêtre. Cette Religion domeſtique forme un lien de fraternité de plus, & n'eſt point ſujette à dégénérer en fanatiſme. L'intérieur des maiſons ne ſe voit point expoſé à la viſite d'un Muphti curieux ou mal-intentionné. Les heures du culte n'obligent point à ſe mêler parmi des Etrangers ſuſpects. Chacun, renfermé chez ſoi, n'a pas beſoin d'en ſortir pour s'acquitter de ſes devoirs. On trouve ſous ſa main les objets les plus chers au cœur de l'Homme. Le Montagnard de Gonon a l'avantage touchant d'honorer dans la même perſonne, l'auteur de ſes jours & le Miniſtre de ſes Autels.

Java renferme dans ſa partie occidentale, des Peuplades vierges encore pour les Européens. Ce canton eſt preſqu'inacceſſible à cauſe de ſes montagnes peu habitées. Il faut traverſer de longs & pénibles déſerts pour rencontrer quelques aſſociations d'Hommes, peu diſpoſés à payer par une obéiſſance aveugle & paſſive, Les fatigues qu'on ſe feroit données pour aller juſqu'à

eux. Ils ſont indépendans & jaloux de leur indépendance, ſans être féroces. Leur caractère, plus encore que leur Religion, a fait paſſer parmi eux, l'uſage de s'abſtenir du meurtre & de la chair des animaux. Ce ſeul trait ſuffit pour les juger, & donne la meilleure opinion de leurs Mœurs. Leur culte a cela de particulier, qu'ils ne ſe raſſemblent pas pour y vaquer. La Lune eſt leur Divinité. Chacun d'eux, à l'entrée de la nuit & à l'apparition de l'Aſtre qui y préſide, ſe découvre, & là où il ſe trouve, reſte un moment en contemplation. Ils motivent la préférence qu'ils donnent à la Lune ſur le Soleil, en diſant : celui-ci échauffe, mais il brûle ; il éclaire, mais il éblouit. Celle-là répand toujours la même lumière. Ses rayons pâles, mais doux, ne bleſſent point les yeux, & portent aux ſens, un calme pur qui influe ſur les paſſions. Tant que la Lune luit, ils ne ſouffrent aucun flambeau allumé en ſa préſence ; & ils attribuent les gros nuages qui la couvrent, à la négligence de quelques-uns d'entr'eux ; ils croient que la Lune offenſée, ſe voile à leurs yeux, quand elle apperçoit briller une flamme. Il ſemble que ce ſoit une rivale qu'on oſe lui oppoſer. Ils n'ont adopté des Mahométans, que leur Croiſſant. Une tradition fait honneur de ce culte à l'Epouſe de l'un de leurs premiers Rois.

Les Inſulaires de Java ſont en général bien faits & robuſtes ; ils ont le viſage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupières, de petits yeux & peu de barbe. Leurs armes ſont de longues javelines, des

petits poignards, des ſabres & des coutelas. Ils ſe ſervent auſſi de ſarbacanes pour ſouffler de petites flèches empoiſonnées. Leurs boucliers ſont de bois, ou d'un cuir étendu autour d'un cercle ; ils ont auſſi des cottes-d'armes, faites de plaques de fer jointes enſemble avec des anneaux.

On eſt venu à bout de leur ouvrir les yeux ſur la confiance aveugle qu'ils avoient dans leurs Jongleurs. Ces Empiriques ignorans condamnoient un malade à la mort, dès la première inſpection. Les parens exécutoient la ſentence avec une précipitation proportionnée à l'attachement qu'ils portoient à leur proche. On ſe hâtoit de l'étrangler, pour le délivrer d'une infirmité longue & incurable. La vieilleſſe étoit compriſe parmi les maladies qu'on ne pouvoit guérir. En conſéquence, on portoit les gens caducs au Marché public, pour être vendus aux Peuplades antropophages des Iſles voiſines. Les perſonnes eſtropiées, hors d'état de ſe ſoigner eux-mêmes & de rendre ſervice à la République, ſubiſſoient le même ſort, ſans murmurer. Chez les Nations Européennes, il eſt des malheureux, abandonnés de leurs familles, qui regretteroient de n'être point nés à Java. La mort, en effet, eſt préférable à l'exiſtence précaire d'un père devenu à charge à ſes enfans ingrats.

Les Javans enterrent leurs morts avec ſoin, pour les ſouſtraire à la dent vorace des bêtes ſauvages.

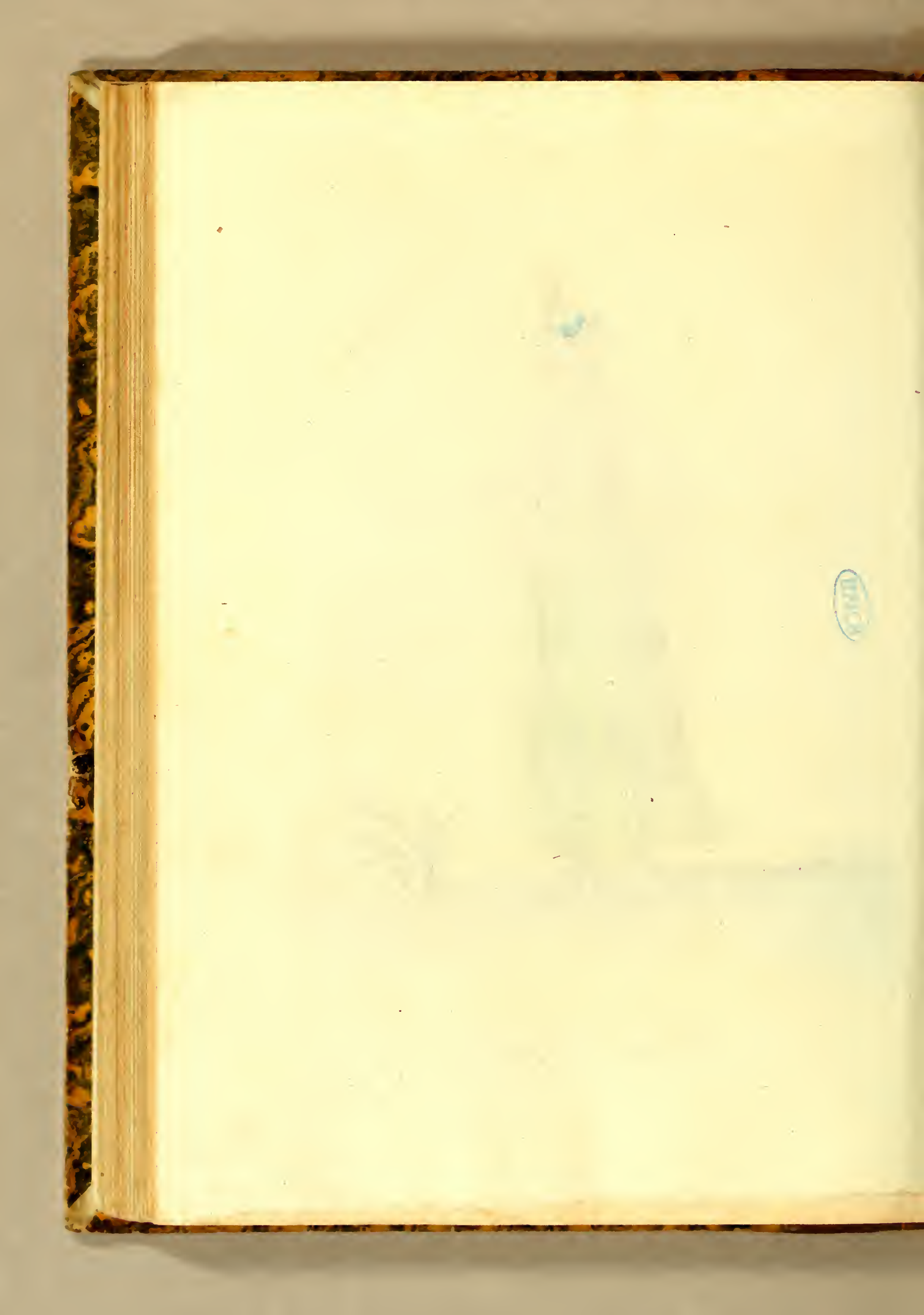
La célébration de leurs Mariages mérite d'être rapportée. Le Marié, accompagné de ſa famille & de ſes

amis, s'achemine en grand cortège à la maifon de l'Epoufée, & la trouve fur le feuil de fa porte avec un baffin d'eau. Auffi-tôt qu'elle le voit, elle fe met en devoir de lui laver les pieds. Cela fait, tous deux fe mettent en route vers le logis de l'Epoux. Arrivés, on les laiffe quelque temps à eux-mêmes, & la nôce n'a lieu qu'après la confommation du Mariage. Ce cérémonial n'eft pas tout-à-fait conforme aux idées de la galanterie Françaife. Mais les meilleurs ménages ne fe rencontrent pas dans les lieux où une Femme croiroit fon fexe deshonoré, fi on lui faifoit un devoir de laver les pieds de fon Mari. Cependant ce n'eft pas une contradiction de dire que le fexe né pour plaire à l'autre, l'eft auffi pour le fervir, puifqu'il en obtient en retour, amitié & protection.

Fin de la Notice fur les Infulaires Javans.

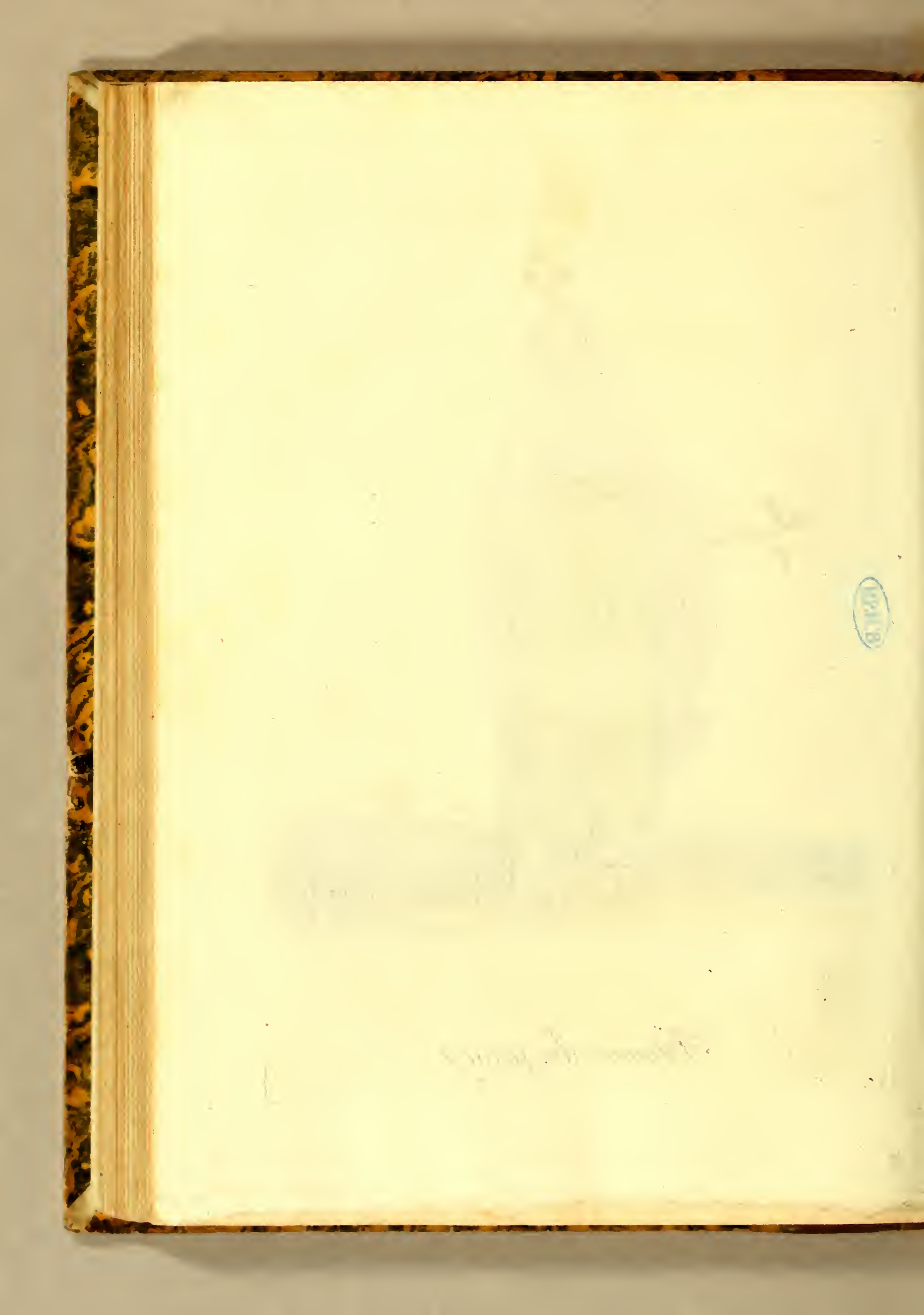


Homme de java





Femme de java



NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES *DES INSULAIRES DU JAPON.*

On ne feroit pas bien reçu des Japonois, fi l'on s'obftinoit à les regarder comme une Colonie Chinoife. Ils auroient moins de répugnance à reconnoître pour premiers ancêtres, les Tartares, avec lefquels ils fympathifent davantage. Mais ils ont la prétention de prefque tous les Infulaires, c'eft-à-dire, ils fe difent nés fur le fol même qu'ils habitent, & croient que l'Auteur de toutes chofes fit pour eux les frais d'une création particulière.

La Religion, chez les Japonois, fille de la Politique, bien loin de mal mener fa Mère, ne trouve en elle qu'une Marâtre. Les premiers bienfaiteurs de la Nation en font aujourd'hui les Dieux. On décerna un culte au Chef de Famille, qui, dans les temps primitifs, civilifa les autres petites Peuplades de cette étendue de terre ifolée. Mais bientôt des ambitieux, profitant de l'évènement, comblèrent d'honneurs les defcendans du (1) grand Homme qui avoit policé fes Compatriotes, afin d'avoir le droit de leur enlever la puiffance

(1) On le nomme Syn-Mu-Ten-Qo ou Swa-Fikono-Mikotto.

exécutrice. Les Japonois, depuis cette époque, eurent deux ſortes de Souverains, comme ils adorent des Divinités de deux eſpèces. Ils rendent un culte à un Chef ſpirituel, en même temps qu'ils prêtent obéiſſance à un Maître temporel. Mais celui-ci tenant dans ſes mains les forces & les richeſſes de l'Etat, règne véritablement & ſeul. Il ne lui en coute qu'un vain cérémonial, dont il s'acquitte envers ſon Collégue, plus ſaint, mais moins redouté. Le Peuple, qui ne s'en trouve pas plus mal, s'applaudit de concilier enſemble, ſans les choquer, deux pouvoirs trop ordinairement rivaux l'un de l'autre.

Le Dairi du Japon reſſemble beaucoup au Grand Lama du Thibet. C'eſt une eſpèce d'être amphibie, que lePeuple inconſéquent croit un Dieu, quoique ce ne ſoit véritablement qu'un Homme. La ſuperſtition n'a jamais tant déraiſonné que dans l'établiſſement de cette dignité ſacro-ſainte. Et l'on remarquera que le Japonois eſt attaché aux objets de ſa croyance en proportion de leur abſurdité. Pour peu que le Dairi, enivré d'encens, ait conſervé de jugement, que doit-il penſer de ceux qui l'encenſent? Il doit ſourire, ſur-tout quand il voit l'Empereur lui-même, obligé de ſe ſoumettre à l'étiquette la plus humiliante, pour ne point choquer ſes Sujets turbulens, dont on ne vient à bout qu'en partageant leurs préjugés ridicules. Car on ſçaura que le Prince temporel doit, à de certaines époques, une viſite au Chef ſpirituel

de l'Empire ; que dans cette entrevue ſolemnelle, le véritable Empereur doit apprêter, de ſes mains, le repas de ſon Collégue ſanctifié, le ſervir à table, & lui donner à laver. Ces vils détails ne dégoûtent point l'ambitieux. Preſque par-tout parvient-on au ſommet des honneurs, & peut-on s'y maintenir, ſans ſe réſoudre à ramper ? & faut-il faire le voyage du Japon, pour vérifier cette remarque ?

D'ailleurs, le *Cubo-Sama* ou l'Empereur du Japon, ſe garde bien de laiſſer tomber en déſuétude cette fonction ſervile. C'eſt une arme qu'il ſe menage pour en uſer dans le beſoin, & que redoute le Dairi. Pour peu que celui-ci voulût ſortir des limites de ſa dignité ſainte & empiéter ſur le Trône, le Cubo ombrageux, ſe mettroit bientôt dans le cas de ne plus avoir rien à craindre de ſon Compétiteur, en lui ſervant un breuvage qui ſeroit le dernier.

Le Dairi eſt revêtu de rouge & couvert d'un chapeau qui a des pendans ſemblables à ceux de la Tiare. Ceux qui le ſervent & l'accompagnent, ſont enveloppés de draperies amples & à longue queue. Ils ſont coëffés d'un bonnet noir, qui déſigne leurs diverſes fonctions par ſa forme ou ſes ornemens. Les Femmes du ſouverain Pontife (car celui-ci peut en avoir juſqu'à douze) ſont enſevelies de même dans de larges robes. Quand ce ſiège héréditaire eſt occupé par une Femme, (la Fille aînée du Dairi défunt) on ne dit pas ſi dans l'état de ſa maiſon, on lui aſſigne le même nombre de Maris.

L'Habitant du Japon eſt né religieux. Il ſe fait des Dieux de tous les objets qu'il ne comprend pas. Et chaque état a ſa Divinité tutélaire. Par conſéquent, il doit y avoir plus d'une Secte. La première de toutes, eſt, comme de raiſon, celle que profeſſe le Dairi. Elle a des Temples ſans nombre, d'une beauté & d'une richeſſe proportionnées aux facultés de ceux qui les élèvent. Ils ſont deſſervis par des Prêtres, vêtus de longs habits, blancs ou jaunes. Il eſt un ordre de Moines ſpécialement conſacré au maintien & à la défenſe du culte. Le coſtume de ces Religieux, appellés (1) *Jammabos*, mérite d'être décrit. Ils portent toujours un cimetère au côté gauche; à leur ceinture, une grande coquille; à leur main, un petit bâton, où ſont enfilés des anneaux de cuivre; à leurs pieds, des ſandales de paille entrelacée. Sur leur dos ſont leurs hardes en trouſſe; & à leur col pend une écharpe, qui fait connoître par ſa longueur & par ſes franges, les titres qu'ils ont reçus de leurs ſupérieurs.

Mais la Nation Japonoiſe eſt encore trop Peuple, & ſes Chefs ont trop d'intérêt à la conſerver telle, pour affoiblir l'aſcendant des Bonzes qui y pullulent, &

(1) Conſultez les Remarques Hiſtoriques qui accompagnent une Tragédie, intitulée *les Jammabos*, ou *les Moines Japonois*, en 5 Actes & en vers, dédiée aux mânes de Henri IV, avec cette Epigraphe: *ſint ut ſunt aut non ſint; & reſpondit terra: non ſint*, 1779, *in-8°*.

pour élaguer les cultes parasites qu'ils propagent. La Police rigoureuse que le Gouvernement fait règner dans toutes ses parties, ne suffiroit pas pour s'assurer de cette Nation, qui a de l'énergie. Plus éclairée, elle ne tarderoit pas à porter l'œil & même la main sur la personne des despotes qui la tiennent courbée sous un Sceptre lourd.

Les Japonois sont la plûpart robustes, agiles, adroits, dégagés & propres aux exercices de la Guerre. La couleur de leur tein est olivâtre. Ils portent la barbe assez longue. Les jeunes ont les cheveux coupés par devant. Les Artisans & les gens de la campagne ont la moitié de la tête rasée ; les Nobles l'ont entièrement. Ils ne se conservent qu'un flocon de cheveux derrière, dont ils se font honneur ; c'est leur faire injure que d'y toucher, le couper seroit bien autre chose.

L'habillement au Japon, consiste en une robe ample, à longues manches, & à queue traînante. Ils portent dessous, une veste qui descend jusqu'aux pieds. Les hauts-de-chausse tombent plus bas que les genoux. Ils font usage de bottines courtes & de pantoufles vernissées. On ne sort jamais sans être muni d'un éventail.

Les Dames ont une robe flotante qui couvre plusieurs vestes assujetties par une large ceinture, que les Femmes attachent pardevant, & les Filles par derrière. Les Femmes du Peuple relèvent leurs cheveux au haut de leur tête, avec une aiguille. Celles qui sont Nobles, les laissent flotter par derrière en touffes,

Le blanc ou la couleur de la cendre eſt la livrée du deuil. Dans ce cas, la robe de deſſous eſt d'une grande largeur, & ſe ferme ſur l'eſtomach ; elle doit être toute unie & ſans doublure ; la ceinture qui eſt fort large & en rézeau, fait ordinairement deux tours ; tout l'habillement doit être de toile crue. On ſe coëffe alors la tête d'un bandeau quarré de toile, auquel eſt couſu un grand linge qui retombe en forme de crêpe par derrière, & on le couvre de pluſieurs voiles. On ne fréquente les Temples que dans toute ſa parure. Il y a des habits de cérémonie pour certaines Fêtes. Dans tous les Temples du Japon, & on en rencontre preſque à chaque pas ; on a pratiqué des troncs comme dans nos Egliſes d'Europe, & des baſſins d'eau. Pour plaire au Dairi, ce n'eſt pas aſſez de s'être purifié dans le baſſin, ſi l'on n'a point ouvert ſa bourſe au tronc qui reſſemble à l'Acheron avare.

Dans les viſites qu'on ſe rend, on ſe fait préſent de robes de ſatin noir rangées dans un baſſin ; & c'eſt ainſi que les Grands marquent leur conſidération pour un inférieur. On remarque qu'ils s'habillent modeſtement, quand ils ſortent de leurs maiſons, & que c'eſt dans leur enceinte qu'ils ſont vêtus le plus richement. En public, l'Homme riche eſt accompagné d'une nombreuſe ſuite de valets, dont l'un porte ſon paraſol, l'autre ſon chapeau, celui-là ſon éventail, celui-ci ſes pantoufles, &c.

Les Japonois s'aſſoient ſur de beaux tapis, & ſe couchent ſur de belles nattes. Ils fabriquent avec

l'écorce du *kadſi*, eſpèce de meurier, du drap & diverſes étoffes. Les marchandiſes que les Hollandois portent au Japon, ſont des ſoies Aſiatiques, des étoffes de ſoie, de coton & de laine, fabriquées dans l'Inde, des draps d'Europe, des ſerges, des toiles, des cuirs, des peaux de bufle ou de cerf, &c. C'eſt à Meaco, Capitale de la Province de Jamatta, que ſe fabriquent les plus riches étoffes à fleurs d'or & d'argent. C'eſt auſſi dans cette Ville que le Dairi fait ſa réſidence. Le Palais qu'il habite, forme à lui ſeul treize rues; il eſt ſéparé du reſte des maiſons par des murs & des foſſés. Son territoire eſt réputé ſacré.

L'Empereur ſéjourne quelquefois à Saranga, Ville de la Province de ce nom. On y trouve pluſieurs Manufactures d'étoffes à fleurs. Mais on en chaſſe tous les Artiſans, quand le Prince ſe propoſe d'y paſſer la nuit; le bruit des travaux pourroit troubler ſon ſommeil. Si les Rois ne ſont pas heureux en ce bas monde, ce n'eſt pas leur faute.

Près de la montagne & du lac de Facone, dans la Province de Songami, eſt un Temple qui renferme entr'autres reliques, un Habit de la même étoffe de ceux qu'endoſſent les Anges; on accourt de fort loin pour voir cette merveille, qui rapporte aux Bonzes qui la montrent, au-delà de ce qu'ils ont beſoin pour l'entretien de leur veſtiaire.

La Province de Muſiaſi a pour Ville principale, la Capitale même de tout le Japon. Jedo eſt une Cité immenſe. Le Château ſeul de l'Empereur, qui eſt au

centre, occupe une eſpace de quatre lieues. On y voit pluſieurs belles Salles ; celle des mille Nattes, ſert aux grandes Aſſemblées, que le Prince convoque, non pour prendre des conſeils ſages, mais pour intimer ſes ordres abſolus. Tous les appartemens ſont tendus de Nattes blanches, bordées de franges d'or. Dans les ſouterreins, on a ménagé une chambre pour y recevoir l'Empereur, lorſqu'il entend gronder le tonnerre ; car, quoiqu'en diſent ſes Courtiſans, il ne peut ſe diſſimuler que la foudre ne fait exception de perſonne, & qu'elle tombe indiſtinctement ſur les têtes ceintes du bandeau Royal, comme ſur celles couvertes d'un chapeau de paille.

Au midi de la Province d'Awa, eſt une chaîne de petites Iſles naturellement fermées par des côtes eſcarpées & très-hautes. C'eſt là le lieu d'exil où le Prince rélègue les Seigneurs de ſa Cour, qui lui déplaiſent ou qui lui portent quelqu'ombrage. Ces Courtiſans diſgraciés, qui ne ſçavoient ſouvent que faire de leurs loiſirs, y apprennent le prix du travail & le bon emploi du temps. Pluſieurs d'entr'eux y ont trouvé, ſinon le bonheur, du moins le calme de l'ame & des ſens, qu'ils avoient en vain cherché dans le Palais de l'Empereur. L'occupation des Exilés eſt d'y faire des étoffes de ſoie, dont la fineſſe & la beauté ſurpaſſent toutes celles qu'on fabrique dans les autres Provinces de l'Empire : & il vaut mieux ſans doute, ourdir une pièce d'étoffe, que de tramer une intrigue.

Les Japonois ſont preſqu'auſſi cérémonieux que les

Chinois, & jaloux des petits devoirs de société. Ils ont une infinité d'usages, dont ils s'acquittent avec une ponctualité qui ne se dément jamais. Ce sont autant de petites chaînes qui les attachent à leurs Maîtres & à leur Patrie. Amis de la pompe & du faste, ils les affichent sur-tout à l'occasion de leurs Funérailles, qui ont presque l'air d'une Fête. On y brûle les cadavres ; & la cendre en est religieusement conservée dans des vases plus ou moins précieux, sur lesquels on écrit le nom du défunt, & celui du Dieu qu'il s'étoit choisi. En général, les Mœurs & Coutumes du Japon ont de belles formes, & respirent ce que nous appellons l'*antique*.

Les Japonois ont un Dieu Hymenée. Ils le représentent sous la figure d'un beau jeune Homme, à la tête de chien ; comme pour faire entendre que la vigilance & la fidélité font les bons ménages. L'Autel de cette Idole occupe le milieu d'une tente, dressée ordinairement au haut d'une colline. Le couple arrive, tenant deux flambeaux. La Mariée allume le sien aux lampes qui brûlent dans ce Temple votif; le Marié s'adresse à sa Compagne. Le Prêtre bénit les deux Conjoints ; puis il immole deux bœufs. Pendant ce sacrifice, les gens de la nôce, de leur côté, se divertissent à brûler tous les joux-joux de la jeune Epousée, quand elle étoit enfant. D'autres font tourner un rouet & un fuseau, & les mettent en état d'être présentés à la Mariée. Arrivée à la maison de son Epoux, qu'elle trouve jonchée de fleurs & parée de guirlandes, celui-ci

qu'elle vient de nommer publiquement ſon vainqueur, l'enlève dans ſes bras, & lui fait franchir le ſeuil de la porte, ſans y toucher.

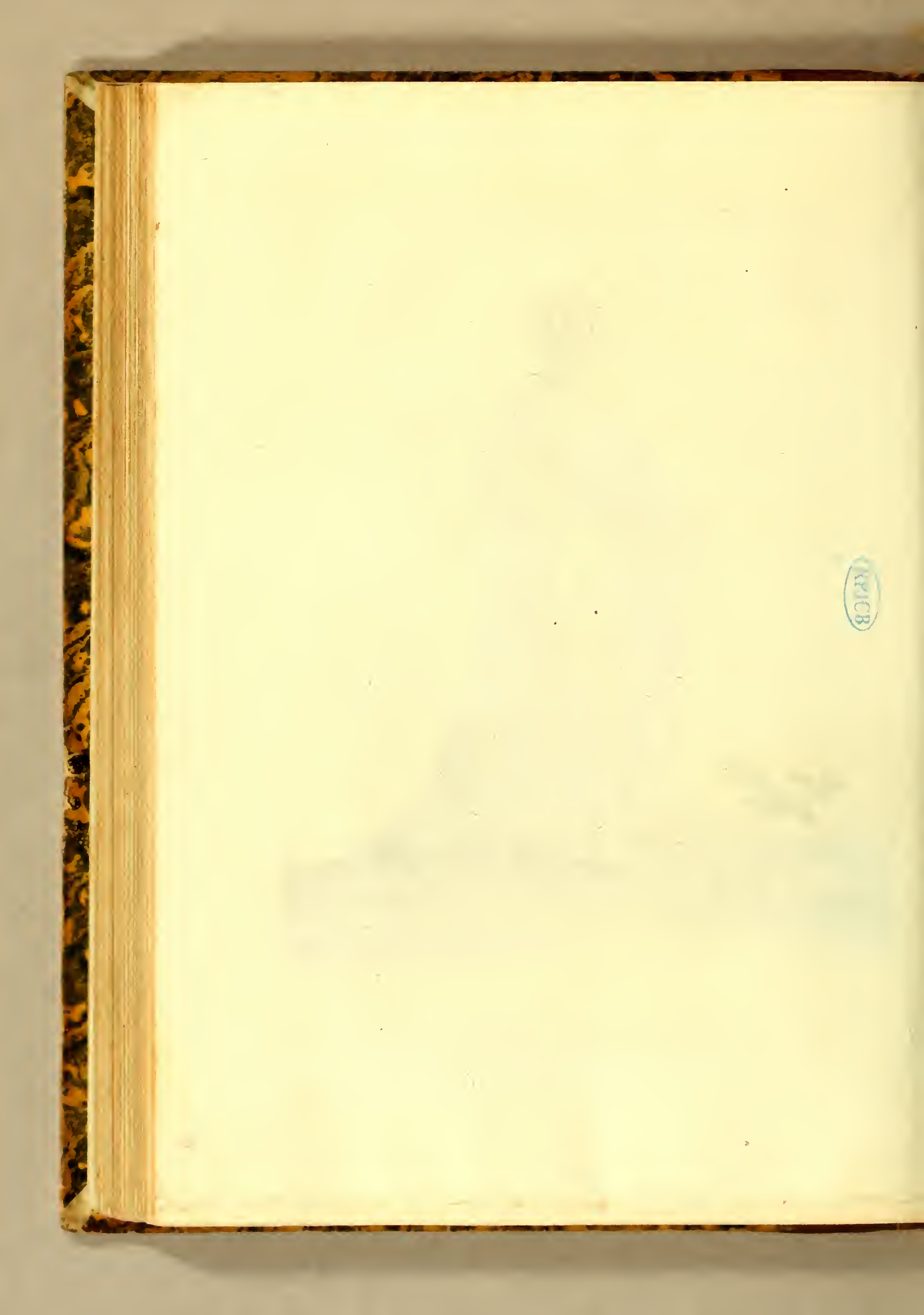
Au Japon, on peut prendre chez ſoi autant de Femmes qu'on veut. Mais on n'en épouſe qu'une; & celle-ci a ſeule le droit de manger à la table du Maître, & peut même ſe faire ſervir par ſes rivales. Mais elle uſe rarement de ce dernier privilège. Il eſt de ſon intérêt de vivre bien avec celles-ci. Elle ne ſçait pas ce que le ſort lui garde.

Le Japon n'eſt pas un pays à citer pour l'extrême fécondité; d'ailleurs, volcaniſé en pluſieurs endroits, il eſt ſujet à de fréquens tremblemens de terre. Néanmoins, ſi cette Iſle, aſſez bien habitée, n'eſt pas l'aſyle du bonheur, la faute ne doit pas en être imputée à la Nature; elle y eſt diſpoſée à ſeconder les travaux de l'Homme bien intentionné. Moins de deſpotiſme & de ſuperſtition, tel eſt le vœu qu'il faut répéter ici, comme preſque par-tout ailleurs.

Fin de la Notice ſur les Inſulaires du Japon.

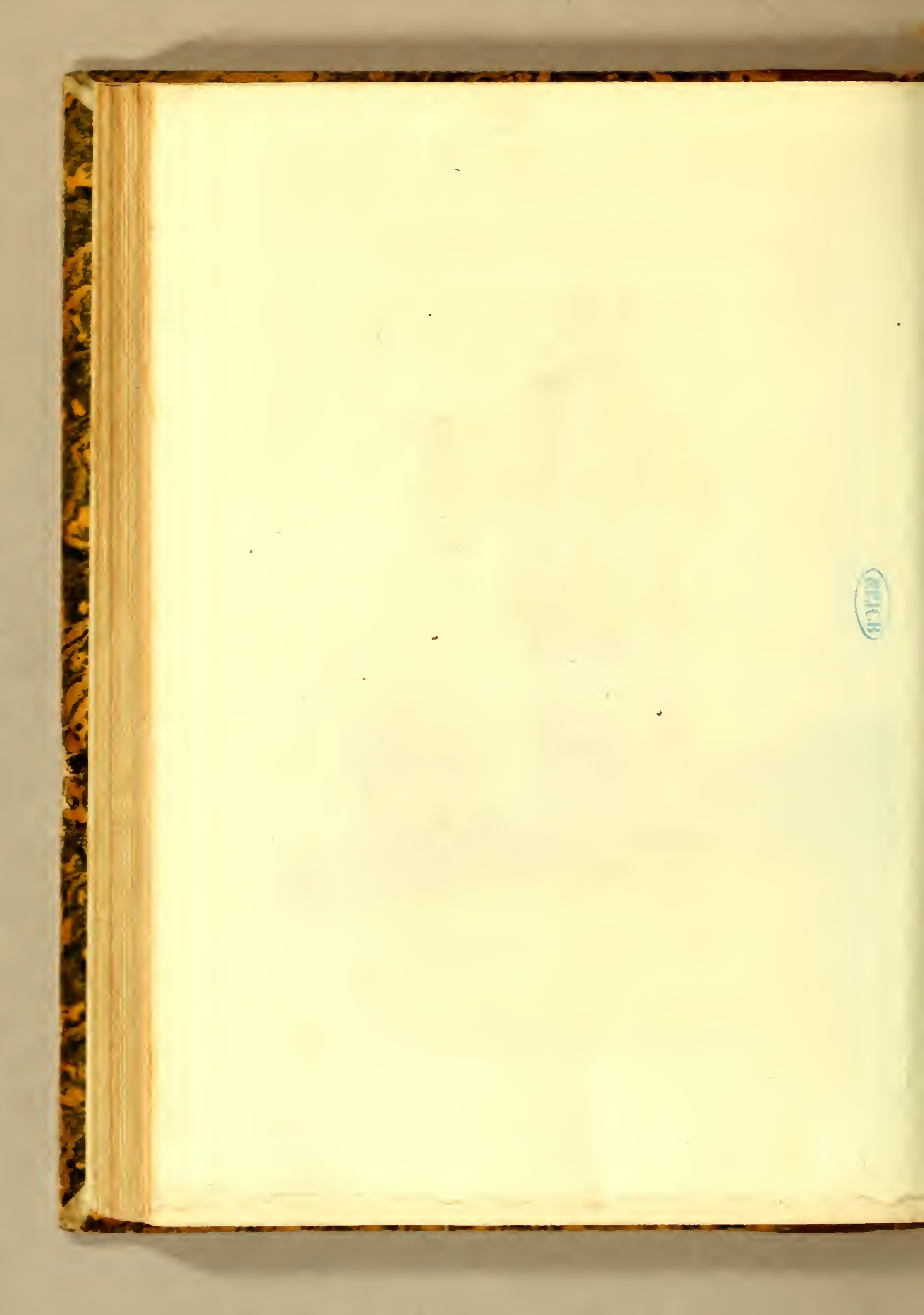


Homme du japon





Femme du japon





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES ISLES DE LIPARI.

Inſula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua ſaxis...
&c.

Virgilius. Æn. lib. VIII. v. 416 & ſeq.

Aux côtes de Sicile, on voit les *Liparis*
Elever juſqu'aux Cieux leurs informes débris;
D'Eole & de Vulcain demeures effrayantes,
Où l'air combat le feu ſous des roches fumantes...

Les Iſles de Lipari, appellées par les Anciens Eoliennes & Vulcaniennes, diſtantes de la Sicile de trente milles, ſont au nombre de dix à onze; en voici les noms modernes, & les anciens à leur ſuite :

Lipari . . . . Lipara,
Volcano, *ou* Volcanello . . Vulcania, *ou* Teraſia,
Strongoli, *ou* Strombolo . . . . . Strongyle,
Solicudi . . . . Phœnicuſa,
Alicuri . . . . Ericuſa,
Le Saline . . . . Hiceſia,
Panarea . . . . Didyme,
Vaſſelacco . . . . Herculis inſula,
Dattolo . . . . Evonimos.
Iſchia . . . .

Ces Isles présentent un très-bel aspect ; il sort toujours de la fumée de plusieurs d'entr'elles, sur-tout du Volcano ; mais si l'on en excepte le Strombolo, elles n'ont point essuyé d'éruption enflammée depuis plusieurs siècles.

Strombolo est la Strongylos des Anciens qu'ils appelèrent ainsi, à cause de sa figure ronde. Elle est à trente milles de Lipari ; & elle en a douze de circuit. Dénuée d'habitans, ce n'est, à bien dire, qu'une montagne ronde qu'on découvre de loin & qui brûle toujours. On peut la regarder comme un volcan d'une nature très-différente du Vésuve. Les explosions s'y succèdent les unes aux autres avec une sorte de régularité ; & leur durée paroît être la même. Il est de notoriété qu'il s'en fait trois par heure dans les temps de siroc (vent sud-est), & quatre dans ceux où le vent du nord souffle. Pendant la nuit, les pierres enflammées que cette bouche de feu jette dans l'air, produisent une lumière au milieu des ténèbres, tout-à-fait effrayante pour ceux qui ne sont point accoutumés à ces sortes de phénomènes. Dès que ces pierres sont retombées à terre, la lueur qu'elles produisoient paroît entièrement éteinte, jusqu'à ce qu'une autre explosion cause une illumination nouvelle. Quelquefois une flamme rouge & claire sort du cratère de la montagne, & brille pendant près d'une demi-heure. Le feu est de couleur différente, suivant celle des pierres lancées en l'air. On croiroit que quelque substance inflammable s'allume tout-à-coup dans les entrailles de la montagne. Ce feu n'est point accompagné d'un bruit & d'une explosion sensibles. Le cratère de Strombolo

Strombolo diffère en cela des autres volcans, qu'il eſt ſur le côté de la montagne, & à plus de deux cents verge de ſon ſommet, & qu'il paroît le ſeul qui brûle toujours, ſans prendre aucun repos. C'eſt ſans doute ce qui le fit regarder par les Anciens comme le grand fanal de la mer de Sicile. Comment un feu ſi grand & ſi continu peut-il ſe maintenir depuis des milliers d'années au milieu de l'océan? Que deviendroient nos belles théories, ſi on en faiſoit l'application à ces grands effets de la phyſique? Comme le flambeau de notre raiſon pâlit & devient terne, quand on l'approche de ces météores terreſtres! C'eſt au pied de ces montagnes enflammées qu'il faut aller lire tous ces écrits ſublimes où l'on ne ſe propoſe rien moins que d'arracher à la nature ſon voile & ſes ſecrets.

Dans les autres Iſles de Lipari, le feu paroît preſque éteint, & l'on diroit qu'il s'eſt concentré dans le Strombolo. Le Volcano & le Volcanello lancent toujours des nuages de fumée; mais il eſt difficile d'y appercevoir la moindre étincelle de feu. Il eſt probable que le Strombolo, ainſi que les Iſles voiſines, ont été produites originairement par un feu ſouterrein. La matière dont elles ſont compoſées ſemble motiver cette conjecture confirmée déjà par pluſieurs Auteurs Italiens. Les Anciens ne font mention que de ſept Iſles formant le petit Archipel de Lipari. L'une des plus conſidérables eſt le Volcano. C'eſt un rocher dont on n'a pu cultiver aucune partie; tout étant couvert d'efferveſcences ſulfureuſes. C'eſt ſur-tout dans ſon ancien cratère qu'on trouve du

C

très-beau ſoufre & de l'alun vierge de la plus grande pureté. Les parois de la voûte en ſont tout tapiſſés. Le Roi de Naples entretient des ſentinelles ſur cet écueil, pour empêcher l'exportation de ce ſoufre, dont le produit eſt un droit attaché à la Couronne Sicilienne. Il y a un Marchand de ſoufre privilégé du Prince. Fazello, un des meilleurs Ecrivains de la Sicile, décrit la manière dont elle a pris naiſſance. Il prétend que ce phénomène arriva dès les premiers temps de la République, & qu'il eſt rapporté par Pline, Euſèbe & autres. Il ajoute que, même de ſon temps, au commencement du XVIe ſiècle, il vomiſſoit ſans ceſſe une quantité prodigieuſe de feu & de pierre ponce; que le 5 Février 1444, il y eut une très-grande éruption qui ébranla toute la Sicile, & répandit l'alarme ſur les côtes d'Italie juſqu'à Naples; la mer étoit bouillante tout autour de l'Iſle; du cratère, il ſortoit des rochers d'une groſſeur énorme. Le feu & la fumée perçoient en pluſieurs endroits à travers les vagues; & la navigation parmi les Lipari fut totalement changée. On vit paroître des rochers où il y avoit autrefois une eau profonde, & la plupart des détroits & des bas fonds furent entièrement comblés. Ariſtote, dans ſon livre des météores, parle d'une très-ancienne éruption qui produiſit l'Iſle. D'après la deſcription qu'il donne du Strombolo, celle-ci étoit de ſon temps à-peu-près la même qu'aujourd'hui; la plus grande partie de ſon terrein ſemble ſtérile du côté du nord; le bas eſt cultivé juſqu'à-peu-près au tiers en remontant. Au midi on apperçoit, à quelque diſtance de la côte, un rocher de

lâve, haut de cinquante à ſoixante pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau. Strombolo n'eſt qu'une montagne qui s'élève tout-à-coup & en ligne droite du fond de la mer. Sa circonférence eſt d'environ dix milles. Elle n'a pas exactement cette forme conique qui paſſe pour être commune à tous les volcans. Les Pilotes Siciliens, ſouvent timides, craignent d'y débarquer; à les entendre on courroit grand riſque d'être attaqué par les naturels du pays, dont la vie eſt preſque ſauvage; d'ailleurs, ils croient toujours avoir les Turcs en poupe. Le Strombolo a une très-grande hauteur; on aſſure que dans un temps clair on le découvre à la diſtance de vingt-cinq lieues. Pendant la nuit, on apperçoit ſes flammes beaucoup plus loin; enſorte que ſon horizon viſible ne peut pas être moins de cinq cents milles.

Les grandes merveilles de la nature ne ſont pas capables apparemment de faire diverſion ſur l'eſprit des hommes à leurs petites querelles: car c'eſt près de Strombolo que ſe donna un combat naval qui dura dix heures, entre la flotte Françoiſe, commandée par Duqueſne, & celle de Hollande, ſous les ordres de l'Amiral Ruyter, le 8 Janvier 1676. Ce combat opiniâtre & ſanglant ne fut point déciſif; les vaiſſeaux du Roi tirèrent plus de trente-cinq mille coups de canon. Ruyter fût obligé de dériver devant Duqueſne.

L'iſle de Lipari qui donne le nom à toutes les autres, eſt la plus grande & la plus fertile. D'après la deſcription qu'en a fait Ariſtote, il paroît qu'elle étoit de ſon temps regardée par les Navigateurs comme un fanal,

parce que ſes feux ne s'éteignoient jamais. Quoiqu'elle porte ſur toute ſa ſurface des marques de ſon premier état, les feux ſouterreins ne ſemblent pas l'avoir endommagée, depuis pluſieurs ſiècles; c'eſt-là qu'Homère & Virgile ont placé le ſéjour des Vents & d'Eole leur Souverain; parce que tout ce petit Archipel eſt rempli de vaſtes cavernes où des braſiers intérieurs luttent ſans ceſſe avec l'air qui les anime. Diodore de Sicile donne un ſens hiſtorique à tout ce merveilleux des Poëtes ſur ces volcans, en diſant qu'un Roi ſage, nommé Eole, après avoir long-temps obſervé le cours de la fumée de ces Iſles brûlantes, & les autres phénomènes qui l'accompagnent, apprit à prédire les différentes températures, & paſſa pour avoir la faculté divine de commander aux Vents.

Les Poëtes donnèrent auſſi à Vulcain pour forge & pour attelier, Volcano, dont nous avons parlé, & qui ſe nommoit dans l'antiquité *Hiera ſacra*, à cauſe de cette tradition religieuſe. C'étoit-là que les Cyclopes forgèrent les foudres de Jupiter. Strabon en a décrit les productions.

Les autres Iſles, cultivées & habitées, abondent en raiſins propres à faire du vin, & en petits, connus communément ſous le nom de raiſins de Corinthe, & que les naturels du pays appellent *uve paſſoline*, *raiſins ſecs*. Elles produiſent auſſi du froment & du bled de turquie.

Panarea a un château fortifié par la nature, & plus que ſuffiſant pour en impoſer aux Corſaires. Dattola & Iſchia ſont tout-à-fait déſertes.

Lipari compte jusqu'à quatorze mille habitans. Son château-fort a une garnison de vingt-cinq hommes fournis par Messine, & renouvellés tous les trois mois. Le Port est petit, mais sûr & commode. La Ville, bien bâtie, a de jolis environs. On y rencontre quelques monumens antiques, tels que des tombeaux, mais sans inscriptions. On y trouve très-peu de médailles, mais beaucoup de vases de terre. Il y a une source d'eaux thermales, naturellement chaudes, à vingt-neuf degrés du thermomètre de Réaumur. (*acqua di san Calogero.*)

Les Isles Liparotes rapportent au Roi de Naples d'assez gros revenus, en fournissant une quantité prodigieuse d'alun, de soufre, de nitre, de cinabre, plusieurs sortes de fruits, & des figues excellentes. Quelques-uns de leurs vins, & sur-tout la malvoisie, sont très-connus & fort estimés dans toute l'Europe. On en tire aussi des grains & du poisson. Cet Archipel, qui paroît comme une annexe de la Sicile, en a toujours suivi la destinée.

Les Liparotes ou Lipariens, si l'on en croit Diodore, étoient dans les premiers temps une Colonie de Canidiens, Nation grecque originaire de la Carie. Ils fondèrent d'abord en Sicile une Ville, *Motya*; puis vinrent s'établir à *Lipara*, bâtie, selon quelques-uns, avant le siège de Troye, par un certain *Liparus*, prédécesseur d'Eole. Dans la suite, les Carthaginois s'en emparèrent sous la conduite de Himilcon, & lui imposèrent un tribut de cent talens. Rome, à son tour devenue souveraine de Lipara, en fit une Colonie. Aujourd'hui ce

n'eſt qu'un Evêché ſuffragant de Meſſine. Barberouſſe, en 1544, ruina de fond en comble l'ancienne Ville de Lipara, ſituée ſur un rocher eſcarpé, & que la mer baignoit en partie. Il emmena captifs en Turquie, pluſieurs milliers d'habitans. Charles-Quint répara cette Ville, & en fit une place aſſez forte, ſituée à près de quarante milles de la côte ſeptentrionale de Sicile.

Quant aux mœurs & au caractère des Liparotes, on cite pluſieurs anecdotes qui prouvent leur attachement à la liberté, & leur fidélité en amour. Ils ſont accoutumés à faire des croiſières ſur les Barbareſques; & très-ſouvent le ſuccès couronne leur audace & leur intelligence.

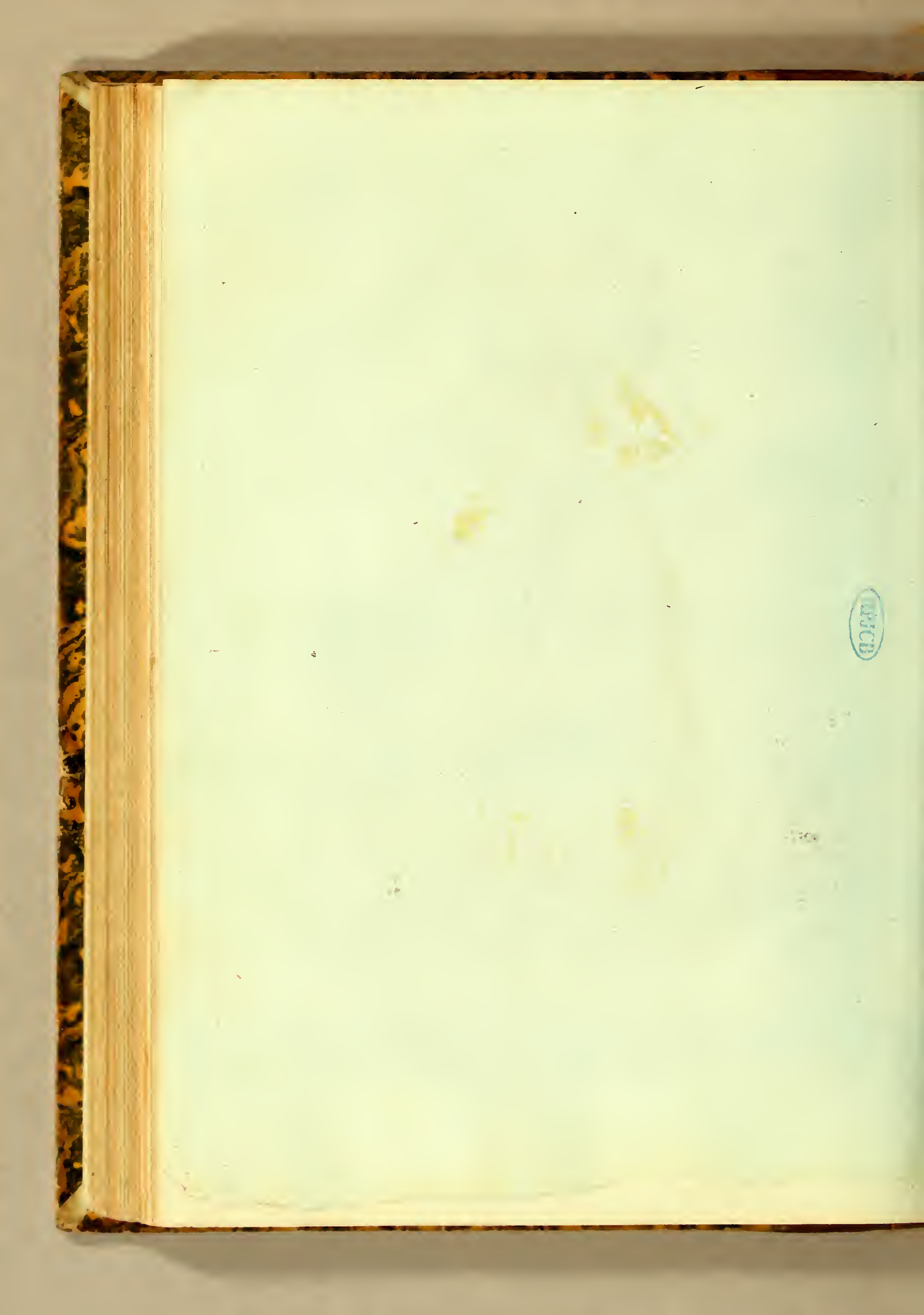
Le coſtume de ces Inſulaires tient un peu de celui des Grecs modernes. L'habit de noces des femmes eſt plus riche, mais a moins de grace & de nobleſſe que leur vêtement ordinaire.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Iſles de Lipari.



Desrais del. Mixelle sculp.

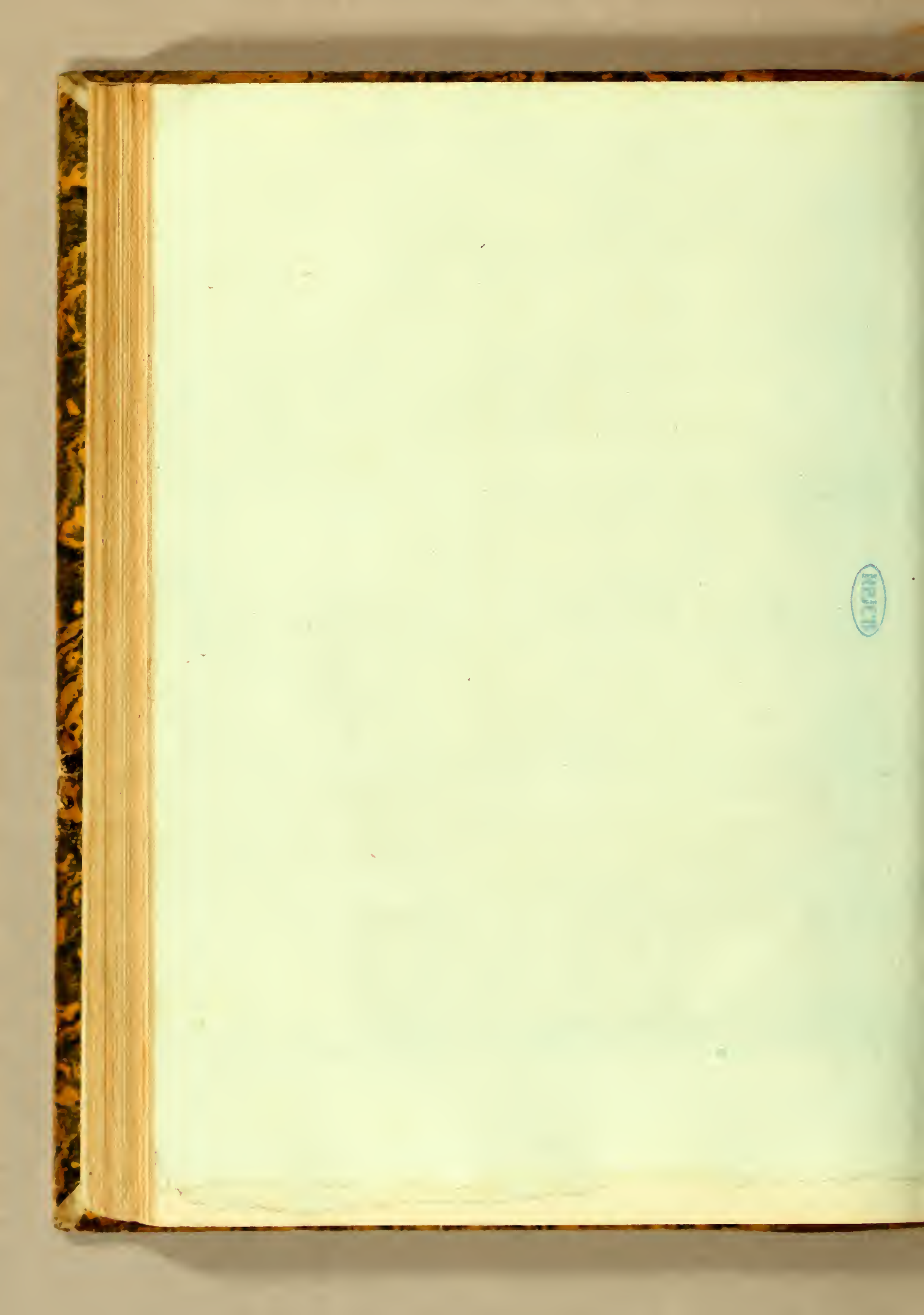
fille Lipparotte en habit de Noce.





Desrais del. Mixelle sculp.

fille Lipparotte.





MŒURS

ET COUTUMES

DES ISLANDOIS.

C'EST au Phyficien qu'il conviendroit d'écrire les premières pages des annales de l'Iflande. Peut-être cette Ifle de l'océan atlantique n'eft-elle que le produit des volcans. Du moins, on ne peut faire un pas fur cette terre ifolée, fans y rencontrer des traces effrayantes d'un feu concentré & toujours actif, quoiqu'allumé depuis des milliers d'ans. Un fol, théâtre des crifes violentes de la Nature, étoit peu propre aux grands événemens de la politique. Auffi l'Iflande ne fut-elle connue long-tems que de nom, fi toutefois on peut y reconnoître la *Thulé* des Anciens. L'hiftoire moderne ne lui foupçonne des habitans que plufieurs fiècles après l'ere vulgaire. Quelques pêcheurs des côtes d'Ecoffe ou d'Irlande y échouèrent, dit-on, & en prirent poffeffion les premiers. En 860, un femblable hafard en procura la découverte à des pirates du Nord. Un certain Harald tyrannifoit alors en Norwege. L'Iflande offrit un port à la liberté aux abois; & l'an 928 vit jetter dans fon fein orageux les fondemens d'une Monarchie-républicaine; édifice fragile qui fe foutint jufqu'en 1260,

époque de la réduction de l'Isle à la couronne Danoise. Un peu plus d'intelligence parmi les habitans, les eût mis à l'abri de toute invasion étrangère. La religion y suivit le train des choses humaines. Les habitans aînés de l'Islande étoient chrétiens en y abordant; mais livrés à eux-mêmes & associés dans la suite aux émigrations tumultueuses des contrées septentrionales, le paganisme n'eut pas de peine à se naturaliser dans une Isle où les révolutions physiques n'ayant pour témoins que des spectateurs ignorans, favorisoient merveilleusement la superstition. Alors, disent les annales Islandoises, le sang des hommes fumoit sur l'autel des Dieux; il falloit de tels sacrifices pour honorer dignement le Mahomet du Nord, cet Odin qui se fit passer pour la Divinité en empruntant son nom. Vers l'an 1000, l'Evangile eut le pas sur l'*Edda*, grace au zèle de ses Apôtres, dont quelques-uns furent Martyrs. Rome ne dédaigna pas cette conquête; & bientôt l'Islande dévote se fit un devoir de payer son denier à S. Pierre, & en obtint le droit d'avoir aussi ses Saints. Soumise déjà pour le temporel aux ordres d'un Gouverneur & aux loix d'un Tribunal, elle souffrit encore la jurisdiction spirituelle des Evêques, & se chargea de nourrir quantité de maisons religieuses. Ses cent quatre-vingt-neuf Eglises reconnoissent aujourd'hui pour législateur Luther, dont la réforme fut introduite dans l'Isle l'an 1550. On doit croire qu'il en coûta du sang. Un Evêque catholique paya de sa tête la défense opiniâtre de ses autels. Depuis il reste encore un levain caché; étincelle qui, au

premier

premier coup de vent, pourroit produire un incendie. Comme on devoit s'y attendre, la couronne Danoise confisqua à son profit une partie des revenus du Clergé Romain. L'autre part fut distribuée aux Evêques Luthériens. Il est resté si peu de chose aux Pasteurs, qu'ils sont obligés, pour vivre, de travailler de leurs mains. Ils n'en sont que plus respectés.

Sa population ne répond pas tout-à-fait à son étendue. Près de deux cents lieues de long, sur cent de large, n'offrent que soixante mille habitans. Mais la nature du sol ne pourroit suffire à un plus grand nombre d'individus. Que demander à un amas informe de rochers nuds & de montagnes dépouillées? Les hommes sont toujours trop sur un terrein dont les entrailles de feu ne vomissent que de la cendre & des pierres: par-tout où ils se trouveroient, ils ne seroient jamais assez, s'ils pouvoient y jouir de la Paix à l'ombre de la Liberté. Les Islandois, ainsi que tous les autres Peuples, furent obligés d'opter, & de sacrifier leur indépendance à leur tranquillité. Aujourd'hui, s'ils ne connoissent point le bonheur, ils ne sont pas assez malheureux pour ne pas regretter leur patrie, quand ils en sont éloignés. Peu de Peuples sur la terre tiennent autant à leur sol natal que les Islandois. S'il est des préjugés nécessaires, c'est surtout celui qui nous fait détourner les yeux des contrées favorisées de la Nature, pour nous fixer au roc stérile qui nous a donné la naissance. L'insulaire de l'Islande a un caractère analogue au pays où il respire. Il semble que le rire soit étranger à sa physionomie, & il faut

convenir que les objets qui frappent ſans ceſſe ſa vue ſont peu faits pour égayer ſes traits. Dans un coin du monde où la Nature ſe développe avec le plus d'énergie, on s'attendroit à trouver des hommes plus mâles & plus robuſtes que ne le ſont ordinairement les Iſlandois. Et peut-être leur conſtitution ſeroit telle, ſi leur patrie ne leur refuſoit pas une nourriture ſubſtantielle & proportionnée à leurs beſoins. Ils ne vivent, pour ainſi dire, que d'emprunt. Le bois même indiſpenſable pour la conſtruction de leurs triſtes demeures, & pour adoucir leur froide température ; ils en ſont redevables aux vents & aux flots de la mer, qui en jettent une grande quantité ſur le rivage : mais ils paient cher cette faveur ; la même cauſe les aſſiège de glaces d'un volume énorme, & couvertes de bêtes fauves, dont ils ont beaucoup de peine à ſe délivrer. Du temps qu'ils ſe gouvernoient eux-mêmes, ils croiſoient ſur l'océan, & s'emparoient de force de ce que la Nature leur refuſoit conſtamment. A préſent, à la merci d'une compagnie de Marchands avides autoriſés par le Gouvernement, à qui on en impoſe, on leur apporte à peine le quart du pain qu'ils conſommeroient dans leur année ; & ils n'en murmurent pas davantage. Tant qu'on les verra auſſi dociles, il eſt probable qu'on ne s'empreſſera pas de réprimer les monopoleurs. Cependant les Inſulaires de la côte du Nord ſe laſſent, dit-on, d'une exiſtence auſſi précaire, & comparent quelquefois leur poſition actuelle à l'état d'indépendance de leurs premiers ancêtres. C'eſt ſur-tout quand il s'agit d'exercer les devoirs de l'hoſpi-

talité, qu'ils regrettent les temps primitifs où leurs moyens d'obliger répondoient toujours au desir qu'ils en avoient. Du moins aujourd'hui leur manière d'offrir met du prix au peu qu'ils donnent. Officieux & bons, ils ne font point attendre un service; & la bonne-foi caractérise leurs moindres procédés. Nés sensibles, quand ils entrent dans une maison, tout le monde a part à leurs caresses. Leur conversation n'est pas plus brillante que gaie. Ils sont trop aisés à persuader, pour qu'on puisse avoir le courage de s'amuser long-temps à leurs dépens. La récréation le plus de leur goût, celle dont ils ne se sont pas encore lassés depuis un temps immémorial, & dont sans doute ils se lasseront moins que jamais par la suite, c'est la lecture réitérée de leurs annales. Il est facile de concevoir qu'ils doivent trouver bien du plaisir à se rappeller les anciennes époques de leur histoire; le souvenir du passé les console du présent, & devroit les faire penser à l'avenir. Le chef de la maison lit le premier; & chaque membre de la famille prend le livre tour-à-tour : on recommence, quand il est achevé. Aussi la plupart des Islandois réciteroient de mémoire toute la suite des évènemens qui intéressent leur patrie. Quelquefois ils chantent des vers dont le sujet est toujours analogue au pays. Il est des refrains qu'on répète en chœur. Mais cette musique ne peut avoir d'attrait que pour les Insulaires. L'oreille superbe d'un étranger familiarisé avec les savans accords des Nations policées de l'Europe, n'y trouveroit aucun charme. Ils connoissent aussi la danse & quelques jeux. Ils réussissent

principalement aux échecs; & le plus mince des campagnards de l'Islande en donneroit des leçons aux plus huppés des citadins de nos Capitales. On remarquera que, parmi les pièces qui composent leurs jeux d'échecs, ils appellent *évêques* ce que nous nommons *fous*. Ils s'adonnent aussi dans leurs fêtes à quelques exercices de corps, tels que la lutte, la course de chevaux, la boule, &c. Ils aimeroient le vin, s'ils pouvoient s'en procurer plus souvent. Les Islandoises, qui fréquentent les places de commerce, appellent *vin de messe*, le verre de vin qu'on leur fait boire pour conclure un marché. Les hommes préfèrent un verre d'eau-de-vie. La débauche (1) n'est pas le vice du plus grand nombre; & le vol est très-rare parmi eux. Quoiqu'ils soient soumis aux loix du Danemarck, on leur permet en plusieurs occasions de recourir au code Islandois, qui leur fut donné jadis par le Roi *Magnus Lagabœter*. On peut leur reprocher d'aimer un peu trop les procès, & d'être tracassiers entr'eux. La hache & la corde sont les deux seuls supplices en usage pour les hommes. Les femmes condamnées à mort sont noyées dans un sac. Il faut leur rendre la justice de dire que les exécutions crimi-

(1) Une chronique, sans doute scandaleuse, prétend que, lors d'une épidémie qui, en 1707, dépeupla toute l'Islande, les filles de l'isle que ce fléau épargna, furent autorisées à se permettre jusqu'à six foiblesses, sans tirer à conséquence. On ajoute que jamais elles n se montrèrent si bonnes patriotes qu'en cette occasion.

nelles ne ſont pas auſſi fréquentes chez eux qu'ailleurs. Seroit-ce parce qu'ils ſont plus pauvres que les autres Peuples ? Peut-être ne ſont-ils devenus chicaneurs que par les efforts qu'ils font pour concilier leurs loix nationales avec celles de la puiſſance étrangère qui les a ſubjugués. Ils ont à cœur leur religion ; mais le zèle qu'ils lui portent dégénère plutôt en ſuperſtition qu'en fanatiſme. On leur reproche le défaut d'induſtrie ; bien loin d'avoir l'eſprit inventif, ils n'ont pas même le talent de perfectionner. Ils font, ni plus ni moins, ce que faiſoient leurs pères, & ce que feront encore leurs enfans, ſi le Gouvernement auquel ils ſont ſoumis n'imagine quelque moyen d'encouragement. Au rude métier de Mars, jadis leur idole, ils préfèrent l'occupation monotone de la pêche, & le ſoin paiſible des troupeaux. La race des Héros eſt éteinte parmi eux, & ne ſeroit pas à regretter, ſi elle n'eut pas été remplacée par des hommes dégénérés & malheureux.

Dans toute l'Iſlande, il n'y a ni villes ni villages. Chaque famille a ſon habitation ſéparée. Les maiſons, petites & baſſes, conſtruites avec de la lave & recouvertes de gazon, ſont abritées derrière les quartiers de rochers qui coupent les plaines en tout ſens. Les fenêtres ſont fermées avec l'épiderme des animaux, en guiſe de carreaux de verre. Sur la côte on rencontre quelques Comptoirs pour le commerce, & quelques édifices publics peu conſidérables. Le voyageur n'a que les Egliſes pour aſyle ; il y paſſe les nuits. Le pain quotidien eſt le poiſſon que les Iſlandoiſes font ſécher. Le beurre

n'y eſt eſtimé que quand il eſt rance. Rarement ſert-on de la viande ſur la table. Ils convertiſſent en gruau une certaine mouſſe qui croît dans le pays. Leur boiſſon eſt du lait aigri ou coupé. Ils cultivent quelques légumes ſans beaucoup de ſuccès; mais la terre ſe refuſe abſolument à la culture des arbres fruitiers. Ils ont d'aſſez bons pâturages, qui exhalent le parfum le plus ſuave. Mais il leur manque une adminiſtration ſage & active pour tirer quelque parti de leur ſol ingrat, qu'il faut ſans ceſſe diſputer aux neiges amoncelées, aux glaces, aux feux ſouterreins & à tous les accidens terribles qui en ſont la ſuite. L'objet le plus important de leur trafic eſt le duvet d'un certain canard ſauvage qu'ils ont le ſecret d'apprivoiſer, & que nous connoiſſons ſous le nom d'édredon. C'eſt le tréſor de l'iſle. Il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit préciſément dans le lieu de la terre le plus âpre & le plus dépourvu des douceurs & des aiſances de la vie, qu'on trouve une des choſes qui caractériſent le mieux la molleſſe & le luxe des habitans de nos grandes villes. La monnoie danoiſe a ſeule cours en Iſlande. Mais les eſpèces en ſont rares; les affaires ſe traitent par échange. Un ſavant d'Allemagne nous apprend qu'autrefois ſes compatriotes aiſés étoient dans l'uſage de troquer quelques-unes de leurs denrées contre les bonnes graces des filles Iſlandoiſes pauvres, mais jolies.

L'air qu'on reſpire en Iſlande eſt pur & ſain. Si les habitans ne jouiſſent pas d'une conſtitution plus forte, c'eſt qu'ils ſe nourriſſent mal; & peut-être auſſi, parce

qu'on fevre les enfans du fein maternel trois jours après la naiffance. On les fait paffer tout de fuite au lait de vache. Les femmes vivent plus long-temps que les hommes; & le nombre de leurs années femble fe multiplier avec celui de leurs enfans. Cet exemple devroit raffurer nos mères de famille qui s'effraient de leur fécondité. Le fcorbut eft la maladie la plus commune en Iflande. Les pêcheurs de profeffion font fujets à de fréquentes attaques de goutte.

S'il n'y a pas d'endroits fur la terre où la Nature fe montre avec un front plus févère; fous ces triftes amas de neiges & de glaces qui fe fuccèdent fans intervalle, il eft doux de voir jaillir des fources d'eaux chaudes avec une profufion qui n'exifte en aucun autre lieu. L'Infulaire galant qui ne rencontre point fur fon chemin de rofes pour en parer le fein de fa belle, lui fait préparer un bain, & lui prouve fon attachement en veillant à fa fanté. Les mariages ne fe font pas toujours par inclination. Par une ancienne loi de l'Ifle, il étoit défendu fous peine de banniffement, à un homme pauvre ou qui n'avoit de quoi vivre que pour lui feul, d'époufer une femme totalement dépourvue de biens. On mettoit auffi les mendians hors d'état de fe reproduire, dans la perfuafion où l'on étoit qu'en fécondant la misère, on multiplioit les crimes. C'eft le prédicant qui fe charge de faire la demande de la fille à fes parens. La cérémonie fe borne à la bénédiction nuptiale qu'on donne aux conjoints, le Dimanche, devant l'autel. Le Pafteur fufpend le fervice divin pour les unir. Un verre d'eau-

de vie qu'on diſtribue aux conviés, eſt preſque le ſeul extraordinaire qui diſtingue un feſtin de noces des repas journaliers. L'eau-de-vie paſſe dans le pays pour être la boiſſon la plus précieuſe après le lait. Mais on ſe dédommage en répétant force chanſons patriotiques compoſées par leurs ancêtres, & dont ils ont du moins conſervé le goût, s'ils ont perdu le talent d'en faire de nouvelles. Il eſt vrai qu'ils ne trouveroient plus de ſujets propres à réveiller leur verve. Ce ſeroit ici le cas de parler de leur amour pour la poéſie & l'hiſtoire, de rappeller leurs *ſagas*, leurs caractères raniques, & ſurtout l'*Edda*, ce code religieux qu'ils ont reçu d'Odin, & qu'ils ont fait paſſer juſqu'à nous. Il ſeroit curieux de rapprocher de nos Troubadours ces fameux *Scaldes* chargés de célébrer les exploits des grands hommes leurs contemporains, & de tranſmettre à la poſtérité les évènemens glorieux de leur patrie. Alors la perſonne d'un Poëte étoit ſacrée. Il exerçoit une ſorte de miniſtère public. Placé au centre de l'armée ou dans le Palais des Souverains, les Scaldes diſtribuoient la louange ou le blâme; & leurs vers étoient autant d'arrêts qui ennobliſſoient ou flétriſſoient à jamais ceux dont le nom s'y trouvoit prononcé. Seuls Hiſtoriens de leur Nation, ils rempliſſoient en même-temps les fonctions de Pontifes & de Législateurs. Que de titres à la conſidération! Souvent même, médiateurs entre les Rois, ils marioient avec art l'olive de la paix aux lauriers de la guerre. Si toutes les Nations avoient eu leurs Scaldes, ou bien, ſi les Scaldes avoient obtenu des autres Peuples l'eſtime dont

dont ils jouiſſoient dans les contrées du Nord, l'Hiſtoire primitive ſeroit mieux connue. Il eſt vrai de dire que ces Poëtes ſeptentrionaux n'aimoient point à peindre la Vérité nue. L'Imagination ſe plaiſoit à lui faire porter ſa brillante livrée. Quelquefois ils ſe voyoient néceſſités à parler par énigmes ou par hyperboles, ſelon le caractère du Prince auprès duquel ils étoient admis. Les Scaldes avoient moins de génie que les Bardes. La difficulté de les entendre leur ôte peut-être beaucoup de leur prix. On doit néanmoins faire cas de ces antiques monumens de littérature nationale, quand bien même ils n'approcheroient pas des poëſies erſes d'Oſſian, écrivain original & ſublime, qu'on ſeroit tenté de placer entre Moïſe & Homère, ſi l'on avoit la témérité d'aſſigner les rangs à ces trois beaux génies! Peut-être les Iſlandois doivent-ils leur attachement excluſif pour leur patrie rude & ſauvage, au plaiſir qu'ils éprouvent en récitant les chants hiſtoriques de leurs Scaldes. Ils ſont inſtruits à fond des plus petits événemens des ſiècles les plus reculés de leurs annales: le bourgeois de nos villes ne ſait pas mieux ce qui ſe paſſe dans le quartier qu'il habite. Quant aux arts libéraux & méchaniques, ceux d'entre eux qu'on fait inſtruire ſe montrent très aptes aux ſciences, & très adroits. Pluſieurs même ſe ſont fait une réputation dans les Univerſités danoiſes. Ils ne poſsèdent pas encore chez eux ces pièces de méchanique propres à meſurer le temps. Mais ils ſuppléent à nos horloges par des ſabliers très juſtes, & par la lumière graduellement prolongée de leurs lampes d'hiver. Aucuns monu-

mens, il eſt vrai, n'atteſtent dans l'Iſle le génie créateur des habitans; mais peut-on ſe livrer à de grands travaux & prétendre à leur donner de l'importance & de la ſolidité, ſur un ſol dont la baſe eſt un volcan? Car le mont Hécla ne doit être conſidéré que comme le plus conſidérable des cratères de l'Iſlande.

L'Iſlandois eſt d'une taille moyenne, mais bien priſe & régulière; il ſemble ſe rendre juſtice en ſe raſant la barbe dont jadis il étoit fier, & qu'il portoit comme un ſigne de la force qui l'a abandonné avec ſon indépendance. L'ancien coſtume Iſlandois n'a ſubi preſqu'aucun changement. Peu élégant, mais propre, il eſt analogue au climat. Par toute l'Iſle les hommes portent ſur la peau une chemiſe, quelquefois une flanelle, & pardeſſus un habit de matelot & de grandes culottes. En voyage, ils mettent encore pardeſſus un manteau *hempa*, qui, comme le reſte de l'habillement, eſt de drap noir qu'ils fabriquent eux-mêmes, & qu'ils appellent wadmel. Mais au nord de l'Iſlande, les habits ſont blancs en été; on les fait de toile. On fait uſage de grands chapeaux à trois cornes; les chauſſures ſont des bas de laine & des ſouliers du pays, c'eſt-à-dire, de cuir de bœuf ou de peau de mouton. Ce ſoulier conſiſte en une pièce quarrée un peu plus large que la longueur du pied, & aſſemblée par les deux extrêmités vers le talon & les orteils; on l'attache par une courroie autour du pied. Cette eſpèce de ſandales, toute unie & ſans talon, eſt très-commode par-tout où le terrein eſt uni. On ne pourroit y trouver le même avantage parmi les rochers & les pierres dont

l'Islande abonde. Mais les Insulaires y sont faits. On a coutume de mettre les enfans en culotte & en veste à neuf ou dix semaines.

L'habit de pêche d'un Islandois, pour être complet, doit consister en un pantalon *leistabraakur*, qui monte très-haut, lequel est fortement lacé au-dessus des hanches; *stackur*, une veste un peu ample, bien fermée autour du col & de la ceinture; *taatiller*, des bas d'une laine grossière, fortement foulée jusqu'à la consistance d'une peau; *sjoeskor*, des souliers-de-mer d'un cuir épais. Les plus pauvres, quand ils vont pêcher, passent tout simplement pardessus leurs habits ordinaires un ample surtout de peau de mouton ou de cuir; pour le conserver, ils le frottent de foie de poisson. De retour chez eux, ils se dépouillent aussi-tôt de ce surtout.

Les femmes ne sont pas toutes très-jolies; il s'en faut. Mais elles paroissent généralement bien faites, ont de belles dents & la peau blanche. Très-sensibles au froid, elles s'habillent comme les hommes en drap noir. Pardessus la chemise, close par une couture qui cache le sein, elles ont une camisole noire, puis une espèce de casaquin lacé pardevant. Les manches étroites & longues, descendent jusqu'au poignet. Les boutons qui en ferment l'ouverture au-dessous du bras, sont d'argent d'un travail très-fin. Chaque bouton est fermé d'une feuille de métal sur laquelle le Futur fait graver son chiffre entrelacé avec celui de sa Prétendue. C'est ordinairement un cadeau que l'amant fait à sa maîtresse. Au haut de la robe est attaché, autour du cou, un petit

collier noir de velours ou de ſoie, large de trois doigts; ſouvent il eſt bordé d'un cordonnet d'or. Le jupon, auſſi de drap noir, deſcend juſqu'au pied. Tout autour & en haut du jupon, la taille eſt priſe par une ceinture de treſſe d'argent, à laquelle eſt attaché le tablier encore de drap noir, garni de boutons travaillés. Pardeſſus cet habillement, les femmes mettent une mante dans le même goût que le manteau des payſans de *Wingaker* en Suède, avec cette différence que ces manteaux ſont plus larges par le bas. Cette mante couvre le cou & les bras juſqu'au poignet, & elle eſt de ſix à huit pouces plus courte que le jupon. De haut en bas elle a un revers d'une étoffe qui reſſemble beaucoup au velours d'Utrecht, & que les Iſlandoiſes ordinairement fabriquent elles-mêmes. Cette robe ample a quelqu'analogie avec celle que portoient les Jéſuites; elle a des manches étroites qui vont preſque juſqu'aux mains. Quelques-unes ſont bordées au bas d'un ruban de velours ou de certaine garniture que celles qui les portent font elles-mêmes, & qui reſſemble à la dentelle. Le tout eſt couſu très-proprement, & a très-bon air. Les dames ou les femmes aiſées portent le long du devant de la mante pluſieurs paires de boucles d'argent preſque toujours dorées, joliment travaillées, & qui ne ſervent que pour l'ornement.

La coëffure des Iſlandoiſes eſt formée de pluſieurs mouchoirs blancs de groſſe toile roulés autour de la tête, & dont l'élévation eſt de deux fois la longueur du viſage. Cet édifice, qui a exactement la forme d'un pain

de sucre haut de trois pieds, est serré sur la tête par un autre mouchoir de soie large de trois ou quatre pouces, qui sert plus à entretenir la chaleur, qu'à ajouter à la parure. Les jeunes filles en général n'ont pas droit de porter cette coëffure avant l'âge nubile. La parure des femmes le jour de leurs noces est singulière. Autour de sa coëffure, la Mariée porte une couronne de vermeil, & au col deux chaînes, dont l'une pend en esclavage sur la poitrine, tandis que l'autre reste sur les épaules. Elles ont une troisième chaîne, au bout de laquelle ordinairement est attaché un cœur qui s'ouvre, & où l'on met du baume ou d'autres parfums. Pendant cette cérémonie, on ne porte point de mante. Les Islandoises portent aussi autour du col une espèce de fichu de soie ou d'indienne qu'elles attachent quelquefois pardevant à la camisole. En un mot, pour avoir une idée exacte de l'habillement d'une Islandoise, il faut jetter les yeux sur le costume des femmes, représenté dans les vieux tableaux & aux portails des Eglises gothiques.

Le luxe & le rang ne changent rien à la forme des habits; mais les matières en sont plus ou moins précieuses. Le drap est plus fin ou plus grossier; & les ornemens de vermeil chez les riches, ne sont que de cuivre chez les pauvres. L'habillement complet de l'une des premières dames de l'Islande, peut coûter jusqu'à 300 rixdales. Un habit d'une femme de la moyenne classe, en y comprenant le chapeau de voyage, la ceinture, la chaîne, les épingles de feuilles d'argent qu'on met dans les cheveux; la tresse de cheveux, les boutons

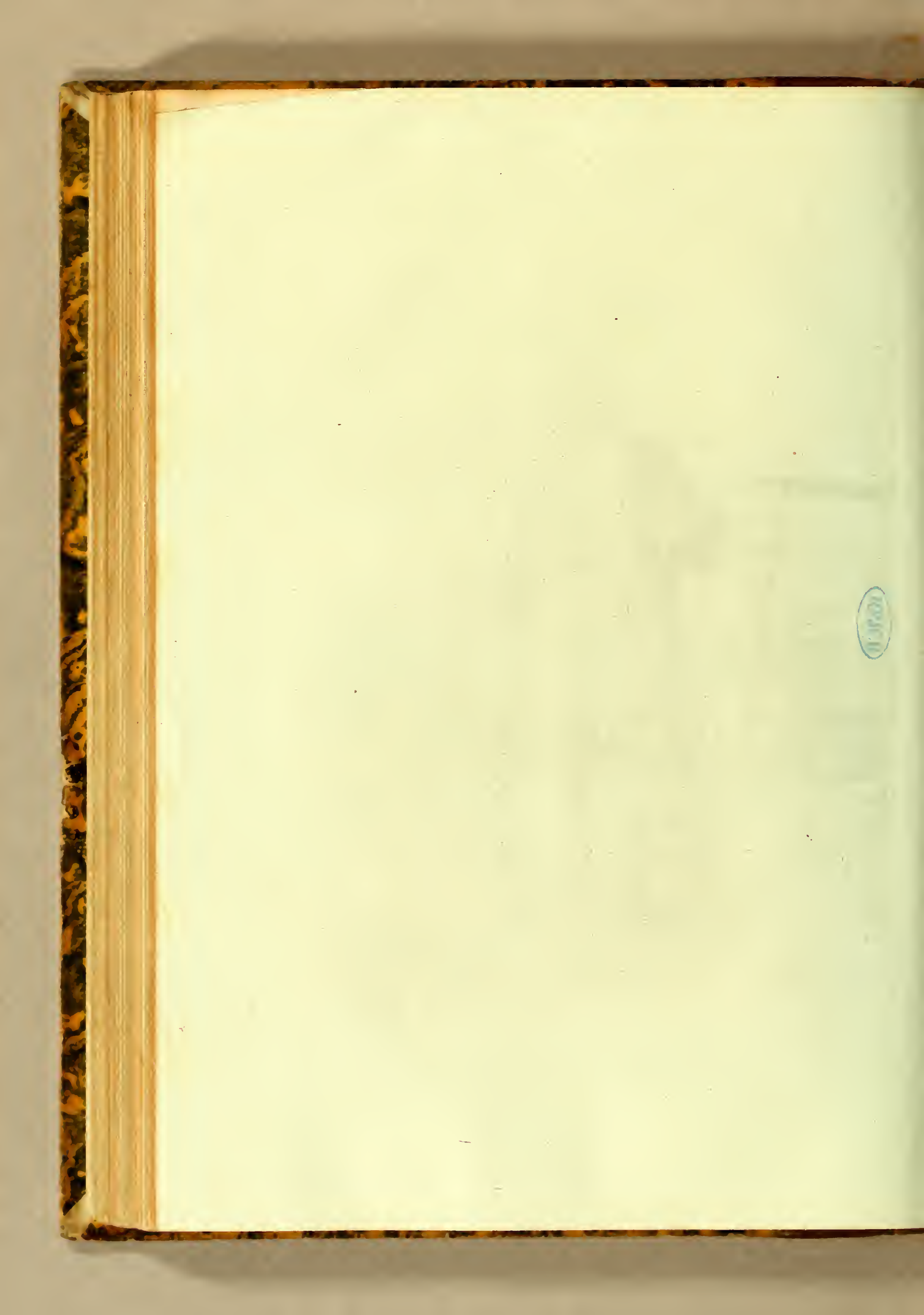
de manches, les gants fourrés, & enfin la toilette dans laquelle on enveloppe toutes ces différentes pièces : tout cela ſe monte ordinairement à 54 *richedalers* ou *rixdales*, c'eſt-à-dire, 54 écus argent de France.

Fin des Mœurs & Coutumes des Iſlandois.



Desrais del. Mixelle sculp.

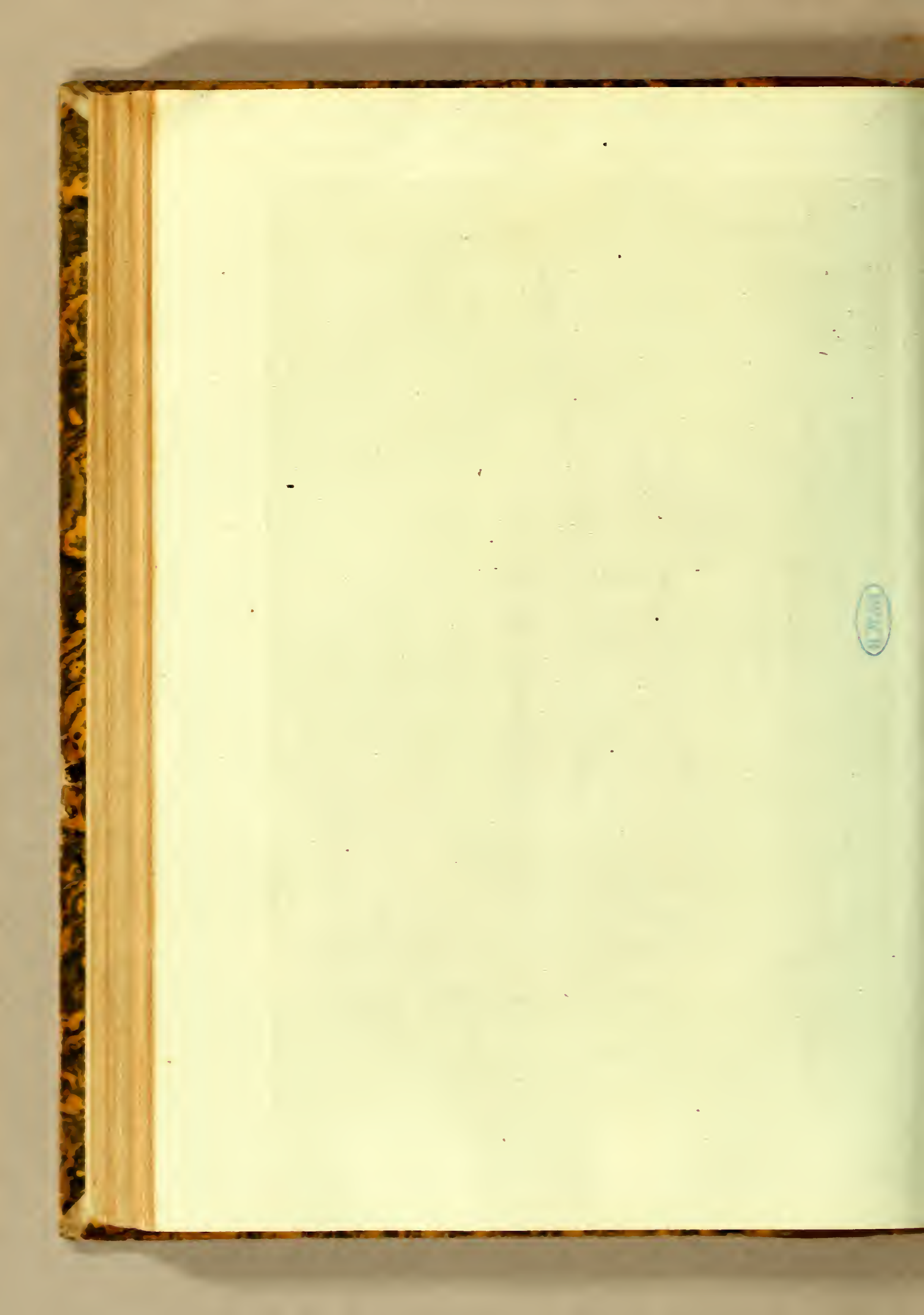
Homme Islandois.





Desrais del. Mixelle sculp.

Femme Islandoise.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR JÈRUSALEM.

LA Paleſtine, dont Jéruſalem eſt la Capitale, fut la patrie des premiers Paſteurs ou Patriarches, Race innocente, dont le culte ſimple & pur, devroit *encore* ſuffire *à l'Homme.*

Mais bientôt il fallut des Loix poſitives aux Hommes devenus plus éclairés & moins ſages qu'Abraham, Iſaac & Jacob. Moïſe parut. Cet homme de génie, ſous la dictée d'une ſainte inſpiration, donna un Code politique & ſacré à ſa Nation. Ses Livres divins immortaliſèrent cette Cité.

La révolution de pluſieurs ſiècles amena un ordre de choſes ineffable, & digne ſans doute de nos reſpects religieux. JESUS naquit & mourut pour ſervir tout à la fois de leçon & d'exemple ; & le Chriſtianiſme, en modifiant le culte Moſaïque, rapprocha les Hommes de cette Loi Naturelle, de laquelle toutes les autres découlent.

Les Enfans d'une autre Religion ſont aujourd'hui les Maîtres de Jéruſalem & de ſon territoire. Ils ſe montrent d'autant plus jaloux de cette propriété, qu'ils ſe croient rentrés dans le patrimoine de leurs premiers

parens, Abraham & Ismaël. Mais que les Arabes & les Turcs sont bien loin d'en avoir conservé les Mœurs! Aux Pasteurs ambulans & amis de l'hospitalité, ont succédé des Pâtres vagabons & rançonnant le pieux Voyageur. Les actes d'amour & de reconnoissance qui constituoient le culte primitif, ont fait place à des pratiques de Sectes plus superstitieuses les unes que les autres.

C'est là qu'on montre encore aujourd'hui l'Arbre heureux, au pied duquel la Vierge s'asseyoit, quand elle cheminoit de Bethléem à la Ville sainte.

C'est là qu'on rencontre la Citerne des Mages, où pendant que leurs montures s'abreuvoient, ils furent frappés de l'apparition subite de l'Etoile miraculeuse qui devoit les guider jusqu'à la Crêche *de Notre-Sauveur*.

Plus loin est la Roche caverneuse où se retiroit Isaïe, ce Prophête courageux, qui gourmandoit les Rois jusque dans leur Palais, & qui mourut victime de la Vérité, après en avoir été l'Apôtre éloquent.

Un peu plus loin est le Tombeau de la belle Rachel, que Jacob n'obtint qu'après 14 années de service.

Hébron, à une plus grande distance, se glorifie de posséder la Grotte sépulchrale d'Abraham, le premier des Chefs de familles nombreuses, dont la puissance paternelle servit de modèle, & peut-être d'origine à la Royauté. Heureuses les Nations dont les Souverains ne seroient que des Patriarches!

Bethléem est sans contredit l'endroit le plus inté-

reſſant des environs de Jéruſalem, non ſeulement par les ſouvenirs auguſtes qu'il rappelle, mais encore par la fraternité touchante des Chrétiens de diverſes Communions qui habitent ce lieu ſanctifié ! Leur intérêt néceſſite cette bonne intelligence. Harcelés journellement par les Arabes des Villages circonvoiſins, leur force n'eſt que dans leur union.

Hors de l'enceinte de Bethléem, eſt un payſage tout-à-fait digne du ſiècle Patriarchal. On l'appelle la *Grotte des Paſteurs*. Les pâturages les plus aromatiques en font toute la richeſſe. Les Bergers d'alentour y conduiſent leurs troupeaux, & y renouvellent encore tous les jours les ſcènes champêtres du temps d'Abraham & à la naiſſance de Jeſus. Une circonſtance précieuſe pour la Religion Chrétienne, c'eſt que le berceau de ſon Légiſlateur fut entouré de Paſteurs innocens, de Paſtourelles naïves, admis à lui rendre hommage avant les Princes de la terre. Que ne devoit-on pas attendre de ſi doux préſages ? Et puiſque de paiſibles Paſteurs ont été inſtruits les premiers de la *bonne nouvelle* qui devoit ramener les Mœurs & la Félicité parmi les Hommes, le divin Réformateur né à Bethléem, ſemble avoir voulu nous faire entendre que les Hommes ne redeviendront heureux & bons, que quand ils auront recouvré la ſimplicité & l'innocence du ſiécle paſtoral.

La vie agricole n'y fleurit pas en proportion de la fertilité du ſol. Les Pâtres Arabes qui l'habitent, ſont trop turbulens, pour ſe livrer aux occupations ſéden-

taires du Laboureur, & trop vindicatifs entr'eux, pour épargner la petite récolte de leurs ennemis.

Les abeilles se plaisent beaucoup sous ce climat aimé de la Nature & négligé par les Hommes. Leurs essaims y fourmillent; ensorte qu'avec un peu de soin, cette terre heureuse réaliseroit les peintures *que nous en ont laissé les Prophêtes*; on y verroit couler des ruisseaux de lait & de miel.

C'est dans ces beaux lieux que le Roi Salomon avoit ses Jardins & un Palais de plaisance que possède aujourd'hui le Grand-Seigneur. Quatre Soldats Turcs remplissent de fumée de tabac le Château & les Bosquets, asyle des chastes amours de la tendre Sunamite. On lit sur la porte d'entrée, ces deux versets du Cantique des Cantiques, écrits en Arabe :

L'EPOUX.

Mon Epouse est comme un Jardin interdit à tout autre qu'à moi. C'est un Eden riche en toutes sortes de fruits.

L'EPOUSE.

Eh bien! que mon Bien-Aimé entre dans son Jardin, & qu'il goûte du fruit de ses plans! (1)

(1) Extrait du Cantique des Cantiques, ou Epithalame de Salomon, scène Patriarchale, traduite de nouveau par le Berger Sylvain, T. 1. d'un Recueil choisi d'Idylles, par une Société de Gens de Lettres, *in*-8°., chez Royez.

Jérusalem, dont on fait remonter la fondation jusqu'à Melchisedech, n'est aujourd'hui que l'ouvrage de l'Empereur Adrien. Jadis peuplée, dit-on, d'un million d'habitans, elle en compte à peine 15000 maintenant. 10000 Turcs; 4000 Chrétiens de toutes sectes: le nombre des Juifs n'y monte pas à mille têtes. Une Mosquée y remplace le fameux Temple de Salomon; & le Palais de Pilate sert de Maison au Gouverneur Musulman.

Un Santon qui sçait à peine lire, mais qui connoît la valeur d'une piastre, habite à présent la Prison taillée dans le roc vif, attenant les murailles de Jérusalem où Jérémie fit ses belles lamentations.

La Vallée de Josaphat, où, selon Joël, tous les Hommes à la fin du Monde, doivent ressusciter pour y attendre le Jugement suprême de Dieu, est aujourd'hui un Vallon délicieux.

Pour suppléer au défaut de Monumens effacés par le temps, ou détruits par la rivalité des Sectes Religieuses, près du Mont des Oliviers, est un petit Bourg, où l'on s'acquittoit, il y quelques années, d'une cérémonie commémorative de l'entrée solemnelle de J. C. dans Jérusalem. Le P. Gardien des Religieux de Sion, se rendoit processionnellement à Betphagé. Deux Moines à qui il imposoit les mains, se détachoient pour aller quérir une ânesse. Ce quadrupède à longues oreilles arrivoit. Le R. P. G., en habits pontificaux, montoit dessus, entouré de ses Religieux, en chappes de brocard. Le Peuple accompagnoit ce cortége, en

chantant dévotement des Hymnes analogues à la circonſtance, tenant des palmes à la main, & jonchant le chemin de branchages verds, & ſouvent de leurs propres manteaux.

Jéruſalem eſt bien telle qu'Adrien la fit rebâtir ; mais les lieux conſacrés par les ſcènes diverſes *de la Paſſion*, ont changé de face.

Adrien, *en haine* du Chriſtianiſme, en voulut profaner le berceau. C'eſt ce qui le porta à faire dreſſer un ſimulacre de Vénus, à l'endroit même où l'on avoit planté la Croix *de Jeſus-Chriſt.*

On béatifia la Princeſſe pieuſe qui purgea le Calvaire des impuretés dont on l'avoit ſouillé à deſſein. Ce moment de triomphe pour la Religion nouvellement établie, en cimenta les fondemens, & lui en aſſûra la durée que le temps ſemble avoir confirmé juſqu'à préſent.

Qu'il eſt triſte cependant pour les dévôts Pélerins, de ne pouvoir viſiter le Tombeau de J. C., ſans en avoir obtenu, à prix d'argent, la permiſſion des deux Janiſſaires qui le gardent ! Qu'il eſt douloureux que la foi des Croiſés ne ſe ſoit pas conſervée aſſez vive pour ſe maintenir dans le petit Royaume qu'ils avoient fondé dans Jéruſalem, à la pointe de leur épée !

Il n'eſt pas moins fâcheux d'entendre les Chrétiens

(1) Voyez l'article *Aphrodite*, au ſecond volume de nos *Tableaux de la Fable*, *in-12.*, avec Figures. Paris, chez M Pavard, Editeur.

raſſemblés autour du Sépulchre de leur commun Légiſlateur, ſe traiter réciproquement de ſchiſmatiques, & former diverſes Communions, qui ont chacune leur Liturgie particulière. Le but de toute *Religion* n'eſt-il pas de reſſerrer les *liens* de fraternité parmi les Hommes?

Quoi qu'il en ſoit, les Catholiques qui ne ſont pas les plus forts en nombre à Jéruſalem, pourroient envier aux Grecs le cérémonial que ceux-ci obſervent à la célébration de leur mariage. Nous le rapporterons pour donner une idée des Mœurs du pays; car les Grecs forment la Secte la plus nombreuſe des Chrétiens de la Capitale de la Paleſtine.

Les deux Amans (l'Amour, parmi les Grecs, fait de plus de mariages que l'intérêt) ſe pourvoient d'abord pluſieurs Parreins & Marreines, qui atteſtent publiquement les diſpoſitions de leurs cœurs, & qui leur épargnent l'embarras de faire eux-mêmes à haute voix l'aveu de leurs ſentimens réciproques.

Le Papas ou le Paſteur célèbrant, aſſûré de leur mutuel conſentement, garanti par le témoignage de ceux qui les mènent à l'Autel, poſe ſur la tête des Conjoints une couronne de branches de vignes entrelacée de fleurs & nouée avec des rubans. Puis il paſſe au doigt de l'Epoux un anneau d'or, & un anneau d'argent au doigt de l'Epouſe. Il remue autour de leurs doigts, ces anneaux conſacrés, comme pour s'aſsûrer s'ils ne les bleſſent pas. Les Parreins & les Marreines répètent le même eſſai. On fait faire enſuite aux nouveaux mariés, deux tours en rond dans l'Egliſe.

Pendant cette double tournée, celui qui préside au cérémonial de la Fête, tient la couronne élevée de trois pouces au-dessus de leurs têtes, comme pour éprouver si le joug qu'on leur impose n'est pas au-delà de leurs forces. Le Papas trempe du pain dans du vin; & après en avoir mangé un morceau, il le donne à partager entre les deux Epoux & leurs Pareins & Mareines; Puis il les conduit jusqu'à la porte du Temple, en leur disant :

L'anneau conjugal ne blesse le doigt de l'un ni de l'autre. Le joug de l'Hymenée ne pèse sur la tête de l'un ni de l'autre. Allez en paix vous rassasier à la même table & vous enivrer à la même coupe; puisque vous paroissez destinés par la Nature, à vivre désormais l'un avec l'autre & l'un pour l'autre.

Au sortir de l'Eglise, l'Epousée se promène à pas lents, & pendant une heure, dans les principaux quartiers de Jérusalem. Sa marche est annoncée par le bruit des tambours & le son des haut-bois. Sa Famille la conduit enfin à la maison de son Epoux, presque sur le seuil de la chambre nuptiale. Elle s'y assied au milieu de ses compagnes en cercle devant elle; la têt couverte d'un voile, elle attend, (& n'attend pas long-temps), que son Epoux ardent vienne lui-même, d'une main tremblante, lever ce voile, qu'il donne aux jeunes filles présentes. Celles-ci s'en retournent aussi-tôt en le déchirant; & la porte de l'appartement se ferme jusqu'au lendemain.

L'habillement des Femmes à Jérusalem, tient du

Coſtume Grec & de celui des Juifs avant leur diſperſion.

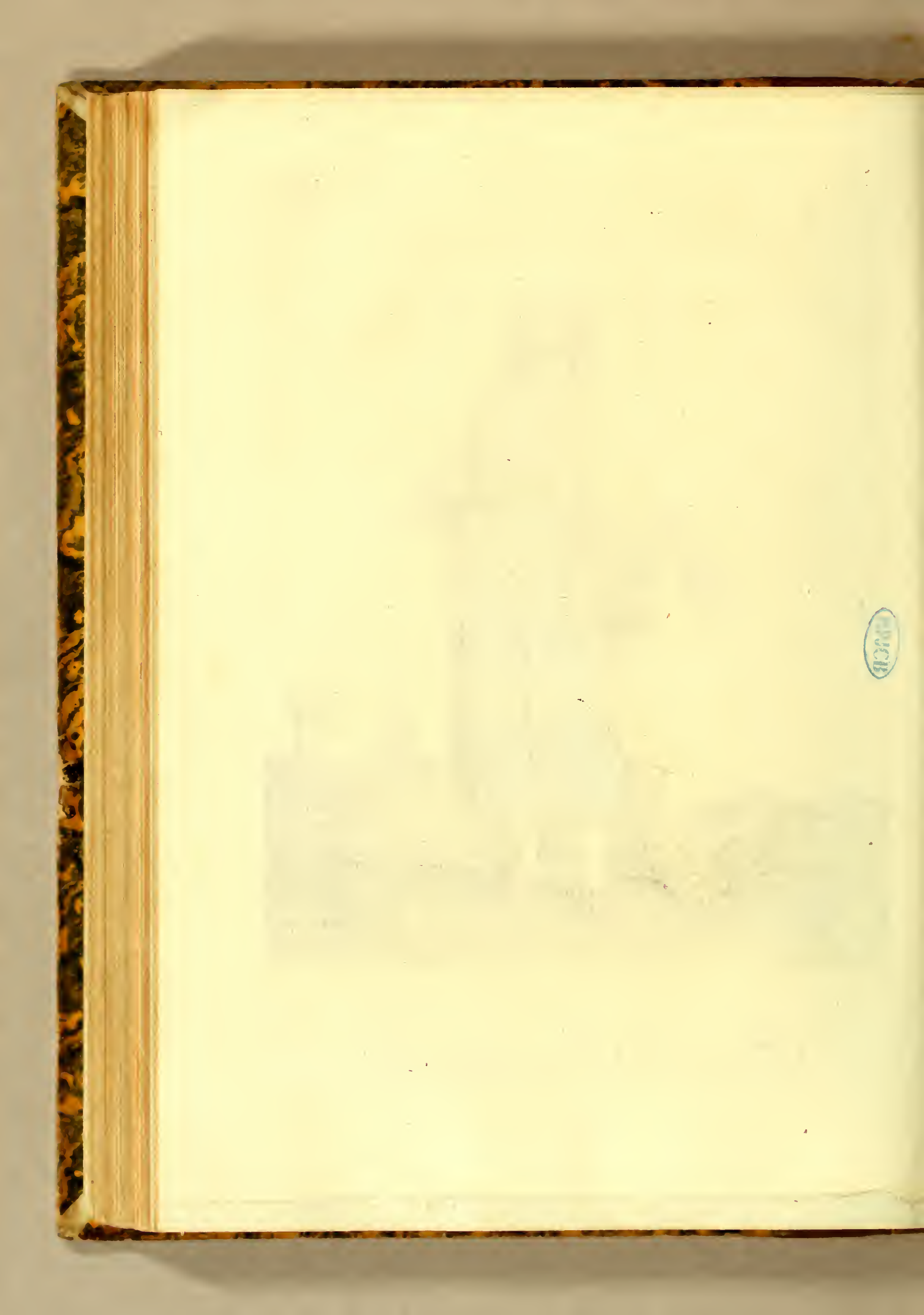
En Paleſtine, on voit preſqu'à découvert, les Femmes mariées.

Une longue draperie fait l'habillement général.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur Jéruſalem.



Femme de Jerusalem



MŒURS
ET COUTUMES
DES KALLMOUKS.

LA Grande Tartarie, placée ſous le plus beau climat de l'Univers, renferme trois grandes Peuplades : les Tartares proprement dits, les Moungales, & les Kallmouks. Ces derniers ſe ſubdiviſent en trois grandes races. Les Coſchotes, habitans du Tangut; les Torgauts, errans entre le Wolga & la Jaïck, près d'Aſtracan ; & les Dſongares. Cette Tribu eſt la plus puiſſante des trois. C'eſt dans cette branche que réſide le Contaiſch, ou le Grand Kan de tous les Kallmouks.

Toute cette Nation eſt nomade, & doit peut-être ſon indépendance à ce genre de vie. Un Peuple qui ſe trouve bien par-tout, & qui n'a que des tentes pour maiſons, laiſſe peu de priſe ſur lui. Il échappe d'autant plus aiſément aux armes d'un voiſin ambitieux, qu'il peut emporter toutes ſes richeſſes avec lui. Des Hommes caſaniers tiennent à leurs foyers, s'y attachent & conſentent aſſez volontiers à perdre quelques-uns de leurs droits pour conſerver le toît où ils ſont nés. Les Kallmouks n'ont point de patrie, mais ils jouiſſent de leur Liberté. Les Dſongares pouvoient ſéjourner dans des Villes : la petite Bukarie en eſt pleine; & cette Province eſt à eux : mais ils préférent de vivre ſous des tentes, qu'ils

dreſſent ordinairement le long de la rivière d'Ila, & par-tout où la ſaiſon & leurs affaires l'exigent.

Ils ont l'ame aguerrie ; mais la manie des conquêtes ne les poſsède pas. Si la Ruſſie & la Perſe, le Grand Turc & l'Empereur de la Chine ne trouvoient pas leur intérêt à les affoiblir les uns par les autres, en provoquant des diſſenſions inteſtines, les Kallmouks ſeroient peut-être le plus pacifique des Peuples de la Terre. La température & le ſol de cette partie de l'Aſie qu'ils fréquentent, les portent à une vie douce & tranquille ; pour peu qu'ils vouluſſent s'adonner aux travaux des champs, peu d'hommes ſur le Globe, ſeroient plus heureux ; ſi les biens de la Nature dans toute ſon énergie, ſuffiſent au bonheur.

Ils ſont preſque tous paſteurs, & vivent de leurs troupeaux, dont ils donnent la dixme à leur Chef. Ils ne font que très-peu de Commerce avec les Etrangers ; & connoiſſent à peine la voie des échanges entr'eux. C'eſt peut-être pour cela qu'ils ont conſervé toute la bonne foi des temps primitifs. On peut voyager chez eux, en toute ſécurité. Ils repouſſent l'injure ; mais jamais ils n'attaquent.

La Cour du Grand Kan conſiſte en un aſſemblage de tentes de couleurs diverſes & de toute forme. Cet enſemble offre un ſpectacle beaucoup plus agréable, & non moins impoſant que l'aſpect d'un amas immenſe de maiſons entaſſées les unes près des autres. On peut braver les rigueurs de l'hiver le plus rude ſous ces tentes, faites de toiles de coton, très-fortes & de fabrique Chi-

noiſe. Ils les couvrent de feutre, pendant la ſaiſon des frimats.

Le Serail du Grand Kan a quelque choſe de plus recherché. Il eſt conſtruit en bois. Mais ces eſpèces de petits boudoirs portatifs, ſe démontent en un clin-d'œil, & peuvent ſe charger ſur des chariots, quand la Horde ſe met en marche.

Lors d'une expédition, les Kallmouks ſont très-bien armés & très-adroits. Ils ne combattent jamais qu'à cheval. Ce qui fait qu'ils ſe ſervent tous de la lance. La dextérité & la bravoure leur tiennent lieu de tactique. Peu d'entr'eux portent des ſabres. Ils ont de grands arcs. La pointe des flèches eſt fort large & fort tranchante. Ils ſe ſervent auſſi d'arquebuſes, au moins de ſix pieds en hauteur. Ils tirent à une diſtance de plus de 300 braſſes.

Les Kallmouks ſont d'une taille moyenne ; mais rien de plus robuſte que leur conſtitution phyſique. La tête large, nez plat, teint olivâtre, œil noir, grandes oreilles, barbe claire, cheveux durs : ils les coupent entièrement, à l'exception d'une touffe au haut de la tête, qui leur tombe ſur le dos, & qu'ils laiſſent croître. Les Femmes ont les traits moins groſſiers ; mais preſque toutes ſont de la taille la plus avantageuſe.

Les Hommes portent des (1) chemiſes & des haut-de-chauſſes de coton, quelquefois de peaux de mouton, & toujours fort larges. Dans les Provinces du midi, ils ſuppriment la chemiſe en été, & ſe contentent d'une

(1) Dans le genre de celles que les Ruſſes appellent Kitaïka.

eſpèce de pourpoint de peau de mouton, ſans manches, dont ils mettent la toiſon en dehors. Dans les Provinces ſeptentrionales, ils paſſent ce pourpoint par-deſſus la chemiſe. En hiver, ils portent ſous cet habillement, une peliſſe de peau de mouton, qui deſcend juſqu'au gras de la jambe, & dont les manches ſont ſi longues, qu'il faut les trouſſer, pour ſe ſervir du bras. Ils ſe couvrent la tête d'un petit bonnet rond, orné communément d'une houppe de ſoie ou de crins d'un beau rouge, qui eſt leur couleur favorite, & garni d'un bord de fourrures. Leurs bottes ſont extrêmement groſſières & larges, & les incommodent beaucoup en marchant. Les Femmes ſont habillées à-peu-près dans le même goût.

Chaque Horde, quand elle eſt ſur pied pour une expédition, fait porter en tête ſon Enſeigne. C'eſt un morceau de cette étoffe, connue ſous le nom de Kitaïka, d'une aulne en quarré, arboré au haut d'une lance de 12 pieds de long. Les Kallmouks tracent ſur cette bannière, la figure de quelqu'animal, comme d'un chameau, d'un cheval, d'une vache; & au-deſſus, le nom de la Tribu, dont cette figure eſt l'hyéroglyphe.

Chaque Tribu ſe diviſe en Races, & chaque Race en familles. Les aînés de chaque branche, & les plus âgés des différentes Races, forment le Conſeil National, préſidé par le Grand Kan. Rien de plus naturel que ce régime politique; c'eſt la ſouche de tous les Gouvernemens, nés les uns des autres, & rentrant les uns dans les autres, pour l'avantage plus ou moins grand des

Hommes en ſociété. Mais les Hommes n'ont pas gagné, en s'éloignant de la conſtitution des Kallmouks.

Le luxe, le croiroit-t-on, les a déjà gagnés. Leurs Chefs ſe paſſeroient plutôt de chemiſes, que d'une robe écarlate pour les jours d'apparat. Les Femmes de ces *Murſes* (1) ne ſe trouveroient pas bien parées, ſi cet ajuſtement leur manquoit. Les ſimples particuliers, pour peu qu'ils ſoient à leur aiſe, affectent auſſi de porter des robes d'un gros drap rouge. Ce goût eſt général dans tout le nord de l'Aſie.

Les dégrés de parenté ne ſont guère conſultés dans les Mariages Kallmouks. Un Tartare de cette Horde ne prend en conſidération que l'âge. Pourvu qu'une Femme ſoit jeune, elle eſt ſon fait ; fût-elle ſa Sœur ! fût-il même ſon père ! A-t elle paſſé ſa trentième année ? on penſe à lui donner une ſeconde compagne ; & ainſi de ſuite, tant que le Mari a des beſoins & des forces. Cette multiplicité d'Epouſes entraîne peu d'inconvéniens. Un Kallmouk les garde toutes ; toutes ſont néceſſaires à l'entretien de ſon ménage, à l'éducation de ſes enfans, & à la garde des troupeaux. Seul maître dans ſa tente, la ſubordination la plus paiſible s'établit autour de lui. La Femme de quarante ans qui a eu ſon tour, ne voit pas de mauvais œil celle de vingt ; & l'Epouſe de vingt ans ménage celle de quarante, dont elle doit un jour ſubir la deſtinée.

Comme les Kallmouks ſont extrêmement jaloux du ſang dont ils ſortent, une Femme qui s'abandonneroit

(1) C'eſt le nom du Chef d'une Tribu.

à plusieurs Hommes, seroit en butte au mépris de tous ses parens; & l'on ne feroit aucun cas de sa progéniture.

Un Kallmouk, Père de famille, est un Dieu au milieu de ses Enfans. On lui porte un respect qui tient du culte. A sa mort, plusieurs jours sont consacrés aux larmes. On sacrifie ce qu'on a de plus précieux pour honorer ses funérailles; & tous les ans, la piété filiale se fait un devoir sacré d'aller rendre à son Tombeau, un hommage commémoratif.

On remarquera que ces Mœurs, qui rappellent celles des Patriarches, ne fleurissent que chez les Kallmouks idolâtres. Ceux qui ont embrassé le Mahométisme, ont une physionomie morale tout-à-fait dégradée. Ce sont pour la plûpart, des brigands adonnés à la crapule & à la débauche. Et c'est contr'eux que nos Dsongares sont presque toujours en guerre.

Il est une petite Peuplade de Kallmouks, confinés au milieu de vastes landes, & communiquant peu avec le reste de leurs compatriotes. Leurs habitations ambulantes avoisinent ce canton de la Tartarie, où des Russes découvrirent plusieurs Villes abandonnées, & dans quelques maisons, quantité de rouleaux écrits en caractères inconnus jusqu'à présent.

Cette Horde a des coutumes qui lui sont particulières. Nous n'en rapporterons qu'une. Elle est remarquable. Ils possèdent un Livre épais & de forme d'atlas, qui paroît leur servir tout-à-la-fois de Code & de Rituel. Un vieillard en a la garde; & quand il meurt, on s'assemble pour lui nommer un successeur. Veut-on

faire la Paix, ou la Guerre ? le gros *in-folio* ou son Gardien est consulté. Il apporte le Livre au milieu de la Nation convoquée. Il l'ouvre, y lit quelques lignes, le renferme, le donne à baiser aux principaux assistans, & prononce. Est-on malade ? le Vieillard porte son Livre dans la tente du moribond, qui expire ou revient en santé, en touchant dessus. Aucun Voyageur n'a pu encore déchiffrer cet *in-folio*, dont on ne donne pas volontiers communication. Mais il faut que ce qu'il renferme soit de la dernière importance, puisqu'il tient lieu d'Oracle & de Loix. Cet usage mériteroit d'être approfondi & médité. Qu'on nous permette de rapprocher ici un passage du *Livre de tous les âges*, ou *du Pibrac moderne* (1).

« Il existe une (2) Nation, (que nous appellons » barbare), qui possède une coutume digne de devenir » celle de toutes les Nations. Ce Peuple a des Chefs ; » mais ils ne s'asseyent jamais sur le Trône, occupé » en tout temps, par le Livre de la Loi. Quatre » Vieillards éprouvés en sont les Gardiens, mais jamais » les Interprêtes. Faut-il négocier un Traité, percevoir » un nouvel Impôt, &c. ? on consulte ce Livre, aussi

(1) N°. XXV. Chapitre des Rois, pag. 49 & 50 de l'Edition de Paris, 12°. fig., chez Cailleau, rue Galande avec approbation.

(2) Les Voyageurs la désignent sous le nom de *Scyk*. Ce Peuple de Lahor & de Kachemire, est le plus vertueux de tout l'Indostan.

» ſacré que la perſonne de nos Rois. Ce Prince muet, » n'en eſt pas moins abſolu. Ce ſage Recueil, compoſé » de toutes les lumières du Peuple aſſemblé à cet effet, » & d'après ſon conſentement, lui ſert véritablement de » Roi, & prévient toutes ces révolutions funeſtes, » cauſées par le trepas, la minorité, les paſſions, » l'imbécillité, &c. du Monarque.

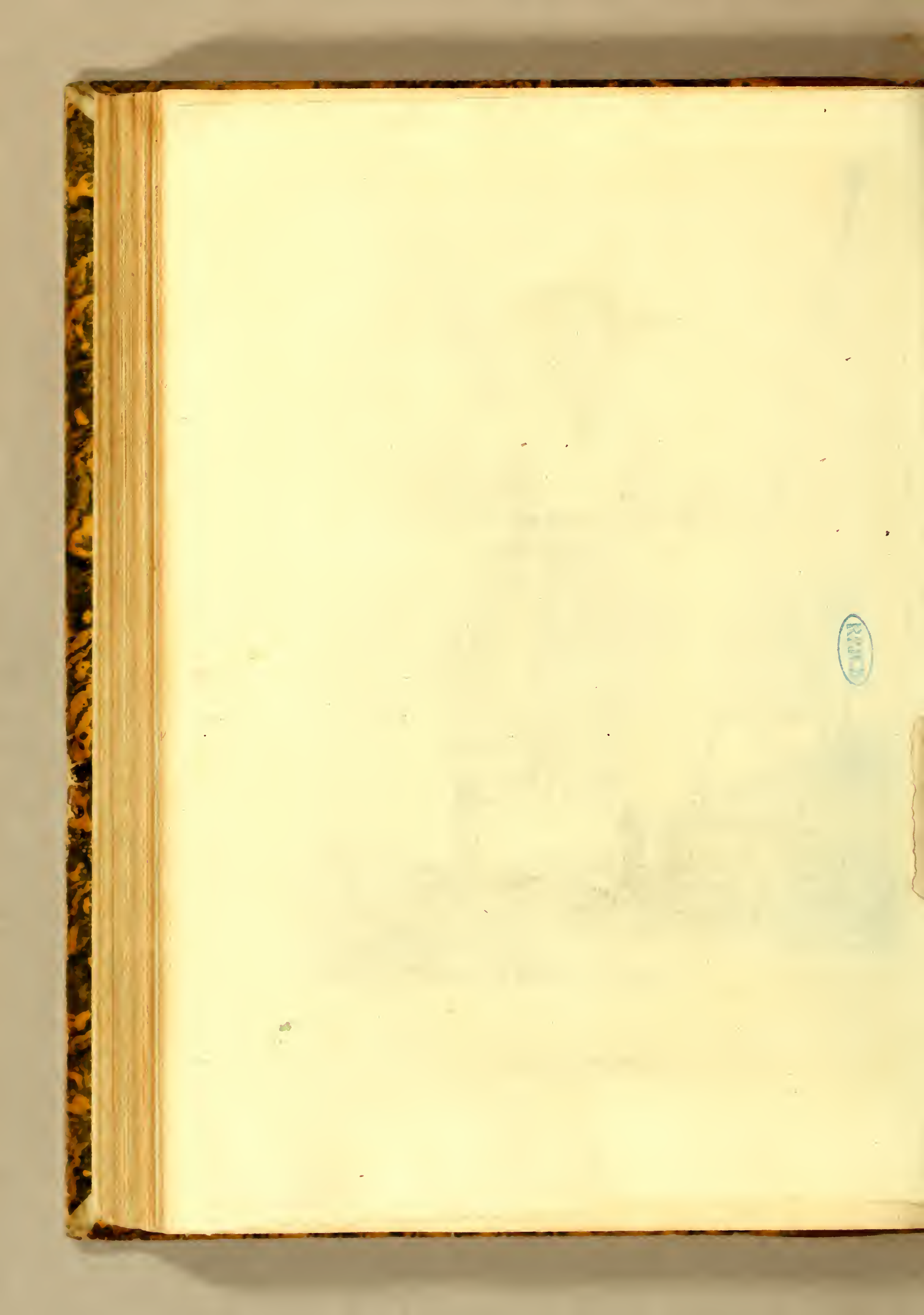
Mais revenons aux Dſonges, & terminons leur article par faire mention de leur Calendrier. Ils comptent leurs ſemaines, en commençant par le Samedi, & finiſſant par le Vendredi, qu'ils appellent *Adine* ou *Tzumeh*, c'eſt-à-dire, jour d'Aſſemblée. Ils regardent le Mercredi comme le plus malheureux jour de la Semaine. Le Calendrier des Kallmouks & des Moungales, eſt de douze années lunaires, dont chacune a ſon nom particulier dans l'ordre qui ſuit :

1 *La Souris.*	7 *Le Cheval.*
2 *La Vache.*	8 *La Brebis.*
3 *Le Tigre.*	9 *La Guenon.*
4 *Le Lièvre.*	10 *La Poule.*
5 *Le Crocodile.*	11 *Le Chien.*
6 *Le Serpent.*	12 *Le Porc.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Kallmouks.

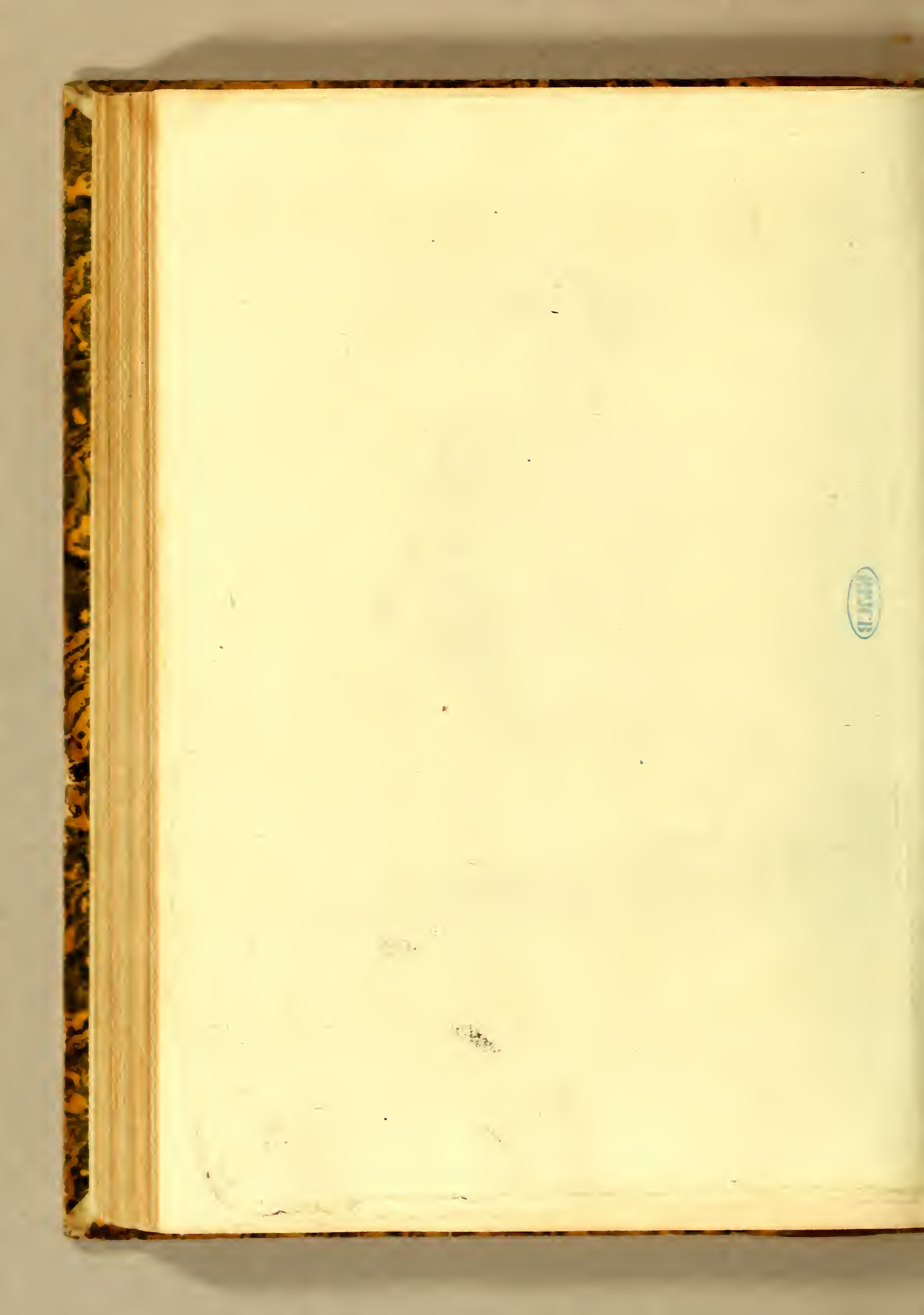


Calmouck





Espagnols de chily





MŒURS
ET COUTUMES
DES KASCHTARS,
OU
TATARS KASTCHINTZ.

Le ſoin que les vivans prennent des morts n'eſt pas tout-à-fait en pure perte. Les pyramides d'Egypte, qui n'étoient probablement que des tombeaux, nous ont laiſſé du Peuple qui les éleva une bien plus juſte idée que celle qu'en donne l'Hiſtoire ancienne. Ainſi que les habitans modernes des bords du Nil, la race Tatare, dont nous donnons une eſquiſſe dans cet article, occupe un territoire peu conſidérable, mais chargé d'antiques monumens funèbres qui atteſtent en même-temps l'induſtrie de ſes ancêtres & la dégradation qu'ont ſubi leurs neveux. Les Katſchintz, épars de temps immémorial depuis l'Abazan juſqu'au Katſcha, rivières qui ſe jettent dans le Yeniſéi, dont ils fréquentent la rive gauche, végètent au milieu de quantité de vieilles tombes travaillées avec art, & remplies d'ouvrages de différens métaux; ce qui ſuppoſe l'exploitation des mines : la

métallurgie & une civiliſation bien plus avancée que celle qu'on remarque chez cette Horde, étrangère aujourd'hui aux tréſors qu'elle poſſède ſans ſavoir comment. Les hommes ſont dans l'uſage de reſpecter tout ce qu'ils ignorent. Auſſi ce ne ſont pas les Katſchintz qui ont violé l'aſyle des morts. D'ailleurs, la tradition établie entr'eux que ces tombeaux renferment la dépouille de leurs pères, les leur rend ſacrés. Les Ruſſes, qui n'avoient pas les mêmes motifs de retenue, ont cédé à la curioſité & peut-être à l'eſpoir du gain. Ils ont fouillé par-tout & retiré beaucoup de richeſſes conſiſtant en effets plus ou moins précieux, & conſervés plus ou moins bien : tels que des marteaux de guerre, des piques, des flèches, de petites idoles, des urnes, des vaſes, des braſſelets, des pendans d'oreilles; le tout fabriqué en or, en argent, en fer, ou en cuivre. A côté des ſquelettes humains étoient des crânes de chevaux. Des colonnes, des obéliſques & des ſtatues un peu plus qu'ébauchées, ſont les ornemens extérieurs de ces tombeaux. Le contraſte entre ces monumens & les hommes qui en ſont entourés, a ſervi à étayer le ſyſtême ingénieux de pluſieurs Savans modernes qui ont cru devoir tranſporter au Nord le berceau des ſciences & des arts, qu'on avoit placé avant eux dans l'Orient. Rien ne répugne en effet à croire que le flambeau du génie fait le tour du globe, à l'exemple du ſoleil, qui, dans ſa courſe annuelle, gratifie ſucceſſivement de ſa préſence toutes les contrées de la terre. Quoi qu'il en ſoit, les mœurs actuelles des Katſchintz ſont peu propres à éclaircir cette hypothèſe.

Sinon

Sinon abrutis, du moins bruts, leur conſtitution politique a tous les caractères d'un Peuple qui ſort de la barbarie ou qui y rentre. Diviſés en ſix grandes familles notables, chacune de ces ſix Aïmaki eſt préſidée par l'Ancien de la famille, & relève de la Chancellerie de la Woyewodie de Ktaſnoyarsk, & paie un tribut en fourrures, à raiſon d'environ 1000 arcs. La petite ville d'Abakan eſt l'endroit où cette taxe eſt perçue. La Couronne Ruſſe leur fait diſtribuer un petit préſent, en échange de leur contribution.

Leur idiôme eſt Tartaro-Mongol; & leur extérieur ne dément pas la ſouche d'où ils ſortent, & dont ils ont conſervé une partie des mœurs & du langage. Leur caractère habituel eſt d'être gais & par ſuite bavards, par conſéquent menteurs. Le vin & la débauche ſont leurs divinités de choix, & auxquelles ils ne refuſent aucun ſacrifice. On ne voit point parmi eux de voleurs ni de brigands, peut-être parce qu'ils ſont trop pareſſeux. Mais ils y ſuppléent par leur mauvaiſe foi. Nomades en tout temps, leurs cabanes d'hiver ne diffèrent de celles d'été, qu'en ce qu'elles ſont couvertes de feutre au lieu de la ſimple écorce de bouleau, cuite. Les meubles ſont conformes à l'habitation. Quelques-uns d'entr'eux s'adonnent à la culture de l'orge & du bled ſarraſin de Sibirie, pour ſe faire du gruau. Mais la chaſſe & l'éducation des troupeaux eſt l'occupation principale du plus grand nombre. Ils feroient plus riches, ſi leur domaine avoit plus d'étendue, & pouvoit nourrir une plus grande quantité de bétail. Leurs beſtiaux ne ſont jamais abrités,

D

& ne s'en portent pas plus mal. Il faut espérer que la méthode de faire parquer les troupeaux en toutes saisons, se pratiquera dans peu ailleurs encore que chez eux, & sous un climat beaucoup moins rude. Nous rougirons bientôt sans doute d'avoir été, malgré nos lumières, si long-temps à abandonner le sentier obscur de la routine, pour suivre la ligne droite du bon sens.

Dans ce pays, on a la coutume de pourfendre fort en avant les narines des chevaux.

Les femmes filent la laine & la fibre de l'ortie, font de la toile, du drap & des couvertures de feutre. Elles se chargent aussi de coudre les habits de leurs maris, occupation qui leur est bien plus convenable qu'aux hommes.

Chez les Katschintz, les repas ne sont pas réglés. L'appétit seul, & non l'heure, appelle à table. Les mets, mal choisis, sont encore plus mal apprêtés.

Tout le monde, jusqu'aux enfans, fume sans relâche du tabac chinois dans de petites pipes chinoises. Une gorgée de tabac & un verre d'eau-de-vie ébauchent les mariages & en facilitent merveilleusement la demande. C'est le vin du marché. Une fille à marier coûte de cinq à cinquante pièces de bétail. Il faut qu'elle soit une Vénus pour monter jusqu'à cent pièces. Au défaut de troupeaux, l'acquéreur peut s'obliger à garder ceux du père de la femme qu'il aime. Mais cet arrangement n'est pas tout-à-fait sans inconvéniens. Pendant les trois ou les cinq années de service convenues, s'il se présente un prétendant plus riche, le prétendu plus pauvre se

voit enlever sa future par un rapt tacitement consenti. Il faut qu'il se contente de quelque dédommagement. Si la femme pour laquelle on se résout à servir meurt avant le terme du servage, la sœur doit la remplacer; mais l'amant perd tout, si sa maîtresse est fille unique.

On peut épouser autant de femmes qu'on peut en acheter & en nourrir. Mais l'usage ordinaire est de se borner au nombre quatre.

La noce se passe en repas, en danses & en courses à cheval. On y chante aussi en s'accompagnant d'un certain instrument qu'on nomme *yailtaga*, espèce de luth, propre à cette Nation; c'est une boîte large de trois pouces, longue de quatre pieds; la partie supérieure est ouverte & garnie de six cordes de fil d'archal; on en joue avec les deux mains. Cet instrument peut rendre le dessus & la base.

Le mariage terminé, il n'est plus permis au beau-père & à sa bru de se voir; quand le hasard les fait se rencontrer, celle-ci se prosterne pour se cacher le visage. Un mari mécontent renvoie sa femme à sa famille & garde les enfans; & tout est dit.

Une femme en couche est impure pendant quinze jours; & pendant trois jours, quand elle a ses infirmités périodiques.

L'enfant nouveau-né reçoit un nom du premier qui le lui donne.

La petite vérole fait de grands ravages dans ce canton; l'autre y est assez commune.

On a remarqué que l'époque où les filles de ce pays

deviennent nubiles, eſt marquée par une eſpèce de folie ou de fureur qui dure pluſieurs jours.

Les morts ſont enterrés tout habillés & ſans cercueils; mais on les couvre de planches à la manière des Mahométans, afin que la terre ne puiſſe les toucher. On jette quelques menus meubles dans la foſſe; & ſur la tombe on dépoſe une taſſe à boire, qu'on retrouve au bout de l'année révolue, quand on vient faire commémoration du défunt; & alors elle ſert à tous les aſſiſtans. On y boit des liqueurs fortes qui changent cette cérémonie lugubre en l'une des fêtes les plus gaies du canton.

On remarquera à ce ſujet que tous les Peuples, civiliſés ou non, regardent la mort avec aſſez de ſang-froid. Soit que l'habitude les ait familiariſés avec ce terrible ſpectacle; ſoit qu'en voyant ceux d'entre nous qui ceſſent de vivre, on ſente davantage le plaiſir de continuer à vivre; preſque toujours, preſque par-tout, une cérémonie funèbre commence par des ſanglots, finit par des éclats. Les vieillards ſont même ceux qui ſe dérident les premiers; plus l'exemple les approche, moins ils paroiſſent en être frappés.

Le paganiſme des Schamans eſt la ſeule religion des Tatars Katſchintz; les Miſſionnaires de Lama, ni ceux de Mahomet, ni même ceux du Chriſt, n'ont pu encore les convertir. Ils appellent leurs idoles *Tous;* leurs Prêtres Magiciens, & leurs Prêtreſſes Magiciennes, ſe nomment Kamno. Les uns & les autres ſe ſervent de petits tambours magiques en forme de timbales; leur habillement ſe diſtingue par quantité d'idoles faites de

lames de fer, &c. Leurs bonnets pour l'ordinaire ſont garnis d'un bord de peau de linx, & décorés d'un paquet de plumes de hibou.

Les hommes de cette Nation ſe coſtument à la mode Tatare. Leurs vêtemens ſont faits de gros drap fabriqué par leurs femmes, ou de drap plus fin qu'ils achètent, ou de peaux. Leurs habits de deſſous ſont de quelque étoffe légère. Les chemiſes, peu communes chez eux, ſont tiſſues de toile d'ortie. Ils ne ſe laiſſent croître qu'une barbe peu épaiſſe. De la chevelure qui couvre la partie poſtérieure de la tête, les jeunes gens font une treſſe qui prend dans la nuque. Les autres cheveux flottent autour de la tête, avec beaucoup de déſordre. En été, ils portent des chapeaux de feutre, rabattus & non colorés; en hiver, ils mettent des bonnets de pelice ou des capuces.

Les femmes Katſchintzes portent des haut-de-chauſſe & des bottes ou bottines en forme de bas de peau, ornés de broderies. Leur habit de deſſous eſt long, & ſe fait d'une toile mince de coton de la Chine, ou de quelqu'étoffe de ſoie. L'habit de deſſus a une eſpèce de taille & des pans bien longs; juſte & ſerré au corps, il ſe croiſe & ſe couvre pardevant. Les habits de cérémonie ſont joliment travaillés; ils ont les bords garnis de pelleterie fine, ou d'une étoffe de couleur différente de celle de la robe. Elles mettent leurs cheveux en deux grandes treſſes qui deſcendent ſur le ſein. Aux oreilles ſont ſuſpendus différens anneaux ou de petits cordons. La coëffure conſiſte en un bonnet applati garni d'un

bord de fourrure bourré & fort ſaillant. Lorſqu'elles ne mettent que l'habit de deſſous, qui eſt leſte & aſſez négligé, elles ſe couvrent le cou & la gorge avec un grillage de perles de verre, eſpèce de collier.

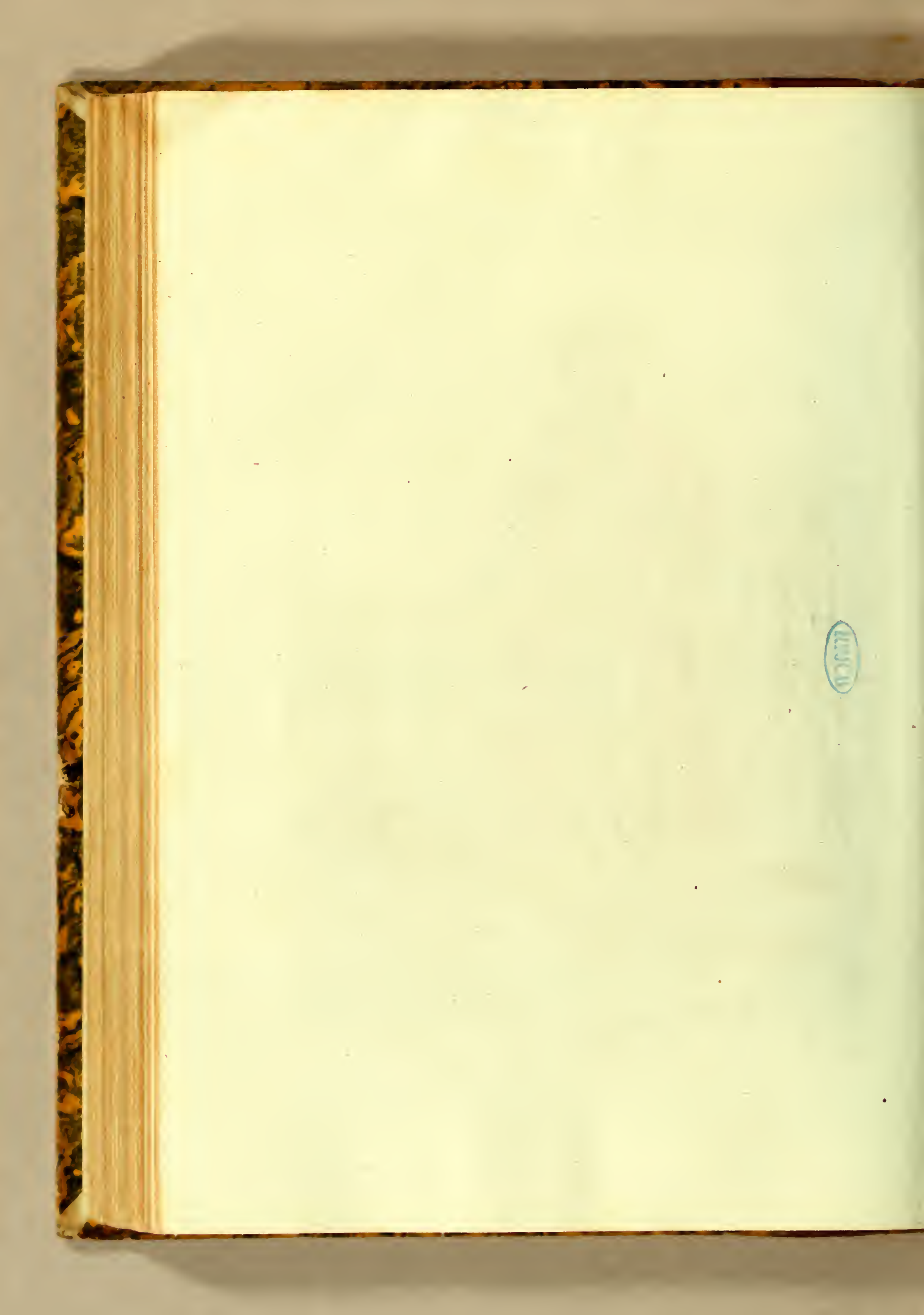
Les filles ont toujours un plus grand nombre de treſſes que les femmes mariées; pour l'ordinaire, elles en portent neuf ornées de rubans. Les filles de bonne maiſon paſſent une ceinture autour de l'habit de deſſous. Celui de deſſus reſte ouvert, afin que l'on puiſſe voir le premier, auſſi-bien que les bas brodés faits en forme de bottes; & en ce cas, l'habit de deſſus n'a pas les pans bien longs; il eſt communément de ſoie ou de quelque autre étoffe légère. Mais, en général, la Nation des Katſchintz eſt ſi mal-propre, que, malgré ſes prétentions, elle ne paroît jamais bien miſe.

Fin des Mœurs & Coutumes des Katſchintz.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

Femme Tatare de Katchin.





Desrais del.

Mixelle sculp

fille Katschin.





MŒURS
ET COUTUMES
DES KARAKASSES.

. . . .
Au retour du printemps, quand l'aurore brillante
Annonçoit du Soleil la pompe renaiſſante,
Tous les Peuples épars ſur le ſommet des monts
Adreſſoient un Cantique à ſes premiers rayons,
Et célébroient en chœur l'époux de la Nature.
Soleil! à ton flambeau tout s'anime & s'épure;
Ame de l'Univers, ſans doute les mortels
Te devoient honorer de leurs premiers Autels;
De tes propres bienfaits tu reçus les prémices.....

Extrait d'un Poëme moral ſur Dieu.

CETTE eſquiſſe de la Religion primitive des hommes peut encore trouver ſon application chez la petite peuplade dont nous allons dire un mot. Apparentés aux Samoyèds & ſoumis à la Ruſſie, les Karakaſſes mènent une vie nomade le long de la Taſſewa, rivière de Sibirie. Les plus pauvres de tous les habitans de la terre, en hyver, ils ne vivent que de chaſſe; des racines & quelques poiſſons ſont leur nourriture d'été. Ils reſtent à peine trois jours révolus à la même place; & ſans le ſervice de quelques rennes, dont pluſieurs d'entr'eux ſont poſſeſſeurs, ils ſeroient les plus miſérables de toutes les

créatures humaines. Ce qui les diſtingue des Peuples dont ils ſont voiſins, & de ceux d'où ils ſortent, c'eſt le culte aſſidu & excluſif qu'ils rendent au Soleil. Plus opiniâtres que les Sibiriakes, ils n'ont du Chrétien que le baptême, qu'ils n'oſèrent refuſer de la part du Souverain. Mais on ne put achever leur converſion. Cette tentative ne fut cependant pas tout-à-fait infructueuſe. Ils crurent pouvoir pallier toutes choſes, en renonçant à leurs idoles & en ſe paſſant de Prêtres. Mais rien ne les détacha de la grande Divinité, jadis objet principal, aujourd'hui unique, de leurs ferventes adorations. Et en effet, quel être dans l'immenſité des êtres plus capable de captiver l'admiration, & d'appeller les hommages d'un Peuple ſimple, que l'Aſtre qui préſide au jour & qui féconde la terre ? On peut concevoir l'indifférence des citadins pour le plus brillant phénomène du Ciel : empriſonnés dans l'enceinte étroite de hautes murailles, & entraînés hors d'eux-mêmes dans un tourbillon d'affaires renaiſſantes, il eſt poſſible qu'ils perdent de vue le Soleil. Mais une peuplade, vivant toujours à découvert ſur un ſol vaſte & monotone, n'a point d'autre ſpectacle que celui des grandes révolutions de la Nature, qui ſont à-peu-près les mêmes chaque année, mais qui offrent pourtant des aſpects divers chaque jour de l'année. Il faut avouer que le culte religieux des Karakaſſes eſt auſſi ſublime que ce qui en fait l'objet. N'ayant de Dieu que le Soleil, ils croient que le Temple le plus digne de cette Divinité eſt l'Univers entier. Et en conſéquence, les plus hautes montagnes en deviennent les Autels. Ils

ne ſe raſſemblent point pour lui adreſſer en chœur des hymnes & des invocations. Chacun d'eux prie à part & pour ſoi, & n'exprime ſes vœux que par des ſoupirs ardens. Quand le matin un Karakaſſe part pour la chaſſe, il ſalue le Soleil & lui demande la rencontre d'un ours & la victoire, afin de lui faire un ſacrifice de la tête & du cœur du quadrupède ; s'il a été exaucé, il poſe ſon offrande ſur une patère d'écorce d'arbre, la ſoulève & l'expoſe aux rayons du Soleil ; alors, il prononce une oraiſon courte, mais fervente, & ſe nourrit de la chair conſacrée. Il ſeroit à deſirer que toutes les ſuperſtitions religieuſes fuſſent auſſi innocentes que celle des Karakaſſes. Guidés par le même ſentiment de reconnoiſſance, ils ont auſſi une ſingulière vénération pour les lieux élevés peuplés de gibier, & les fleuves profonds bien poiſſonneux. Ils ne s'en approchent jamais, ſans s'incliner reſpectueuſement devant eux, & ſans leur offrir du tabac, un lambeau de pelice, ou une branche d'arbre.

Il n'y a pas long-temps qu'ils enterrent leurs morts. Jadis ils abandonnoient les cadavres ſur des arbres, la tête tournée vers le lever du Soleil; on brûloit le corps des notables du canton.

Les habits des Karakaſſes ſont faits de différentes peaux ou pelleteries, à la façon des Samoyèds. Au lieu de mettre des bas, ils entortillent les pieds & les jambes avec des bandes d'écorce d'arbre. (*lonicera pyrenaica*, Linn.) En hyver ils portent des capuches fourrées ; en été les hommes marchent tête nue.

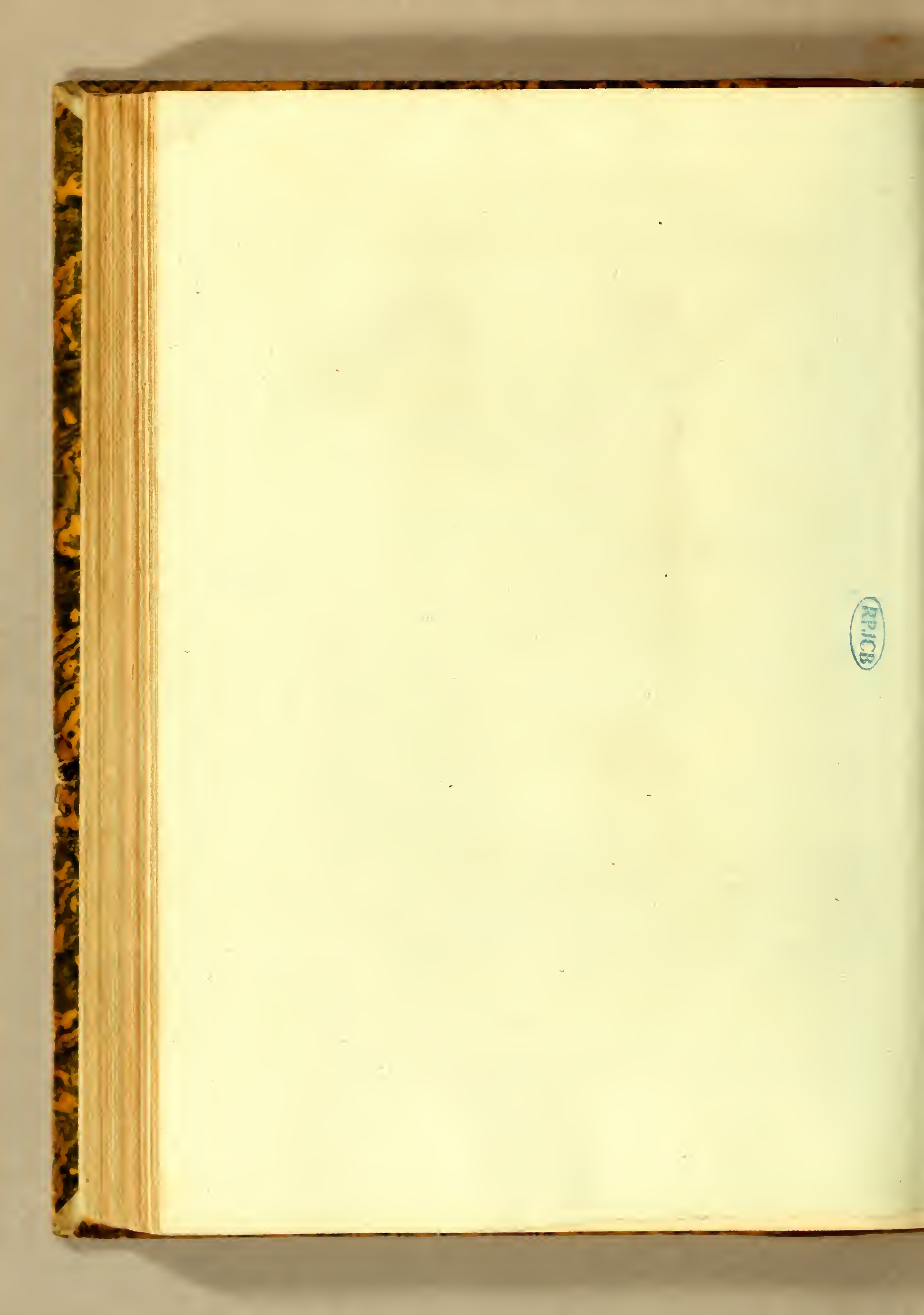
Ce qui mérite quelqu'attention dans le coſtume des femmes, c'eſt leurs petits chapeaux, tiſſus de roſeaux & joliment travaillés; elles leur donnent différentes formes plus élégantes les unes que les autres.

Fin des Mœurs & Coutumes des Karakaſſes.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

Karakasse.


RP.ICB



MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DES ISLES KOUSIENNES.

LE Japon & le Kamtſchatka ſont ſéparés par un eſpace de mer où l'on rencontre quantité d'iſles dont on ne connoît encore qu'une vingtaine ſous le nom de *Kouſiennes* ou *Kouriliennes.* Les plus grandes, les ſeules qui ne ſoient pas déſertes, diffèrent entr'elles par les productions autant que par le caractère des habitans. Les Inſulaires les plus ſeptentrionaux ont quelqu'affinité avec les Kamtſchadales, & ſemblent reconnoître la domination Ruſſe : mais ils ſont ſi éloignés de la Métropole, & ils inſpirent ſi peu d'intérêt, qu'ils s'acquittent de leurs impoſitions avec beaucoup d'inexactitude, ſans qu'on s'en montre beaucoup jaloux. Ils font eux-mêmes le dénombrement des tributaires ; & en 1766 ils ne déclarèrent que deux cents ſoixante mâles. Ce cadaſtre qui varie à chaque paiement, ne peut ſervir d'échelle pour juger de leur population.

Les Inſulaires les plus méridionaux relèvent des Japonois dont ils ſe rapprochent déjà par les mœurs, la figure & le langage. Ils forment la moyenne partie de

cet Archipel, & la plus déliée ou plutôt la moins brute. Ils ſont humains & hoſpitaliers, & mettent beaucoup de probité dans le petit trafic qu'ils ont avec le Japon. Ils échangent l'huile de leurs baleines, leurs fourrures & la plume des aigles de leurs montagnes, contre de la vaiſſelle, du bois vernis, des ſabres, des marmites, du tabac, des étoffes & autres objets de luxe. Tant qu'ils ſont heureux dans leurs entrepriſes, ils ne s'en dégoûtent point. Mais au premier revers, le courage les abandonne, & le ſuicide eſt leur reſſource. C'eſt celle des lâches ou des Héros; Antoine fit par foibleſſe ce que Brutus fit par vertu. La vieilleſſe, qui joue un ſi triſte rôle chez les Nations policées, eſt l'objet de la vénération particulière des Kouriliens. Un étranger obtient tous leurs égards. Mais ils réſervent toute leur affection pour l'intérieur de leurs familles. Dans leurs viſites réciproques, il règne une cordialité tout-à-fait touchante. On ne ſait qu'imaginer pour bien recevoir ſes hôtes. Les femmes ſe parent, les hommes ſe mettent ſous les armes. Du plus loin qu'on s'apperçoit, on ſe ſalue en ployant les genoux; puis on s'embraſſe, & l'on ſe prodigue des baiſers ſouvent humides de larmes. Après ces premières effuſions de la ſenſibilité, on ſe raconte, debout, ſes aventures reſpectives. Le récit en eſt ſouvent prolixe, comme ceux du bon Homère. Mais l'attention ſe ſoutient juſqu'au bout; & une curioſité indiſcrète ou inſultante n'en eſt jamais le motif; à la fin de ces diſcours d'une ſimplicité rare & précieuſe, on ſe trouve lié d'une amitié qui dure autant que la vie. Pendant ce temps, les

femmes s'occupent d'un repas peu ragoûtant, mais assaisonné par des chansons & des historiettes qui font beaucoup rire, jamais cependant avec le secours de la calomnie. Malheur à celui qui voudroit en imposer, & blesser la vérité pour amuser davantage. Tout se passe sans tumulte. Dans le feu même de la gaieté, il ne leur échappe rien de contraire à l'honnêteté. En quittant la table, les convives sont aussi réservés qu'en s'y plaçant.

Presque toujours on enlève la femme qu'on veut épouser; & l'hymen ne fait que glaner après l'amour dans le champ du plaisir. Mais l'infidélité conjugale est une affaire grave. L'adultère a le choix d'un accommodement dispendieux ou d'un cartel. Les deux champions ne peuvent se porter plus de trois coups chacun.

Les Kouriliennes ont presque toujours des couches laborieuses. La sage-femme donne un nom au nouveau-né, & tout est dit. Apparemment que chez ce Peuple, on doit payer uniquement de sa personne. En ce pays, pour être homme, il suffit d'exister; & la naissance est le seul acte nécessaire pour constater les droits attachés au titre d'homme.

Les Kouriliens enterrent leurs morts en été. En hyver, ils se contentent de couvrir le cadavre sous un monceau de neige.

Ils sont païens : leurs idoles qu'ils appellent *yougouts*, sont des poupées composées de coupeaux de bois joints ensemble, & configurés fort ingénieusement : elles ont une place particulière dans les cabanes.

Les Kouriliens, proprement dits, ſont petits, ont le viſage rond, un peu applati, les cheveux noirs, & beaucoup de barbe. Leur corps eſt tout velu. L'habillement des Inſulaires ſeptentrionaux reſſemble beaucoup, pour la forme, à celui des Toungouſes; il eſt fait de peaux de cignes & autres oiſeaux aquatiques, de peaux de chiens de mer & autres animaux marins. Ils coupent leurs cheveux près de la tête, & portent des chapeaux tiſſus de roſeaux. Les méridionaux aiment à avoir beaucoup de barbe. Ils laiſſent leur chevelure dans toute ſa longueur. Nous n'adopterons pas ſans doute la mode qu'ils ont de ſe colorer les lèvres d'une teinte de noir. Les habits de ces derniers ſont à la chinoiſe, longs, & de toile de coton ou d'étoffes de ſoie; tantôt auſſi de ventres d'oiſeaux aquatiques, tantôt de pelleteries. Un ſabre du Japon eſt ſuſpendu à une ceinture qu'on porte pardeſſus l'habit. Les hauts-de-chauſſes ne ſont point d'uſage parmi eux.

Les femmes s'habillent à-peu-près comme les hommes, ſi ce n'eſt qu'elles ſe coupent les cheveux ſur le front, pour n'en point être incommodées; elles ſe colorent les lèvres, à l'exemple des hommes, mais d'un noir beaucoup plus foncé. Hommes & femmes ſe font coudre différentes figures noires au viſage, ſur les mains & aux bras. Ils aiment tant les modes étrangères, qu'en les combinant avec leur coſtume national, il en réſulte une figure tout-à-fait groteſque. Ils aiment beaucoup la diverſité des couleurs; mais ils ne montrent pas le même goût pour la propreté.

Fin des Mœurs & Coutumes des Kouriliens.



Desrais del.

Mixelle sculp.

femme Kourilienne.





Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Kourilien.





MŒURS ET COUTUMES DES KORAIKS.

LES Koraiks, qui doivent leur nom au quadrupède (1) utile, aux ſoins duquel ils bornent toute leur induſtrie, occupent la partie la plus ſeptentrionale du Kamtſchatka, pays marécageux, couvert de roches ſauvages & dégarni de forêts. Le rapport des habitans de cette rude contrée, avec les Inſulaires de l'océan oriental, & avec les Peuples ſeptentrionaux de l'Amérique au-deçà du golfe Penſchinskoï, peut faire raiſonnablement conjecturer que l'ancien & le nouveau Monde ſe touchent en cette partie, ou bien n'ont été que ſéparés l'un de l'autre par quelque grande révolution du globe. C'eſt aux Savans de Ruſſie, qui nous ont fait part de cette obſervation importante, à nous la confirmer par de nouvelles découvertes. C'eſt par eux que nous apprendrons, enfin, la véritable poſition de la terre que nous habitons. Les Naturels ne ſauroient nous en rien dire. Indifférens à toutes ces queſtions curieuſes, occupés à diſputer leur exiſtence journalière ſur un climat qui leur refuſe tout,

(1) Koraiks ou Koryaks ſignifie un renne.

il leur importe peu d'être Afiatiques ou Américains. L'éducation de leurs troupeaux leur femble préférable à la leur propre. Ne pouvant donc interroger leur tradition orale ou écrite, puifque ni l'une ni l'autre n'exiftent; il faut étudier leur caractère, leurs habitudes, leur organifation. Ces preuves muettes n'en font que plus authentiques. Leur dialecte tient beaucoup de celui en ufage parmi leurs voifins les Infulaires orientaux.

Cette Nation, qui paroît n'être pas plus populeufe que celle des Kamtfchadales, ne connoiffoit point de maître, avant que les Ruffes foient parvenus jufqu'à elle. Le nombre plus ou moins grand des troupeaux mettoit feul quelque diftinction parmi les propriétaires. Mais fi le plus riche avoit le droit de tuer une plus grande quantité de rennes, il n'avoit pas celui d'écrafer fon voifin plus pauvre que lui. Cette peuplade fe divife encore aujourd'hui en deux Etats oppofés l'un à l'autre, d'après leur manière de vivre; & la différence d'occupations a rendu étrangers & ennemis des frères iffus de la même fouche. Les Koraiks ambulans ne fympathifent pas du tout avec les Koraiks fédentaires. Ces derniers ont les mœurs beaucoup plus douces. Ils occupent la partie méridionale du pays, & fréquentent les Kamtfchadales, dont ils ont pris les ufages & même l'habillement national. Mais les femmes Koraikes n'ont pas encore renoncé à la coutume de fe coudre au vifage des lignes & de s'y peindre d'autres figures. Ils font plus actifs & plus laborieux que leurs voifins, avec lefquels ils fraternifent tant en tout autre chofe. Ils ne font pas

d'une société aussi agréable; mais on peut compter davantage sur leur amitié. Ils accueillent les étrangers, & ne les forcent point à prendre plus de nourriture que le corps n'en peut contenir. Mais ils tiennent leurs cabanes à un degré de chaleur tel, que les femmes y restent toutes nues.

Les Koraiks ambulans sont tous chasseurs & mènent une vie dure. Ils pourroient trouver pour leur nourriture un grand secours dans le lait de leurs rennes; mais ils n'en font point du tout usage, & ils ne se résolvent à tuer ce quadrupède, que dans des cas extraordinaires. Ils ne se repaissent de sa chair, que quand cet animal meurt de maladie. Ils vivent ordinairement de tout gibier quelconque, & de racines ou fruits sauvages que les femmes ramassent, quand ils ont faim. La décoction du champignon enivrant, les anime & soutient leur courage ou plutôt leur férocité. Ils sont extrêmement redoutables, même pour leurs compatriotes sédentaires. La massue, la lance & l'arc sont leurs armes. Les plus déterminés se contentent d'un bâton durci. Toute leur tactique consiste à fondre sur leur ennemi à l'improviste; d'autant plus entreprenans & téméraires, qu'ils n'attachent à la fuite aucune idée de honte & de déshonneur. Le sort des femmes parmi eux est bien triste; & ils leur font payer cher dans la suite les petites galanteries qu'ils leur ont prodiguées avant de s'unir. Un Koraik a ordinairement autant d'épouses qu'il a de divisions dans son troupeau. Chaque femme préside à un troupeau particulier, & répond sur sa tête de la moindre

A la naiſſance des enfans, ce ſont les vieilles femmes du village qui viennent lui donner un nom, comme dans nos contes des Fées.

Les langes & le berceau ſont des meubles inconnus dans la cabane d'un Koraik. La mère porte continuellement ſon nourriſſon juſqu'à l'âge de trois ans. A peine les enfans peuvent-ils marcher, qu'on leur donne pluſieurs rennes en toute propriété. Il ne faut pas s'étonner s'ils deviennent dans peu d'excellens paſteurs.

Les Koraiks ſédentaires, ainſi que les nomades, ſont dans l'uſage de brûler leurs morts. Ils ſont idolâtres de la ſecte Schamane.

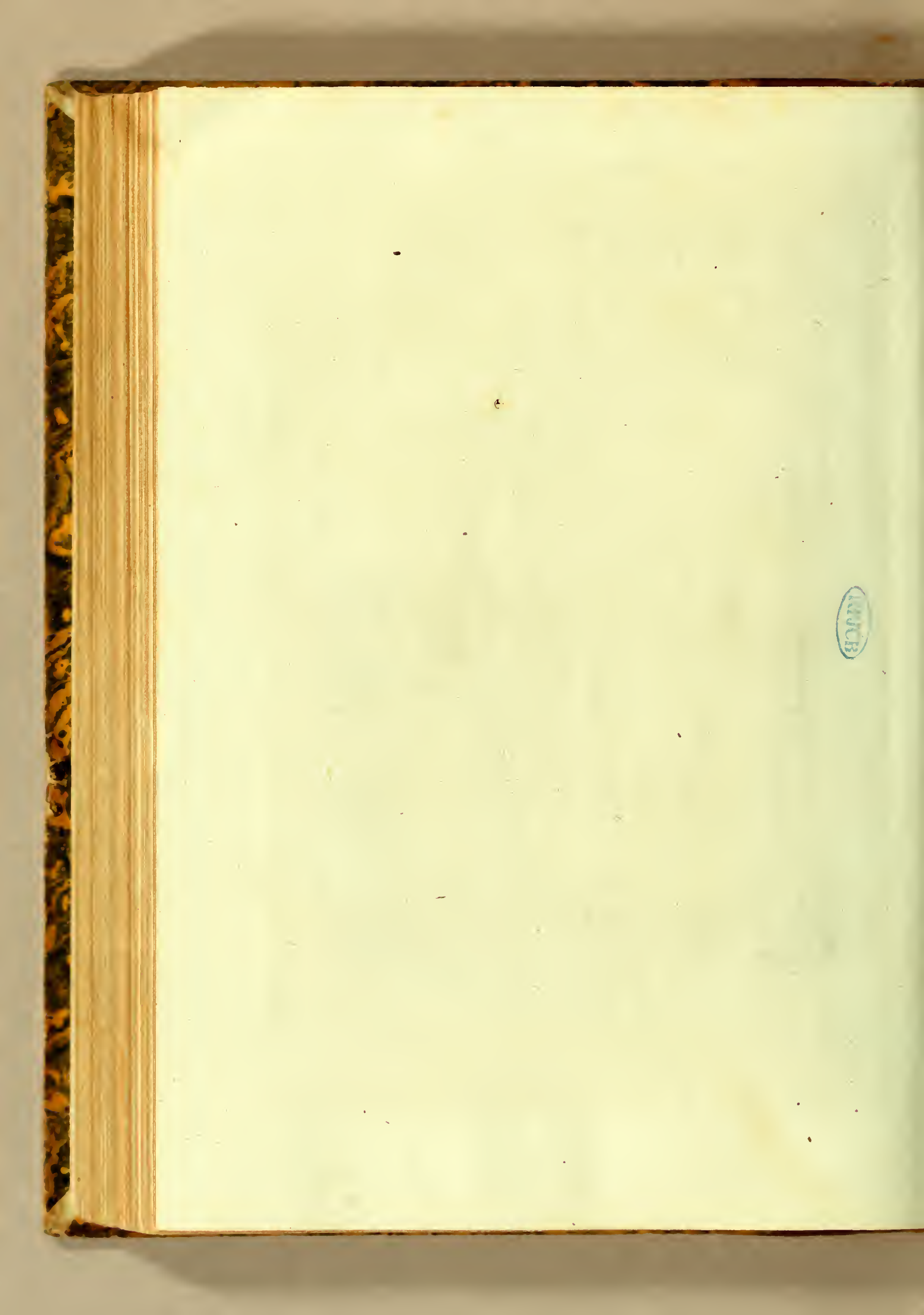
Les uns & les autres s'habillent comme les Kamtſchadales; ſi ce n'eſt que les premiers ſe raſent la tête & s'arrachent la plus grande partie de la barbe.

Fin des Mœurs & Coutumes des Koraiks.



Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Koraik.





MŒURS

ET COUTUMES

DES KAMTSCHADALES.

IL ne faut pas toujours juger une Nation d'après le climat qu'elle habite. Se feroit-on attendu de retrouver, à l'extrémité orientale de l'Afie, dans une contrée froide même en été, où les beftiaux peuvent à peine fubfifter, lieu d'exil redouté des malfaiteurs de la Ruffie, fe feroit-on attendu d'y retrouver les mœurs diffolues de Sybaris?

Les habitans de la prefqu'ifle de *Kamtfchatka* (1) (qui fe nomment entr'eux *Itelmainns* (2), ne font connus que depuis les conquêtes des Ruffes. Quant à leur origine, eux-mêmes l'ignorent, & n'en ont confervé aucune tradition. Tout-à-fait bornés au préfent, ils ne fe fouviennent pas plus du paffé qu'ils ne s'inquiètent de l'avenir.

Leur population n'eft pas plus aifée à favoir. Comment faire le dénombrement d'une peuplade éparfe fur un terrein immenfe, & qui n'a pas intérêt qu'on connoiffe fes forces?

---

(1) Nom de la rivière qui coule à l'occident.

(2) C'eft-à-dire, Habitans.

Les Kamtſchadales ont deux traits qui caractériſoient Athènes; ils ſont nés imitateurs & curieux. Mais leur goût excluſif eſt celui qu'ils ont pour le plaiſir. D'une inſenſibilité ſtupide à l'égard des autres jouiſſances de la vie, il ſemble que l'amour leur tienne lieu de tout le reſte. Ils ne font point de proviſions, & ne penſent à fournir leur table que quand ils ont faim. Ils s'embarraſſent peu de l'aſſaiſonnement des mets. La quantité chez eux paſſe toujours avant la qualité. Mais ils réſervent à l'amour toutes les reſſources de leur génie, & lui conſacrent leur exiſtence entière. Par une ſuite de cette manière de voir, ce ſont les femmes qui donnent le ton au reſte de la Nation. Leur laſcive imagination, plus féconde en moyens que celle des hommes, leur a mérité ſur eux l'aſcendant le plus décidé. Elles s'en font obéir, comme s'ils étoient leurs eſclaves; & les hommes dans leurs bras conſentent à tout, pourvu qu'ils ſoient complétement heureux, à quelque prix que ce ſoit. Les voyageurs les plus exercés, & qui ont été à même de faire le plus d'obſervations en ce genre, ſont étonnés d'avoir encore de nouvelles pratiques à apprendre. L'amour, en ce pays rude & ſauvage, eſt un Protée plus habile encore que dans ces contrées heureuſes qu'il ſemble avoir adoptées pour le théatre de ſes jeux les plus variés.

Les liens du ſang ne forment point un obſtacle à leurs deſirs. Excepté entre le père & la fille, le fils & la mère, les parens ſe permettent tout entr'eux. A ces excès, ils en joignent un autre pire encore. Chacun

des deux ſexes ne veut pas toujours devoir à l'autre tous ſes plaiſirs. De telles mœurs doivent énerver une Nation. Auſſi l'amour de la gloire, ce reſſort ſi puiſſant qui opère tant de hauts faits, ne réagit point ſur le cœur des Itelmainns. Tout leurs exploits ſe bornent au vol des femmes & des chiens, dont ils s'emparent chez leurs voiſins, & parmi eux à la dérobée. Ils ſe défendent mollement & ſe vengent en poltrons. Au premier danger, ils ont recours à la reſſource des lâches, au ſuicide. Il ne leur faut pas même de motifs bien preſſans pour en venir à cette extrémité. A la première indiſpoſition qu'ils reſſentent, au premier chagrin qu'ils éprouvent, leur courage expire. Le criminel préfère les horreurs d'un ſupplice momentané, aux ennuis d'une longue priſon. On a vu des femmes enceintes (*laſſatæ, non ſatiatæ*), renoncer au doux titre de mère, pour ne point endurer les incommodités de la groſſeſſe, & les douleurs de l'enfantement. Que ces atrocités ne ſont-elles concentrées dans la preſqu'iſle de Kamtſchatka !

Ces Sauvages, capables de pratiques auſſi monſtrueuſes, ſont du moins excuſables, en ce qu'ils végètent dans la plus groſſière ignorance. Ils n'auroient point encore l'idée du nombre dix, s'ils ne s'étoient point apperçus qu'ils avoient cinq doigts à la main. Ils ont un geſte expreſſif pour marquer une quantité conſidérable, ils empoignent leurs cheveux.

La forme de leur Gouvernement n'eſt pas compliquée. Ils ſe diviſent par familles; chacune deſquelles compoſe un hameau préſidé par l'Ancien. Leur code

criminel n'eſt pas long. Le vol & l'aſſaſſinat ſont les ſeuls délits qu'on puniſſe; le premier, en faiſant des brûlures reconnoiſſables aux doigts; le ſecond, en livrant le coupable entre les mains des parties que le meurtre intéreſſe. Jadis, dans leurs querelles de village à village, ils éliſoient un Chef. Ces petites guerres étoient des coups de mains dont l'iſſue devenoit ſouvent tragique. Quand un hameau ſe voyoit bloqué, les aſſiégés, pour ſe ſouſtraire à la vengeance implacable de leurs ennemis, maſſacroient leurs femmes, leurs enfans & les vieillards, & ſe poignardoient eux-mêmes ſur les débris de leurs habitations en cendre. Une défenſe courageuſe & ſoutenue leur eût fait plus d'honneur. Ils ont pour armes la maſſue, la pique & les flèches. Autrefois ils ſe palliſſadoient avec des monceaux de pierres. Mais ces fortifications, qui ne faiſoient que les provoquer les uns contre les autres, leur ſont interdites ſagement par le Gouvernement Ruſſe. Ils ſe pratiquent deux ſortes de logement. La barraque d'hiver eſt quarrée & cachée cinq pieds en terre. La cabane d'été, au contraire, élevée ſur des piliers, reſſemble à des colombiers; on les conſtruit ainſi, pour éviter l'humidité du terrein. Leur batterie de cuiſine répond parfaitement à l'apprêt de leur comeſtible & au peu de choix des alimens. Tout leur eſt bon. Les chiens & leurs maîtres mangent au même plat. Ils ne ſavent ce que c'eſt que le pain, & ils ne boivent que de l'eau. De temps immémorial, ils ne s'enivroient qu'avec l'infuſion d'un certain champignon. Aujourd'hui, ils ont de plus le tabac à fumer. Les

Les femmes ne partagent pas ces excès, pour mieux vaquer à leur goût dominant : elles ont bien ſu remarquer que l'ivreſſe de l'amour ſouffroit beaucoup de celle des boiſſons fortes.

Les occupations des Kamtſchadales ſont meſurées exactement ſur leurs beſoins. Ils chaſſent, ils pêchent, fabriquent leurs armures & leurs filets, conſtruiſent leurs nacelles & leurs traîneaux, dreſſent leurs chiens pour s'en faire voiturer, font leurs cabanes, les garniſſent de nattes & de quelques uſtenſiles, apprêtent les alimens, font quelques voyages & quelques échanges avec leurs fourrures. Les femmes travaillent auſſi ; elles préparent les peaux ; elles filent, & ſavent très-bien broder. Mais, on ne ſe livre à tous ces détails, que quand la néceſſité y contraint. Le ſoin de leurs plaiſirs eſt la grande affaire de leur vie. Une partie de débauche paſſe avant tout. Uniquement jaloux des jouiſſances du jour, le lendemain amenera ſa peine ou ſa joie ; on ſe preſſe de vivre, & on n'exiſte que par les ſens. Avec un tel caractère, ils n'y réſiſteroient pas, s'ils habitoient une contrée abondante en productions ſpontanées. Ils ſe permettent la même intempérance à table qu'ailleurs. Ils ſe chargent l'eſtomac d'alimens ſans choix, juſqu'à ce qu'ils ſoient obligés de les rejetter pour recommencer. Les femmes, plus ſobres, ſe dédommagent par la licence des chanſons qu'elles compoſent ſur-le-champ & pour la circonſtance. Il échappe quelquefois à ces improviſatrices des ſaillies heureuſes & piquantes. Celle qui a quelques intrigues ſaiſit l'occaſion de les afficher aux yeux de ſon

mari, quand elle le fait débonnaire & pacifique; & lui insinue la conduite qu'il doit observer dans un in-promptu, dont voici un exemple :

In-promptu d'une Kamtſchadale.

« Ours jaloux! qui rodes sans cesse autour de moi.
» Lâche ta proie, si tu veux garder ta fourrure. L'ami
» que j'aime est un chasseur adroit. Il saura bien me
» venger & te punir. Evite le sort qui t'attend. Crains
» que je ne fasse de ta dépouille un juste-au-corps pour
» ton vainqueur. »

Un mari sage doit alors se tenir pour bien averti; dès l'instant même il ferme les yeux sur le galant de sa femme, & se console avec sa voisine.

Il ne manque à de telles mœurs que le vernis du *decorum*, & le portrait des Kamtschadales seroit celui de beaucoup d'autres Nations moins grossières, mais non pas plus édifiantes.

Une autre remarque qui peut encore avoir son application, c'est que chez les Itelmainns, les hommes si traitables, si souples, si caressans auprès des femmes, quand ils ont quelques desirs à satisfaire, sont entr'eux d'une froideur, d'une rudesse singulière. Ils ne s'abordent point avec cet air de prévenance qui sied si bien à des frères. Ils ne se passent rien; & le plus léger prétexte donne lieu à des injures & à des querelles. Les hommes galans envers le sexe, sont ordinairement d'un commerce difficile entr'eux.

Au Kamtſchatka, le mariage n'eſt un acte ni civil ni religieux; on s'unit ſans formalité & auſſi ſouvent qu'on veut. Mais les hommes uſent ſobrement de la permiſſion; attendu qu'en multipliant leurs femmes, ils ne font qu'augmenter le nombre de leurs tyrans. Pour dire: *ſe marier*, on ſe ſert de cette expreſſion, *attraper une fille* on entend par cette phraſe, introduire ſon collier dans les haut-de-chauſſes de celle ſur qui on a jetté les yeux. Du reſte, un Kamtſchadale n'attache aucun prix à la virginité. Une femme paſſe ſans difficulté de la caſerne des Koſacs ſur la natte d'un épouſeur. Une veuve ne trouve de ſecondes noces qu'en ſortant des bras de quelques ſoldats Ruſſes, aſſez généreux pour la purifier de la ſouillure que la mort de ſon premier mari eſt cenſée lui avoir fait contracter.

Des maladies graves de toute eſpèce ſont les triſtes réſultats d'une exiſtence auſſi peu régulière: la vigueur du tempérament ne fait que rendre plus redoutables ces fruits amers de la débauche. Les Ruſſes aſſurent que l'aînée de la petite vérole étoit connue au Kamtſchatka avant leur arrivée.

La Religion de ces Inſulaires eſt tout-à-fait abuſive & dériſoire. Les obſervateurs Ruſſes, qui nous les ont fait connoître, aſſurent très-poſitivement qu'*ils n'aiment ni ne craignent Dieu*, & que l'*idée d'une Providence leur paroît ridicule*. Ils ſont Chrétiens, comme ils étoient Païens. Ne ſe refuſant rien en ce bas monde, ils ne font aucun cas de l'autre vie; & ce n'eſt pas en leur parlant du Paradis ou de l'Enfer, qu'on parviendra à les amender.

Ces idées ſont trop métaphyſiques pour un Peuple qui n'eſt ſuſceptible que de perceptions ſenſuelles & terreſtres. Puiſque l'exemple a quelque priſe ſur eux, que ne leur donne-t-on pour voiſins quelque colonie d'honnêtes gens, plutôt que de faire ſervir leur patrie d'exil aux mauvais ſujets de la Ruſſie!

Avant de paſſer au coſtume des Kamtſchadales, arrêtons-nous une minute à leur ſignalement : taille au-deſſous de la moyenne, épaules larges, groſſe tête, viſage long & un peu applati, preſque point de barbe, nez écraſé, petits yeux, lèvres minces & jambes courtes. Les femmes ont les yeux & les ſourcils noirs, la peau du viſage aſſez délicate, le teint animé d'une rougeur naturelle. Leur main eſt jolie, leur pied mignon : en général elles ſont très bien faites.

L'ancien habillement des deux ſexes diffère, à pluſieurs égards, de leurs modes actuelles. Ils ont conſervé, à la vérité, leur veſtiaire national, mais avec beaucoup d'imitation du coſtume étranger. Un Kamtſchadale vêtu à la manière ancienne de ſon pays, porte ſur la peau nue une ceinture de peau en guiſe de culotte ; par devant eſt attachée une bourſe, & par derrière un tablier de peau. Ils y ont ajouté des chemiſes ; & en hiver, ils font uſage de caleçons, de peau tannée, appliquée aux cuiſſes & nouée au-deſſous des genoux. Les culottes modernes de fourrures, la peau en dehors, deſcendent juſqu'aux talons. A préſent ils portent des bas. Leurs ſouliers ou bottines ſont de peaux de chien de mer, de poiſſon ou de renne. On les enjolive plus

ou moins. On les brode, on les colore, & on les assujettit avec des cordons passés autour de la cheville. Ils ont aussi des chaussures faites exprès pour marcher sur la neige. Leurs chemises sont de différentes étoffes. Pardessus ils passent un juste-au-corps de pelleterie. Puis, ils endossent leurs *parkis*. Ce sont des pelisses ayant par en haut un trou si étroit, qu'à peine la tête peut le traverser. Le bas est brodé à la Toungouse, & garni de franges & de paquets de poils assez longs. Ils la recouvrent d'une autre pelisse de la même forme, mais plus ouverte, plus ample, & qui descend jusqu'aux pieds. Au col pend une bourse de fourrure qui retombe sur le dos, & qui peut servir de capuchon. Une pièce de peau de chien est attachée pardevant ; on s'en couvre le visage pendant la nuit. Jadis, ils avoient des bonnets d'hiver faits avec de la fourrure ou des plumes d'oiseaux. En été, ils portoient des chapeaux de bois ou d'écorce d'arbre, ou tissus de bouts d'aîles de différentes volatilles, à la manière des coëffures Américaines, sur-tout en usage parmi les habitans du nouveau Monde, à l'orient du Kamtschatka. Induction qui peut jetter quelque jour sur l'Histoire primitive des deux Continens. Ces anciennes coëffures deviennent rares, & ont fait place aux bonnets Russes. On remarquera que les Kamtschadales ne coupent jamais leurs ongles.

Les femmes portent à présent des chemises, des culottes, des bas, des souliers, des brodequins, des pelisses de dessus & de dessous, à l'instar des hommes. Les pelisses, de dessus ont par derrière une pièce pointue & pendante

& font pour l'ordinaire garnies de bandes de fourrures fines, mieux brodées encore que celles des hommes, & ajuftées de façon qu'on peut les porter, poils en dehors ou en dedans, *ad libitum*. Elles portent des gants même pendant la nuit. Autrefois les filles arrangeoient leurs cheveux à la Tatare. De nos jours, elles féparent leur chevelure en deux fur le fommet de la tête, puis la ramaffent dans la nuque pour en faire une treffe ornée de rubans & de perles de verre. Leur front en outre eft couvert d'un bandeau. Autrefois les femmes mariées faifoient plufieurs treffes de leurs cheveux, dont les extrémités raffemblées n'en formoient plus qu'une amplifiée de cheveux poftiches. Aujourd'hui elles portent des mouchoirs autour de la tête, ou mettent des bonnets de femme à la Ruffe, efpèce de chapeau ayant une pointe relevée. Elles ont des colliers de perles de verre. Préfentement la grande mode eft de s'habiller tout-à-fait à la manière Ruffe. Les habits parés font de drap de couleur. Les femmes qui fe piquent de fe bien mettre, portent des chemifes de foie à manchettes, des furafanis à la Ruffe, ou des robes en forme de chemifes, des pantoufles, & une efpèce de turban fait d'un mouchoir de foie, plié autour de la tête, au lieu de coëffe. Une parure de femme habillée à la mode coûte au Kamtfchatka jufqu'à cent peaux de zibelines ou de renards, que le mari, qui n'ofe refufer, amaffe comme il peut. Autrefois ces gens ne fe lavoient jamais; préfentement les femmes mettent même du rouge & du blanc.

Il y a des femmes, & ce ſont les plus coquettes, qui affectent de porter des voiles. A l'abri ſous ces voiles, elles font impunément tout ce qu'elles veulent de leurs yeux, éloquens interprètes de leurs deſirs cachés.

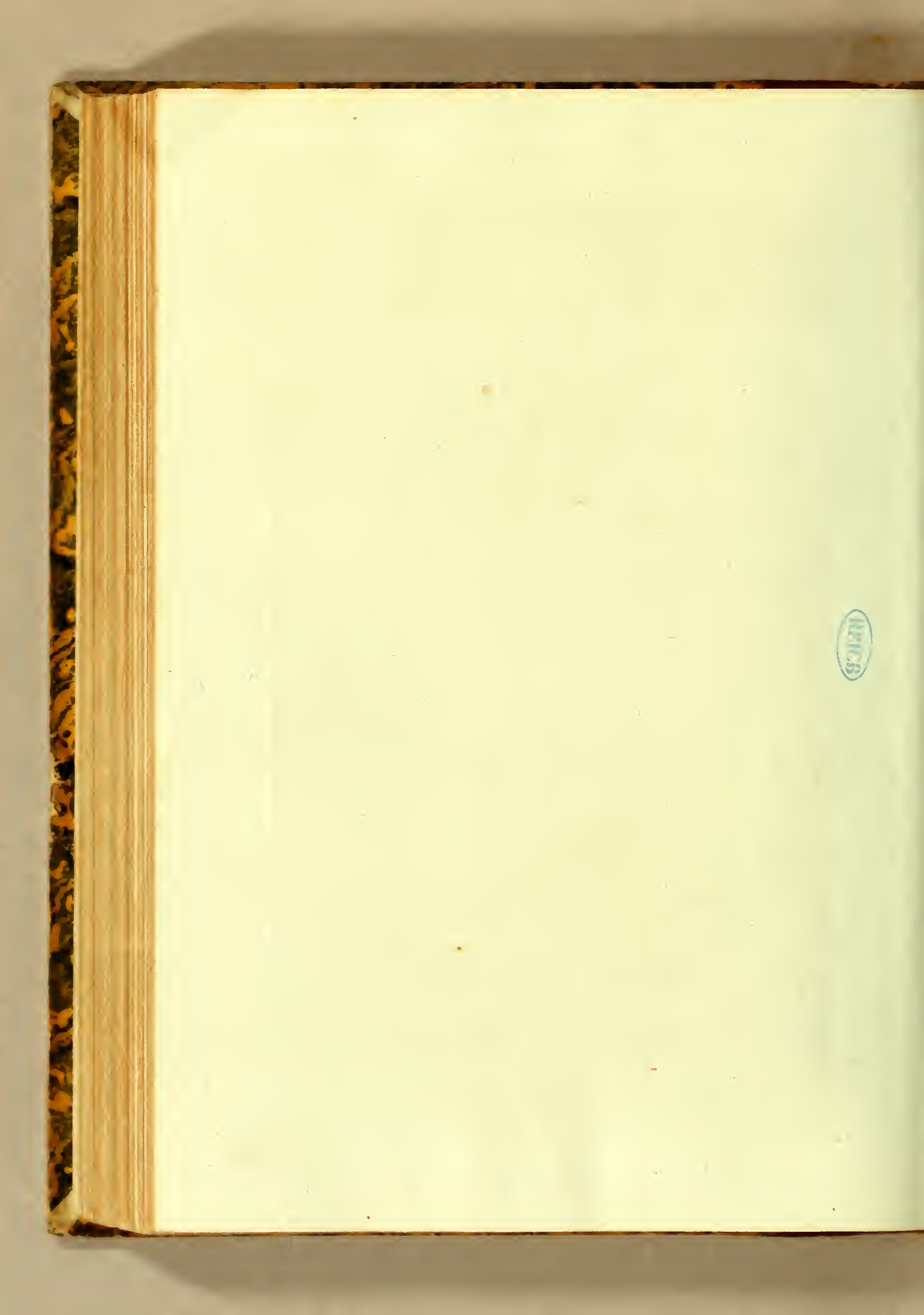
Les hommes & les femmes ont preſque tous de belles dents, ſans doute parce qu'ils mangent preſque tout à froid.

Malgré tout l'appareil de leur garde-robe & de leur toilette, les deux ſexes ſe diſputent encore pour la malpropreté. Ils ont toutes les habitudes du pourceau.

Fin des Mœurs & Coutumes des Kamtſchadales.



femme Kamtschadale.





DESCRIPTION

DU COSTUME

DES HABITANS

DE KALUGA.

KALUGA eſt éloigné de Moſcou de trente-ſix mille. Nous nous abſtiendrons de traiter ici des mœurs & coutumes de ce canton de la Ruſſie, pour ne point faire un double emploi ; devant en parler plus au long, quand nous en ſerons à l'ancienne Capitale de l'Empire Ruſſe. Pour le préſent, nous nous bornerons à la deſcription du coſtume.

Celui des hommes eſt fort ſimple. Un Marchand de Kaluga eſt coëffé d'un bonnet qui a la forme des anciens bonnets de velours dont on fait encore uſage en France. Celui-ci en diffère par la matière. Il eſt compoſé d'une coëffe ou d'un fond de drap bleu ou autre ; les rebords ſont ordinairement de la fourrure. S'ils ne ſe terminoient pas en pointe ſur le devant & derrière la tête, ils reſſembleroient beaucoup aux bonnets des Arméniens On porte la barbe & les cheveux tels que la nature ſemble l'exiger.

Sur la chemiſe, on endoſſe une veſte boutonnée à l'ordinaire ; & par deſſus un habit fort large dont les manches retombent juſque ſur le poignet. Ce vêtement n'a point de boutons , à l'exception d'une eſpèce d'olive placée au haut pour faire joindre les devants. On double ordinairement cet habit d'une couleur différente de celle du deſſus. Des hauts-de-chauſſes qui ne ſont rien moins que juſtes ſe renferment dans des botines noires.

Le coſtume des femmes a quelque choſe de pompeux & d'extraordinaire. Elles font une belle natte de leurs cheveux , renfermés ſous un bonet fort étrange. Ce bonnet eſt compoſé par le bas d'un bandeau de pluſieurs rangs de perles ajuſtés ſur le front. Le reſte de la coëffure reſſemble aſſez à un éventail déployé & recourbé, garni de broderies & de fleurs deſſinées avec des perles de verre. Aux boucles d'oreilles s'attache l'extrêmité d'un collier de perles qui fait pluſieurs fois le tour du col. La chemiſe eſt fermée ſur le devant & aſſez haut, par un nœud de perles de diverſes couleurs. Les manches bouffantes ſont liées ſur le poignet. Une longue robe qui laiſſe à peine voir le bout des pantoufles, eſt recouverte d'une eſpèce de corſet qui ne ſerre point la taille, & qu'on laiſſe entrouvert ſur le devant par le bas. Ce corſet eſt plus ou moins riche, & bordé d'une broderie plus ou moins large ; échancré quarrément, il laiſſe voir le haut de la chemiſe, & fait ſentir les formes heureuſes qu'elle renferme. Un cordon en forme de ceinture laiſſe pendre avec grace ſes extrémités garnies d'un gland paſſé dans un petit anneau. Une

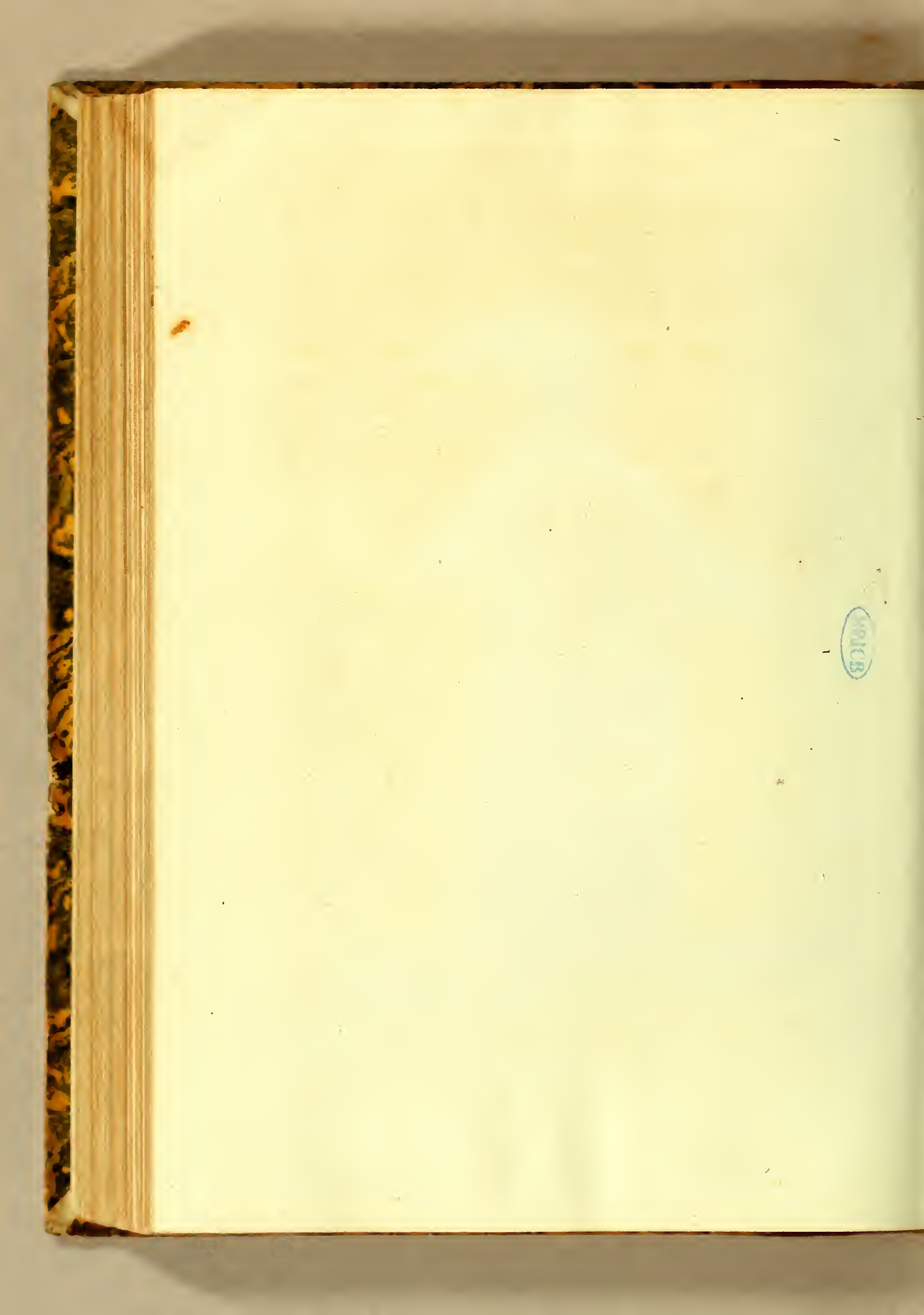
fille de Kaluga, ainſi coſtumée, a un maintien qui doit en impoſer. Avec quelques modifications, ſur-tout dans la coëffure, cette manière de ſe mettre, entre les mains d'une femme de goût, pourroit mériter de faire mode.

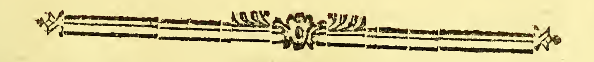
Fin du Coſtume des Habitans de Kaluga.



J. G. de S. Sauveur inv. Mixelle sculp.

Habitant de Kaluga.





MŒURS

ET COUTUMES

DES KIRGUISES.

Ce n'eſt pas dans les Traités volumineux de nos Publiciſtes ſyſtématiques qu'il faut étudier l'origine & les progrès de la Société civile. L'état préſent des choſes dans les contrées policées ne peut ſervir d'induction pour juger du paſſé. Ceux qui ſe deſtinent à la ſcience diplomatique, devroient préalablement faire un cours pratique chez les Nations demi-ſauvages éparſes encore ſur plus de la moitié du globe connu. Le Philoſophe, dont Genève s'honorera à jamais, tranſporté parmi les *Kirguiſes*, y eût peut-être corrigé pluſieurs chapitres de ſon immortel Contrat Social.

Quarante *Nogaïs*, (1) mécontens, déſertent leur patrie & ſe retirent dans le grand déſert de la Sibérie. Commandés par la néceſſité, le vol des troupeaux & l'enlèvement des femmes les font bientôt connoître & craindre ſous le nom des *quarante Garçons* : & dans peu, cette poignée de brigands devient une peuplade redoutable & importante. Rome n'eut point une ſource plus pure : mais la même cauſe produiſit des effets tout

(1) Voyez l'article de ce Peuple.

opposés. Tant il est vrai que l'influence locale n'est point une chimère.

Le nom de *Kirguis* a été différemment interprêté. C'étoit ainsi, dit-on, que s'appelloit le chef de cette bande de fugitifs dont nous donnons ici l'abregé historique. Mais leurs voisins, qui avoient & ont encore tous les jours à se plaindre d'eux, prétendent que *Kirguis* est un mot Tatar qui signifie un homme de rien. C'est le synonyme de notre expression injurieuse *Manant*.

C'est abusivement que la Russie compte les Kirguises au nombre des Nations soumises à son Sceptre Impérial. Leur vie vagabonde les conserve indépendans; on les a toujours pour ennemis, quand ils sont vainqueurs; tant qu'ils sont vaincus, on les a pour alliés. Ils ne reconnoissent d'Empire que celui de la force. En 1606, les Russes s'en crurent les maîtres. En 1632, ils passerent du côté des *Turkostans*. Quatre ans après, ils se prévalurent de la protection des Soongariens. Mais en 1643, la Horde d'Or, qui les rendoit si fiers, ne put les empêcher d'être défaits par les Kalmouks.

Répandu le long du fleuve *Ob*, ce peuple s'est divisé en trois Hordes; la grande, la moyenne & la petite.

La première, dispersée sur les montagnes d'Alataou, & sur les rives supérieures du Syrt, peut mettre sur pied 30000 Cavaliers, tout-disposés au pillage des caravanes.

Chacune de ces Hordes, gouvernée par un Kan, & renfermée dans ses limites respectives, se subdivise en *Oulousses* ou Sociétés de plusieurs familles d'une souche

commune ; & chaque Horde peut bien être évaluée à 30000 cabanes ou familles.

Les *Steppes*, ou les déferts qu'habitent les Kirguifes de la moyenne & de la petite Horde font immenfes, & s'étendent de l'occident en orient, depuis le fleuve Oural jufqu'au Sarafou ; & du nord au midi, depuis le fleuve Ouï jufqu'à la mer Cafpienne. On ne trouve dans cette vafte folitude que des fables & du fel. Le Voyageur n'y rencontre point de forêts pour fe repofer, ni d'eau fraiche pour fes befoins.

C'eft à Orenbourg que fe paffent les Traités entre l'Impératrice de Ruffie & les Kans des trois Hordes Kirguifes. Mais ces négociations ont rarement leur plein & entier effet, malgré les *Amanati* ou Otages donnés d'un côté, & les préfens prodigués de l'autre part.

Les Kirguifes reffemblent, pour l'air du vifage, aux Tatars de Kafan. Leur regard eft auffi vif, fans être farouche. Si leurs yeux font plus petits, il faut l'attribuer à la contraction des paupières, occafionnée par la neige éblouiffante qui couvre le fol pendant une bonne partie de l'année. Quoique leur manière d'être foit des plus rudes, leur naturel les porteroit aux plaifirs & à toutes les aifances tant recherchées par les Orientaux, s'ils habitoient un pays moins âpre. Ils ne font point féroces, pour le plaifir feul de l'être. Leur exiftence précaire, & les préjugés nationaux pervertiffent en eux les inclinations les plus louables, & même les plus douces.

Les femmes Kirguifes fçavent parfaitement tenir un ménage. Les Efclaves que font leurs maris ont beaucoup

à ſe louer d'elles. Senſibles & compatiſſantes, elles adouciſſent, autant qu'il eſt en elles, les ennuis de la captivité, & ſouvent elles fourniſſent des moyens d'évaſion, quoiqu'il puiſſe leur en arriver. Le plaiſir de faire une bonne action les rend aveugles ſur les dangers & les mauvais traitemens auxquels elles s'expoſent. Nous aimons à croire que leur caractère obligeant eſt tout-à-fait dénué de motifs étrangers. Réſervons nos ſoupçons pour les peuples d'une civiliſation plus avancée.

On ne trouve point d'école ouverte chez les Kirguiſes. Peu d'entr'eux ſçavent écrire leur langue qu'on croit être un dialecte Tatar.

Ils ſouffrent parmi eux une nombreuſe Nobleſſe, & ſe montrent fort jaloux de leur généalogie, dans laquelle il n'eſt point du tout queſtion des femmes; ſans doute parce qu'elles ſont regardées comme une denrée adjugée au plus offrant. Le Prince régnant s'appelle *Saltan*. C'eſt ordinairement le plus riche qui occupe le rang ſuprême, parce qu'il peut l'acheter le plus cher. Du reſte cet inconvénient n'a aucune ſuite. Car l'autorité du Kan ou Chef n'eſt rien moins qu'abſolue ou lucrative. Les revenus de la Couronne ne ſont point fixes; & les Ordonnances qui en émanent ne ſont point ſans appel. Le peuple ne paie que quand il lui plaît. C'eſt au Saltan à ſe faire aimer, s'il veut être obéi. Ce régime politique doit nous paroître bien extraordinaire.

Quand le Prince & les Chefs de la Nation ont opiné pour la guerre, tout n'eſt pas fait; il faut encore y faire conſentir chaque individu du peuple : dans une expédition, il eſt permis à chaque Soldat de quitter l'Armée

quand il eſt las de combattre, & de s'en retourner au ſein de ſa famille conſommer le butin qu'il a fait pour ſa part ſur l'ennemi. Il arrive de-là que les guerres ne ſont pas ſi longues, & qu'elles ne dépendent pas du caprice ou de l'opiniâtreté des chefs. Leur tactique eſt encore loin de la perfection; ils manient gauchement nos armes; avec leurs égaux, ils ſont braves; & prudens avec les autres.

A la peine du talion, leur Juſtice diſtributive a ſubſtitué des amendes. Pour un pouce coupé, on paie cent brebis. Le petit doigt n'eſt évalué que vingt brebis. La perte des oreilles eſt ſans prix; il faut ſe ſoumettre à l'arbitrage du Juge, ſi l'on n'eſt point condamné à la diſcrétion du plaignant. La mutilation n'eſt comptée que pour un demi homicide. Prendre quelqu'un par la barbe, ou lui toucher les Parties nobles, eſt un délit très-grave. On s'acquitte d'un vol, en donnant ſept fois ſa valeur. Si ce code n'annonce point de génie dans le Légiſlateur, il fait au moins l'éloge de ſa droiture & de ſon humanité. Nos Juriſconſultes hauſſeront les épaules de pitié; mais que diroient d'eux les Kirguiſes, ſi on leur apprenoit qu'en Europe on punit de la corde le larcin d'un lacet.

Le terrein qu'ils habitent ſe refuſant aux travaux de l'agriculture, ils s'adonnent tout entiers à la vie paſtorale & nomade. Le ſoin des beſtiaux fait leur unique occupation. La chaſſe & la pêche leur ſervent d'amuſemens. Ils changent de contrées ſelon la ſaiſon, emportant avec eux leurs barraques; leurs chameaux ſe chargent de tout le ménage. Ce quadrupède eſt leur

principale reſſource. Ils boivent leur lait, ſe nourriſſent de leur chair, ſe couvrent de leur laine fabriquée en camelot; & leur peau ſert à faire de grandes outres à lait: mais la chair de brebis eſt le mets favori des Kirguiſes, grands mangeurs.

Paſteurs déſœuvrés & riches, la plupart des Kirguiſes ont perdu tout-à-fait l'habitude du travail. Deux coups de faulx dans une pièce de foin leur coutent des ſueurs; ils ſont obligés de ſe procurer par échanges tous les uſtenſiles qui ſortent de la forge.

Les paiſibles occupations de la bergerie, & l'antipathie pour toute main d'œuvre qui exige de la force, annonceroient un peuple pacifique & doux. Du moins nos ſpéculateurs politiques l'augureroient ainſi. Mais l'expérience renverſeroit toutes leurs idées. Cette peuplade de Paſteurs réunit en elle tous les contraires. Ces Bergers, ſi mous au travail, ſont les plus déterminés des brigands. Les coups de main où il y a le plus à riſquer ſont ceux qu'ils choiſiſſent de préférence; & la gloire d'un Kirguiſe conſiſte à ramener dans ſes foyers le plus grand nombre de priſonniers. Son triomphe eſt au comble, quand parmi ſon butin, il peut montrer une belle captive. L'amour du pillage eſt pour eux la plus noble des paſſions; & ils font conſiſter l'honneur à déconcerter toutes les meſures que prennent la Ruſſie & les autres Nations voiſines pour arrêter leurs incurſions.

De telles mœurs ſembleront bien étranges: cependant c'étoient en partie celles de Sparte; le génie de Lycurgue reſpire tout entier parmi les Kirguiſes. D'ailleurs, il faut avouer qu'un peuple qui ſe procure à main

armée, & en plein jour, les aiſances de la vie dont le ſèvre le climat qu'il habite, eſt peut-être moins coupable que ceux-là qui, parmi nous, commettent lâchement dans l'ombre, des larcins dont ils peuvent ſe paſſer. L'uſure dont le pauvre ſeul porte le poids, eſt ſans doute un crime plus grand que le brigandage exercé courageuſement ſur pluſieurs Marchands réunis en caravanes.

Ce caractère entreprenant eſt une ſuite de la nobleſſe de leurs ſentimens : l'eſprit de ſervitude leur eſt tout-à-fait étranger. Indépendans au dehors, les Kirguiſes veulent encore l'être entr'eux.

Le beſoin qui commande ailleurs tant d'actions viles, la néceſſité qui, dit-on, juſtifie tout, ne peut faire réſoudre un Kirguiſe à ſervir ſon ſemblable. Un Kirguiſe ne ſauroit comprendre comment on peut être le valet de ſon égal. Le pauvre ſe croit riche, tant qu'il eſt libre. Et le riche ne commande qu'aux eſclaves qu'il a faits par le droit du plus fort. Les premiers de la Nation ont une Cour, comme nos Grands Seigneurs ; mais les Courtiſans du Saltan lui-même ſont tous de la claſſe des eſclaves. Un Kirguiſe ne s'abaiſſeroit jamais à jouer ce rôle chez celui qu'il a bien voulu nommer ſon chef, mais dans lequel il ne prétend pas trouver un maître. La Nation Kirguiſe eſt comme une famille de frères, dont le Kan eſt l'aîné. Auſſi chacun d'eux ſe met-il dans le cas de n'avoir jamais beſoin des ſecours de ſon compatriote. Les ſervices qu'ils ſe rendent ſont toujours réciproques. Un Kirguiſe indigent accepte ſans rougir le ſuperflu du riche, parce qu'il donne en échange des ſoins à ſes

troupeaux nombreux. Mais jamais la reconnoiſſance ne dégénère en ſervitude, ni la bienfaiſance en deſpotiſme ; l'on ne conſent à recevoir aujourd'hui, que dans l'eſpoir de rendre demain. Tout eſt réciproque : ils recueillent au temps de l'indigence ce qu'ils ont ſemé dans la ſaiſon de l'abondance. L'eſclavage n'eſt rude que chez un peuple eſclave : chez les Kirguiſes, ce ne ſont pas les mauvais traitemens qui font déſerter leurs priſonniers ; ils ſont regardés comme de la famille du Maître qu'ils aident plutôt qu'ils ne ſervent. Mais un captif qui s'évade doit s'attendre à toute la rigueur du patron auquel il appartient, ſi celui-ci vient à bout de le reprendre. Autant ils ſont bons maîtres, autant ſont-ils ennemis implacables.

Ces détails, qu'on ſeroit tenté peut-être de regarder comme un jeu de l'imagination, nous ſont atteſtés par de ſages obſervateurs envoyés par le Gouvernement Ruſſe pour faire la deſcription fidelle des Peuples ſoumis à la Couronne.

Cependant le germe du luxe commence à poindre chez les Kirguiſes, ſur-tout depuis les rapports qu'ils ont avec la Ruſſie. Leurs tentes portatives ſont plus ou moins riches, plus ou moins ornées ; mais toutes ſont propres & commodes. Les Grands ont des *Yourtes* deſtinées ſeulement à l'habitation des femmes & de leurs enfans. Autour du foyer, qui occupe toujours le centre, & où l'on ne brûle que de la fiente ſéchée des beſtiaux, il n'eſt pas rare de voir étendus des tapis de Perſe. Les parois de l'intérieur ſont aſſez ſouvent garnis d'étoffes de ſoie. Les menus meubles ſont rangés tout autour avec

beaucoup

beaucoup d'ordre ; les armes & les harnois ſont ſuſpendus aux côtés. A toutes nos vaiſſelles plattes dont ils ont connoiſſance, ils préfèrent, par goût, de grandes jattes de racine de bouleau. Quand elles ſont d'une capacité peu commune, ils ne croient pas l'avoir achetée trop cher, au prix d'un cheval.

Leurs campemens occupent beaucoup de terrein, parce qu'ils aiment à multiplier leurs baraques. Le Kan, à lui ſeul, dreſſe plus de mille tentes.

La propreté la plus ſcrupuleuſe fait le principal aſſaiſonnement de leurs mets ſimples & peu recherchés. Ils obſervent dans leur comeſtible les préceptes du Coran. La chair de brebis eſt leur nourriture d'Hyver. Ils réſervent les jeunes agneaux pour la Cour de Saint Péterſbourg. En été, ils ne mangent guère autre choſe que du *Koumiſſ*; c'eſt du lait caillé de jument. Aux jours de fête, ils mettent quelques plats de plus, tels que des racines ſauvages, des farines & divers laitages. Ils font auſſi uſage de bouillons, réſultat de la grande quantité de viande qu'ils conſomment. Ils ſont fort frians de graiſſe, de ſuif & de beurre. Ils compoſent de l'eau-de-vie très-forte avec le lait de leurs différens beſtiaux. Du reſte, l'appétit ne leur manque jamais, & n'a pas beſoin d'être excité. Une brebis toute entière ſuffit à peine au repas de quatre Kirguiſes.

Le koumiſſ, l'arrak ou l'eſprit de lait, & le tabac, voilà leur récréation favorite. Ils fument dans des pipes chinoiſes, ou à leur défaut, dans le tibia du pied d'une brebis ; & ils ſe paſſent de main en main la même pipe, comme autrefois les Grecs & les Romains ſe paſſoient à

table le même vaſe à boire. Mais leur grande jouiſſance eſt de fumer en nombreuſe compagnie, tout autour d'un foyer commun. Une bonne proviſion de tabac eſt ramaſſée dans une petite foſſe; alors chaque fumeur, couché par terre, & la bouche munie d'un tronçon de chou percé à jour en forme de tuyau, s'enivre à loiſir de la fumée qu'il aſpire, & perd délicieuſement la tête au milieu d'un tourbillon épais de tabac évaporé.

Ils exercent l'hoſpitalité avec plaiſir; ils ont un uſage pour faire honneur aux convives aſſis à leur table, qui ne feroit pas du goût de tout le monde; mais le Kan lui-même fait cette galanterie aux Grands de ſa Cour: c'eſt de bourrer la bouche avec leurs doigts du mets par excellence qu'ils appellent le plat aux cinq doigts; eſpèce de hachis de chair de brebis.

Les voyageurs qui veulent éprouver leur généroſité, doivent leur marquer de la confiance. Qui ſe remet entre les mains de l'un d'eux n'a pas beſoin d'autre eſcorte pour traverſer la Horde en ſûreté.

Ce n'eſt pas par de grands airs que les premiers de cette Nation ſe diſtinguent du reſte. Un ton impérieux, une démarche altière ſeroient hués par le peuple. Les Grands n'ont point le pas ſur les petits. Tous marchent de front & ſur la même ligne. Les plus riches ont néceſſairement une ſuite plus nombreuſe en eſclaves & en troupeaux; mais ils ſe donnent bien de garde de ſe prévaloir d'un avantage que les mêmes circonſtances qui le leur ont procuré peuvent leur faire perdre. A table, l'indigent ſe place où il ſe trouve, & prend le haut bout indifféremment; tout le monde met à la

fois la main au même plat. Les Anciens & le Kan sont les seuls objets de la déférence publique. Un Kirguise à cheval met pied à terre quand il rencontre son Saltan, le salue en s'inclinant, mais ne fléchit jamais le genouil devant lui.

Leur commerce ne se fait que par échange; ils ne possèdent que des troupeaux; mais cette propriété leur suffit pour se procurer tout ce qui leur manque. C'est à Orenbourg qu'ils vont trafiquer; ils en rapportent des draps, sur-tout des rouges, des étoffes & des mouchoirs de soie, des bottes toutes prêtes à leur usage, des rubans, des galons d'or, des parures de femmes disposées d'avance, des perles de verre, des bagues & autres bijoux.

Ils achetent aussi des femmes, quand ils ne peuvent les enlever à leurs voisins : & ils ont la liberté d'en posséder quatre, sans compter les concubines. Mahomet, dont ils suivent le code religieux, l'a permis ainsi. Mais les femmes Kalmoukes ont le pas à leurs yeux sur toutes les autres beautés. Les Kirguises sensuels leur trouvent des talens particuliers dans l'art de donner du plaisir & d'en prendre. Elles possèdent, dit on aussi, le secret de se conserver au-delà du terme (hélas! si court) la fraîcheur de la première jeunesse. Les femmes de Perse ont peut-être plus d'éclat; mais ce sont des fleurs qui passent vîte, & qui n'ont qu'une saison. Aussi abandonne-t-on celles-ci aux Esclaves.

Le prix moyen d'une fille à marier est de cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, cent brebis, quelques chameaux ou un esclave & une cuirasse. Il y a des femmes à beaucoup meilleur marché pour les pauvres,

& d'une valeur bien au-deffus pour les riches. Les cérémonies du mariage ont lieu à peu près comme chez les Tatars de Kafan. (Voyez leur article.)

La gloire d'un mari eft d'être fouvent père. Une époufe ftérile perd tout fon crédit, & les concubines font plus confidérées qu'elles. Les enfans portent des noms qui montrent le cas qu'on fait d'eux & les grandes chofes qu'on en attend. On les appelle : le *Hèros;* le *Puiffant Ami*, *Doft Hali ; Témir Ir*, l'*Homme de Fer ; Erali*, l'*Homme élevé*, *&c.*

Si les déferts qu'habitent les Kirguifes font rebelles à toute culture, ils ont du moins l'avantage de laiffer refpirer un air pur & dégagé de toute vapeur malfaifante. Cette circonftance, jointe à la fimplicité de la vie qu'on y mène, & au caractère infouciant de ceux qui les parcourent, éloigne le cortége des maladies. Celle de Vénus y a pourtant pénétré. On la défigne fous le nom de *Kouroufaftan*; & ils la croient un préfent du diable. Ils enterrent les morts à la manière des Mahométans; & fur la foffe, creufée peu avant, ils élèvent un amas de pierre ou dreffent une lance.

Affez fouvent les mères en pleurs y viennent dépofer le berceau de l'enfant que la mort arrache de leur fein. Un petit drapeau noir, arboré fur le haut de la cabane, indique le deuil qui y règne. Le meilleur habit du défunt eft mis en pièces, & les morceaux en font diftribués à fes amis pour les garder en fa mémoire. Les Riches & les Grands recommandent qu'on les inhume près du tombeau de quelque perfonnage fanctifié. Ce qui s'appelle *repofer avec des offemens blancs.* Quand on paffe devant

la tombe d'un parent ou d'un ami, il eſt d'uſage de le ſaluer, de lui adreſſer la parole, de converſer avec lui, & de dépoſer ſur la pierre ſépulchrale une poignée de crins arrachés à la crinière du cheval que l'on monte. Chaque Ouliſſ ou Tribut de familles conſacre un jour dans l'année pour fêter les morts en commun. C'eſt alors, ainſi que pendant les trois fêtes commémoratives qui ont lieu dans le courant de la première année du décès, c'eſt alors qu'il faut entendre les lamentations des parens, des veuves, & ſur-tout des veuves Kalmoukes. « Hélas ! (s'écrient celles-ci), » c'étoit bien le mari le plus tendre » & en même temps le plus fidèle de la Horde. Il étoit » ſage, & ſa ſageſſe ne nuiſoit point à ſa généroſité. Qu'il » avoit bonne grace ſous la cuiraſſe du guerrier ! A cheval » il avoit le port d'un Héros. Mais il n'en étoit pas plus » fier. Comme il prenoit ſoin de nos troupeaux ! Il s'enor- » gueilliſſoit du nombre de ſes eſclaves ; mais ſes eſclaves » vantoient par-tout les bontés de leur Maître. Les plus » vives careſſes, c'eſt à moi qu'il les réſervoit toutes. » De vils beſtiaux ne furent pas le prix qu'il mit à ma poſ- » ſeſſion. Il expoſa ſa vie, pour mériter mon cœur & » pour obtenir ma main, &c. »

Les Kirguiſes ont des Prêtres & des Magiciens, & ſçavent à peine en faire la différence. On leur parle ſouvent du Koran ; mais beaucoup d'entr'eux meurent avant d'en avoir vu ſeulement un exemplaire. Ils prononcent le nom de *Alla ;* mais ce n'eſt qu'un mot pour eux qui peut ſervir par fois à les contenir, mais dont plus ſouvent encore on abuſe pour les tromper. L'hiſtoire religieuſe des Kirguiſes peut convenir à bien d'autres Peuples.

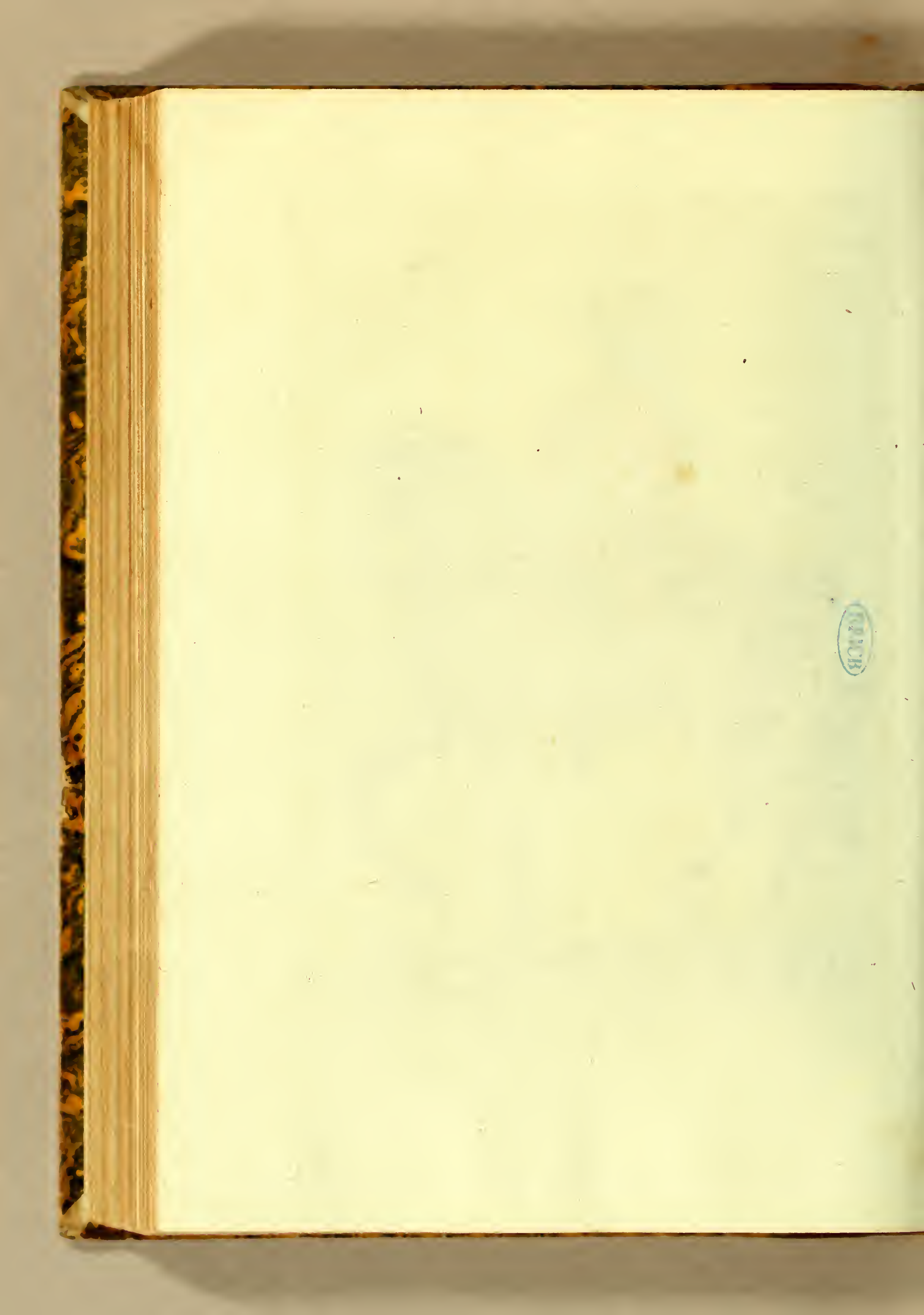
Les Kirguiſes s'habillent à l'Orientale. Les hommes ſe raſent la téte & laiſſent croître la mouſtache & une barbe pointue au menton. Leurs hauts-de-chauſſes ſont fort amples. Les talons de leurs bottines ſont hauts & aigus, & les ſouliers de ces bottines ſe terminent en pointe auſſi. Les ſemelles ſont garnies de clous. Les coutures en ſont ſouvent brodées en or. Les chemiſes, d'un aſſez rare uſage chez les Kirguiſes, ſont remplacées par leurs *Yegda*, juſte-au-corps légers & longs qu'on porte ſur la peau, & ſur le patron deſquels eſt un autre vêtement de deſſous fait d'étoffe de ſoie, & qu'on nomme *Tſchapan*. Par-deſſus on paſſe un *Tſchepkow*, habit à manches larges, terminées en pointe. Pluſieurs, en place de ceinture, portent le ceinturon du ſabre, dans lequel on ſerre la bourſe à tabac, la pipe, le briquet, & un couteau. Ils appellent *Takia* une calotte piquée & pointue qu'ils portent ſous le bonnet qui repréſente un cône. Ce bonnet a des aîles qui couvrent les joues & qu'on peut replier en l'air en forme de nacelle; le ſommet eſt ordinairement garni d'une houpe. Ils ſont leurs habits d'une toile de coton de la chine, de drap rouge, d'étoffe de ſoie, & même d'or & d'argent. Les habits de deſſus ſont, pour la plupart, bordés de peau de loutre. Les Kirguiſes ont à cœur la parure de leurs chevaux, & leurs donnent des harnois décorés avec recherche. Quand ils vont à la chaſſe, ils portent des hauts-de-chauſſe ſi longs qu'ils montent juſqu'aux épaules, & ſi amples qu'ils y fourrent tous leurs habits; en ſorte que de loin, on prendroit un Kirguiſe, ainſi vêtu, pour une culotte ambulante.

L'habillement des femmes reſſemble tout-à-fait à celui des femmes Tatares de Kaſan. Mais leur manière de ſe coëffer leur eſt parriculière. Leur *Kouirouk* eſt un ornement que les Kirguiſienes mettent dans leurs cheveux ; c'eſt une pièce large, garnie de houpes & de perles de verre. Le voile eſt leur coëffure journalière. Elles ornent leurs bonnets de petites médailles. Les femmes, au-deſſus du commun ſur-tout, ſe couvrent d'une eſpèce de turban fort élevé, d'une étoffe aſſez ample pour faire pluſieurs fois le tour de la tête. Les filles Kirguiſienes mettent leurs cheveux en pluſieurs treſſes. Les Saltanes, ou les Princeſſes & Filles notables de la Nation ſe diſtinguent par les *cous de héron* qu'elles placent dans leur chevelure. Ce plumage, qui eſt fort beau, s'élève pardeſſus la tête en forme de cône. Les femmes riches, ou de haut parage, font uſage d'habits de ſoie ou de drap fin. Le velours eſt fort commun dans la garde-robe des Dames Kirguiſienes. Elles le relèvent avec des garnitures de fourrures, des galons & des ganſes d'or.

Fin des Mœurs & Coutumes des Kirguiſiens.

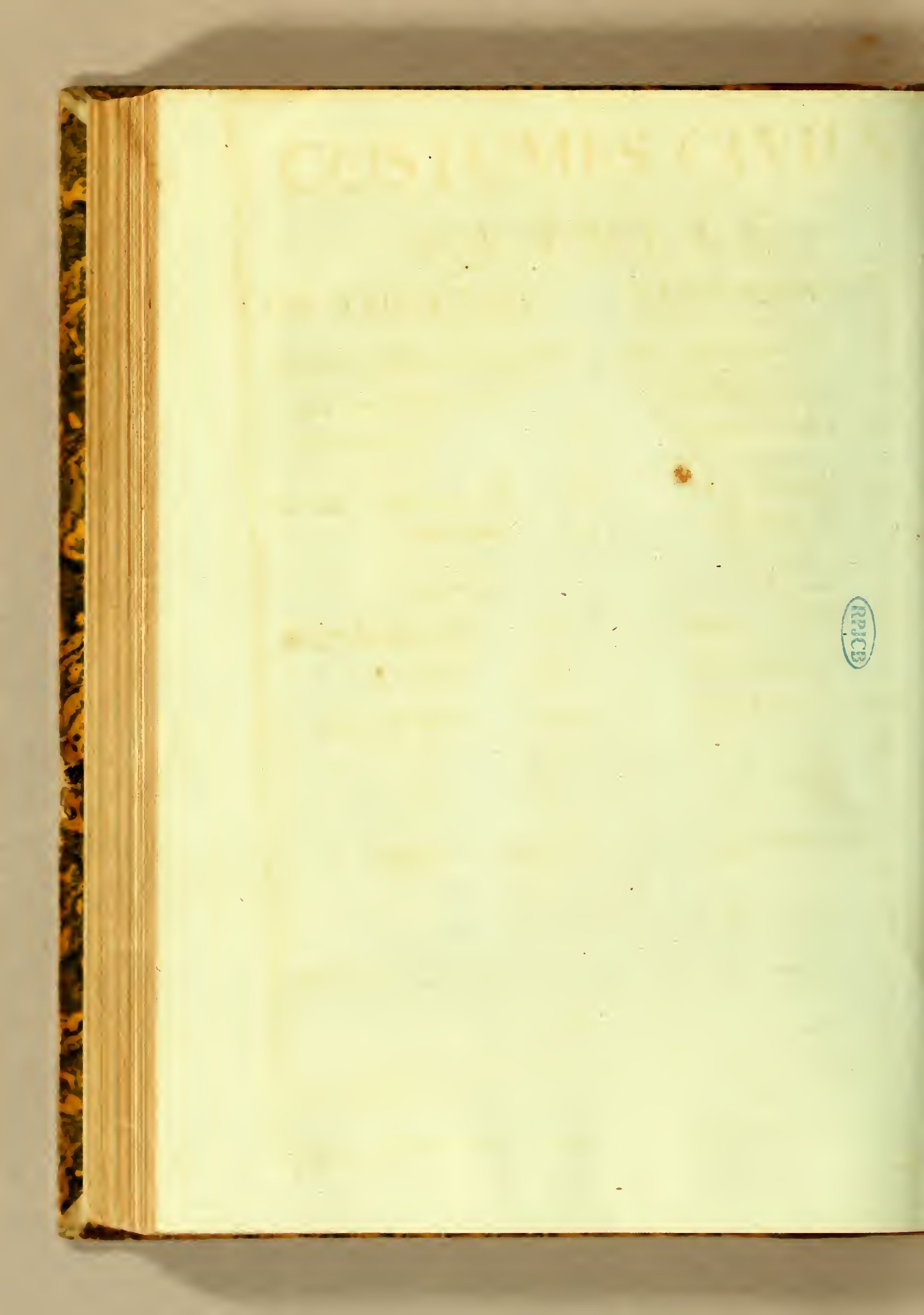


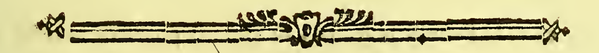
Kirgise à cheval.





Kirguisienne.


RPJCB



MŒURS
ET COUTUMES
DES KABARDINIENS
OU CIRCASSIENS.

Le Caucaſe, célèbre dans la mythologie par le ſupplice de Prométhée, étoit une montagne que les Anciens croyoient la plus haute de toutes. Les Schytes qui l'habitoient jadis paſſoient pour de ſavans Aſtronômes; ſi l'on en croit Strabon, c'étoient mêmes des Philoſophes, puiſqu'ils avoient la coutume de s'habiller de deuil à la naiſſance de leurs enfans, & de ne ſe réjouir qu'à leur trépas. Valère-Maxime voit beaucoup de ſageſſe dans cet uſage. On pourroit n'y voir qu'une ſatyre du gouvernement de cette nation. Dans une famille heureuſe & bien unie, les pères ne pleurent point le jour natal de leurs enfans; les enfans ne s'applaudiſſent pas de la mort de leurs parens. Mais quand un peuple eſt gouverné deſpotiquement, la naiſſance n'enrichit que le Tyran & lui donne autant d'eſclaves de plus; la tombe devient pour ſes Sujets le port de la liberté.

Cette chaîne de montagnes, qui a toujours été connue ſous le nom de Mont Caucaſe, & qui s'étend depuis la mer Caſpienne juſqu'à la mer Noire, ſituée

entre la Perſe & la Ruſſie, & l'un des points de la terre les plus fertiles, eſt auſſi le théatre qui a ſubi le plus de révolutions. Les Tatars en ſont aujourd'hui les maîtres, mélangés avec quantité d'autres Peuplades qui leur ſont ſoumiſes. Cette diverſité de Nations réfugiées de gré ou de force dans cette contrée, telles que les Grecs & les Génois, les Frères Moraves & les Perſans, a fait du Mont Caucaſe une eſpèce de Tour de Babel ou règne la plus grande confuſion dans les langues ainſi que dans les uſages civils & religieux; enſorte que les habitans, tous d'origine différente, s'entendent à peine & ſe concilient difficilement, quoique vivans les uns près des autres. Avec le tems le caractère Tatar a dominé ſur l'eſprit de toutes ces peuplades, mais moins ſur les habitans de la Georgie & des deux Kabardies.

Les Kabardiens, plus connus des Européens ſous le nom de Circaſſiens, occupent le dos ſeptentrional du Caucaſe, & ſont répandus en petit nombre ſur les rives inférieures du fleuve Kouban. Au ſeizième ſiècle, un Tzar de Ruſſie les ſoumit à ſon ſceptre, ſous le prétexte de les convertir au Chriſtianiſme; mais quelque tems après un Kan de la Crimée les rangea de ſon parti, & leur impoſa même un tribut qui conſiſtoit en un cheval, une cuiraſſe & une jeune fille, au choix du Commiſſaire envoyé par le Prince une fois l'an. Le Commiſſaire s'émancipa tellement dans l'examen des Kabardiennes, qu'il révolta toute la Nation, & en fut maſſacré en 1708. On voulut avoir raiſon de cet attentat; mais les Kabardiens ſe mirent prudemment

à l'abri sous la protection de la Cour Ottomane, sans toutefois en dépendre.

Les femmes, en Circassie, mènent une vie plus douce que dans les autres cantons du Caucase; elles sont traitées avec beaucoup de ménagemens; & peut-être en sont-elles moins redevables à leur beauté & à leur agréable humeur, qu'aux spéculations lucratives dont elles sont l'objet. Leurs charmes naturels & les graces recherchées dont elles les accompagnent, leur ont mérité une juste célébrité; ensorte que les Harems des amateurs orientaux ne peuvent s'en passer, quelque dispendieuse qu'en puisse être l'acquisition. Les femmes aux cheveux roux ont toujours le pas sur les autres; celles qui ne sont que blondes ont grand soin de réparer cette imperfection, en se couvrant d'une pommade & d'une poudre rouge. Mais si elles paroissent de mauvais goût sur cet article aux yeux de nos Européennes, elles pourroient leur servir de modèle dans tout le reste. Les Kabardiennes ne sont pas seulement belles; aux dons de la nature elles ajoutent ordinairement tous les raffinemens de l'art le plus perfectionné. La vivacité, la souplesse, l'aisance caractérisent leurs mouvemens. Toute leur existence est consacrée à imaginer & à mettre en œuvre mille moyens de plaire, secondées d'ailleurs par la douceur du climat, & aiguillonnées par les besoins renaissans d'un tempérament tout-à-fait analogue au climat. De telles mœurs supposent les aisances de la vie, & une civilisation avancée. Aussi de tous les habitans du Caucase, les Kabardiens sont les mieux logés, les plus industrieux,

les plus propres. Ils ont des demeures fixes, entretenues avec ſoin & très-commodes. Chaque village n'a pas moins de vingt maiſons ni plus de cinquante, au centre deſquelles s'élève une tour pour y mettre en ſûreté les femmes & les enfans en cas de ſurpriſe. Ils n'ont point de villes. Les châteaux de la Nobleſſe ſont pour la plupart de bois, comme les cabanes des particuliers; mais ils ſont plus conſidérables & un peu mieux fortifiés. Ils ont l'eſprit moins remuant que les voiſins qui les entourent, & ſont amis de la paix. Peu attachés à leurs maîtres ou à leurs protecteurs, ils paſſent indifféremment ſous la puiſſance du plus fort. C'eſt peut-être le parti le plus ſage, quand on eſt le plus foible. La dîme en nature eſt le ſeul impôt qu'ils paient à leur Chef, qui quelquefois ne s'en contente pas, & exige juſqu'au quart de leurs biens. La juſtice ſe rend prévôtalement, à la manière des Turcs; & l'examen de la faute ne précède pas toujours le châtiment trop ſouvent arbitraire. L'extrême célérité dans l'inſtruction d'un procès, eſt par fois plus funeſte que l'extrême lenteur. Mais les deſpotes n'ont pas le tems d'attendre; ils ont intérêt de trouver des coupables, & ſur-tout de les punir bien vîte, pour jouir plutôt de leurs dépouilles.

Ils s'adonnent ordinairement à l'agriculture, & prennent ſoin de leurs troupeaux. Ils élèvent auſſi des chevaux qui valent ceux de l'Arabie, & d'une telle docilité, qu'ils plient les genoux quand le Cavalier veut monter ou deſcendre.

Leur commerce ſe fait par échange & conſiſte dans les productions du ſol. Ils fabriquent des poignards

renommés pour leur trempe & leur forme angulaire qui les rend plus meurtriers; ils en font d'un acier arſenical dont les bleſſures ſont mortelles.

Mais un trafic moins périlleux pour l'eſpèce humaine, & peut-être auſſi révoltant, c'eſt le commerce des belles Circaſſiennes. Il eſt des marchés publics où les jeunes filles, expoſées en vente dans l'attitude la plus propre à leur faire trouver des acquéreurs, paſſent des mains de leurs parens dans celles des Arméniens pour être revendues dans les Serrails. Une Circaſſienne jeune & belle, & ſur-tout bien rouſſe, rapporte à ſon vendeur juſqu'à 7000 (1) piaſtres, monnoie de Turquie. L'amour paternel ne tient pas contre de pareilles ſommes, ſur-tout dans une contrée où il eſt d'uſage d'acheter celle qu'on veut épouſer. Il paroît juſte au mari qui a payé ſa femme ſouvent aſſez cher, de ſe rembourſer en vendant encore plus cher ſes enfans. De telles ſpéculations ont paru ſi étranges à quelques ames honnêtes, qu'on a voulu les révoquer en doute, & ſuſpecter la véracité des Voyageurs. Mais leurs rapports, ſi ſouvent exagérés, ont été confirmés par les obſervations que des Philoſophes ont été faire ſur les lieux. Hélas! Peut-être ne falloit-il pas aller ſi loin; au ſein des Capitales de l'Europe, il ſe paſſe des traités non moins honteux, mais bien plus inexcuſables.

Les Kabardiens ſont Polygames, cela va de ſuite d'après leur principal négoce. Cependant, ils mettent

(1) Aux environs de 17000 livres de France.

une telle diſtinction entre la première femme qu'ils épouſent & les autres, que celles-ci doivent être plutôt regardées comme autant de concubines propres à favoriſer leurs vues mercantilles. Comme ailleurs, les maris donnent le nom de dot au prix que leur coute leur fiancée. On marchande long-tems; la ſomme eſt fixée avec la plus grande préciſion, & l'on convient des termes pour s'en acquitter. C'eſt une vraie banque; & les Orientaux ſont d'auſſi bons agioteurs que les Occidentaux. Mais il arrive auſſi que les Kabardiniens & les Georgiens pauvres s'en dédommagent en ſe montrant adroits, & enlèvent de force, ou par ruſe, la proie qu'ils ne peuvent acheter. Le vol des beſtiaux & des jolies filles eſt très-commun dans ce pays; mais il n'entraîne pas l'infâmie à ſa ſuite. Le raviſſeur ſe fait gloire du ſuccès, mais il doit s'attendre aux repréſailles.

Comme on voit, ce ne ſont pas-là les mœurs patriarchales qui floriſſoient jadis dans les belles contrées de l'Aſie. Le deſpotiſme a tout perverti. Du moment que d'heureux brigands purent tout payer, leurs eſclaves, pour vivre, furent obligés de tout vendre. Tout fut mis à prix; les dons les plus rares de la nature devinrent les objets ordinaires d'un vil trafic; l'homme riche ne vit dans l'homme pauvre qu'une denrée au plus offrant. Cette révolution inouie devint bientôt générale, & paſſa juſques dans les climats dont la douce température n'excuſoit par de tels excès.

La religion des Kabardins ou Kabardiniens ne conſiſte qu'en pratiques ſuperſtitieuſes, mêlange informe de Paganiſme, de Mahométiſme & même de Chriſtianiſme

nisme. Ils donnent à Dieu le nom de *Daïla*, au lieu de celui de *Alla*, en usage chez les Tartares. Ils ont parmi eux un *Homme pur*, espèce d'Hermite qui habite un vieux Temple de pierre; il vit dans le célibat, jouit d'une grande considération, & paroît avoir de la piété pour tout le reste de la Nation, qui n'en montre guère.

Un Kabardinien, bien habillé, porte du linge fin, de larges hauts-de-chausses, des bottes de maroquin, un habit de dessous long, attaché par une ceinture, & fait d'une étoffe de soie; un long habit de dessus, de drap fin ou de soie, avec des manches ouvertes & repliées sur le dos. Il se laisse croître une grande moustache, & se rase la tête, qu'il couvre d'une calotte de quelque riche étoffe. Par-dessus, il se coëffe d'un bonnet applati, ample par le haut, & serré par les bords. Rarement les Kabardins sortent sans être armés d'un sabre qu'ils portent à un ceinturon, & d'un poignard moitié caché dans une ceinture. Quand ils sont sous les armes, ils mettent la cotte de mailles, & font usage de l'arc, de la hallebarde, & du fusil.

Le costume des Circassiennes tient un peu des modes d'Europe & d'Arménie; il consiste en une chemise, un haut-de-chausse, une veste, une robe à manches ou sans manches. En hiver, les Kabardiniennes se couvrent d'une pelisse qui descend jusqu'aux pieds. Elles font usage de boucles d'oreilles & de colliers, mais sur-tout d'un tastar ou voile à la Tatare qui retombe sur leur visage quand elles sortent en public. Du reste, en Circassie comme ailleurs, l'inégalité de for-

tune met beaucoup de diverſité dans les habillemens. mais l'amour de la parure eſt de tous les états, comme de tous les pays.

Fin des mœurs & coutumes des Kabardiniens ou Circaſſiens.



J. G. de S. Sauveur inv.

Kabardinien.

6

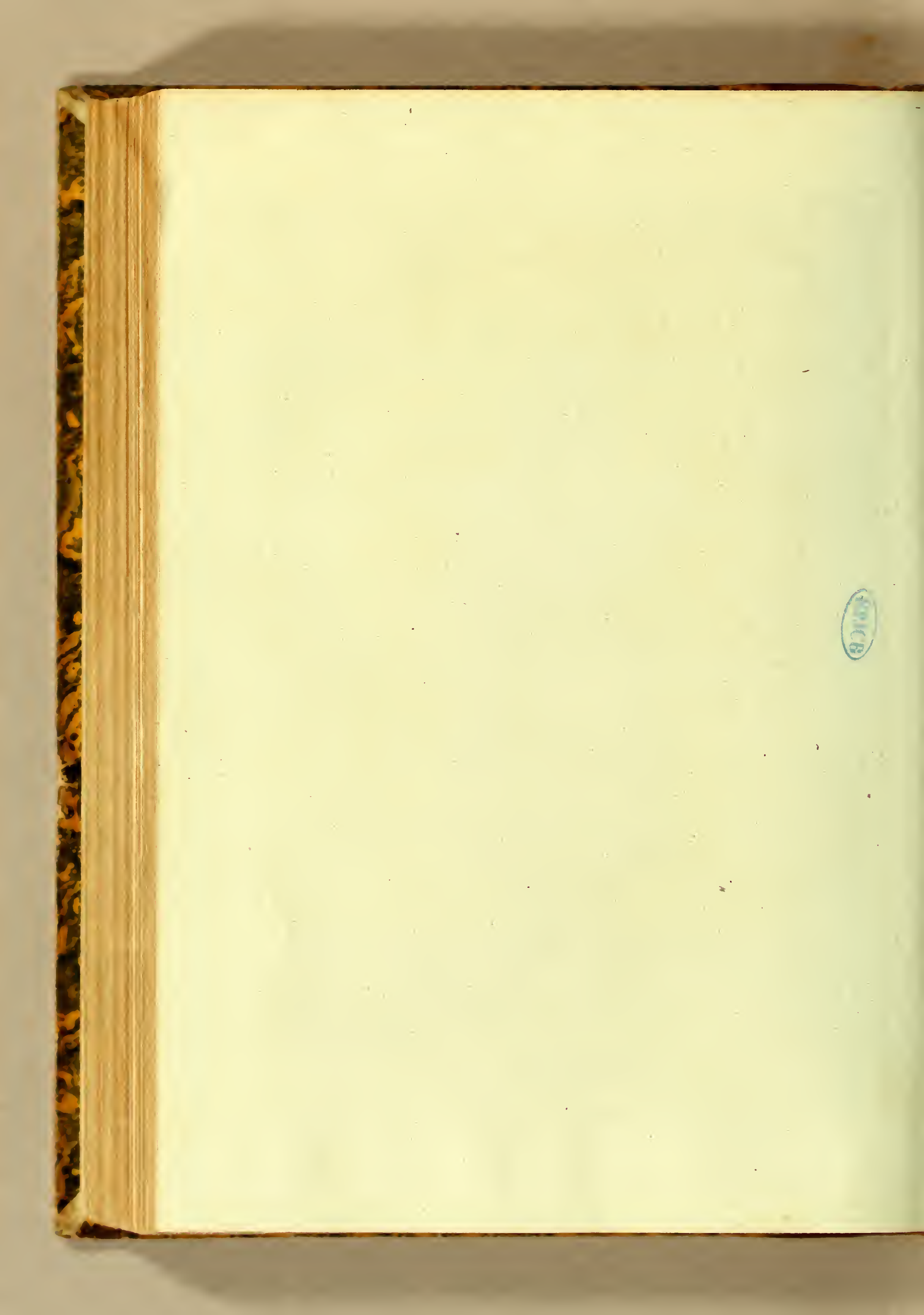




J. G. de S. Sauveur inv.

Kabardinienne.

6.





MŒURS
ET COUTUMES
DES TATARS
DE KASAN ET D'ORENBOURG.

L'HISTOIRE détaillée des (1) Tartares ou Tatars ſeroit bien propre à rabaiſſer l'orgueil des Princes qui ont la manie des conquêtes. Ce peuple ignorant & de mœurs groſſières, ſans code & ſans culte, étranger à toute civiliſation, s'eſt ſoumis la plus belle & la plus étendue des quatre parties du monde, après avoir fait trembler le reſte des nations de la terre. Seſoſtris, Alexandre, Ceſar & Charlemagne n'ont jamais pouſſé ſi loin leurs victoires que Tſchinquis, Bathi, Gengis & Tamerlan, ces quatre fameux chefs de Hordes Tartares.

Mais rentrons dans les limites de notre Ouvrage, & bornons-nous à dire que cette Puiſſance ſi redoutable, ſur ſon déclin au commencement du quinzième ſiècle, connut un maître au milieu du ſeizième, & devint province de la Ruſſie en 1552.

C'eſt à cette époque que le Royaume de Kaſan fut

(1) *Tatars* eſt la vraie prononciation.

réduit en gouvernement de l'Empire ; il renferme la Permie & les cantons que baigne la Wraitka. La ville de Kasan a donné son nom à tout ce district. Les Tatars, au nombre de plus de dix mille têtes mâles, en occupent les fauxbourgs & les villages circonvoisins, & sont répandus principalement dans le Gouvernement d'Orenbourg.

Les Tatars d'Orenbourg-Kasan ne sont plus ce qu'étoient leurs ancêtres. Leur commerce avec les Russes, & la religion qu'ils tiennent des Mahométans, ont beaucoup adouci leur fierté féroce & presque naturelle; depuis que, de Nomades qu'ils étoient, la population les a rendus stationnaires, ils sont devenus bons cultivateurs. Ils s'entendent fort bien sur-tout à élever des abeilles. Les jeunes filles sont de laborieuses villageoises qui filent la laine & le chanvre, & font elles-mêmes le drap ou la toile dont elles usent dans le ménage. L'éducation des enfans y est très-soignée. Le plus petit hameau a sa chapelle & son Prêtre, son école & son Maître, où les enfans des deux sexes, chacun de son côté, vont apprendre les principes du Mahométisme & de la langue Arabe. Ils ont un goût décidé pour l'Histoire. Les Paysans Tatares & les Marchands se composent une petite bibliotheque manuscrite, en faisant une collection d'anecdotes relatives à leur pays & à leurs voisins. Ils vont plus loin. Chaque village, qui renferme ordinairement depuis dix jusqu'à cent fermes, possede son Histoire particulière, non-seulement par tradition, mais encore par écrit. Croiroit-on que les Tatars sont plus avancés de ce côté-là que les Nations les plus polies & les plus éclairées d'Europe.

Chaque ferme consiste en une chambre, quelques petits magasins isolés & des écuries. Il y a peu de maisons en pierre; la plupart sont en bois. Une cheminée & un large banc en occupent l'intérieur, qui n'est éclairé que par des fenêtres vitrées chez les riches; le pauvre pratique une lucarne bouchée avec du papier huilé. Quelques vaisselles de cuisine, quelques ustensiles d'agriculture, des coffres, des tapis ou pièces de feutre, des nattes d'écorce d'arbres forment tout leur mobilier. On ne trouve des coussins & des oreillers que chez les plus sensuels. Les lits de plumes y sont très-rares; cependant on en voit.

Le commestible des Tatars n'est point réduit en science qui exige un long apprentissage, & cependant ils se nourrissent bien. L'usage du gruau & du pain s'est introduit parmi eux depuis quelque tems. Ils préférent les végétaux à la chair. La bouillie au riz & les dardines sont les mets de tous les jours. Ils ont une pratique qui n'est pas moderne, c'est leur prédilection pour le grain rôti; ils font brunir au feu du froment, de l'orge, &c. le broyent dans un mortier & le mangent presque tout crud, en le faisant tremper dans de l'eau ou du lait. Quelquefois ils aiment à le pétrir avec du beurre & le laissent quelque-tems au four. Du reste, ils observent les commandemens du Coran qui, ainsi que la Bible, ne tarit point sur cet article. Leur grand régal est ce qu'ils appellent *le plat aux cinq doigts*. C'est un hachis de chair de poulain réduite en bouillie & cuite sans assaisonnement, qu'ils mangent sans cuiller ni fourchette. Ils sont d'ailleurs très-frugals & très-économes. L'eau,

le lait, des bouillons, du thé préparé à leur manière, voilà leur boiſſon. Ils trouvent une ſorte de volupté à s'enivrer, ſans doute parce que la loi le leur défend expreſſément. Ils boivent de différentes ſortes d'hydromel; mais l'excès dans lequel les Tatars donnent tous, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, c'eſt le tabac à fumer. Ils font quatre repas par jour. Le banc, qui leur ſert de lit, leur tient lieu de table, le long de laquelle ils mangent aſſis ſur leurs talons. Ils ne manquent jamais de ſe laver & de reciter des prières avant & après le repas. Les Européens n'obſervent pas toujours ces louables pratiques.

Chez les Tatars d'une fortune aiſée, les femmes mangent & logent à part, & ſont preſque toujours couvertes d'un voile. Elles ne paroiſſent devant les étrangers, que lorſque le mari veut faire les honneurs de ſa maiſon d'une manière diſtinguée & toute particulière. Cette mode tient à la religion & peut-être au climat. Tous les Orientaux en agiſſent de même.

Peu de Nations multiplient autant qu'eux les ſoins de propreté. Il n'eſt point de parties de leur corps qu'ils ne lavent pluſieurs fois le jour. Nous aurions beſoin, ſur ce chapitre, de prendre des leçons d'eux. Ils ſe croiroient ſouillés, s'ils laiſſoient tomber ſur eux une goutte de l'eau que la néceſſité journalière leur fait répandre. C'eſt pour cela qu'on les voit s'accroupir pour ſatisfaire à ce beſoin.

Les Tatars de Kaſan ſont entr'eux d'une politeſſe affectueuſe, & l'étranger a toujours à ſe louer de leur accueil. Pour ſe ſaluer, ils ſe préſentent les mains, &

ſe les ſerrent l'une dans l'autre, en ſe diſant alternativement : *La paix ſoit avec toi.* Mais jamais ils ne ſe découvrent le chef. Il faut convenir que cette étiquette, ſimple & noble tout à-la-fois, vaut bien nos courbettes & nos minauderies européennes.

Par une ſuite du reſpect qu'ils portent à leurs ancêtres, chez les Tatars, la Vieilleſſe (1) y jouit de toute la conſidération qui lui eſt due. Le mot de *Barbon* n'eſt point une injure à Kaſan. On n'accorde cette épithete honorable qu'à ceux qui, à une barbe blanchie de bonne heure, joignent des mœurs irréprochables. On ne paſſe point d'actes civils ſans les conſulter. Ils ſont les arbitres dans tous les différends, & par-tout ils ont le pas. Souvent même, ils exercent les fonctions ſacerdotales; & les rits de la religion ne ſont jamais mieux obſervés que quand ils y préſident. On croit voir revivre en eux ces vénérables Patriarches des premiers temps, qui ont ſervi dans la ſuite de modèle pour peindre la Divinité. Conformément au Koran qui tolère la polygamie, & au climat qui en fait un beſoin, les Tatars prennent juſqu'à quatre femmes, mais plus ſouvent moins que plus. Elles jouiſſent de la plus parfaite égalité aux yeux du mari, & entrent chacune à ſon tour dans le lit

---

(1) L'Auteur de l'eſtimable Ouvrage intitulé : *l'Ami des Vieillards*, 2 volumes *in*-12, chez Didot, trouveroit dans les mœurs de ce peuple le ſujet d'un nouveau chapitre auſſi intéreſſant que les autres, à ajouter dans une deuxième Edition. Nous ſaiſiſſons cette occaſion, pour recommander la lecture de cet Ouvrage important aux perſonnes de tous les âges.

conjugal. La paix ne règne pas toujours dans un tel ménage, on ne fauroit raifonnablement l'exiger, puifqu'elle règne fi mal chez les époux monogames de nos froides contrées. Les Tatars Marchands entretiennent une femme dans chaque ville où ils ont un comptoir. Si quelquefois l'abfent a tort, il fe rend juftice, il cède au galant l'objet de fes defirs, & il fe pourvoit d'une autre époufe. Nous fommes loin de cette philofophie dictée par le bon fens & par la néceffité des chofes.

A Orenbourg, on a vu un mari qui en étoit à fa neuvième femme; il en avoit déjà vendu huit, d'un commun accord entre lui, fon rival & celle qui étoit en tiers; il s'en étoit fait une nouvelle branche de commerce.

Les pères fe rendroient coupables d'un gros péché, s'ils retenoient trop long-temps leurs enfans dans le célibat. Pour éviter ce reproche, ils tombent fouvent dans l'excès contraire. L'intérêt préfide au mariage ici moins qu'ailleurs. Rarement oblige-t-on les filles à époufer quelqu'un contre leur goût. Il faut que le prétendu achete fa femme. Le *Kalim* ou le *prix de fa Belle*, eft depuis vingt (1) roubles jufqu'à cinq cens. Quelquefois pourtant on donne aux nouvelles mariées une dot qui ne monte jamais au prix qu'elle coûte à fon mari. A Kafan, on ne prend pas une femme pour s'enrichir.

---

(1) Un rouble peut être évalué à un écu de 6 livres de France. Ainfi donc une femme Tatare vaut depuis 120 liv. jufqu'à mille écus de 3 livres.

On donne plusieurs termes pour s'acquitter du Kalym; fidèle aux échéances, le galant, en venant payer, fait sa cour à sa prétendue; ces sortes de visites s'appellent *aller près du sein.* Comme on voit, la galanterie est de toutes les contrées; mais elle ne préside pas à toutes les cérémonies des mariages Tatars. Par exemple, que penser de celle-ci? la veille des noces, il est d'obligation pour la Fiancée de se dégarnir de la toison que la nature, qui ne fait rien sans de bonnes raisons, s'étoit plu à faire croître pour voiler certaine partie du corps. Le Fiancé doit de même raccourcir sa barbe. Pendant cette opération, la Fiancée, couverte d'un voile, pleure son futur changement d'état avec ses compagnes, qui lui rendent visite à cet effet. Puis on la fait asseoir sur un tapis, & on la porte ainsi dans la maison du mari. Ceux d'entre les Tatars dont les mœurs se sont laissé dépraver par la fréquentation que le commerce nécessite avec leurs voisins, spéculent quelquefois sur la première nuit de leurs nôces. S'ils sont mécontens de la dot, ils font beaucoup de bruit, comme s'ils n'avoient point trouvé à cueillir cette fleur de virginité à laquelle ils attachent autant d'importance qu'ailleurs, & en conséquence, ils exigent des parens un dédommagement proportionné.

La nôce consiste, comme à l'ordinaire, en repas, en danses, & en chants, accompagnés d'une musique dont la mélodie a toujours quelque chose de martial. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que les femmes & les hommes dansent séparément. Ceux-ci sont plus lestes & plus animés; celles-là ne forment

que de petits pas traînans, pendant lesquels elles tiennent les deux mains étendues devant le visage. Les chansons Tatares, pour n'être point rimées, n'en sont que plus poëtiques & plus expressives. Les amans ne manquent jamais de se comparer au tendre tourtereau; leur amante ressemble à la grue fidelle.

La stérilité, qui est devenue parmi nous, dans les hautes classes de la société, un titre de recommandation, en est encore un d'opprobre chez les Tatars. Le reste des usages, soit pendant les couches, soit par rapport à la circoncision, est à peu près conforme aux pratiques des Mahométans; tout de même qu'en ce qui regarde les devoirs rendus aux morts. Ainsi que chez presque toutes les autres nations, la vanité accompagne l'homme jusque dans la tombe & au-delà du trépas. La fosse du riche n'est pas tout-à-fait la même que celle des pauvres. Il y a des distinctions que des épitaphes pompeuses rendoient jadis bien plus sensibles.

Les revenus ecclésiastiques de leurs Moulas ou Prêtres ne sont pas assez considérables pour les rendre paresseux. Malgré la dignité de leurs fonctions, ils sont obligés souvent de travailler de leurs mains pour suppléer à la modicité de leurs gages. Le Clergé n'en est pas moins considéré pour cela, & ne s'en conduit pas plus mal. Aussi, on ne rencontre point de Moines dans ce canton; que feroient-ils là où les Prêtres ont à peine de quoi vivre?

La fatalité est le dogme favori des Tatars, & il produit chez eux les plus salutaires effets: il les roidit contre l'adversité & les détourne du suicide. Si chaque

être dans la nature a ſa raiſon pour exiſter de telle ou telle manière ; ſi le mal eſt auſſi inévitable que le bien ; il ne reſte qu'un parti à l'homme, celui de la réſignation pour ce qui ſe paſſe en lui, & de l'indulgence pour ce qui lui arrive de la part de ſes ſemblables. Du reſte, les Tatars ſont très-dévots, & leur piété a beaucoup d'onction.

Quant à leur ſignalement & à leurs coſtumes, les hommes ſont d'une taille moyenne & maigre, mais bien priſe ; ils ont de petits yeux, mais le regard vif. On remarque ſur leur viſage un certain air de modeſtie & même de timidité qui contraſte avec le portrait que l'Hiſtoire nous a laiſſé de leurs ancêtres entreprenanst. Tous les Tatars de Kaſan, ſur-tout les Mahométans, ſe raſent la tête, à l'exception de la mouſtache & d'une petite barbe au menton. Ils portent des chemiſes de toile, des hauts de chauſſe larges, des bottines ou bas de peau ; les pauvres mettent des ſouliers d'écorce d'arbre. Le reſte de l'habillement conſiſte en une robe de chambre volante & légère nommée *Kalat*, un habit de deſſus, long & ample à la manière des Orientaux, dont les manches, terminées en pointes, ſont aſſez ſouvent ouvertes, & par-deſſus tout cela une ceinture, eſpèce de ceinturon de peau pour porter le ſabre, la pipe & un couteau. Les habits de deſſous chez les pauvres ſont de nanquin, & ceux de deſſus de gros drap. Ceux des riches ſont plus fins, ou d'une étoffe de ſoie brodée d'or & d'argent. Ils ſe couvrent la tête d'une calotte ſurmontée d'un bonnet applati & à rebord.

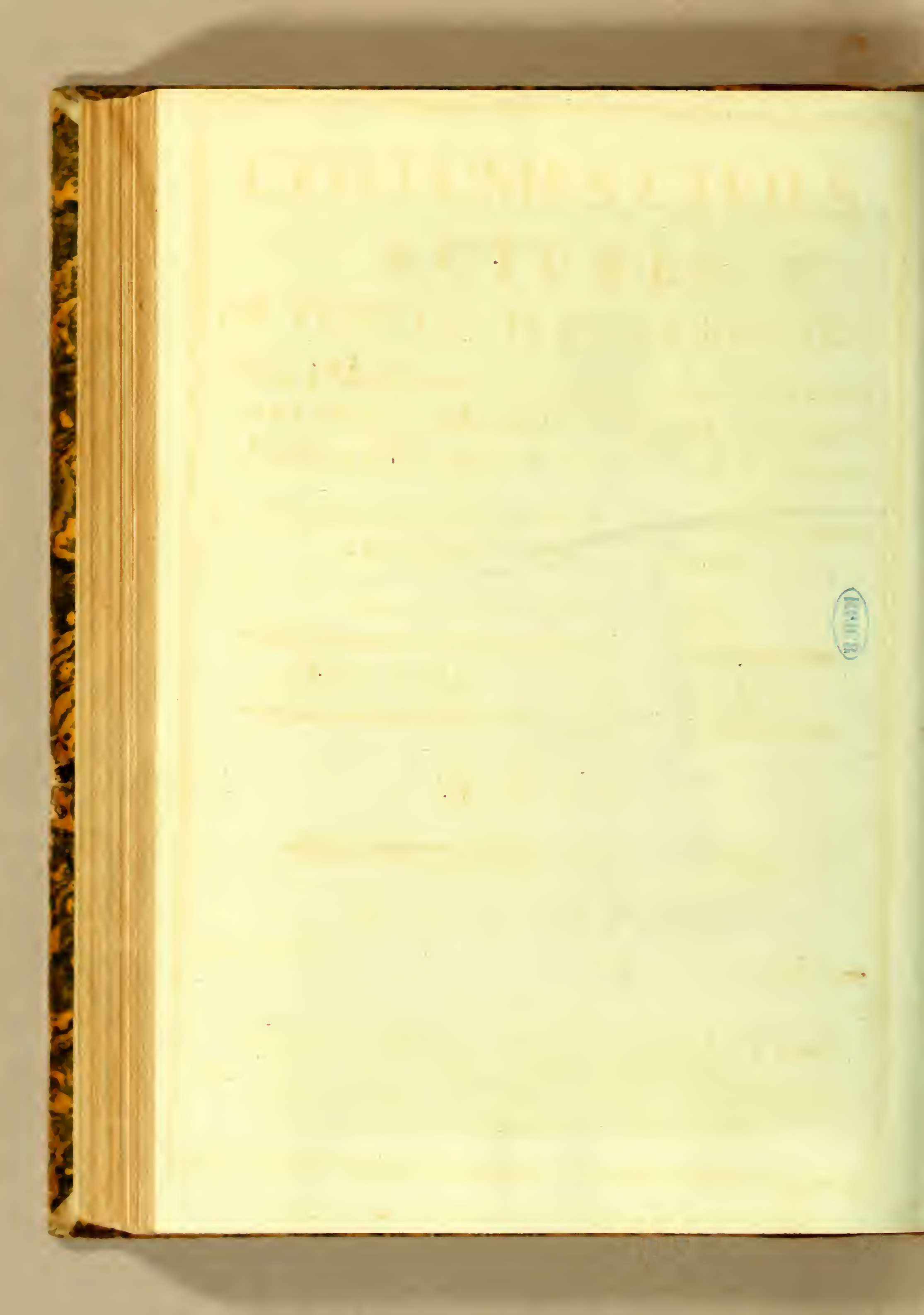
Les femmes Tatares de Kaſan, plus fraiches que belles, ſont d'une bonne conſtitution; on eſt venu à bout de les rendre laborieuſes, ſédentaires, modeſtes & ſoumiſes. Leurs maris ne nous ont point communiqué leur recette. Leur habillement reſſemble beaucoup à celui des hommes, ſi ce n'eſt que leurs bottines ſont terminées en pointes, & que la coupe de leur vêtement leur eſt particulière. L'habit de deſſous, brodé pardevant, ſe boutonne aſſez exactement ſur le ſein. Les plis retombent ſur les hanches. Outre cela, le bas de la gorge eſt recouvert d'une eſpèce de fichu compoſé de perles de verre, ou de petites médailles diſpoſées par couche comme des étoiles. Elles portent en outre, par deſſus l'épaule, un ruban en forme du cordon de quelqu'ordre. Elles ont en outre des colliers, des bagues & des boucles d'oreilles. Leurs cheveux noués en deux treſſes ſont recouverts d'un bonnet dont les grandes aîles retombent en partie ſur les joues.

Elles ornent ou défigurent plutôt leur front avec un grillage de perles fines. Les femmes non mariées, en guiſe du bonnet, portent un bandeau ſemblable à une couronne ouverte. Les femmes du commun font uſage du nanquin, ou de drap groſſier fabriqué par elles. Les femmes opulentes ſur-tout connoiſſent tout le prix d'un voile, & elles ſçavent le placer à propos & avec avantage. On peut s'en rapporter à elles. La coquetterie, comme on ſçait, innée chez les femmes, n'eſt excuſable, ſans doute, que quand elle ne contrarie pas la nature.

Fin des mœurs & coutumes des Tatars de Kaſan.


J. G. de S. Sauveur inv.

Tattare de Kazan.

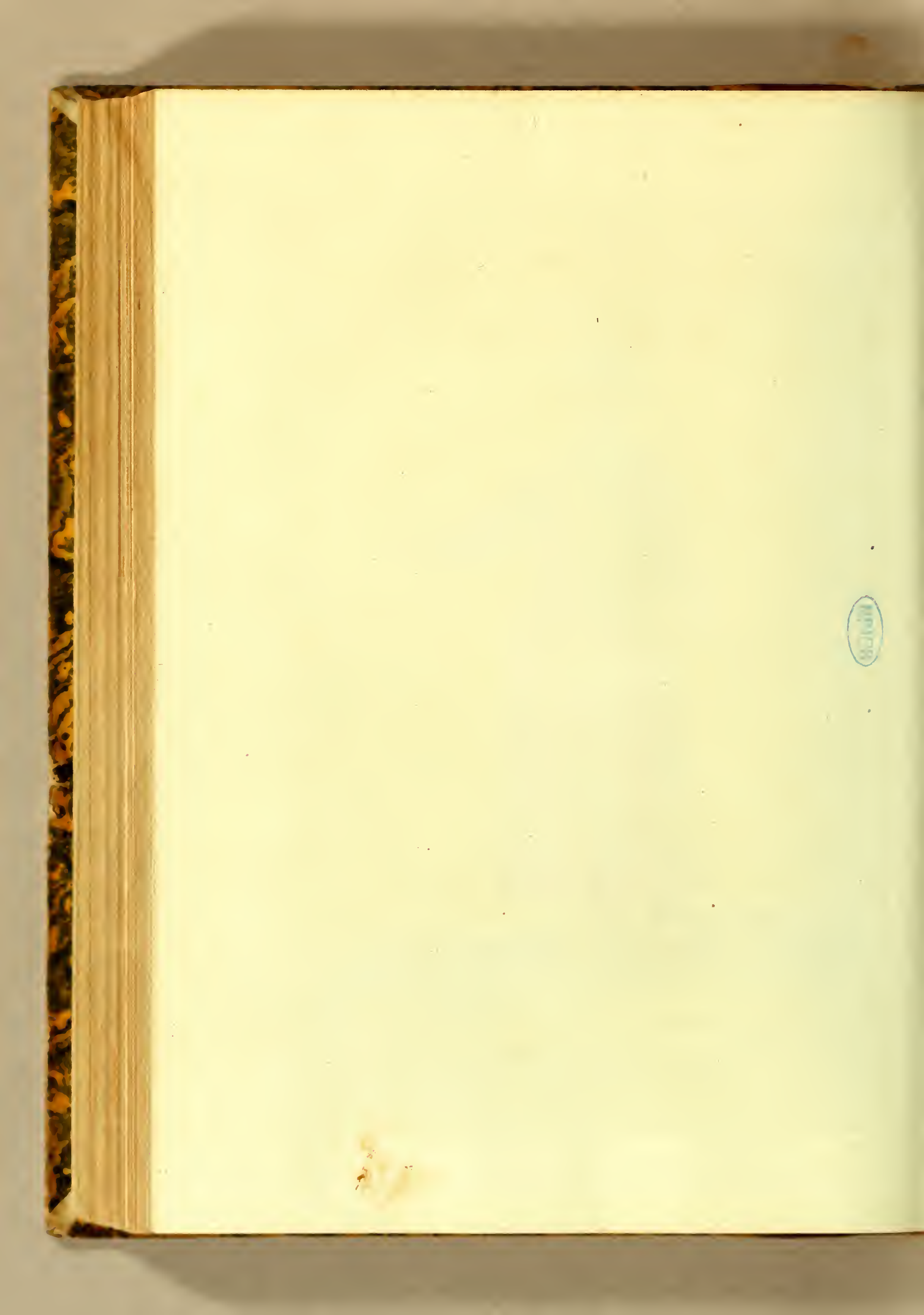




J. G. de S. Sauveur inv.

femme Tattare de Kazan.

6





MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE LA LAPONIE.

LA Laponie comprend tout le pays ſitué entre le 69 & le 75 dégré de latitude ſeptentrionale, au-deſſus du Golphe Botnique ; elle eſt limitée par l'Océan & la Mer Blanche, par la Norwège, la Suède & la Ruſſie; elle occupe une grande partie des Alpes glaciales ſurnommées Swernoj.

Cette vaſte contrée, voiſine du Pôle, eſt déſignée, dans les anciens Livres de Géographie, ſous les noms de pays des Cynocéphales, des Himantepodes, des Troglodites & des Pigmées. Si le ſoleil refuſe ſa lumière, pendant pluſieurs mois de l'année à ce peuple, que quelques Auteurs ont appellé le dernier peuple de la terre, il en eſt dédommagé par l'apparition régulière d'une aurore boréale, pendant preſque tout le temps de la nuit.

Il y a pluſieurs ſiècles, les Lapons n'étoient connus que ſous le nom de *Finnois.* Les peuples qu'on appellent actuellement ainſi, n'en ſont probablement qu'une émigration. Voltaire n'eſt pas tout-à-fait du ſentiment de M. Müller à ce ſujet. Voyez-en les détails dans le tome III de ſon Hiſtoire Univerſelle. Leur Langue eſt un compoſé de plu-

ſieurs Dialectes informes & rudes, auſſi peu propres à la Poéſie que le climat; & leurs chants ſont plutôt des hurlements qui déchirent l'oreille des étrangers.

Ceux qui voudroient diſputer à la Poëſie le droit d'aîneſſe ſur la Proſe écrite, ſe trouveroient démentis par les Lapons. Ce peuple demi-ſauvage compoſe depuis long-temps des chanſons, & il n'a pas encore de lettres ni d'écriture. Il ne fait uſage que de quelques Hyéroglyphes peu raffinés, & auſſi ſimples que les objets déſignés. Dans le Calendrier Lapon, par exemple, le mois de Mai eſt repréſenté par des Grenouilles; une Comète eſt une étoile à queue. Cependant Regnard, dans ſon voyage en Laponie, fait mention d'un certain *Joannes Tornæus*, qui traduiſoit les Pſeaumes de David en Langue Lapone. Ce bon Curé écrivit auſſi l'Hiſtoire des Lapons dans leur idiôme. Il mourut en 1681.

Les Lapons ſont intéreſſés, peut-être parce qu'ils ſont pauvres. On l'eſt trop ſouvent ailleurs par la raiſon contraire. Ils connoiſſent les procès, & les Créanciers traitent durement leurs Débiteurs : ce qui oblige quelquefois ceux-ci à ſe réfugier dans un canton voiſin, comme en un lieu privilégié.

L'Agriculture ne ſçauroit fleurir chez une Nation Nomade; & le ſol ingrat qu'habitent les Lapons néceſſite la vie errante qu'ils menent. On les diſtingue en Lapons des bois, ou pêcheurs & chaſſeurs, & en Lapons montagnards ou Paſteurs. Les troupeaux (1) de Rennes ſont toute la richeſſe de ces

(1) Renne ou Rhenne, quadrupède preſque ſemblable au Cerf, mais plus grand & plus léger encore. On s'en ſert pour tirer des traîneaux, & auſſi pour porter des fardeaux; mais il ne faut pas que la charge paſſe 40 livres. Un traîneau attellé d'une Renne peut parcourir juſqu'à ſix lieues de France par heure. Mais l'animal ne peut aller ainſi que pen-

derniers, qui en prennent le plus grand ſoin. Ils les marquent aux oreilles & leur donnent un nom à chacun. Quand ils ont plus de mâles qu'il ne leur en faut, ils les châtrent. Ces animaux mutilés n'en deviennent, dit-on, que plus grands, plus beaux & moins farouches : leurs maîtres en font tant de cas qu'ils s'appellent entr'eux, par forme de compliment, *Renne châtré*.

Les Lapons des bois paſſent l'été ſur le bord des lacs & l'hyver dans les forêts. Ils s'exercent avec beaucoup d'adreſſe à la chaſſe & à la pêche qui les nourriſſent. Ils ne ſe ſervent plus que d'armes à feu.

La conſtruction de leurs canots & de leurs traîneaux, ainſi que les harnois des Rennes, les meubles du ménage, les uſtenſiles de cuiſine, ſont l'ouvrage de leurs mains. Quelques-uns de ces inſtrumens domeſtiques ſont ſculptés avec aſſez de délicateſſe. Les femmes brodent les habits, font des filets, tannent les peaux, ſèchent le poiſſon & la viande, & aiment ſur-tout à traire le lait des Rennes.

Les cabanes ou maiſons Lapones ſont compoſées d'une carcaſſe de perches fixées en terre, & recouvertes par des brouſſailles, ou par de la toile ou de vieilles peaux. Le foyer occupe le centre de l'intérieur autour duquel on eſt aſſis ſur ſes talons, ne pouvant s'y tenir debout. Ces habitations, aſſez peu commodes, ont des portes, mais elles ne ferment point.

Les Lapons ne ſerrent point ſous la clef leurs proviſions,

---

dant ſept à huit heures. Ce quadrupède rend tant de ſervices au Lapon, qu'il en a été, pour ainſi dire, diviniſé. Il appelle toujours Renne chacune des montagnes ſacrées où il fait ſa prière. *Styren Alda* ſignifie : *Renne du mont Styre*.

ni leurs meubles, quoiqu'ils possèdent quelques ustensiles d'argent. Ce n'est pas chez eux

> ...... que la méfiance
> Est mère de la sûreté.
> *Lafontaine, Liv. III. F.* 18.

Leur comestible consiste en chairs d'animaux crues ou cuites, & séchées à l'air. Mais une particularité remarquable, c'est la coutume qu'ils ont de laisser geler du lait de Rennes dans les estomachs de ces mêmes animaux; en hyver, quand ils veulent se servir de ce lait en glace, ils en coupent des morceaux à grands coups de hache. Leur boisson est l'eau, mêlée assez souvent avec du lait. Ils prennent aussi des bouillons de poissons. Ils feroient excès d'eau-de-vie, si elle étoit malheureusement commune & à plus bas prix parmi eux. Les hommes, pour la plûpart, ne sont sobres & tempérans, que quand ils ne peuvent faire autrement. Leurs vices & leurs qualités sont à la merci de l'occasion.

La terre recouverte d'une natte, leur sert de table; & ils sont grands mangeurs. Chaque convive porte toujours sur lui son couteau, sa cuiller & sa tasse. Ils observent de prier avant & après le repas.

Dans leurs visites, ils se donnent la main & des baisers, en disant, dans leur idiôme: Je te salue, & ils se font des présens.

Cependant le Lapon aime à thésauriser, mais peut-être par suite de Religion. Il enfouit avec précaution, dans la terre, de l'argent, de l'argenterie, & ce qu'il possède de quelque valeur, comptant bien s'en servir en l'autre monde: c'est ainsi que, dans tous les pays, on a fait le sacrifice du présent à l'espoir de l'avenir.

Du reste, les événemens de cette vie les affectent peu. Leur

Leur caractère insouciant, leur tempérance, l'exercice continuel, le site élevé qu'ils choisissent de préférence pour leur demeure, les rendent forts & agiles ; mais ils ne parviennent pas à un âge avancé. L'âpreté du climat, les accidens journaliers auxquels ils sont exposés, avancent le terme de leurs jours. Ils connoissent plusieurs maladies : mais la plus redoutable de toutes, ils n'en sçavent pas même le nom. Cette plaie honteuse étoit réservée aux Nations voluptueuses du Midi. La stérilité est un opprobre pour les Lapones, comme elle l'étoit chez les Juives. Elles accouchent le plus souvent sans douleurs. Un berceau de bois léger en forme de navette, & garni d'un lit de mousse, reçoit l'enfant, qu'on n'emprisonne jamais dans un maillot. En course, les mères se chargent de ce doux fardeau ; quand elles sont en station, elles suspendent le berceau dans leurs cabanes, ou à des branches d'arbre.

Par une prévoyance sage, & digne d'être imitée (1), le père ne manque jamais de donner au nouveau-né, en toute propriété, la femelle d'un Renne, qu'il désigne à cet effet par une marque distinctive, servant à caractériser l'enfant dans la suite. Tous les produits de l'animal lui appartiennent, nonobstant l'héritage qui lui revient un jour. Pour peu que le père soit riche, il fait à son enfant un second présent pa-

---

(1) Elle l'est du moins dans une ville des Pays-Bas. A Ypres, quand une fille vient au monde, le père, pour peu qu'il soit aisé, lui assure sa dot le jour de sa naissance, en plantant un millier d'arbres très-petits, de l'espèce qu'on nomme *Ypreaux* ; ensorte que sa fille, à l'âge de vingt ans, se trouve propriétaire de 20 à 30000 liv.

Note de la page 65 *de* l'Age d'Or, *ou* Recueil de Contes Pastoreaux ; par le Berger Sylvain.

reil, à l'apparition de la première dent. Les filles n'ont point d'autre dot.

Quoique l'éducation, chez les Lapons, ſoit dure, au point de coûter quelquefois la vie aux enfans d'une complexion foible, les parens ſont quelquefois tendres juſqu'à l'aveuglement & à l'excès envers leurs enfans, qui ne leur en ſçavent pas plus de gré dans la ſuite. La piété filiale eſt à l'inverſe de l'amour paternel.

L'intérêt fait preſque tous les mariages en Laponie comme ailleurs. Le contrat n'eſt qu'un marché dans lequel le cœur n'entre pour rien. On obſerve cependant une condition qui mérite d'être remarquée On ne permet pas à un jeune homme de ſe marier avant qu'il ſoit capable de tuer un Renne. Les Tartares du Dagheſtau (pays voiſin de la Géorgie & de Stiran) ont une coutume qu'il n'eſt par hors de propos de rapprocher de celle-ci : perſonne ne peut ſe marier chez eux, avant que d'avoir planté, en un endroit marqué, cent arbres fruitiers.

Les Lapons, dit Regnard, commencent ordinairement au mois d'Avril à faire l'amour, comme les oiſeaux. Pour obtenir ſa Maitreſſe, l'Amoureux doit prodiguer à ſon père, l'eau-de-vie, qu'on appelle, aux Accords, le vin des Amans. La virginité, en Laponie, n'eſt pas auſſi honorée qu'ailleurs. Les Fiancés n'y ſont pas plus difficiles ſur cet article que les maris ne ſont jaloux de leurs droits excluſifs. Les devoirs de l'hoſpitalité, en faveur des Etrangers, s'étendent juſque ſur le lit conjugal. Refuſer ſon hôte en pareil cas ſeroit une délicateſſe mal placée, & dont il vous ſçauroit le plus mauvais gré poſſible. Une fille, honorée des careſſes d'un Etranger, trouve dans le pays plus d'époux qu'elle ne veut; c'eſt à qui l'achetera

plus cher. Il en feroit peut-être tout autrement fi les Lapones reffembloient davantage aux Circaffiennes.

La nôce fe fait chez la Fiancée, qui paroît aux yeux des Conviés tête nue. Le feftin eft plutôt un Picnic, où chacun des affiftans apporte fon plat & fa bouteille. Puis on chante, ou plutôt on crie; puis on danfe, ou plutôt on lutte l'un contre l'autre, & on faute par-deffus des bâtons pofés horizontalement. Les plus paifibles s'amufent au jeu de l'oye, efpèce de jeu d'échecs à treize pions, qui repréfentent douze oyes & un renard. Les plus fpirituels de la bande racontent diverfes avantures qui figureroient avantageufement dans notre Bibliothèque Bleue. Le myftère ne préfide point à la confommation du mariage. On y procède aux yeux de toute la famille, réunie dans la même cabane.

Quoique peu jaloux de la propreté, les Lapons prennent cependant un bain de rivière tous les famedis. Hommes & femmes fe lavent pêle-mêle, fans diftinction de fexe, & fans qu'il en réfulte d'inconvéniens. On fait toujours le bien tant qu'on ne foupçonne pas le mal. Au refte, ce bain eft plutôt une cérémonie religieufe, qu'une pratique de falubrité. Le famedi eft pour les Lapons le jour le plus facré de la femaine.

Les Lapons enterrent leurs morts fans cercueils, nuds ou habillés. Un amas de pierres défigne l'endroit de la fépulture. Pour l'ordinaire on place fur ce tombeau ruftique un traîneau renverfé, quelques meubles & des alimens, par motif de précaution plus que de vanité fans doute. On n'a pu même détruire cet ancien ufage du Paganifme parmi les Lapons baptifés.

Le Chriftianifme des Lapons n'eft pas encore bien épuré.

Plusieurs d'entr'eux tiennent beaucoup à la Religion de leurs premiers ancêtres. Ils adorent toujours un *Dieu universel*, sous le nom de *Joubmel.* Ils y joignent plusieurs autres Divinités subalternes, telles que le soleil & le tonnerre. Ils se sont fait aussi un Dieu de la chasse. Maderakko est une Déesse qui préside, avec ses trois filles, à tout ce qui concerne les femmes. Peskal est le Souverain des Dieux malins; il s'est associé Rota, puissance suprême des Enfers. Ils ont sous eux pour adjoint Jabme-Akko; c'est la mère de la Mort. Cette tradition mythologique a subi plus d'une variante, suivant le temps & le lieu; mais on ne dit pas qu'elle ait jamais amené quelques fâcheuses catastrophes.

Les Lapons non-Chrétiens n'ont point de Temples; mais ils ont des montagnes, des lacs, des fleuves & des arbres consacrés. C'est-là qu'ils placent leurs idoles grossièrement taillés dans de la pierre ou des racines. On remarquera qu'ils attendent quelqu'évènement triste pour s'acquitter de leurs devoirs religieux. Un mariage stérile, une épidémie, &c. les fait aller consulter le Magicien ou le Prêtre. (car c'est tout un en Laponie.) Le dévot Lapon, instruit, sur le tambour magique, de l'offrande qu'il doit choisir, & du saint lieu où il doit la porter, chemine en silence, chargé des ossemens de la victime. Arrivé à l'endroit du sacrifice, il se prosterne, approche en rampant, pose les os, dépouillés de leur chair, sur l'échaffaut dressé à dessein, fait une libation de lait & d'eau de-vie, prononce une prière & s'en va plein d'espoir. Au reste, ce n'est pas en Laponie que le Prêtre vit de l'Autel; car il est de rigueur de n'offrir que des ossemens ou des cornes d'animaux. S'il arrivoit qu'un chien rongeât un de ces os consacrés aux Dieux, la mythologie Lapone veut qu'on

remplace cet os par celui qui lui eſt analogue dans le ſquelette du chien.

Les Lapons baptiſés, (ſi on leur paſſe les réminiſcences de leurs antiques ſuperſtitions) ſont d'aſſez bons Chrétiens Grecs & d'honnêtes Proteſtans.

Les Lapons ſont tributaires des trois Couronnes ſur le territoire deſquelles ils ſe trouvent établis, lors de la levée du tribut. La Suède, la Norwège & la Ruſſie ne ſçauroient exiger de fortes impoſitions d'une peuplade pauvre, peu nombreuſe, & qui n'eſt preſque jamais ſtationnaire.

Le commerce des Lapons eſt peu de choſe. Jadis il ſe faiſoit par échange. Les Norwégiens troquoient de la farine, du gruau, du drap, des haches, des marchandiſes de Clincailleries, contre leurs peaux & leurs fourrures. Aujourd'hui l'argent monnoyé commence à avoir cours parmi eux. On les accuſe d'être méfians & de violer la bonne-foi dans leurs traités : mais peut-être ne ſuivent-ils en cela que l'exemple qu'on leur a donné. Car il eſt probable qu'un peuple, à qui on n'accorde que le ſens commun ordinaire, n'a pas commencé le premier à éluder ſes conventions & à mettre en uſage ces raffinemens qui ſuppoſent une civiliſation avancée. C'eſt à Torno, dernière ville du monde du côté du Nord, que les Lapons viennent ſe rendre pour leur trafic. C'eſt-là que ſe tiennent, pendant l'hiver, les foires des Nations Septentrionales.

Les Lapons ſont paiſibles & gais, quand ils ſe trouvent pluſieurs réunis : quoique très-leſtes & durs au travail, ils ſont enclins à la pareſſe. Ils portent à l'extrême l'amour du ſol natal. Hors de leur pays, ils ſe laiſſent conſumer d'ennui. Paris & tous ſes charmes ne feroit point oublier à un Lapon

ſa cabane enfumée, ſon canot, ſes filets & l'aſpect ſauvage de ſes montagnes de neige.

Les femmes Lapones ſont d'une taille petite, mais bien priſe. Sans être libertines, elles ſont careſſantes. On remarque en elles une extrême irritabilité. Une étincelle de feu, un bruit inattendu, la moindre choſe, les font tomber dans des accès de frénéſie dont elles ne ſont pas les maitreſſes; le moment d'après, ces ſortes de paroxiſmes laiſſent en elles ſi peu de traces, qu'elles en ont perdu juſqu'au ſouvenir.

Regnard, dans ſon voyage en Laponie, s'eſt amuſé aux dépens de ce peuple. Le portrait qu'il en fait eſt une caricature; & c'eſt auſſi par trop charger que de dire qu'il n'y point, après le ſinge, d'animal qui approche plus de l'homme que celui qu'on appelle Lapon. Les Nations les plus polies ont toutes commencées comme les Lapons. Il ne faudroit peut-être qu'un grand homme pour en faire tout-à-fait des hommes. Mais le caractère du ſecond de nos Comiques lui faiſoit toujours voir les objets du côté le plus plaiſant. Dans ſa relation de la Laponie on apperçoit ce germe de gaité que l'Auteur du *Légataire* développa dans la ſuite ſur le Théatre avec tant de ſuccès. Il auroit plus de droits à notre reconnoiſſance, s'il ne faiſoit pas trop ſouvent rire aux dépens de la morale.

Arrivé aux bornes de l'Univers, Regnard grava, au-deſſus de l'Autel de l'Egliſe Lapone, appellée *Chucaſdès*, & au bout du lac de Tornotreſch, voiſin de la Mer Glaciale, une inſcription Latine, dont voici le dernier vers; il eſt remarquable :

Hic tandem ſtetimus nobis ubi defuit orbis. 18 Août 1681.

Cela s'appelle, (dit plaiſamment ce Voyageur enjoué)

ſe frotter à l'eſſieu du Pôle, & être au bout du monde.

Au ſignalement des Lapons, joignons la deſcription de leurs Coſtumes, qui ſont un peu civiliſés depuis Regnard. D'abord l'uſage du linge leur eſt inconnu. Les hommes portent des hauts-de-chauſſes étroits qui deſcendent juſques dans leurs ſouliers. Leurs pourpoints ſont juſtes & ouverts ſur la poitrine. Ils portent deſſus un juſte-au-corps à manches étroites, dont les pans, qui atteignent les genoux, ſont attachés avec une ceinture de cuir garnie de lames d'étain ou de cuivre jaune. A cette ceinture ils attachent leurs couteaux, leurs pipes, leurs armes à feu, & autres uſtenſiles d'un uſage journalier. Leurs habits ſont de pelleteries, de cuir ou de drap. Les juſte-au-corps de drap ou de cuir ſont toujours bordés de fourrures ou de bandes de drap de diverſes couleurs; leurs bonnets, bordés auſſi de pelleteries, ſont pointus, & ſur les quatre coutures garnis de bandes de drap, d'une couleur différente de celle du bonnet. Les Lapons Ruſſiens les bordent avec des peaux de rats. Leurs ſouliers pointus & repliés ſur le devant, ſont faits de peau non tannée. En hyver on y met un peu de foin.

Les femmes ont les mêmes habits que les hommes; ſeulement leur ceinture eſt ordinairement brodée en fil d'étain. Le collet de leur juſte-au-corps eſt plus relevé que celui des hommes. Elles portent en outre des fichus & de petits tabliers de toile peinte en Ruſſie, des anneaux aux doigts & des boucles aux oreilles. A leurs boucles d'oreilles elles attachent aſſez ſouvent des chaînons d'argent qui font deux ou trois fois le tour du col. On leur voit ordinairement des bonnets pliſſés à la manière des turbans, & d'autres qui prennent la forme de la tête; mais tous ſont ornés de broderie en fil

d'étain ; ou du moins de bandes de draps de diverſes couleurs. La parure eſt de tous les pays ; mais, de toutes les femmes, les Lapones ſont peut-être celles qui en ont le plus beſoin.

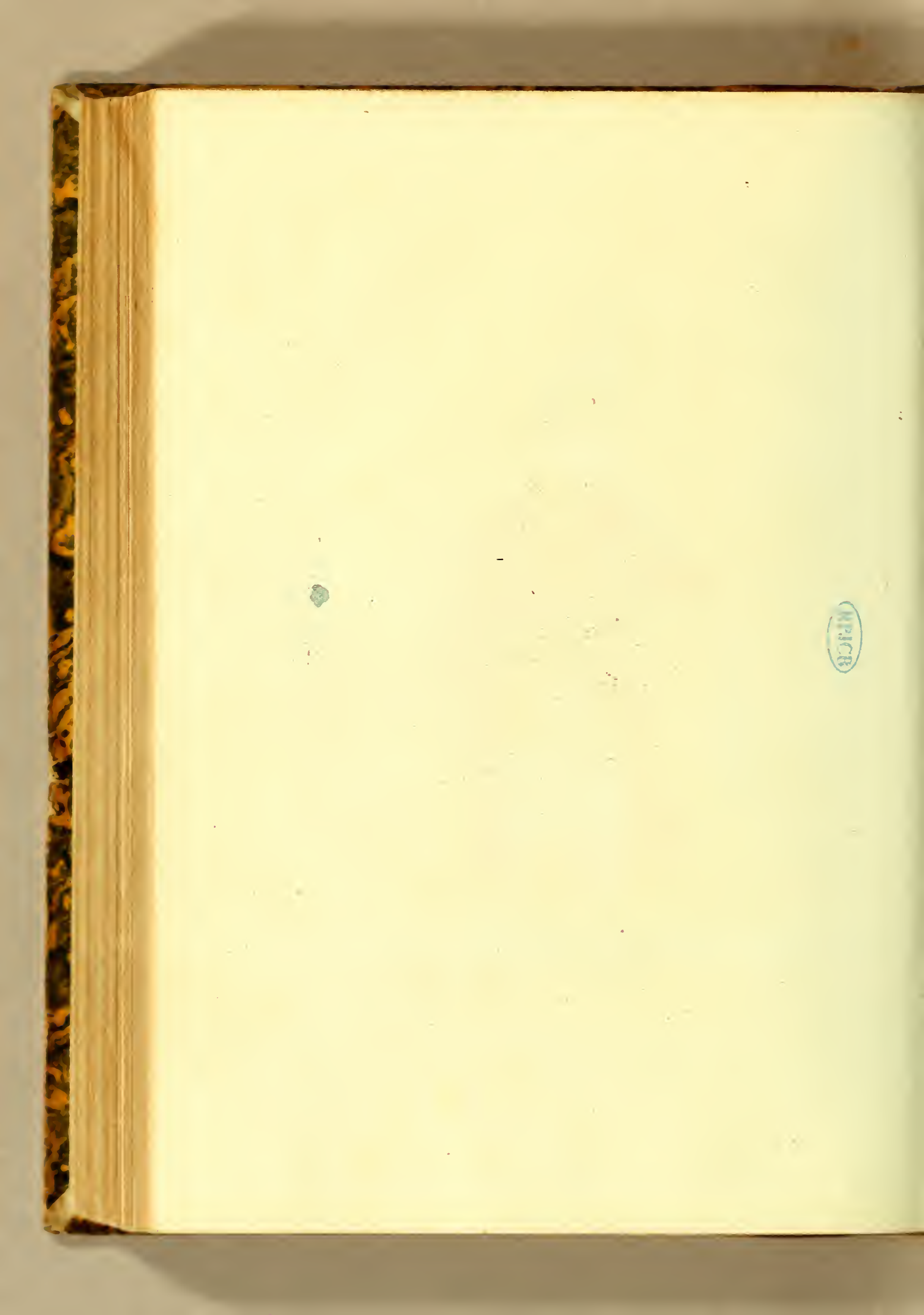
Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Laponie.



J. G. de S. Sauveur inv. & direx.

Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Lapon.





J. G. de S. Sauveur inv. & direx *Desrais del. Mixelle sculp.*

femme Laponne.





MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE L'INGRIE.

PIERRE-LE-GRAND qui ne ſe montra que trop le fidèle élève du Cardinal de Richelieu, dont il embraſſa la ſtatue (1) à Paris, enleva l'Ingrie à la Suède. Ce fut l'une de ſes premieres conquêtes ; & les Ingriens s'en apperçurent. Il les dépouilla auſſitôt de leurs anciens privilèges, & les diſtribua en préſent aux Seigneurs Ruſſes, qui, à ſon exemple, les firent gémir ſous le pouvoir arbitraire. Pour en venir mieux à bout, on les fit paſſer du Luthéraniſme au Rit Grec. Ils ſe ſeroient rendus Muſulmans avec la même docilité. Des hommes ſerfs n'ont point de volonté, ni de ſentiment à eux ; ils ſont tout ce que leurs maîtres veulent qu'ils ſoient, ſur-tout quand on leur montre le bâton ; mais la violence ne mène point à la conviction. Chrétiens à l'extérieur, ils ſont encore

(1) On le conduiſit en Sorbonne, & on lui montra le tombeau du Reſtaurateur de cette Maiſon ; il s'écria, en ſe penchant ſur le marbre: » Grand Miniſtre, que n'es-tu en vie, je te donnerois la moitié de mon » Empire, pour m'apprendre à gouverner l'autre. »

Payens dans l'âme. Ils ont cru retrouver leurs Idoles dans les images des Saints, auxquels ils rendent un culte superstitieux au fond de leurs forêts. Les Eglises ne les ont point fait renoncer aux endroits consacrés où ils se rassemblent pour y passer la nuit à chanter. A la S. Jean ils y font un grand feu, & immolent dans les flammes un coq blanc. Ce cérémonial est accompagné de gestes & de grimaces analogues.

Rien de plus aisé que de se marier dans ce pays. Il suffit d'achetter sa femme que l'on méne au Prêtre, quand le marché est conclu, pour en recevoir la bénédiction nuptiale. Pendant le chemin, deux femmes voilées accompagnent la mariée en chantant des Cantiques dont on peut se former une idée d'après les mœurs de la Nation. La nôce finie, le mari traite sa compagne comme une bête de somme, dont il a fait emplette, & dont il a droit de disposer sans ménagement. La pauvre malheureuse l'est encore davantage, quand elle devient mére; car alors elle paye pour les fautes de ses enfans, en même-temps que pour les siennes propres.

Un Prêtre préside bien à l'enterrement des morts; mais les Ingriens ne s'en tiennent pas là. Ils retournent vîte à la fosse, pendant la nuit, pour enterrer des alimens à côté du nouveau décédé. Ce Cérémonial est la suite de leur opinion que l'on continue de vivre dans le monde souterrain, comme on faisoit à la surface. Aussi redoutent-ils les morts auxquels ils adressent la parole comme s'ils étoient encore vivans. Une veuve de quinze jours s'étoit remariée; pour appaiser son mari défunt, on la vit se rendre à son tombeau, s'y coucher tout de son long, pour s'en faire mieux entendre, & lui dire, au milieu de ses lamentations. » Hélas! » hélas! puisque tu es mort, j'ai cru pouvoir épouser ce » garçon plus jeune que toi. Ne m'en veux pas. Je n'en » aurai pas moins soin de ton fils, de ton petit blondin que

« tu aimois tant ». On remarquera que cette fcène fe paffoit dans un village aux environs de S. Pétersbourg, Capitale de l'Ingrie. Ils font ordinairement leurs foffes fi peu profondes, & ils les recouvrent de fi peu de terre, que les chiens trouvent fans peine la nourriture préparée pour les morts, & la mangent ; ce qui fait honneur à l'appétit des défuns.

Les Ingriens font la nuance entre les Ruffes & les Finnois, ils font Agiculteurs & habitent de petits hameaux, compofés de 5 à 10 fermes. Leurs cabanes, petites & mal-propres, annoncent le féjour de la misère ; & ne font que trop fouvent infectées de la débauche la plus groffiere. Ne pouvant rien pofféder en propre, ils imitent les Bohémiens, & fe répandent fur les grands chemins pour exercer le pillage. Le gouvernement Ruffe les a fouvent punis de cette conduite illégale, mais inféparable de leur exiftence précaire. On n'eft point difficile, ni délicat fur les moyens de vivre, quand on ne vit pas pour foi. C'eft aux maîtres à répondre de leurs ferfs. Les hommes libres répondent pour eux-mêmes.

L'habillement des Ingriens eft abfolument le même que celui des Payfans Finnois.

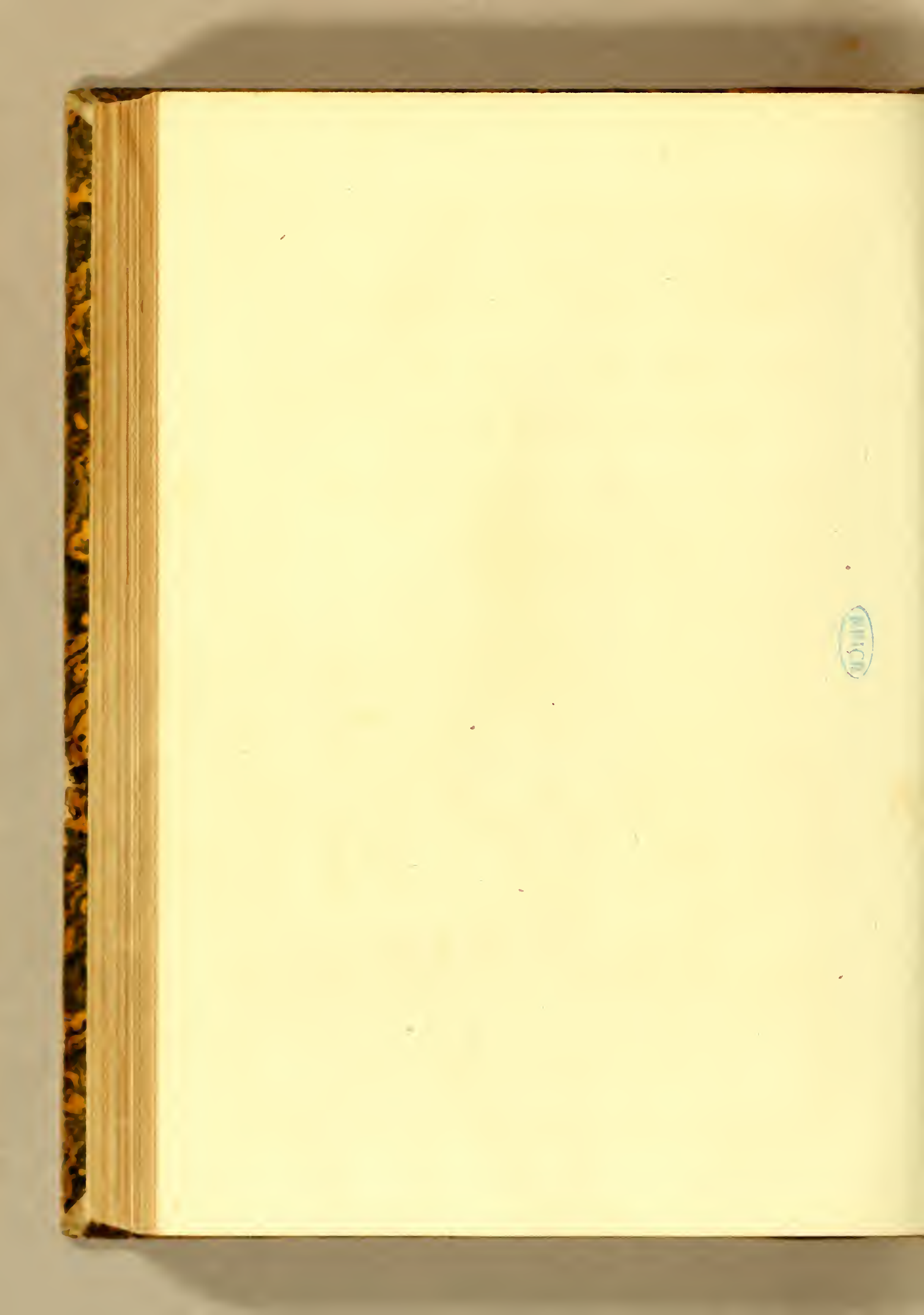
Les Ingriennes affichent, dans leur Coftume, une recherche peu compatible avec leur genre de vie. Leurs chemifes, qui defcendent jufqu'aux deffous des genoux, des cols & des poignets jufles, mais piqués & brodés, ainfi que les manches qui font fort larges. Le corps de la chemife eft lui-même très-ample & tout bouffi de plis. La façon d'un pareil vêtement exigent un mois de travail. En place de jupe, elles attachent de chaque côté un tablier de drap fans plis. Par derriere l'un croife fur l'autre ; mais par-devant, ils laiffent une ouverture, que l'on ferme par un autre petit

tablier enrichi de coquilles & de perles de verre ; plusieurs colliers & ces mêmes bijoux leur couvrent la gorge. Elles en portent aussi de petites chaînes aux oreilles, ainsi qu'une grande quantité d'autres pendeloques dans le même genre. Elles se chaussent à la maniere des Paysannes Finnoises ; & se coëffent aussi dans le même goût. Les filles tressent leurs cheveux, & ne les couvrent point. Quand une Ingrienne s'habille pour aller en ville, elle met un bonnet à la Russe, nommé *Kakoschnik*. Fourré en dedans, & quelquefois galonné, il est garni d'une pièce pointue, qui avance au dessus du front. Elle porte une espèce de mante ou de robe longue (Kaftan) par-dessus la chemise. Cette mante de gros drap ou d'étoffe grossière s'attache sur le sein avec quelques boutons.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Ingrie.



Ingrienne.





MŒURS ET COUTUMES DES TSCHEREMISSES.

JADIS soumis aux Tartares; les Tschérémisses occupoient un terrein assez vaste entre le Tanaïs & le volga. Alors, moins resserrés qu'à présent, ils menoient une vie pastorale, à l'imitation de leurs premiers ancêtres, les Finnois. Aujourd'hui ils s'adonnent au labourage, à l'exemple des Russes leur nouveaux Maîtres. Ils n'ont pas encore de Langue écrite; celle qu'ils parlent leur est particulière, quoiqu'on y reconnoisse l'idiome de leur Mère-Patrie. Pendant long-temps aussi, ils ont eu leurs Kans, ou Chefs, & ils reconnoissoient parmi eux quelques familles nobles, & destinées au commandement. Il n'en reste plus de traces depuis qu'ils se sont soumis à une capitation imposée sur la tête des mâles, & à un tribut qu'on lève en recrues, en chevaux de relais, & en peaux de martre. Cependant ils choisissent eux-mêmes, & parmi eux un Maire préposé à chaque village, composé de trente maisons ou fermes. Ce peuple n'est pas encore assez civilisé, & n'a pas encore assez de consistance pour avoir des villes. Les habitations sont construites en bois & ordinairement quarrées. En place de vitres, on étend des vessies ou un linge.

L'été ils ſont Agriculteurs ; L'hyver ils vont à la chaſſe ou à la pêche : excepté la chair de porc qu'ils abhorrent, par un préjugé religieux, ils mangent indiſtinctement de preſque tous les animaux qu'ils ont tués. Ils s'entendent aſſez bien à la culture des abeilles ; mais c'eſt là que ſe borne leur induſtrie ; les femmes filent, font de la toile, & la brodent avec de la laine. Auſſi les Tſchérémiſſes ſont pauvres ; le plus riche d'entr'eux poſſède à peine trente chevaux, autant de bêtes-à-cornes & environ quarante brebis.

Les femmes, pour accoucher, ſe rendent dans la chambre au bain. Le premier homme qui rend viſite à l'accouchée donne ſon nom au nouveau né, ſi c'eſt un garçon.

Dans ce pays, la mode eſt d'acheter ſa femme. Le prix courant d'une fille à marier eſt depuis trente juſqu'à cinquante roubles (1). Il y en a qui montent juſqu'à quatre-vingt & même cent roubles. La cérémonie nuptiale eſt bientôt faite. Un Prêtre récite en préſence des deux conjoints une prière aux Dieux Lares, petites Idoles domeſtiques poſées ſur une table. Puis vient le repas, auquel ſuccèdent quelques divertiſſements. Ce ſont des cantiques groſſiers & des danſes analogues, exécutés au ſon d'une harpe Ruſſe, d'une muſette & d'une guimbarde. Aprés ce concert & ce bal, les nouveaux mariés paſſent dans la chambre à coucher. La mariée, en quittant ſon voile de vierge pour prendre le bonnet de femme, pleure beaucoup, comme de coutume. Il eſt auſſi d'uſage qu'elle faſſe une belle & longue réſiſtance. Mais on n'en eſt pas dupe. Car le lendemain matin le parrein de la nouvelle

---

(1) Un Rouble vaut à-peu près 6 liv. de France. Ainſi le prix le plus haut d'une femme, chez les Tſchérémiſſes, ne paſſe pas deux cens écus ou 600 liv.

époufe, fuivi de plufieurs femmes, entre & va droit au lit nuptial, un fouet à fa main; alors on procède à une perquifition dans les formes. Malheur à l'époufée, fi l'on ne rencontre pas des preuves non équivoques qui attestent fon changement d'état; les vierges font leur office & enfanglantent la couche qu'on auroit dû trouver maculée. Les maris puniffent de la même manière la légéreté & les écarts de leurs femmes. Ils vont plus loin encore; par un furcroît de rigueur, ils condamnent en outre la coupable à une abftinence proportionnée à fa faute.

Ces ufages font communs aux Tfchérémiffes idolâtres & Chrétiens. Ceux qu'on à convertis au rit Grec n'ont pas renoncé pour cela à leur ancien culte; en forte qu'ils profeffent deux Religions au lieu d'une; & ils n'en font pas plus heureux. On ne peut leur faire entendre que la vie à venir n'a rien de commun avec la vie préfente; ils s'obftinent à croire que l'une n'eft que la prolongation ou la continuation de l'autre. En conféquence les vivans s'appauvriffent pour enrichir les morts. On enterre avec le cadavre des pièces de monnoie, des morceaux de gâteaux, des habits, des meubles, quelques uftenfiles. Ils font même fi perfuadés de cette exiftence fouterraine, qu'ils exhortent les défunts à vivre enfemble en bonne intelligence.

Leurs Prêtres font en même-temps des difeurs de bonnes avantures; mais on a le bon efprit, pour ne point faire un double emploi, de regarder comme tel l'homme fage & d'un âge mûr, que la Communauté a élu pour fon chef. *Youema* eft le nom de Dieu dans la langue des Tfchérémiffes; *Kojoujouma* veut dire l'Etre Supême. Ils lui donnent une femme, *Awa* qui eft en même-temps la mère des Dieux fubalternes, mâles & femelles, & ils appellent *Youmon Schouktfcha*,

la famille entière de Dieu. Les hommes s'adreſſent aux Dieux mâles; les femmes aux Déeſſes. Après Awa, la Divinité femelle qu'ils révèrent le plus, c'eſt la mère du ſoleil. On ne manque pas non plus de ſe rendre propice un Dieu mâle qu'on dit préſider aux tempêtes. Ils croyent aux démons; cela va de ſuite. Son véritable nom chez eux eſt *Schaïtant*; mais ils n'oſent jamais le prononcer; ils ſe contentent de l'appeller *Yo*. Selon eux, il fait ſa réſidence dans l'eau; & c'eſt ſur-tout à midi qu'il eſt à craindre. Dans un coin de chaque maiſon, au fond d'une boîte d'écorce de bouleau eſt la figure d'une poupée en habits d'homme: c'eſt-là le Dieu du tonnerre; pour l'appaiſer, on met devant lui des petits gâteaux. Ils n'ont point de Temples; mais ils choiſiſſent; dans leurs fo[illegible]s, des places qu'ils conſacrent ſous le nom de *Kérémet*; ceſt-là qu'ils s'aſſemblent pour procéder, en plein air, à leurs ſacrifices & à leurs invocations. Le Vendredi eſt leur Dimanche; ils s'abſtiennent ce jourde tout travail. Les femmes n'approchent jamais de ces *Kérèmet*, & les hommes n'y ſont admis qu'après s'être baignés & habillés proprement. On remarquera que les gâteaux & les boiſſons qu'on offre aux Idoles & aux morts ne peuvent être apprêtés que par les mains d'une vierge. Les animaux qu'on ſacrifie ordinairement, ſont les chevaux, les bœufs, le gros gibier, les cignes, les oyes, &c. On donne la préférence aux victimes blanches. Et pourquoi ne pas s'en tenir à la farine pêtrie avec du miel, à la bierre à l'eau-de-vie & à l'hydromel? Comme chez les autres anciens peuples, ces objets furent les premières offrandes de cette peuplade: l'homme feroit peut-être encore frugivore ſans la Religion; ceſt elle qui a conſeillé aux Payens de faire ruiſſeler ſur les Autels le ſang des animaux les plus utiles, ou les plus innocens: & du moment que les yeux

yeux s'accoutumèrent à cet appareil de cruauté, on cessa d'avoir de la répugnance à se nourrir de la chair du bœuf ou de l'oiseau qu'on avoit eu le courage d'égorger. Aussi le sexe le plus sensible assistoit aux premiers sacrifices, qui ne consistoient qu'en offrandes des prémices de la terre & en libations ; l'approche des Autels lui fut interdit, du moment que les Prêtres carnivores les ensanglantèrent.

Les Tschérémisses, convertis au Christianisme, ont retrouvé dans la Fête, dite de tous les Saints, leur principale solemnité, consacrée en l'honneur de toute la famille de leur Dieu. En sorte que la *Toussaint* leur rappella l'*Youmon Bayran.* Ils célèbrent cette grande Fête en Automne, & tous les trois ans, quand leurs facultés le permettent. Car ce jour-là est célébré par le sacrifice des animaux choisis. Youmon ou l'Etre suprême a pour sa part un cheval entier. Awa, ou la femme de Dieu, a pour la sienne une vache. Les Divinités subalternes se contentent du menu bétail. Le tout est accompagné de cérémonies & d'observations superstitieuses que leurs Prêtres ont eu grand soin de multiplier. La tête, le cœur, les poumons & le foie, sont les parties de la victime qu'on réserve aux Dieux. La peau est le revenant-bon des Sacrificateurs ; la chair, partagée en morceaux, est distribuée au peuple, qui s'en nourrit : on observera que les premieres parts sont pour les Prêtres.

Ils ont une Fête annuelle qui a lieu au printems, & qui est bien plus agréable, & bien plus sensée ; les femmes & leurs filles y sont admises. On la désigne sous le nom *Anga Soaren.* Au temps des premiers labours, on se rassemble dans les champs. Chacun porte sa petite oblation, c'est-à-dire, quelque nourriture & quelques boissons, que l'on consacre aux Dieux avec des prières ; puis on mange le tout en com-

mun ; après quoi chaque père de famille commence un fillon sur ses terres ; on se sépare gaiment pour rentrer chez soi. A la fin de l'Eté, ils pratiquent une autre solemnité, qui est comme une suite de celle-ci, & quils désignent sous les mots: *Outkinde-Bairan;* mais qu'on pourroit appeller la Fête de la Reconnoissance. Chaque pere de famille la célèbre séparément avec ses enfans, dans sa maison. La moisson finie, on se lave, on pose sur une table du bled de la nouvelle récolte, des gâteaux faits avec de la farine de ce même bled, & force boissons de toutes sortes. Le pere de famille prend une partie de toutes ces prémices sur un plat; il sort dans sa cour, élève ce plat & en fait comme un hommage au soleil, en remerciant ce Dieu de la Nature & de la Fécondité, des bénédictions qu'il a daigné répandre sur les productions de la terre. Cet acte de piété rempli, on se rassemble autour de la table & on se livre à la joie. Cette fête Payenne qui a encore lieu en cachette, ne rappelle-t-elle pas les beaux jours de l'âge patriarchal ? Le Clergé, au lieu de punir les nouveaux Chrétiens qui vont trouver leurs freres Payens pour chommer avec eux à la dérobée cette fête antique & respectable, n'auroit-il pas dû plutôt la consacrer par une Religion qui se glorifie de remonter j'usqu'au temps des Patriarches ? Quel inconvénient peut entraîner une telle cérémonie, qui a sa source dans le cœur reconnoissant de l'homme? En tolérant des pratiques aussi innocentes, on eût gagné à la Religion un plus grand nombre de prosélites, sans avoir à se reprocher aucun acte de violence. Dans le Gouvernement de Kasan seul depuis 1723 jusqu'en 1774, on compte 6580 mâles & 5951 femmes Tschérémisses soumis au Rit Grec ; mais à la maniére dont ils professent leur nouveau culte & au goût qu'ils conservent pour l'ancien, il est

facile de s'appercevoir qu'ils sont convertis, mais non convaincus. . . . . . : . . . .

. . . .

Le Costume des hommes Tschérémisses approche de celui des Paysans Russes. Le col, les poignets & les fentes de la chemise sont brodés en laine coloriée. Leur juste-au-corps, fait à la mode Russe d'un gros drap de laine noire, est surmonté d'un large collet, rabattu sur le dos, comme en portent les Anglois ; les pans de cet habit ont, par en bas, une fente de chaque côté. Ils coupent leurs cheveux en rond & fort près de la tête. L'habillement des femmes mariées, mieux travaillé que celui des filles à marier, est le même pour la forme. Les unes & les autres font usage de haut-de-chausses. Leurs bas consistent en haillons ou linges qui se croisent autour du pied. Les souliers sont d'écorce d'arbre entrelacée. En été elles vont en chemises, laquelle n'est point renfermée dans les haut-de-chausses ; elle ferme sur le col & descend jusqu'aux genoux, en dessinant la taille. Toutes les coutures & ouvertures sont brodées de laine. Une large boucle en ferme la fente sur le sein ; & une ceinture l'applique au corps. Quand elles se parent, elles passent par-dessus une espèce de robe-de-chambre, de différents draps, & bordée en peaux de castor. Leurs bonnets, en forme de cône très-élévé, sont d'écorce de bouleau recouverts de peau ou de toile, & enrichis de perles de verre, de petites coquilles blanches & de monnoyes d'argent. De ce bonnet un bandeau large de trois pouces & garni de même, descend sur le dos. Quelques-unes placent une pareille bandelette sur le front. D'autres ont coutume de suspendre à leur ceinture quantité de houppes, des dés à coudre, & toutes sortes d'autres pende-

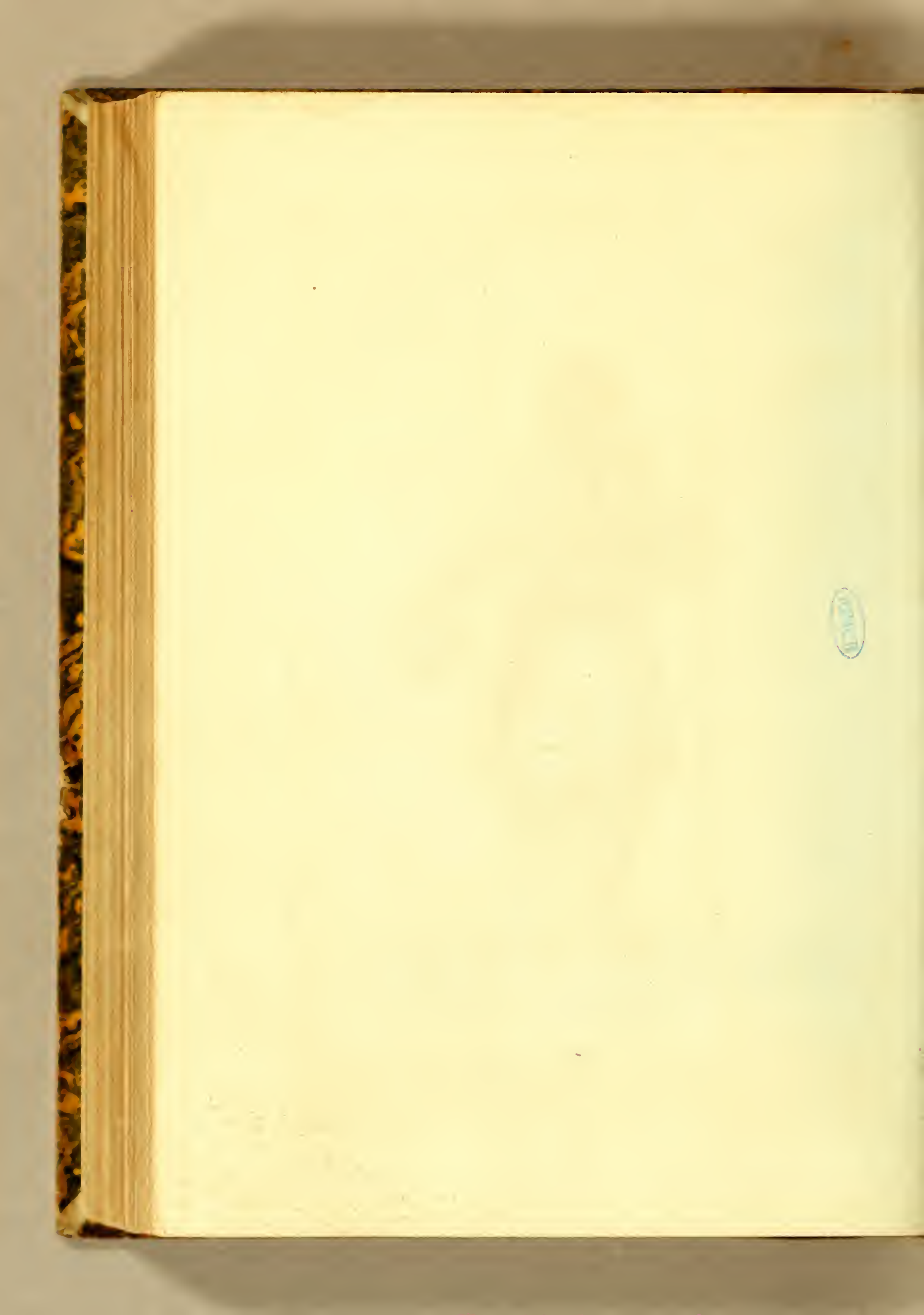
loques en clincaillerie ; ces pompons, quand elles marchent, font un bruit désagréable, & aussi ridicule que celui des pendeloques dont nos élégans Petits-Maîtres chargent les cordons de leur montre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tschérémisses.



J. G. de S. Sauveur inv.

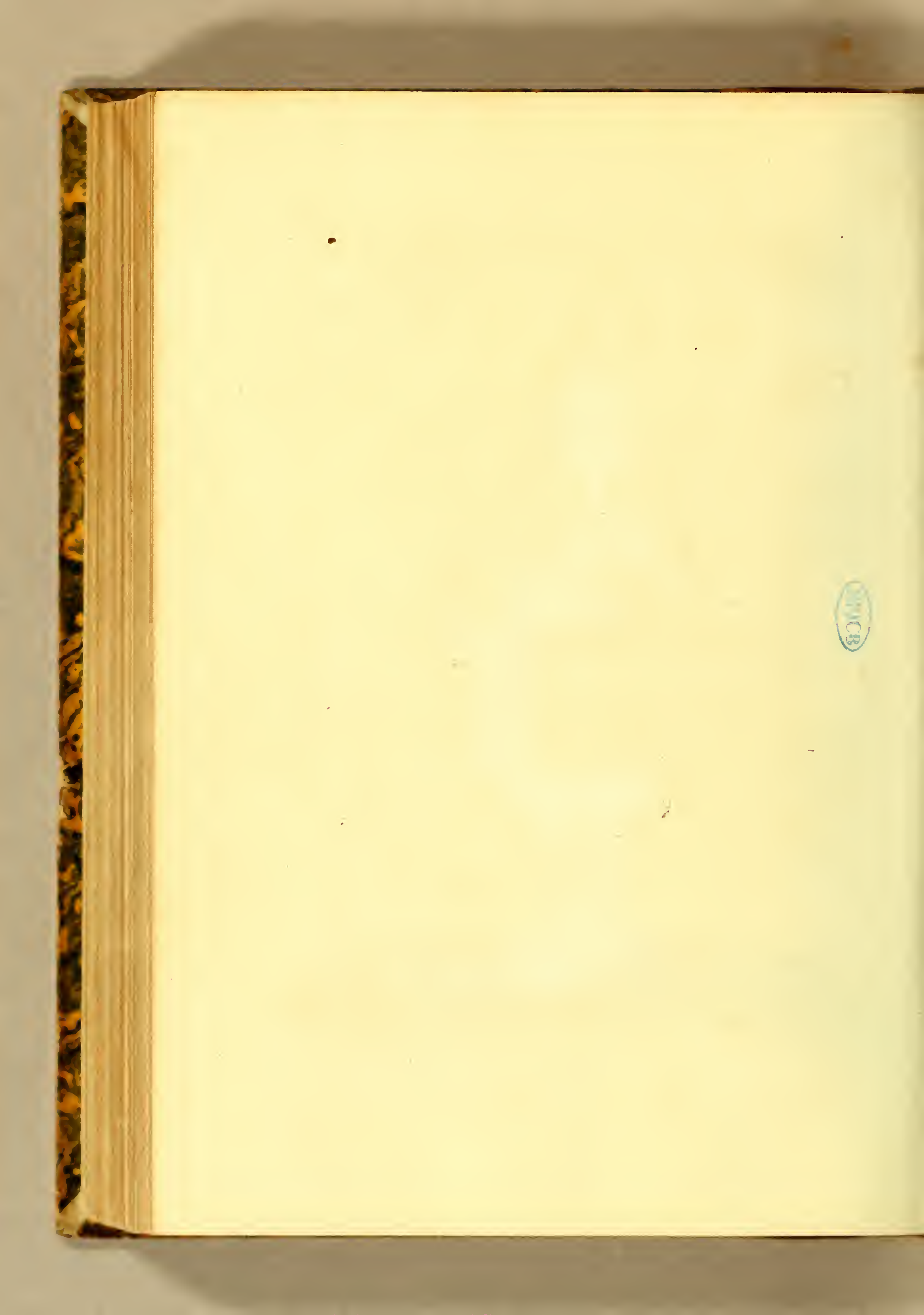
homme Tscheremiſse.





J. G. de S. Sauveur inv.

femme Tscheremisse.





MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE L'ISTRIE.

CETTE presqu'Isle fut d'abord habitée par plusieurs Colonies Grecques, qui y portèrent avec elles le culte de la Déesse Isis. Il y eut bientôt un port célèbre, sous le nom de *Pola*, & depuis non moins connu chez les Romains sous celui de *Julia Pietas*.

L'air mal-sain qu'on y respire a fait tort à la population du pays, dont la plus grande partie appartient à la République de Venise. Le territoire de Trieste reconnoît l'empire de la Maison d'Autriche.

L'Istrie Autrichienne, assez fertile en vins, en huile & en grains, est composée de la Comté de Mitterbourg & de la Seigneurie de Castua.

La Comté est l'ancien domaine des Comtes de Goertz.

La Seigneurie unie à la Carniole passa en 1400 dans la Maison d'Autriche.

Trieste, la seule ville digne d'être nommée dans l'Istrie Allemande, a succédé à l'ancienne Tergeste, *Tergestum*. Jadis les Habitans étoient libres ; mais ils ne faisoient usage de la liberté que pour exercer la Piraterie. Les Vénitiens les

châtièrent en les ſubjuguant ; depuis que ce port reconnoît l'Aigle de l'Empire, il eſt devenu floriſſant par les ſoins que lui ont prodigués ſes nouveaux Souverains.

Le P. della Croce a donné l'Hiſtoire de Trieſte & l'Éloge des Sçavans que cette ville a produits, & qui ne ſont guère plus connus que leur Panégyriſte.

La ville baſſe, bâtie tout récemment, eſt jolie; les rues en ſont grandes & vaſtes. Les petites barques & même les vaiſſeaux pénètrent dans l'intérieur par trois canaux. S'ils étoient tenus plus propres, l'air devenu plus ſain, ne ſeroit point infect pendant les grandes chaleurs.

Le Commerce y fleurit, grâces aux ſoins actuels que l'Empereur donne à ce port, qui pourroit devenir un des premiers de l'Europe. Il commence à donner de l'ombrage à ceux de l'Etat de Veniſe. Des vaiſſeaux en ſont déjà partis pour l'Inde, & y ſont rentrés avec un bénéfice qui doit engager les Armateurs à continuer & à multiplier ces ſortes d'expéditions.

Le Commerce d'importation & d'exportation y eſt déjà en vigueur & a lieu avec l'Autriche & même, dans l'intérieur de l'Empire. Les objets d'exportation ſont le fer, l'acier, le cuivre, la potaſſe, du bois de conſtruction, des grains de toutes ſortes. On y fait quelque peu de ſalaiſons de bœuf Hongrois, qui égale en bonté celui d'Irlande. Cette branche de négoce pourroit devenir intéreſſante, ſi on y apportoit quelqu'attention.

La Foire de Senegalia, (près Raguſe) ſert de débouché à quantité de marchandiſes de Trieſte.

Il y a grande affluence de Juifs & de Grecs. Ces derniers y ſont très-puiſſans ; & par conſéquent très-mal vus des autres Négocians, tant Catholiques que Proteſtans. L'intérêt diviſe encore plus les hommes que la diverſité des Cultes.

On y rencontre des fabriques en tout genre. Les Raffineries de Fiume ne donnent point un criſtallin plus brillant au ſucre que la manufacture de Trieſte. Avec tous ces avantages, Trieſte peut ſe paſſer d'une Marine militaire que l'Empereur ſe propoſe, dit-on, d'établir à *Porto-Ré.* La sûreté & l'étendue de ce port ſemblent l'y inviter. Il eſt très-avantageuſement ſitué à côté de Buccari & de Carlobague, à l'entrée de la Dalmatie. Il y exiſte une eſpèce d'arſénal pour la conſtruction des vaiſſeaux.

Ce port eſt ſous le gouvernement Hongrois.

La ville de Trieſte, autrefois régie par une Intendance, eſt actuellement ſous un Gouverneur civil & militaire tout-à-la-fois.

Il y a un Evêché, jadis ſuffragant d'Aquilée (1), & un Chapitre; ſix Couvens, & un Collège d'Arméniens où l'on trouve une Imprimerie.

La Cathédrale eſt ſiſe à côté de la fortereſſe, ſur une montagne qui domine la ville.

Le luxe qui règne à Trieſte fournit depuis long-temps à l'entretien d'un Théatre, ſervi autrefois par les meilleurs Acteurs, Danſeurs & Virtuoſes de toute l'Italie. C'étoit alors, à l'imitation de Veniſe, une eſpèce de Redoute, ou d'Académie de Jeu. Chaque particulier, renfermé dans ſa Loge,

---

(1) Aquileïa, Colonie Romaine, dont il reſte à peine de quoi atteſter ſon exiſtence. Les Habitans des mazures qui la compoſent, aſſis nonchalamment ſur les ruines de leurs ancêtres, n'ont hérité que de leur orgueil national. Le nom de Citoyen Romain ſort encore de leur bouche pour flatter leurs oreilles. Ils ſont pauvres, mais ils ſe diſent nobles; la vanité leur parle plus haut que la misère. C'eſt ainſi qu'à Rome, la lie du peuple oſe encore parler de ſon origine avec une ſorte de prétention.

y buvoit, y jouoit pendant le Spectacle, & en sortoit ivre, ruiné, ou pire encore. Les Faillites de plusieurs bonnes maisons de Commerce, & le dérangement de quantité de familles honnêtes étoient la suite d'un tel établissement, le fléau des mœurs. On a voulu réprimer ces abus ; & l'on va à cette salle de Spectacle, plus aujourd'hui qu'autrefois pour s'y instruire en s'amusant. Cependant peut-être n'a-t-on que pallié le mal. Le vice ne s'affiche plus. Mais tant que les loges du Théatre de Trieste resteront fermées, elles serviront plus d'une fois de rendez-vous au libertinage. Et tandis qu'on étalera sur la scène les plus beaux sentimens, les situations les plus touchantes ; au fond de ces espèces de Boudoirs, on se permettra sans contrainte toutes les licences auxquelles un tel lieu invite. Au reste, du moment qu'une ville s'enrichit, ces endroits publics, consacrés à l'amusement des Citoyens, deviennent des maux nécessaires qui en préviennent de plus grands.

C'est dans cette vue sans doute qu'il s'est formé à Trieste un *Casin* général, ou assemblée de toutes les Dames. C'est-là qu'elles font assaut de parure & de coquetterie. Il faut les voir se mettre pour ainsi dire sous les armes, à l'arrivée des Étrangers qui leur y sont présentés, pour peu qu'ils soient recommandables par leur naissance, ou le caractère dont ils sont revêtus. La plus froide réserve est le premier accueil qu'on obtient d'elles : mais on les puniroit trop, si on les prenoit à la lettre. La plus intime familiarité succède bientôt à ce premier abord & en dédommage souvent plus qu'on n'auroit osé l'espérer. L'Étranger n'est plus embarrassé que du choix. A peine s'est-il déclaré le Chevalier servant de l'une des Beautés rassemblées autour de lui & dans l'attente, une division intestine éclate sourdement & donneroit matière à réflexions à

l'Obſervateur neutre, ſi l'on pouvoit jouer ce rôle près d'un ſexe qu'embellit encore le deſir de plaire. La Beauté préférée ſe hâte de jouir de ſon triomphe, preſque ſans myſtère ; & c'eſt alors qu'on a vu plus d'une femme, même aux yeux du public attentif & malin, quitter le bras de ſon mari pour donner le ſien à l'Étranger ſurpris lui-même d'être heureux ſi-tôt.

Qu'on nous pardonne ces détails de mœurs qui nous ont paru plus néceſſaires qu'une ſçavante diſſertation Académique ſur l'étymologie des noms & ſur les origines du pays. Ces détails peuvent donner lieu à des rapprochemens que nous abandonnons à la ſagacité de nos Lecteurs.

Le Caſin occaſionne beaucoup de *Picnics.* Ce ſont des parties de plaiſir où l'on n'épargne rien & qui néceſſitent des dépenſes ruineuſes. On ſe les permet ſur-tout en Carême, pendant lequel les ſpectacles ceſſent dans toute l'Italie. Mais le Carnaval y eſt auſſi brillant, à proportion, que dans les villes Capitales. Deux ſalles de Bal y ſont ouvertes.

La première, au Théatre, eſt conſacrée à la Nobleſſe ; & ce n'eſt pas celle où l'on s'amuſe le plus.

L'autre Bal a lieu dans un ſallon vaſte, au haut de la Ville neuve, près la Savonnerie. La Bourgeoiſie y prend ſes ébats & y admet les claſſes inférieures. Les femmes de ſervice & les Commis des Négocians en ſont les honneurs. De ce mélange il doit réſulter les ſcènes les moins édifiantes ; &, pour en donner une idée, ces Saturnales reſſemblent parfaitement à celles du Grand-Sallon, ſi connu & ſi fréquenté à Paris.

Les Habitans des Campagnes voiſines accourent à ces Bals, & viennent y perdre les reſtes de leurs mœurs. Cependant les Payſannes ſont plus coquettes que diſſolues. Leur Coſtume

galant annonce de leur part plus de facilité qu'on n'en trouve en effet. Elles ne sont point revêches ni sauvages ; mais elles ne sçavent point agacer ; elles n'oseroient se permettre cette liberté dont les hautes classes leur offrent pourtant l'exemple. Elles sont coëffées, à la manière des Levantins, d'une pièce d toile retroussée sur leur tête en forme de turban. Elles portent une ceinture & un corset ; mais elles les placent de façon à ne point se faire taxer de pruderie. Les manches de leurs vêtemens retombent jusque sur le poignet. Leur habit de dessus tient beaucoup de ceux des Orientaux. Le Paysan & l'homme du peuple portent de larges culottes sans boutons, & fermées aux genoux avec des cordons. Un habit court s'ajuste vers la partie du col & reste entr'ouvert le plus communément. Ses chaussures sont assujetties avec des courroyes.

Un établissement plus essentiel que tous ces lieux de plaisir, c'est un vaste Lazaret construit près du port & servant de retraite pendant les épidémies.

Si la Capitale de l'Istrie Autrichienne & son territoire offrent au Voyageur un séjour agréable & quelquefois capable de lui faire oublier les plaisirs des grandes villes, même les amusemens si variés de Paris ; il s'en faut de beaucoup que l'Istrie proprement dite, ou Vénitienne, puisse lui procurer le même agrément.

On sçait que l'Empereur Henri IV donna cette partie de l'Illyrie au Patriarche d'Aquilée, avec titre de Marquisat. Il étoit assez bizarre de lire le nom de Marquis parmi les titres d'honneur d'un Patriarche.

Le sol de l'Istrie Vénitienne est encore plus mal-sain que la partie Allemande de cette contrée. Cependant il seroit fécond, si les Habitans avoient des bras plus amis du travail. Le travail & l'industrie sont les Dieux bienfaisans de l'homme;

la misère & l'ennui deviennent la peine de ceux qui les négligent. Le préjugé de la Nobleſſe vient encore ſe joindre à la nonchalance habituelle des Iſtriens Vénitiens & en fait un peuple peu nombreux, peu fortuné, & fourniſſant à peine la carrière ordinaire de la vie de l'homme. Il eſt vrai que cette Province a peu d'encouragemens. Abandonnée à ſes propres forces, elle ne pourra fleurir de long-temps. Les hommes ne ſont que ce qu'on veut qu'ils ſoient; & le peuple, en tout pays, ne paroît incapable de grandes choſes, que parce que peut-être on le condamne à de petites choſes.

Capo d'Iſtria eſt la Capitale de l'Iſtrie Vénitienne. C'eſt une ville aſſez forte, jadis plus connue ſous le nom d'*Ægida* & de *Juſtinopolis*, ou la *ville de Juſtin.* On ſçait qu'il y eut deux Empereurs Romains de ce nom. L'un, d'abord conducteur de pourceaux, ſe montra digne dans la ſuite de conduire des hommes. L'autre au contraire, petit-fils d'un Empereur, ne ſçavoit pas ſe gouverner lui-même.

Capo d'Iſtria eſt toute dans la mer, & ne communique au Continent que par un pont. C'eſt le ſiège d'un Evêque; on y rencontre pluſieurs Couvens & de belles Egliſes; mais l'air y eſt épais & le Commerce y languit. La Maiſon-de-Ville étoit jadis un Temple de Pallas. La métamorphoſe eſt auſſi complette qu'elle pouvoit l'être. Les Citoyens de Capo d'Iſtria n'ont point reçu en partage l'induſtrie de leur ancienne Patronne.

Pola, l'une des plus anciennes villes de l'Iſtrie, & à peine habitée aujourd'hui, étoit, dans l'Antiquité, un port célèbre & fréquenté par toutes les Nations commerçantes. Mais l'Hiſtoire ſeule, & quelques ruines, atteſtent ſa gloire éclipſée depuis long-tems; l'unique monument dont les Habitans modernes de Pola pouvoient s'honorer, étoit une inſcription

Latine gravée ſur la baſe d'une ſtatue de l'Empereur Sévère, on y liſoit ces mots : *Reſpublica Polenſis.* Les Citoyens ont ſi peu de vanité, ou plutôt ſont d'une telle ignorance, que ſi on les eût cru, ce marbre antique eût ſervi aux fondemens du clocher de leur Cathédrale. L'une des portes de la ville eſt un arc de triomphe, ouvrage des Romains; il y avoit auſſi un Amphithéatre à Pola, dont le célèbre Palladio a tracé le plan dans ſon Traité d'Architecture.

Pola, jadis République, n'eſt plus aujourd'hui qu'un Evêché qui relève d'Udine. Il y a une Egliſe Grecque. La République de Veniſe y tolère le culte ſchiſmatique, malgré les réclamations du S. Siège. La tolérance religieuſe tient à une bonne politique.

Le Gouverneur civil & militaire de l'Iſtrie eſt un Podeſtat Vénitien. La République y a fait bâtir auſſi un petit fort où elle entretient, tant bien que mal, une garniſon de dix à douze ſoldats.

La côte eſt habitée par des pêcheurs.

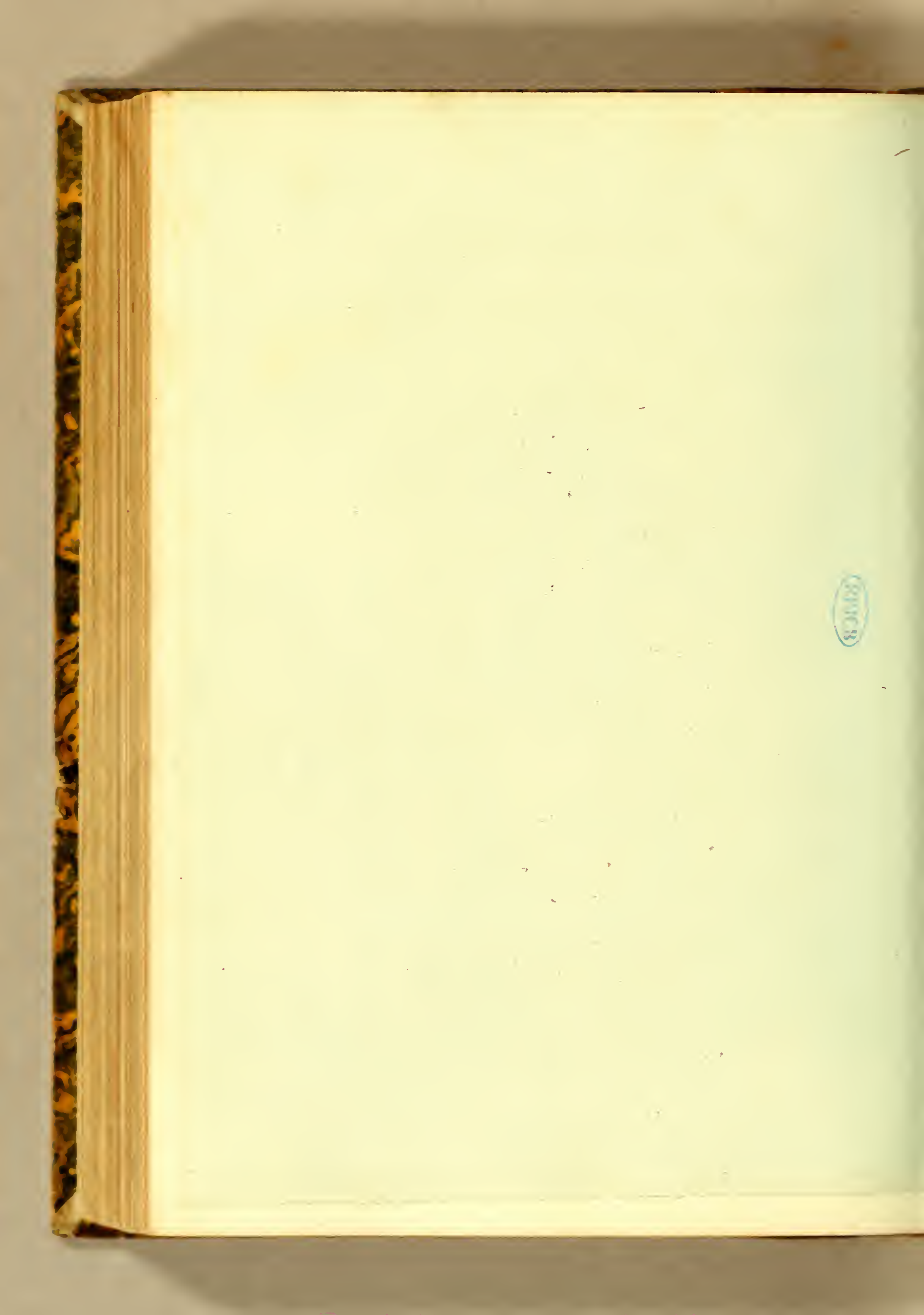
L'Iſtrie a produit peu d'hommes dignes d'être cités ; du moins leurs noms ne ſont pas venus juſqu'à nous.

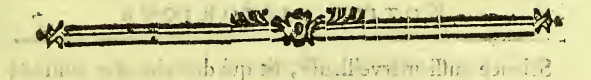
Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Iſtrie.



J. G. de S. Sauveur inv. & direx. *Desrais del.* *Mixelle sculp.*

homme de l'Istrie.





NOTICE
HISTORIQUE
SUR LEMNOS.

. . . . . Jam summis *Vulcania* surgit,
Lemnos aquis.
Valerius Flaccus. Argonaut. Lib. II. v. 78.

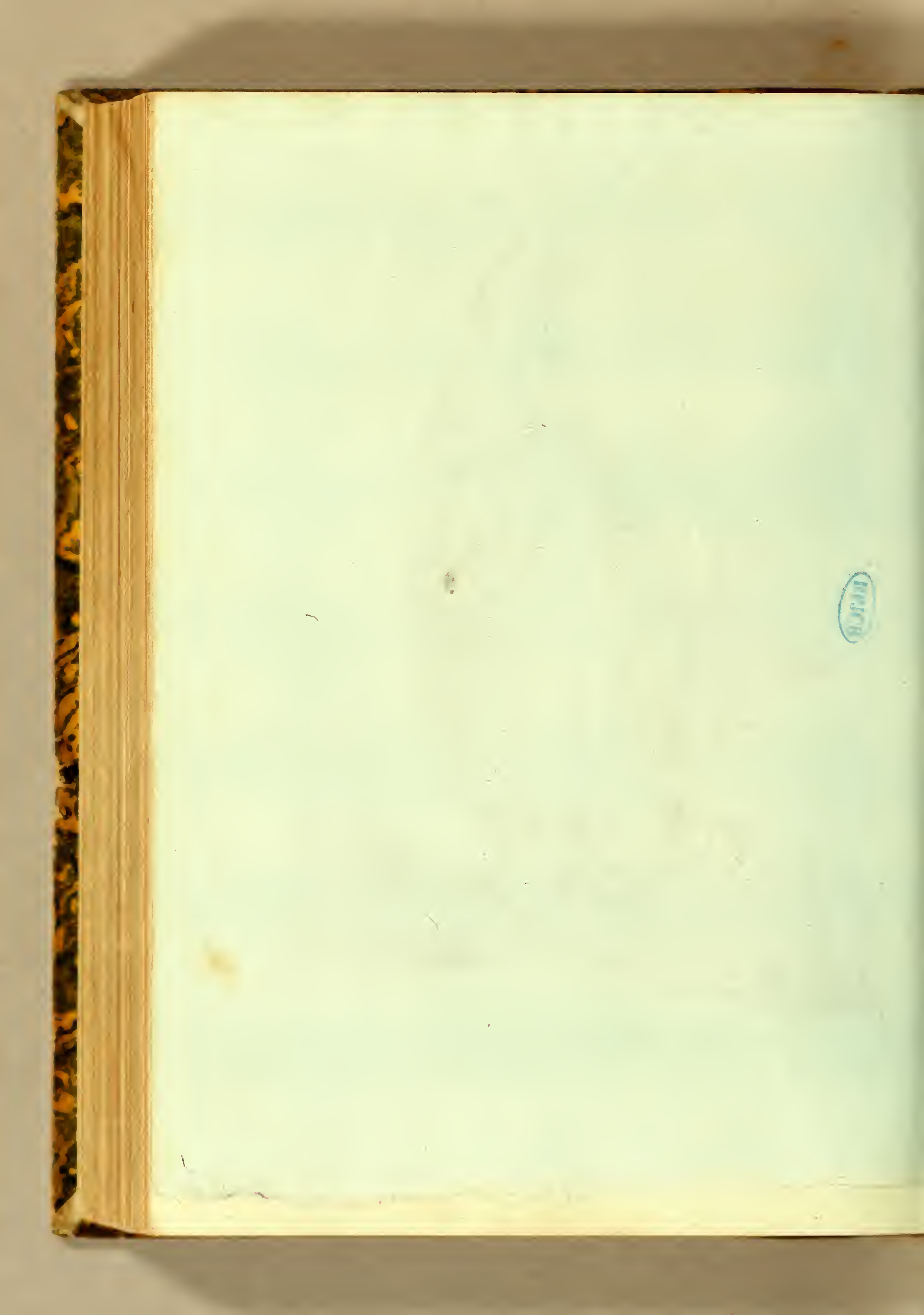
Lemnos ou Vulcanie, au sein des eaux, s'élève.

LA Mythologie des Anciens avoit plus de corps qu'on ne seroit tenté de lui en accorder au premier coup-d'œil. Examinée avec quelqu'attention, elle suppose dans ses Auteurs une connoissance assez avancée de la Nature & de ses principaux phénomènes : & pour n'en citer qu'un exemple, n'étoit-il pas convenable de placer dans l'Isle de Lemnos, qui n'est qu'un produit volcanique, l'attelier de Vulcain (1) & de ses Cyclopes, les plus anciens Forgerons connus? En effet, la découverte de l'Art métallurgique a dû se faire sans doute dans le voisinage de quelque volcan. L'Inventeur d'une

(1) Pour sentir toute la justesse des Fables Mythologiques, il suffit de rapprocher ces deux mots, *Vulcain* & *volcan*, qui sans doute dans l'origine durent ne faire qu'un, & signifier la même chose.



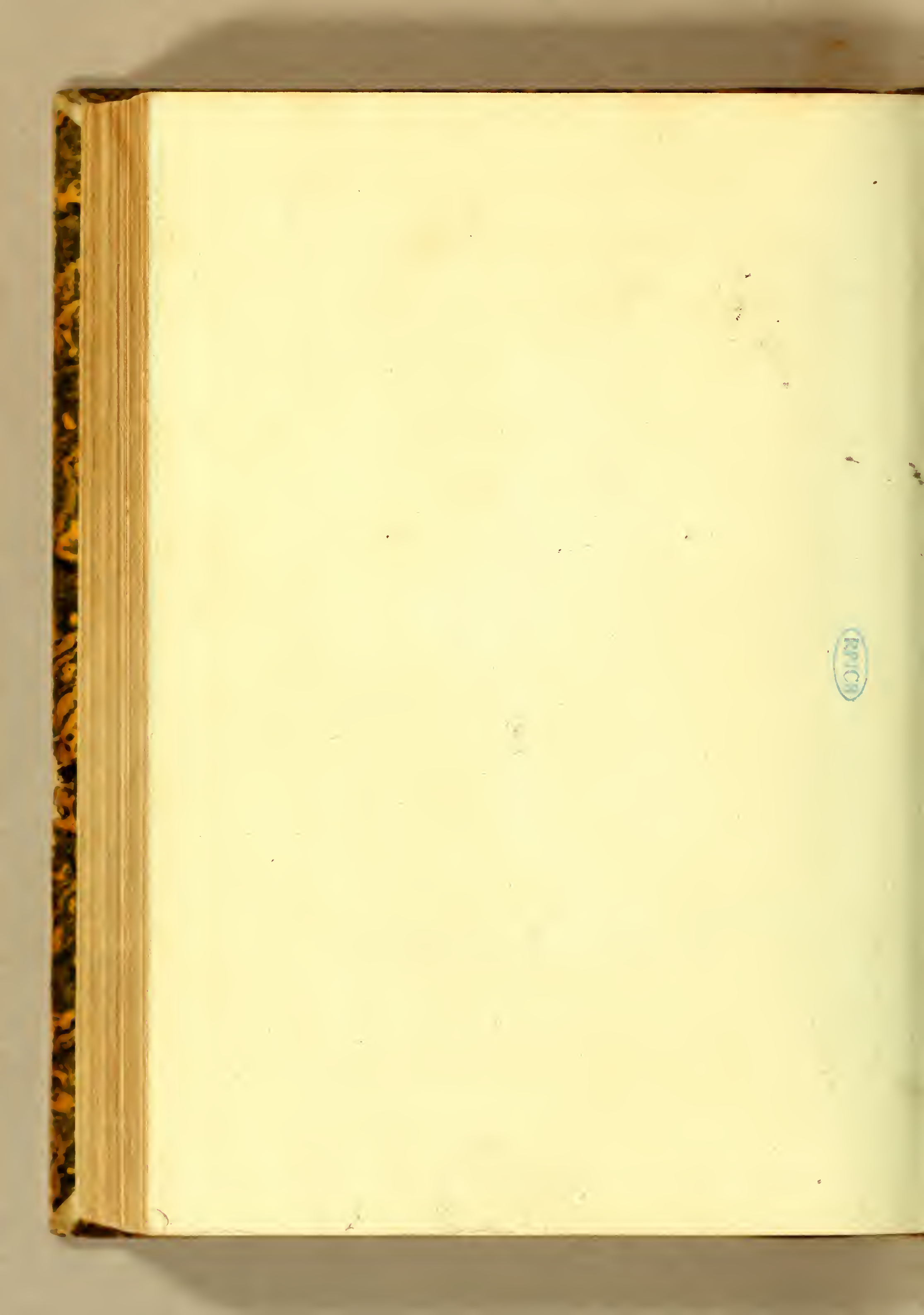
Femme de l'Isle de Lemnos.





J. G. de S. Sauveur inv. & direx. Desrais del. Mixelle sculp.

femme de l'Istrie.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LUSSIN, CALAMOTA,

ET AUTRES ISLES DE LA DALMATIE.

LUSSIN & Calamota ne ſont pas les deux plus grandes Iſles de la Dalmatie ; mais elles ſont recommendables par la bonté du ſol & du caractère des Habitans : elles méritent d'être obſervées par les Voyageurs, plus jaloux de rencontrer des Hommes eſtimables, que de découvrir des eſpèces d'animaux rares, ou de nouvelles familles de plantes.

Luſſin eſt hériſſée de collines agréables, couvertes de bons pâturages, & qui conviennent parfaitement aux troupeaux à laine qu'on y élève. Les vallons ſont abondans en toutes ſortes de grains ; la vigne & l'olivier paroiſſent ſe plaire beaucoup ſur ce ſol.

Le Port de Luſſin, ainſi que celui de Calamota, & pluſieurs autres de la Dalmatie, eſt de forme ovale. La Nature en a fait tous les frais, & a réuſſi. Il eſt peu d'abris plus ſûrs. Celui de Calamota eſt vaſte & couronné de ruines.

Le ſang eſt très-beau dans ces deux Iſles : les Habitans en ſont preſque tous marins, pêcheurs & agricoles.

Les Femmes, presqu'aussi robustes que les Hommes, sont de moitié dans tous leurs travaux.

L'industrie des Insulaires de Calamota est poussée aussi loin qu'elle peut aller. Elle a sçu rendre fertiles les roches & les cailloux ; on va chercher dans les bas-fonds, de la terre qu'on reporte sur leurs cîmes, à mesure que le temps les découvre. Les Femmes s'adonnent sur-tout à la pêche. Leur parure est négligée, mais propre. Elles ne mettent aucun ornement sur leur tête. Elles ont senti tout le prix d'une aimable simplicité. Modestes & douces, elles se peignent dans leur Costume (1) & leur maintien. Les Vestales les plus pures n'offroient point sur leur physionomie, un air plus virginal. La sérénité de leur front annonce les Mœurs les plus candides. Les Hommes sont dignes de leurs Compagnes. Ils eurent un moment d'ambition, du temps de Charles-Quint. Mais ce moment leur coûta si cher, qu'ils y ont renoncé depuis.

L'Empereur Roi portoit la Guerre aux Algeriens. Sa Flotte mouilla au Port de Calamota. La bonne mine des Insulaires plut au Monarque, qui leur fit les plus belles promesses pour les attacher à son service sur ses Vaisseaux. Ses insinuations furent des ordres. L'espoir & la crainte firent consentir les Habitans de l'Isle à monter sur la Flotte. Une tempête survint peu de jours après, & mit dans le veuvage quatre cens Femmes, que la misére & l'ennui ne tardèrent pas de conduire

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

au tombeau. Les restes de leurs habitations désertes, attestent encore sur le rivage, cette époque désastreuse, & servent comme de frein à leurs désirs.

La langue du pays est l'Illirique; on y professe le Catholicisme. Le Pasteur qui préside à leur culte, a pris le caractère de ses ouailles. Son ministère n'est rien moins qu'épineux & pénible. Les pères de famille ne lui laissent presque rien à faire. L'Eglise & la Maison du Curé sont ombragées par les pampres de la vigne qui en tapisse les parois extérieurs. Des troupeaux errent sans guide dans les environs, la nuit comme le jour, l'hiver comme l'été. La laine qu'ils portent en devient plus fine & plus blanche, & ne se vend que six sols la livre. Deux sols payent un agneau. L'on peut se procurer une *Milrole* (1) de vin pour cinq livres.

On vante beaucoup les vertus sociales & les avantages de la civilisation. Ces Insulaires, qui s'abouchent rarement avec les Nations polies de leur voisinage, sont officieux, d'une gaieté décente, d'un commerce sûr, d'un abord prévenant, d'une aménité touchante; ils ont même beaucoup d'urbanité & de délicatesse; & tout cela, sans avoir fréquenté nos Cercles, nos Assemblées, nos Spectacles. Rien de plus aimable que la Nature, quand on la conserve dans toute sa fleur. Les recherches de la coquetterie, les loix de l'étiquette & les superfluités du luxe ne fournissent pas plus de moyens de plaire que les graces naïves,

(1) La Milrole est une barrique qui contient 85 pintes.

& les Mœurs ingénues d'une Peuplade innocente.

Ces heureux Insulaires semblent se trouver à ce point désiré par le Sage, également distant des grossières habitudes du sauvage & des raffinemens politiques du citadin. L'Habitant des Forêts n'est pas encore un Homme; le Citoyen des grandes Villes n'est plus un Homme : l'Insulaire de Calamota tient le juste milieu; c'est l'Homme de la belle Nature, de la Nature qui n'est point restée à son ébauche, & qui ne touche pas déjà à sa dégradation.

Il est heureux pour cette Isle, qu'elle reste comme oubliée, même de ceux dont elle relève. On ne vient pas y faire des recrues de Soldats, comme à Lussin & dans les autres lieux circonvoisins. Ici les Hommes sont un peu plus robustes, d'une taille au-dessus de la médiocre, bien proportionnés & courageux. On ne s'y marie qu'entre trente & quarante ans ; les Insulaires de Lussin sont vêtus d'une étoffe de laine, semblable à celle de l'habit des Capucins. Ils portent une veste courte, de larges hauts-de-chausse de lin, & la moustache.

Leurs Mœurs sont douces & pures. Leur Curés trouvent rarement sujet à les gourmander dans leurs Sermons. Ils ne leur récommandent que de ne point se lasser de la vie paisible & sans reproche qu'ils mènent. Ils les exhortent à ne point quitter leur rivage. Les deux Sexes ne sont point confondus dans l'Eglise pendant le Service divin. Et quand ils n'y seroient point distingués, la décence n'en régneroit pas moins au milieu

d'eux. On eſt loin du mal, quand on ne le ſoupçonne même pas.

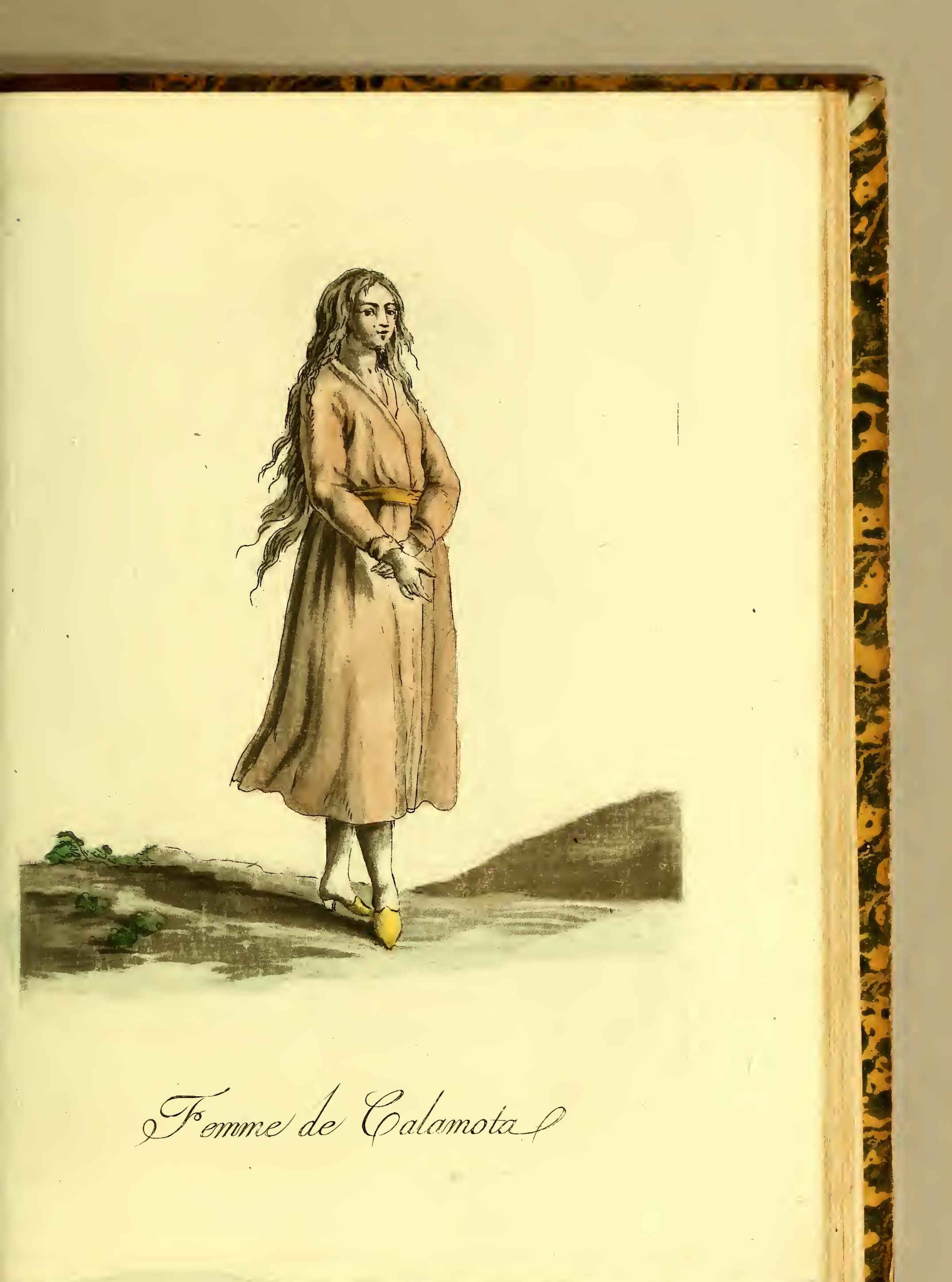
La veille de la naiſſance de Notre-Seigneur, on obſerve dans ces Iſles, un uſage bien analogue aux goûts ſimples des Inſulaires. Chaque famille s'aſſemble autour d'une grande table. Les plus jeunes ont été pendant tout le jour, occupés à cueillir & à ramaſſer ſur les collines, quantité d'herbes aromatiques. On en fait une gerbe, qu'on place au milieu de la table, & qui ſe trouve entourée de divers mets. Au deſſert, on boit dans une large coupe, en l'honneur de Noël, & l'on tire des fuſées à chaque coup. On finit par mettre le feu à la gerbe au bruit de la mouſqueterie.

On remarquera que la nappe reſte miſe pendant toute l'octave de la Fête, & couverte de ce qu'on a de plus exquis. Le célèbre Vin de *Bratcka* (1) n'y eſt pas épargné; il s'en fait de fréquentes libations.

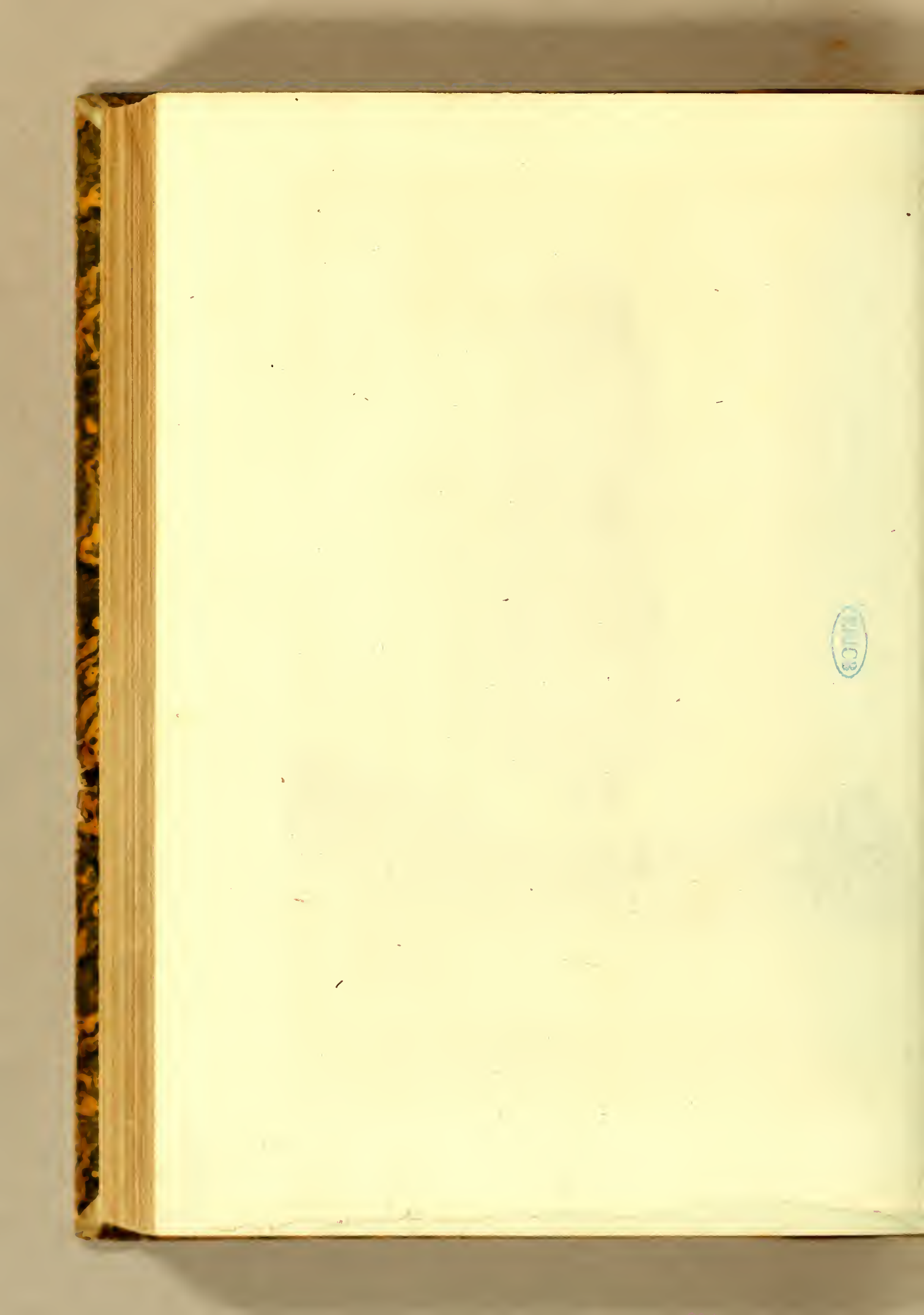
Les Chrétiens du Rit Grec remettent cette cérémonie religieuſe à l'Epiphanie.

(1) Vin fait avec des Raiſins égrappés & cuits au Soleil pendant un mois.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur Luſſin, Calamota, & autres Iſles de la Dalmatie.

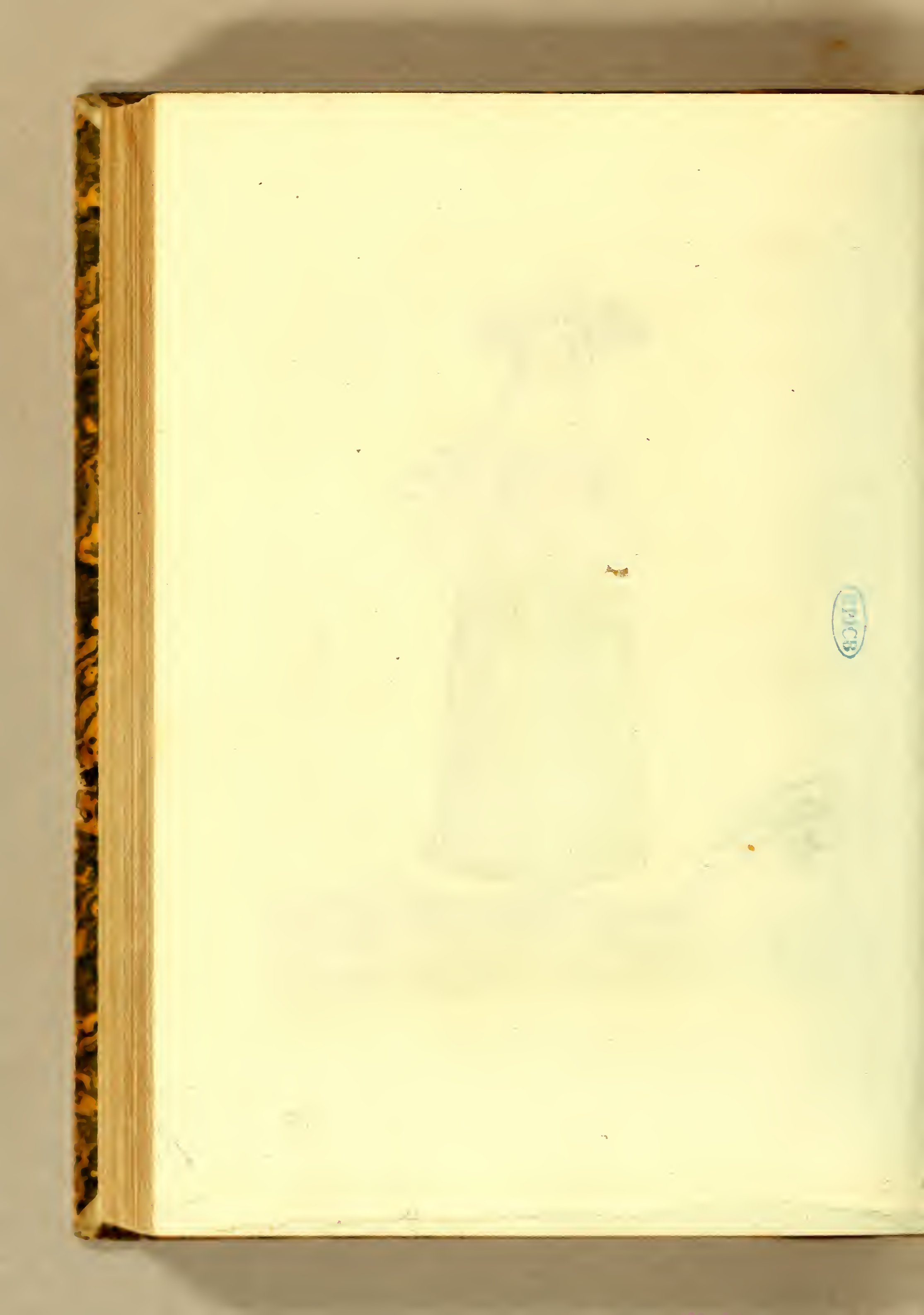


Femme de Calamota





Femme Dalmate



NOTICE
SUR LES MŒURS
DE LA VILLE DE LONDRES.

LES Villes Capitales se ressemblent. On y touve du luxe & de la misère, plus d'amusemens que de plaisirs, beaucoup de lumières & peu de Mœurs ; le génie y est rare, & le goût y brille sous toutes les formes.

La Constitution Angloise met quelques restrictions à ce résultat appliqué à Londres ; & la Nation y perdroit, si on la jugeoit d'après cette Ville. On la dit plus grande que Paris, quoiqu'il n'y ait peut-être pas plus d'Habitans ; parce que la plûpart des maisons ne renferment, chacune, qu'une seule famille, un seul ménage. Une propreté extrême se fait remarquer dans l'intérieur & sur la personne des individus. La vapeur du charbon de terre dont on fait une si grande consommation, exige les plus grands soins : sans cela, une poussière imperceptible s'introduiroit par-tout, gâteroit tout, & ruineroit la santé.

Londres & ses environs sont infestés de filoux adroits & de voleurs effrontés, qui en rendent le séjour incommode & désagréable. Cet inconvénient étonne le Voyageur, qui s'attendoit à trouver la sûreté de sa personne & de ses biens, dans un pays où la pro-

priété des droits de l'Homme eſt tant reſpectée. Les Anglois, de deux maux, ont évité le pire, ils ont mieux aimé ſe voir expoſés journellement aux attaques de quelques particuliers mal-intentionnés, que d'être ſous la garde d'une ſoldateſque nombreuſe, enrégimentée à grands frais, & prête dans l'évènement, à donner main-forte au parti riche & puiſſant qui attenteroit à la liberté civile. On préfére de ſe ſurveiller ſoi-même chez ſoi & en voyage, ou bien l'on ſe réſout à quelques ſacrifices. Une clochette placée en dedans, ébranlée au moindre contact de la porte ou des volets extérieurs, avertit du danger.

Les chemins publics ſont pour la plûpart beaux, commodes & bien entretenus. On y a ménagé des trottoirs pour les gens de pied, dans & hors la Capitale. D'ailleurs, les chevaux expoſent à peu d'accidens, parce qu'on les ménage en raiſon du ſervice qu'on en tire. En Angleterre il règne entre l'Homme & le cheval, une ſorte de fraternité touchante, qui tourne à l'avantage des deux eſpèces.

Il faut ſe faire Anglois à Londres, du moins le paroître, pour en viſiter tous les quartiers, ſans y être expoſé aux criailleries de la populace indiſciplinable. Un Etranger, ſur-tout un François, qui n'a rien à y demander à perſonne, peut ſe promettre de l'agrément & s'y voir accueilli. Malheur à l'Artiſte habile, mais indigent, qui vient y faire offre de ſon talent. Il paroît ſuſpect, du moment qu'il va au-devant des autres. Les Arts, à Londres, ſont comme les Femmes dans preſque

tous

tous les pays du monde ; ſitôt qu'ils ſont les avances, ils perdent de leur prix. Il faut avouer pourtant que les émigrans de France en Angleterre, ont bien ſouvent motivé cette conduite par la contenance qu'ils y ont priſe. Ils n'ont ſçu y faire reſpecter, ni leur patrie, ni leur perſonne.

Rien de plus agréable que Paris & ſes alentours pendant les Fêtes. Aux fenêtres ou ſur le ſeuil de chaque maiſon entr'ouverte, la baſſe Bourgeoiſie, aſſez proprement vêtue, ſe délaſſe des travaux de la ſemaine. On ſe répand dans les promenades publiques. On ſe viſite, on s'invite à de petites parties de plaiſir d'autant plus piquantes, qu'elles n'ont pas toujours été prévues. Les Artiſans & la claſſe même la plus indigente, trouvent le moyen de s'égayer ſous les berceaux des nombreuſes Guinguettes par-delà les Barrières ; on s'y livre à une joie un peu groſſière, mais naïve.

Londres n'offre pas les mêmes reſſources ni le même ſpectacle. Le Dimanche, les Théâtres ſont fermés, les tavernes ſont fermées, les fenêtres & les portes ſont fermées, les ſallons de danſe ſont fermés ; les inſtrumens de muſique reſtent ſuſpendus aux murailles, & les Gazettes elles-mêmes ſont interdites aux Nouvelliſtes taciturnes. Triſtes effets du culte Anglican ! comme ſi les vapeurs de l'ennui étoient un encens agréable à Dieu !

Les gens comme-il-faut profitent de ces jours de recueillement pour ſe livrer à l'étude. Celle de la Politique occupe la Nobleſſe. Elle ne ſe montre pas

moins jalouſe des autres connoiſſances en tous les genres. Mais l'utile a toujours le pas à ſes yeux ſur l'agréable. Les enfans de familles opulentes, qui ont voyagé, rentrent chez eux parfaits ou déteſtables. Il n'y a pas de milieu. Ils portent à l'excès les travers qu'ils empruntent, ou bien tirent le plus grand parti des améliorations qu'ils ont obſervées chez leurs voiſins.

En Angleterre, on abandonne la première éducation à la Nature. C'eſt peut-être pour cela qu'il y a dans cette Iſle plus de beaux enfans que dans le reſte de l'Europe. Cet âge d'or de la vie de l'Homme, finit à la neuvième année. A cette époque, l'enfant quitte la maiſon paternelle, pour paſſer dans une Penſion Académique; & de là, dans des Colléges. Heureux quand l'Elève ne ſe laiſſe pas enticher par la rouille de la pédanterie! Plus heureux encore, ſi franchiſſant tout d'un coup l'eſpace qui ſépare les deux extrêmes, il ne ſecoue pendant ſes voyages à Paris ou ailleurs, la pouſſiére ſçavante des Ecoles, que pour ſe couvrir des ridicules & afficher les airs légers de la France, où l'on s'empreſſe de le mener, au ſortir de l'Univerſité d'Oxford & de Cambridge.

L'éducation domeſtique des Filles, à Londres, eſt encore la meilleure de toutes, du moins ſi l'on en juge d'après les effets qu'elle produit. Les Miſs élevées ſous les yeux de leur Mère, ſur-tout parmi les Filles de Miniſtres, ſont des êtres angéliques. La Piété filiale fait germer en elles, toutes les autres vertus dont elle eſt la baſe. Plus pieuſes que dévôtes, raiſonnables ſans

être raiſonneuſes, inſtruites & non pédantes, aimables & point coquettes ; telle étoit celle que nous avons conſultée à ce ſujet ; & Miſs *Hariette* (dont nous taiſons le nom de famille), nous aſſûra que la plûpart des Miſs de ſa condition, étoient élevées dans les mêmes principes qu'elle. Ces jeunes perſonnes ſont ſuſceptibles entr'elles d'une amitié véritable ; malgré le flegme national, elles portent ce ſentiment juſqu'à l'enthouſiaſme. A la manière des Filles Grecques, avec leſquelles elles ont beaucoup d'analogie, quant aux charmes de la figure, elles ne ſe quittent pas ſans faire échange d'une boucle de leur chevelure ; & ce gage eſt toujours mouillé de larmes, en paſſant d'une main dans l'autre.

Une jeune Miſs n'eſt point du tout étrangère aux évènemens politiques de ſa patrie ; & ce n'eſt pas ſans connoiſſance de cauſe, qu'elle embraſſe le parti du côté duquel s'eſt rangée ſa famille. Elle a quelquefois même le courage, à l'exemple des Dames Romaines, de faire rougir ceux de ſes parens qui ſe laiſſeroient entraîner dans une faction contraire au bien de la République. Les noms des grands Hommes de l'Antiquité lui ſont familiers, & lui ſervent à propos d'objet de comparaiſon.

Ces jeunes Miſs ne négligent pas pour cela, les occupations de leur ſexe. Economes & laborieuſes, elles connoiſſent le prix du temps & des choſes, diſtribuant chaque journée de manière à n'en perdre pas un ſeul inſtant. L'étude des Langues, le Deſſin &

la Broderie, la Musique & la Danse, tout cela subordonné aux fonctions domestiques, ne laisse aucune prise sur elles à l'oisiveté. Elles lisent pour s'instruire, & s'accoutument de bonne heure à faire des extraits raisonnés des bons livres qui leur passent sous les yeux. Modestes & douces au milieu de leurs talens, elles ne parlent que quand on les interroge. Ingenues & réservées, elles ne s'étudient pas à voiler leurs pensées comme leur visage, & parlent d'après leur cœur, ou se taisent.

Miss *Hariette* (d'après laquelle nous donnons une esquisse des Mœurs Angloises) ne pouvoit contenir son indignation, quand devant elle, on manquoit de respect à la mémoire de l'Auteur (1) d'Emile. Elle portoit une sorte de culte à celui dont le pinceau aussi chaste qu'énergique, nous a laissé le portrait de *Sophie*; & Miss *Hariette* étoit d'autant plus intéressante en ce moment, qu'elle défendoit sa propre cause sans le sçavoir.

Pour ajouter un trait à l'esquisse des Mœurs domestiques de Londres, dans la partie saine de la Nation Angloise, nous citerons une particularité, en usage

(1) Nos Auteurs qui entreprennent de redresser dans leurs Traités d'Education, celui de J. J. Rousseau; plutôt que de salir par leurs injures, la tombe de ce sage éloquent, devroient voyager à Londres. Ils y verroient que sans soupçonner l'existence de leur gros *in*-8°., on y sçait élever les jeunes Miss.

dans d'autres familles encore que celle qui nous sert ici de modèle : le Père de Miſs *Harriette*..... Miniſtre reſpectable, a rédigé en vers Anglois, une eſpèce de Teſtament moral, qu'il ſe propoſe de léguer à ſa Fille, au moment qu'elle lui fermera les yeux ; elle a déjà eu communication d'une partie de ce que contient ce Teſtament ; & ce qu'elle en ſçait, devenu pour elle auſſi ſacré que les Livres Saints, lui coute tous les jours une larme d'attendriſſement.

Voici encore un autre uſage, digne d'être rapporté : parmi les membres d'une Famille bien unie, une Nièce, par exemple, ſe fait un devoir de porter au doigt index de la main droite, un anneau plat, ſur lequel eſt gravée la date de la mort de celui de ſes Oncles pour lequel elle avoit le plus d'attachement.

Les Romans Anglois ont un plus haut dégré d'intérêt que les autres, parce que les Auteurs peuvent peindre leurs Héroïnes d'après Nature, & ne ſe voient pas obligés de recourir à leur imagination. Pamela, Clariſſe, Clementine, Miſs How, &c. ne ſont pour ainſi dire, que des Portraits de Famille.

Un des plus puiſſans reſſorts de l'Education, c'eſt l'exemple. Dans les claſſes mitoyennes de Londres & de l'Angleterre, les Pères & Mères, convaincus de cet axiome, ne donnent pas un précepte qui n'ait été mis par eux en action, d'avance. Dans les Cercles, à Table, ou dans les Aſſemblées publiques, la préſence d'une jeune perſonne enchaîne la langue du parleur le plus éhonté : l'Innocence inſpire le plus grand reſpect.

La manie des Modes Françoifes a caufé quelque altération aux Mœurs Angloifes. Depuis quelques années, les coëffures & les chapeaux que les Femmes portent à Londres, font d'une bizarrerie choquante. On ne fait pas attention que ce qui fied fur les rives de la Seine, peut devenir mauffade fur les bords de la Tamife. Tous ces ajuftemens frais & légers, exigent la préfence du goût pour être placés avec avantage. Le caractère de beauté de tel ou tel pays fe refufe conftamment aux acceffoires galans qui ajoutent encore aux attraits naturels des beautés de tel autre pays. Les Dames Grecques ne devoient pas mettre en ufage précifément les mêmes moyens de plaire que les Dames Romaines. Une figure fentimentale (qu'on me paffe cette expreffion), telle qu'on en rencontre affez fouvent dans la Grande-Bretagne, ne peut s'accommoder de ces riens charmans qui ont tant de grace, de charme & de jeu, fur la perfonne d'une Parifienne pétulente ou d'une vive Lyonnoife. Un air lefte n'iroit point du tout aux Infulaires Bretonnes. Il leur fuffit d'une fimplicité noble & touchante. Toutes fes guirlandes de fleurs, tous ces nœuds de rubans, tous ces paquets de gaze qu'elles paroiffent envier à leurs rivales du Continent, ne font pour elles que des fuperfluités embarraffantes, pour ne pas dire déplacées & ridicules. Les heures qu'elles paffent à naturalifer ces parures étrangères, pourroient être mieux employées & leur faire plus d'honneur.

Une chevelure belle de fa propre nuance, un voile

à moitié levé, un chapeau de paille ſurmonté, ſi ' on veut, d'une plume flottante au gré des zéphirs, un corps de robe ſouple & bien pris, une longue juppe qui laiſſe à peine voir le bout du pied, une ceinture par-deſſus ; & mieux que cela encore, ce maintien décent & noble, qui donne du prix à la plus belle taille ; ce Coſtume Anglois ne doit-il pas être bien reçu par-tout ? celles qui le poſsèdent, ont-elles beſoin d'emprunt ? & ne peuvent-elles pas bien ſe paſſer de tout le reſte ?

Les Dames de Londres ne ſont plus de cet avis. L'eſprit de rivalité s'eſt emparé d'elles. Toutes fières qu'elles ſont naturellement, elles conſentent à n'être que de mauvaiſes copies de leurs voiſines. Comme elles, elles affichent les modes les plus capricieuſes ; mais comme elles, elles ne juſtifient pas cette manie par cette fleur de goût, qui ne fleurit qu'en France, & qui rend agréable tout ce qu'elle accompagne.

La chauſſure des Femmes, à Londres, eſt bigarrée ; toutes les couleurs leur conviennent : les talons ſont pointus & trop hauts ; ils fatiguent, affoibliſſent les nerfs & expoſent à de fréquens faux-pas. Ce qui arrive ſur-tout, quand on fait uſage de patins ou de claques ferrées, dont le cliquetis étourdit.

Les jeunes Demoiſelles s'efforcent à l'envi, de briller par une taille mince & ſvelte. Les quatre couleurs contraſtent ſouvent dans l'habillement d'une Femme : la toilette les occupe toutes (dit-on, quelque part, dans une eſquiſſe de la Ville de Londres), Maîtreſſes &

Servantes veulent briller. Au premier coup-d'œil on les croiroit toutes fringantes & coquettes, si elles avoient les propos lascifs des catins, comme elles en ont l'ajustement.

Les Hommes sont vêtus avec simplicité & propreté. Ils poussent cette dernière vertu (1) domestique aussi loin qu'elle peut aller. La plus petite tache suffit pour changer d'habit. On n'attend pas que le linge soit sale, pour le reblanchir : aussi en ont-ils des provisions. Leur garde-robe n'est pas riche, mais nombreuse. Le linge est d'un blanc de neige qui flatte l'œil : on paye huit sols tournois pour le blanchissage d'une chemise. »

Le plus mince Paysan ne sort point de chez lui, qu'il ne soit vêtu d'un bon drap, avec une redingote & des bottines propres. On ne rencontre point de haillons ni de sabots dans les Village les moins aisés. Si l'on doit juger de la prospérité d'une Nation, d'après l'état du Costume des classes inférieures, le Peuple Anglois peut se dire le plus riche de l'Europe.

La main-d'œuvre est montée à un prix excessif, mais les ouvrages sortis des mains d'un Artisan Anglois, est d'une perfection & d'une solidité rares. Une paire

(1) En voici un exemple : la maison du plus mince Artisan, d'un Cordonnier, a ses escaliers garnis d'un tapis, depuis le haut jusqu'en bas. En général, l'extérieur des maisons à Londres, est triste ; ce sont des briques enfumées par le charbon de terre. Mais l'intérieur en dédommage bien. On ne sçauroit imaginer plus de recherches & de commodité, de luxe & de propreté.

de

de chaussures, par exemple, revient à une pistole de notre monnoie; mais elle dure le double de nos souliers françois.

« Les étoffes, draps, flanelles, pluches, satins, damas, camelots, bas, cuirs, peaux préparées, bottes, souliers, &c. sont des objets qu'aucun peuple ne peut fournir avec autant d'abondance & de bonté que l'Angleterre.

Un Observateur François, à Londres, nous parle ainsi des Dames du haut parage de cette Capitale.

« Il n'y a pas long-temps que les Femmes de cette classe élevée, s'attachoient encore aux soins domestiques, comme les Bourgeoises; elles ont changé de goût. La toilette, la galanterie, le jeu, le bal, les Spectacles absorbent tout leur temps. La parure devient pour elles une étude sérieuse. Jadis elles ne portoient sur leurs têtes que des chapeaux de paille à bords rabbattus, doublés d'un taffetas couleur de rose, dont le réflêt sur des joues fort blanches, valoit mieux que le rouge du pinceau. Les Parisiennes se sont emparées de ces chapeaux, & les ont enjolivés. Que firent alors les citoyennes de Londres? elles formèrent un buisson énorme de cheveux, de matelas de crin, de gaze, de rubans, de plumes. La Mère des Dieux avec ses sept tours n'y feroit œuvre. La troupe moutonnière des Femmes Bourgeoises suivit aussi-tôt ce grand modèle. Il fut alors question d'un Bill pour réléguer, dans les Spectacles, tout le beau Sexe, derrière les Hommes qui, pour leur argent, veulent voir aussi bien qu'entendre.

« Londres eſt la Ville où il y a le plus de Spectacles, & celle où l'on s'amuſe le moins. On y trouve un Opéra Italien, des Oratorios, des Concerts, des Bals; deux grands Théatres, quantité de tréteaux, ſans compter le Ranelach, le Vaux-hall, le Panthéon, &c. Mais ce n'eſt pas là où un Amateur ſe fixeroit, après avoir traverſé Paris; il retourneroit bien vîte ſur ſes pas. Trois principaux objets fermentent dans le cerveau d'un Anglois : la Liberté, le Commerce & l'Etude. Une Nation ainſi organiſée, ne peut que ſe prêtet à des amuſemens purement frivoles. Ses grandes jouiſſances l'attendent au Parlement, ſur les Ports de Mer, ou dans un Muſeum. Le Gouvernement autoriſe cependant & même encourage les établiſſemens de plaiſir dans ſa Capitale, parce qu'il n'enviſage dans ces établiſſement, que l'affluence des Etrangers, la conſommation des denrées & la circulation des eſpèces.

» Londres eſt peut-être auſſi la Ville de l'Europe où l'on imprime le plus, & celle où on lit le moins de bons Livres. Le gros de la Nation Angloiſe poſſédée de l'amour du gain, ne dévore que les Gazettes; & on le ſert ſelon ſes goûts; elles y fourmillent. Quelques Lords, quelques Miniſtres paiſibles & les Sçavans, ſe livrent à des lectures ſuivies & ſérieuſes. On traduit beaucoup, ſur-tout des Ouvrages François; mais les Tranſlateurs font rarement un bon choix d'originaux. Ils s'en rapportent à la vogue; & l'on ſçait que les meilleurs Livres ne ſont pas ceux qui font le plus de bruit, lors de leur publication.

» Les Clubs & les Tavernes occupent les loisirs du Peuple & des Grands. C'est là où s'ébauchent les grands débats qui doivent avoir lieu au Parlement. C'est là où les moins modérés, animés par la vapeur du tabac & du porter, se répandent en sarcasmes contre les étrangers, & principalement contre la France, éternel objet de jalousie & de ressentiment. Les Femmes ne sont point admises dans ces Assemblées tumultueuses, & n'y perdent pas. Ainsi donc les deux Sexes vivent presque toujours séparés l'un de l'autre; ce qui ne contribue pas à rendre les Mœurs moins farouches & moins dures : cependant il en résulte un avantage pour la Nation en général; elle a sçu par ce moyen, se conserver un caractère prononcé, & capable des plus fortes résolutions.

C'est dans la Chambre des Communes, qu'il faut juger de l'énergie de la Nation. C'est-là que les représentans du peuple Anglois nous rappellent plus d'une fois chaque année, les beaux jours de l'éloquence patriotique chez les Grecs & chez les Romains. C'est là que se plaide la grande cause de la Liberté, avec toute la chaleur, l'importance & la dignité du sujet. On dit pourtant que plusieurs des Orateurs Parlementaires sçavent temporiser maintenant & entrent en secrets accommodémens avec la Cour, assez riche pour payer les privilèges de la Nation, & pour acheter le suffrage de leurs défenseurs. La Cour, a-t-on remarqué, ne s'est encore emparée de rien, sans le demander, il est vrai; mais aussi elle ne demande plus,

rien qu'on ne le lui accorde. Le Peuple, qui se croit toujours indépendant, parce qu'il se permet impunément quelques voies de fait, s'en tient à la forme, & marche aveuglément & à grands pas, là où en sont tous ses voisins paisibles. Nous aimons à croire qu'il n'y arrivera pas si vîte qu'on paroît le craindre. Le feu sacré de la Liberté brûle encore dans cette Isle, & n'est pas prêt à s'éteindre. Il sera difficile à étouffer; le corps de la Nation y veille, malgré la négligence ou les abus de confiance de quelques-uns de ses membres. La Liberté a plus de ressources qu'on ne pense. C'est une plante vivace qu'on n'extirpe pas tout-d'un-coup. Flétrie ou mutilée dans un de ses rameaux, elle pousse d'autres rejettons vigoureux, & répare ses pertes à mesure qu'elle en fait.

Les bons patriotes Anglois prétendent qu'il ne sera pas aisé de les faire passer sous le joug de l'autorité arbitraire & absolue, tant qu'ils auront pour arme domestique la franchise de la presse. Ces Insulaires doivent, à ce qu'ils disent, leur salut politique au pouvoir de tout dire & d'imprimer tout. Ils ne se dissimulent pas les inconvéniens qui résultent nécessairement d'une telle liberté, poussée jusqu'à la licence. Mais ils croient qu'elle leur tient lieu de l'ostracisme des Athéniens. En disant le bien & le mal sur tel ou tel objet, sur tel ou tel personnage, le public qui, rarement prend le change, quand on le met à même de juger avec connoissance de cause, en rabbat également sur les Eloges comme sur les Satyres, prend

un juſte milieu, ou ne s'en laiſſe pas impoſer long-temps. Une Nation ne fait ou ne laiſſe faire des ſottiſes, que quand elle n'eſt pas inſtruite. Qu'on l'éclaire librement ſur ſes vrais intérêts, & elle ſçaura bien ſe ranger, tôt ou tard, du parti le plus convenable à ſa félicité.

Où il y a la Liberté, il y a du patriotiſme. L'un ſuppoſe toujours l'autre. Et les Anglois en ſont idolâtres juſqu'à en devenir fanatiques. Cette conſidération devroit rendre plus rares encore les unions contractées entre une Angloiſe & un François. La concorde & la ſubordination qui en eſt la baſe, ne s'établiſſent pas ordinairement au ſein de ces ménages Gallo-Bretons: l'amour de la patrie prend bientôt le deſſus; & le chef d'une famille due à un tel mélange, devient comme étranger au milieu de ſes enfans.

La différence de culte ajoute encore aux préjugés nationaux & entretient cette antipathie générale & particulière qu'on voit régner ſi conſtamment entre les deux Peuples que ſépare à peine un bras de Mer. Tout en accuſant la Communion Romaine d'intolérance, le Clergé Anglican ne s'apperçoit pas qu'il renonce lui-même le premier à la vertu contraire. Cependant on remarque que l'acharnement depuis quelques années eſt moindre des deux parts. Ils ſentent combien il eſt ridicule de ſe chamailler pour un ſujet ſi fort au-deſſus de la portée des Hommes. Aveugles qu'ils ſont, pourquoi ne s'en remettroient-ils pas à la déciſion du

père des lumières ? une sage indifférence remplace ce zèle qu'on se faisoit un mérite d'apporter pour le maintien de quelques opinions qui n'intéressent guère que l'amour-propre.

Les Ministres à Londres se piquent moins d'éloquence que nos Prédicateurs à Paris, & s'attachent à la morale de préférence au dogme. Une diction pure, claire & assez précise leur semble plus convenable à la circonstance que de belles phrases académiques. Ils débitent leurs sermons comme ils les écrivent, sans se permettre de gestes à prétention. Ils croient que la simplicité de l'Evangile s'accommode mal de tout cet appareil qui les assimileroit aux déclamateurs de profession. Leurs Homelies ne vont jamais au-delà d'une demie-heure. Le Sermon sur la Montagne de leur divin Modèle, ne dura pas davantage. C'est un spectacle assez touchant que celui d'un Ministre, époux & père, qui en descendant de sa tribune, trouve sa femme & ses enfans, & rentre avec eux chez lui pour y remplir les devoirs d'homme & de citoyen dont il vient de peindre les douceurs & l'importance.

La nature de cet Ouvrage ne nous permettant pas de donner plus d'étendue à cet article, nous le terminerons par quelques détails relatifs à cette partie de l'économie domestique qui concerne le Costume :

La façon d'une robe de Dame, garnie, est de 25 liv. à 36 liv.

Celle d'une robe ordinaire de 15 à 18 liv.

La journée d'un Ouvrier à aiguille eſt payée, 4, 5, & 6 liv.

La façon d'un habit complet d'Homme coute depuis 25 juſqu'à 30 liv.

Le blanchiſſage d'une chemiſe 6, 7 & 8 ſols.

Souliers d'hiver d'Homme, bien faits, de 9, 10, & 11 liv.

Les mêmes dans les Magazins 6, 7, 8 liv.

Souliers de Femme, de ſatin, très-propres, 12, 15, 18 liv.

Les mêmes, aux Magazins, 9, 10, 11 liv.

Souliers noirs communs de Femme 6 & 7 liv.

Les Anglois exportent des draps fins, bleus, rouges & autres couleurs, bas de laine, tricots, flanelles, étamines, doublures & shallons.

Gazes à fleur, ſoie moirée, ſoie crue, petits ſatins & rubans.

Bazins piqués, couvertures de coton, velours de coton bleu & autres.

Cuirs, ſellerie & bottes fortes, &c.

Les Anglois réuſſiſſent dans le bleu turquin, bleu d'enfer, verd de cuive, draps à deux faces, bruns, pourpres, &c. dans la ſoie, le lilas, le violet, le gris de lin & le pourpre; & dans le coton, le verd & le jaune ſont ſupérieurs à ceux des étrangers. Un de leurs Chymiſtes a découvert un jaune citron ſur coton qui paroît n'avoir pas encore été connu.

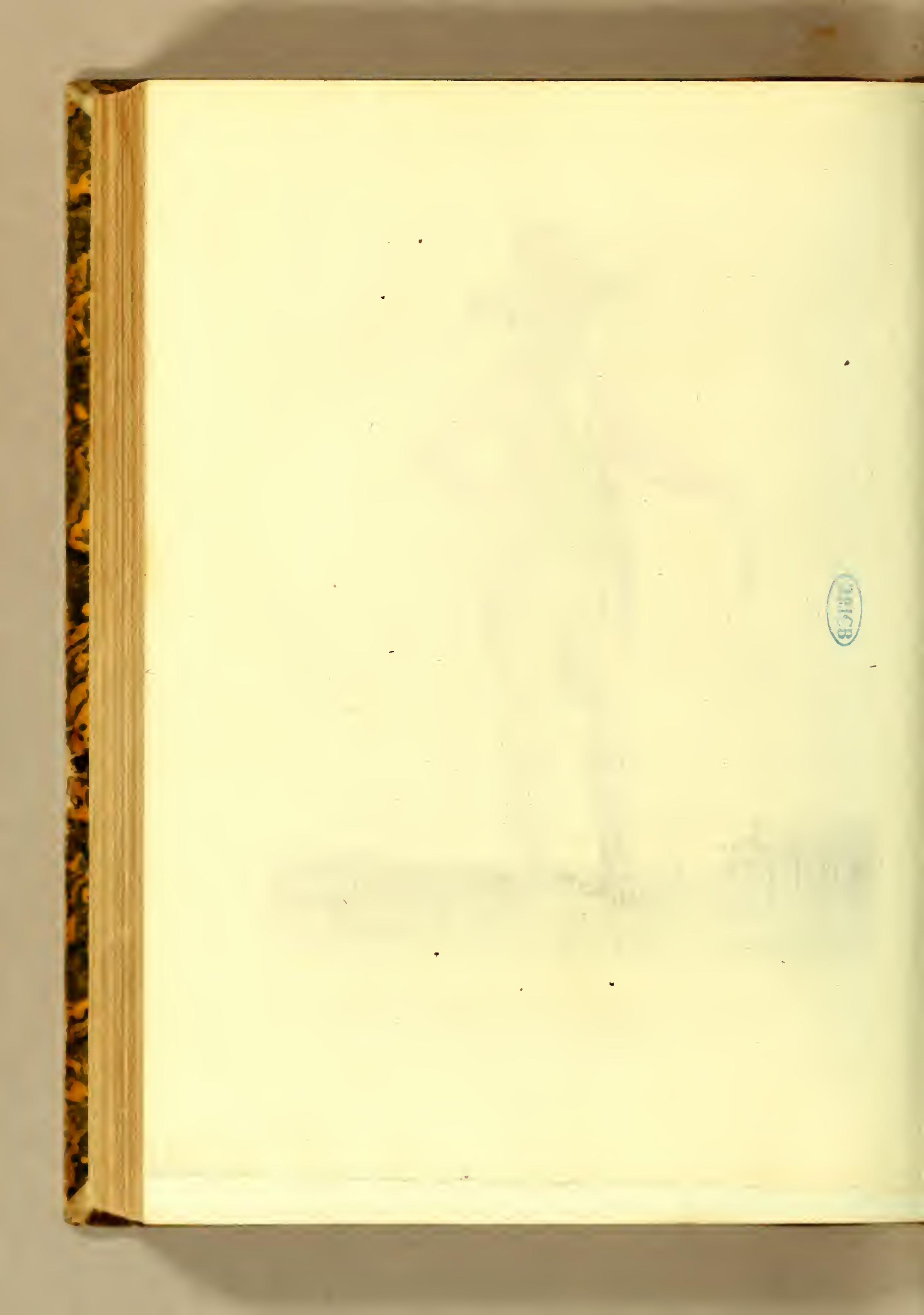
Puiſſe le nouveau Traité de Commerce (1787) entre la France & l'Angleterre, rapprocher plus étroitement

que jamais deux Nations faites pour s'éclairer reciproquement & multiplier leurs jouiſſances reſpectives par une libre circulation de leurs richeſſes & des produits de leur induſtrie !

Fin de la Notice ſur Londres.

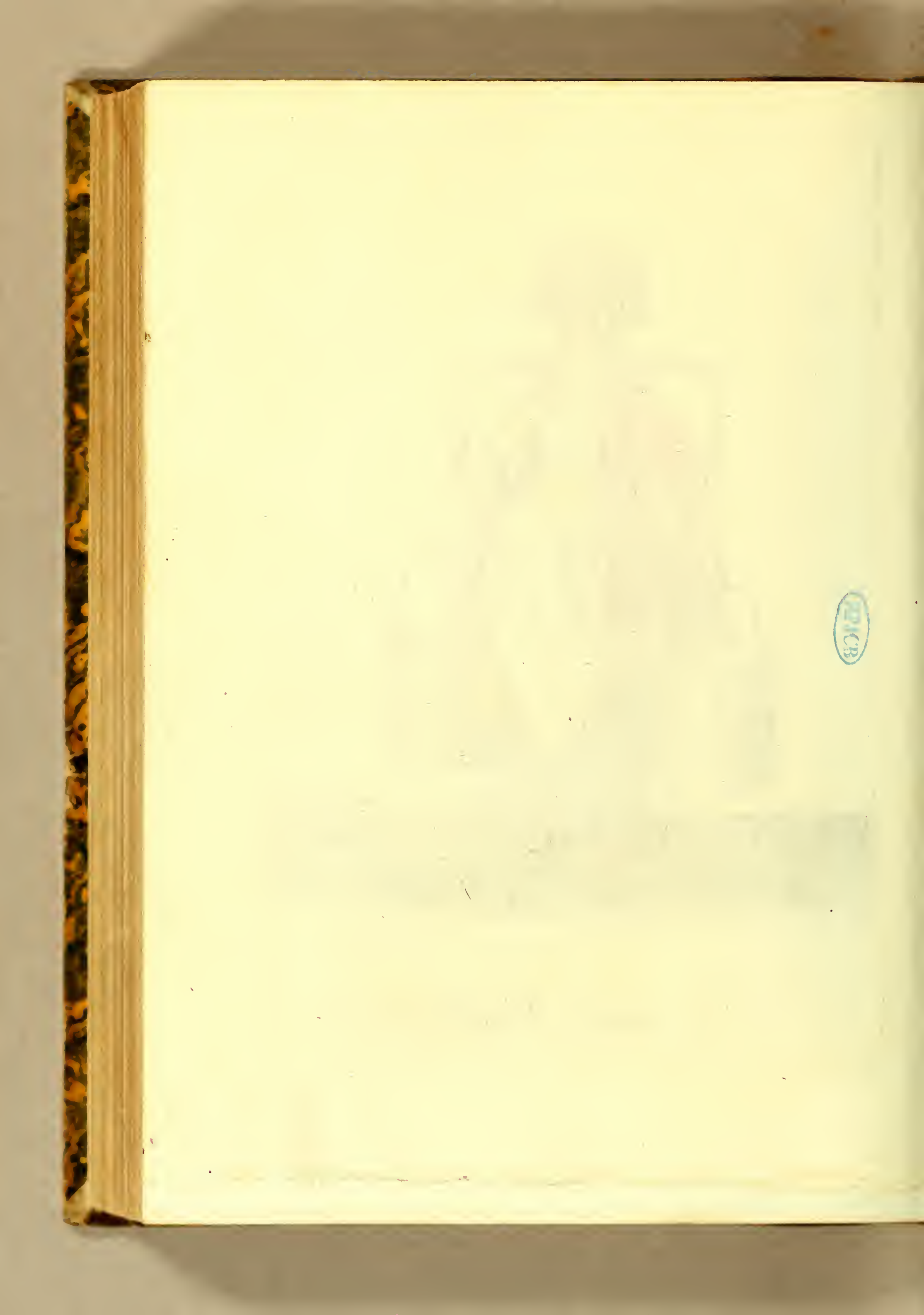


Anglais



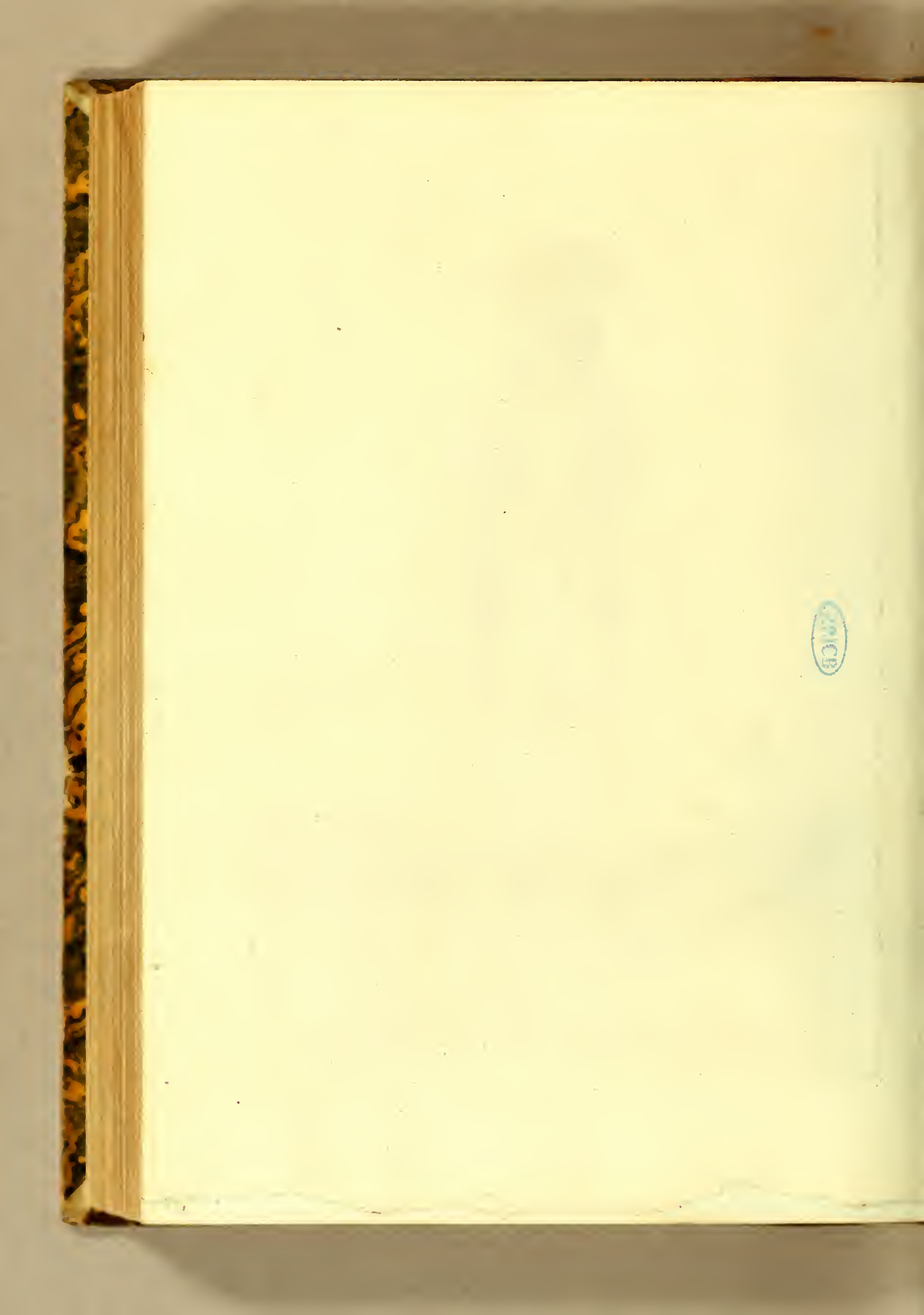


Paysanne Anglaise



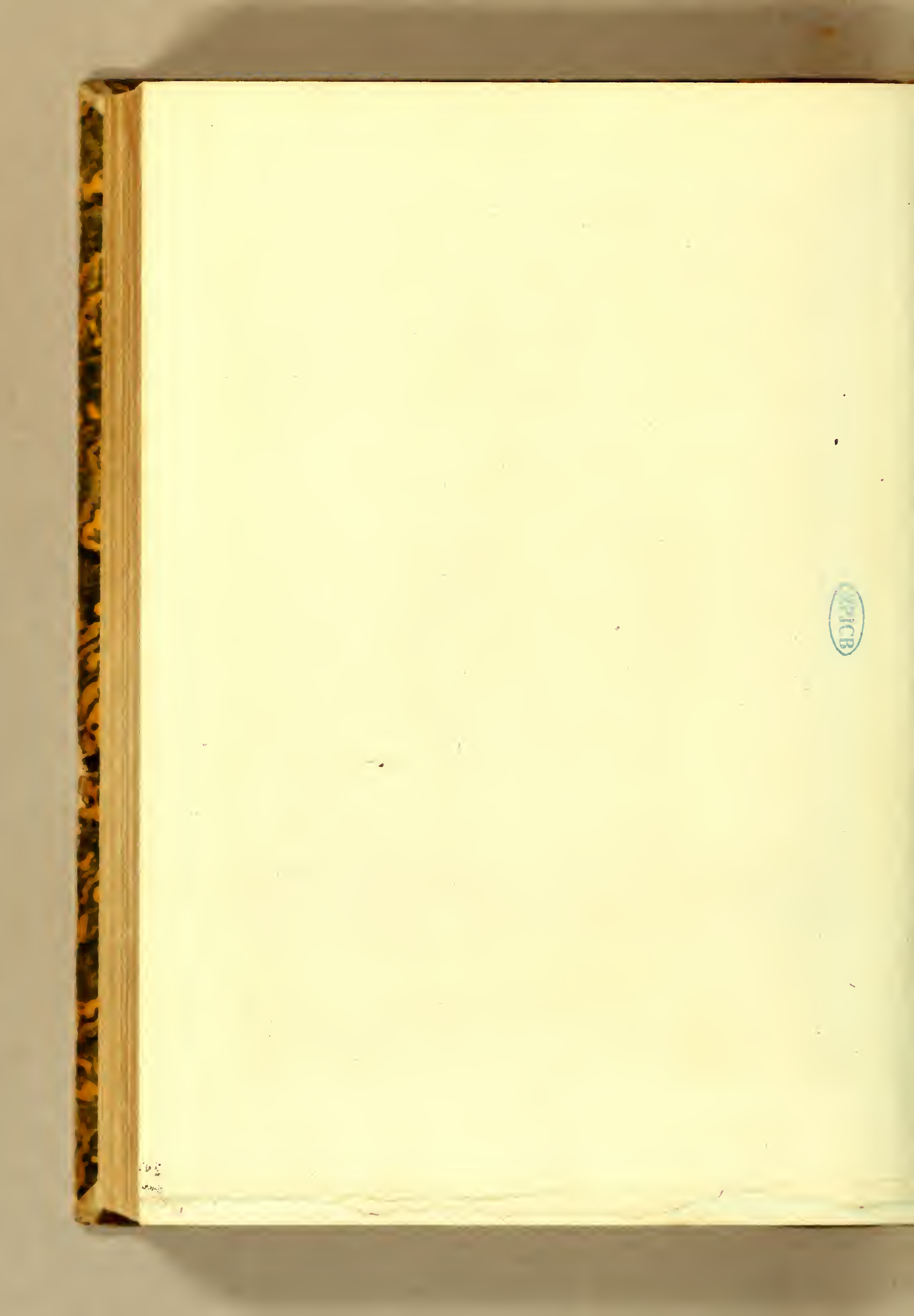


Bourgeois de Londre





Bourgeoise de Londre



DESCRIPTION
DU COSTUME
DES HABITANS DE (1) LIMA,
CAPITALE DU PÉROU.

LES vêtemens que les Hommes portent à Lima, ne ſont pas fort différens de ceux en uſage dans toute l'Eſpagne, & la différence n'eſt pas non plus fort grande entre les diverſes conditions. Toutes les étoffes ſont communes. Qui peut les acheter, a le droit de les porter. Il n'eſt pas étonnant de voir un mulâtre qui excerce un métier, vêtu d'une étoffe riche, pendant qu'une perſonne de la première diſtinction, n'en trouve pas de plus belle pour ſe diſtinguer. Tous donnent dans le plus grand luxe. C'eſt ce qui fait que les étoffes apportées par les Gaillions & les Vaiſſeaux de Regitre ſont bientôt débitées, quoique bien au-deſſus du prix qu'elles ont en Europe. On ſe pique même d'avoir les plus belles, & on

---

(1) Lima, autrement la Ville des Rois, fut fondée par François Pizarre, le jour des Rois, de l'année 1535. Le véritable nom de cette Cité Américaine, eſt *Rimac*, mot Indien qui ngnifie *celui qui parle;* parce qu'une Idole Péruvienne arroſée de ſang humaiu en cet droit, s'aviſa, dit-on, de répondre un jour aux ferventes prières d'un Incas.

les porte avec oſtentation, ſans même en prendre le ſoin que ſemble exiger leur cherté. Mais à cet égard, les Femmes l'emportent de beaucoup ſur les Hommes, à Lima, comme ailleurs.

Elles apportent beaucoup d'attention & de goût dans le choix des dentelles dont elles chargent leurs ajuſtemens. C'eſt une émulation générale non ſeulement parmi les Dames de qualité, mais encore parmi toutes les autres Femmes, excepté pourtant les Négreſſes, qui ſont celles du plus bas étage. Les dentelles ſont couſues à la toile ſi près l'une de l'autre, qu'on ne voit qu'une partie du fond. Au reſte, il faut que ces dentelles ſoient des plus fines. Le Brabant a long-temps profité de cette manie en vogue à Lima.

Le Coſtume de Lima diffère de beaucoup de celui des Capitales de l'Europe : & il n'y a que l'uſage conſacré dans le pays, qui puiſſe le rendre ſupportable. Au premier abord il choque les Eſpagnols qui le trouvent peu décent. Cet habillement ſe réduit à la chauſſure, la chemiſe, une jupe (1) de toile que nous appellons en Europe, jupe blanche ou jupe de deſſous. Enſuite une jupe ouverte, & un pourpoint blanc en été, & d'étoffe en hiver. Quelques-unes, en petit nombre, ajoutent à cela une eſpèce de mante autour du corps, qui d'ordinaire n'eſt point ſerré. Ce jupon attaché ſur les hanches, ne deſcend pas juſqu'au milieu des mollets; de là juſqu'à un peu au-deſſus de la cheville, pend la

(1) On la diſtingue ſous le nom de *Fuſtan.*

dentelle fine, à travers de laquelle on voit le bout des jarretières, bordé d'or ou d'argent, & quelquefois enrichi de perles. Le jupon est de velours ou d'une riche étoffe : on le garnit encore de dentelles, de franges ou de rubans. Les manches de la chemise ont une aulne & demie de long & deux de large. Elles sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies & attachées diversement ensemble.

Par-dessus la chemise, elles mettent le pourpoint dont les manches fort amples forment une figure circulaire. Elles sont de dentelles, avec des bandes de batiste on de linon très-fin entre deux. La chemise est arrêtée sur les épaules (1) par des rubans qu'elles ont pour cet effet à leur corset. Ensuite, elles retroussent les manches rondes du pourpoint sur les épaules, & font de même de celles de la chemise qui restent sur celles-la ; & les ayant arrêtées-là, ces quatre rangs de manches forment comme quatre aîles qui descendent jusqu'à la ceinture.

Celles qui portent la mante s'en ceignent le corps, sans cesser pour cela de porter le pourpoint ordinaire. En été elles s'affublent d'un voile ou pagne assez semblable à la chemise & au corps du pourpoint ; il est de batiste ou de linon très-fin, garni de dentelles ; les unes en l'air, (comme elles disent), c'est-à-dire, attachées par un côté seulement, & les autres rangées

(2) Le Costume de nos Cauchoises que nous trouvons si ridicule à Paris, l'est encore moins que celui de Lima.

alternativement avec les bandes de toile : en hiver dans leurs maisons, elles s'enveloppent d'un morceau (1) de *bayete* ou de *flanelle*, sans façon ; mais quand elles sortent dans tous leurs atours, cette pièce est garnie, ainsi que le jupon. Quelques-unes le bordent de franges, d'autres de passemens de velours noir, à peu-près d'un tiers de large ; dessus le jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne passe pas le bord de celui-ci. D'après cela, on peut juger combien doit couter un habillement où l'on employe plus de matière pour les garnitures, que pour le fond ; & il ne paroîtra pas étrange que la chemise d'une nouvelle mariée revienne quelquefois à plus de mille écus.

Une des choses dont les Femmes (2) de Lima (& ailleurs encore) se piquent le plus, c'est d'avoir le pied petit : la façon des souliers est toute plate. Il n'y a presque pas de semelle, ou plutôt, il n'y en a point du tout. Une pièce de maroquin sert d'empeigne & de semelle en même temps. Ils ont la pointe aussi large & aussi ronde que le talon, de sorte qu'ils ont la figure du chiffre 8 allongé. Cette forme de chaussure n'est pas commode ; mais le pied reste plus régulier. Elles les serrent avec des boucles de diamans ou d'autres pierres,

(1) On nomme ce morceau de flanelle *Rebos*.

(2) Les Beautés Grecques & Romaines ne mettoient point là leurs Prétentions. Elles avoient le bon esprit de s'en rapporter à la Nature, & se gardoient bien de la plier à leurs modes.

selon

ſelon les facultés de chacune ; mais plutôt pour l'ornement que par néceſſité : car ces ſouliers ſont faits de façon qu'ils n'ont pas beſoin de boucles pour reſter fermes au pied, étant tout-à-fait (1) plats, & les boucles n'empêchant pas qu'on ne puiſſe les ôter aiſément. Ce n'eſt pas leur coutume de les orner de perles ; & il eſt difficile d'en deviner la raiſon, vu qu'elles en mettent à tous leurs ajuſtemens, & qu'elles regardent les perles comme choſe fort ordinaire.

Elles portent ordinairement des bas de ſoie & fort déliés, pour que la jambe paroiſſe d'autant mieux faite. Quelquefois ces bas ſont de couleur, avec des coins brodés.

Elles relèvent leurs cheveux généralement noirs, épais & longs, & les attachent à la partie poſtérieure de la tête, en ſix treſſes, qui en occupent toute la largeur, & dans leſquelles elles paſſent (2) une aiguille d'or un peu courbe. La partie des treſſes qui n'eſt point attachée à la tête, retombe ſur les épaules, figurant un cercle applati. Au devant & au derrière de la tête, elles mettent des aigrettes de diamans. Des

(1) Il faut eſpérer que la mode, ſi ce n'eſt la raiſon, fera proſcrire un jour en France, ces talons incommodes que nos Dames s'obſtinent encore à conſerver à leurs chauſſures, & qui rendent leur marche ſi pénible, ſi gauche & ſujette à tant d'accidens

(2) Cette aiguille d'or ſe nomme *Pelizon*.



Femme de lima



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES MONTAGNARDS DU NORD DE L'ECOSSE,
ET SUR LES HABITANS DES ISLES HEBRIDES.

LA Monarchie Paternelle eſt la première forme de Gouvernement qu'on trouve établie chez preſque tous (1) les Peuples de la terre, les Grecs & les Romains (2) exceptés. Il en reſte encore aujourd'hui des traces parmi les Hordes de l'Amérique, parmi les Tartares, ſucceſſeurs des Scythes, dans le vaſte Empire de la Chine, & ſur-tout dans les montagnes de l'Ecoſſe. Mais aucune Nation n'a ſçu conſerver long-temps ce régime de conduite, le plus doux, le plus naturel, le plus conve-

(1) Dans tout le cours de cet Ouvrage, toutes les fois que nous avons eu occaſion de faire cette remarque, nous l'avons ſaiſie ; & ce n'eſt pas ſans intention de notre part. D'après tous ces faits hiſtoriques, nous déſirerions faire conclure à nos Lecteurs avec nous, que l'Homme, pour vivre heureux & bon, n'a beſoin d'autre Société que de ſa Famille. Nous nous propoſons de développer un jour ailleurs, dans toute ſon étendue, cette Vérité importante.

(2) Il faut mettre dans cette exception, les Nations mixtes, formées du ramas de pluſieurs Peuples déjà corrompus.

nable à l'Homme. A leurs Patriarches, les Hébreux ne tardèrent pas à faire fuccèder des Juges & des Rois, & le Gouvernement Paternel dégénéra bien vîte en Théocratie. Les Naturels du Nouveau Monde fe gouvernoient ainfi, plutôt par inftinct que par raifon, & n'en étoient pas moins fauvages, ni les Scythes & les Tartares moins farouches. Les Chinois dénaturèrent le droit des Pères fur leurs Enfans, au point qu'il n'eft plus qu'un defpotifme facré de la part des premiers, & une fervitude fuperftitieufe de la part des feconds. Les Habitans des Ifles Hebrides & des montagnes de l'Ecoffe furent plus fages & plus heureux. Ils s'avisèrent de combiner l'autorité Paternelle avec le gouvernement Féodal; de manière que pendant très-long-temps ils purent allier les Mœurs de leur fimplicité primitive avec les avantages & les agrémens de la civilifation. Divifés par *Clans* ou Tribus, chaque Tribu étoit compofée d'une Famille complette, obéiffant par goût autant que par devoir, à un Chef dont le pouvoir étoit tranfmis en vertu du droit d'aîneffe. Concentrés dans le domaine de leurs Pères, & inconnus au refte du Globe, ces Montagnards & ces Infulaires échappèrent ainfi pendant une longue fuite d'années, aux révolutions de la politique; en temps de paix fe vifitant pour leurs plaifirs; fe réuniffant lors d'une guerre, pour leur fûreté!

La nature du fol, il eft vrai, indiquoit, pour ainfi dire, ce genre de vie aux Ecoffois du Nord. Leur pays coupé par quantité de montagnes plus ou moins

hautes, & les Hebrides formant un Archipel de petites Isles, ne nécessitoienr point de grands corps d'Etat. Une Famille un peu nombreuse suffisoit pour occuper chacun de ces petits cantons isolés ; lesquels, outre cela, peu fertiles par eux-mêmes, ne favorisoient point la population. La difficulté des communications préserva long-temps de la servitude ces petites Peuplades, d'ailleurs fort pauvres, quoique contentes de leur état. Un ambitieux eût été arrêté à chaque pas dans ses plans de conquête ; il auroit eu autant de peine à faire des esclaves, que ses esclaves eussent trouvé de facilité à recouvrer leur liberté. Mais enfin tout a un terme, ou du moins doit changer de face avec le temps.

On pourroit distinguer dans les Annales des Ecossois-Montagnards & Insulaires, trois âges que l'Histoire auroit à peindre avec des pinceaux différens. La première époque, pendant laquelle entièrement ignorés du reste des Hommes, ils menoient la vie pastorale & agricole, & ne connoissoient d'autres plaisirs que les plaisirs domestiques. On ne sçauroit choisir des couleurs trop douces pour esquisser les Mœurs de ces premiers temps-là. Puis vint l'époque de leurs Guerres avec leurs voisins, temps heroïque, âge brillant, où l'on pourroit placer le *Fingal* (1) des Poësies *Erses*. Alors

(1) Consultez le Livre intitulé *Ossian*, *Fils de Fingal*, *Barde du troisième siècle*, *Poësies galliques*, *trad. de l'Anglois de Mucpherson*, *par M. le Tourneur*, in-4°. 1777, 2. T.

les *Caledoniens* ſe montrèrent auſſi braves qu'ils avoient jadis été pacifiques ; comme l'atteſte la muraille que les Romains bâtirent en Ecoſſe, pour ſe mettre à l'abri de leurs incurſions. La troiſième époque ne prête pas autant au langage des Muſes Galliques. Sous prétexte de Chriſtianiſme, une domination étrangère vint harceler l'Ecoſſe ; & la liberté n'eut bientôt plus d'aſyle que dans les cantons les plus écartés, ou les Iſles les plus médiocres. Les Mœurs antiques s'altérèrent, ſe corrompirent, & diſparurent avec le Coſtume. Car on pourroit faire l'Hiſtoire d'un Peuple, & juger de ce qu'il a été & de ce qu'il eſt, en rapprochant les différentes révolutions que ſubit la forme de ſes vêtemens.

Du temps de *Dundée*, Général Ecoſſois, l'habillement de ſes Compatriotes étoit tout ce qui reſtoit en Europe de celui des Romains. Et d'ailleurs, il paroiſſoit très convenable à la nature de leur pays, & encore

L'authenticité de l'original *Erſe* ou *Gallique* de ces Poëmes, n'eſt pas tout-à-fait reconnue; mais ſi le premier Traducteur a ajouté du ſien dans ſa rédaction, il faut convenir pourtant que les matériaux que lui ont fournis les montagnes de l'*Irlande* ou de l'*Ecoſſe*, ne ſont point des lieux communs de verſification. Une teinte antique & pittoreſque les diſtingue de la foule, & doit les claſſer au petit nombre des *Poëſies-Meres* (qu'on me permette cette expreſſion). Il faut convenir auſſi que le Traducteur François n'a rien fait perdre à cette production fortement prononcée ; d'autres diront un peu ſauvage.

(1) *Caledonien* ſynonime de *Gallique*, ou *originaire des Gaules*.

plus aux besoins de la Guerre. Il étoit composé d'un rouleau de laine légère, appéllé *Plaid*, long de 18 pieds, & large de 6 ; il enveloppoit négligemment le corps. Le pan supérieur portoit sur l'épaule gauche, laissant le bras droit en pleine liberté ; d'un juste-au-corps de gros drap, & d'une autre pièce de laine légère, prenant autour de la ceinture, & couvrant les cuisses. Lorsqu'il pleuvoit, ils fermoient leur *Plaid* en plusieurs doubles ; & le mettant sur leurs épaules, ils étoient à couvert comme sous un toît. S'ils étoient obligés de coucher dehors, sur les montagnes, dans les parties de chasse, à la Guerre, ou à la garde de leurs troupeaux, ce même long surtout leur servoit de lit & de couverture; car trois Hommes qui vouloient dormir ensemble, pouvoient étendre trois plis de cette étoffe sous eux, & six au-dessus. Les jarretières de leurs bas étoient liées sous le genouil, pour avoir les jambes plus libres ; & ils ne portoient point de culottes, afin de pouvoir escalader plus facilement les montagnes. La légèreté & l'aisance caractérisoient tout ensemble leur Costume & leur genre de vie.

Leurs armes étoient un large sabre, un poignard appellé *Durk*, un grand bouclier, un mousquet & deux pistolets : de sorte qu'ils portoient tout-à-la-fois, l'épée des Celtes, le *pugio* des Romains, la *targe* des Anciens, avec les deux sortes d'armes à feu des Modernes. Dans une Bataille, ils jettoient leur *Plaid* & leur vêtement de dessous, & combattoient en juste-au-corps.

On rencontre par fois encore de vieux Gentils-hommes confinés dans leurs Châteaux écartés, qui ſont habillés complétement à l'ancienne mode. On ne fait uſage de ce Coſtume que par occaſion, & comme en guiſe de maſcarade, dans des Fêtes.

Dans les Hebrides, on porte rarement le *Plaid*. La Loi qui a obligé les Montagnards à changer la forme de leur habillement, a été miſe à exécution preſque par-tout. Du temps de la révolution, à l'époque de la ſoumiſſion de l'Ecoſſe au Sceptre Britannique ; les gens du peuple étoient ſi pauvres, que le changement d'habits ne put s'opérer tout de ſuite. Aujourd'hui qu'ils ne ſont guère plus riches, ils ne varient guère non plus ſur la manière de ſe vêtir, & ſont dans l'impuiſſance de ſuivre les caprices de la mode. Le *fillibeg* ou veſte de deſſous, eſt encore très-commun, & le bonnet preſqu'univerſel. Cette eſpèce de veſte, qui leur ſerre le corps, & qui les couvre juſqu'aux genouils, a des manches courtes, qui ne deſcendent que juſqu'au coude. Mais leur ajuſtement ne laiſſe pas de produire autant qu'il eſt néceſſaire, l'effet que la Loi s'étoit propoſée, qui eſt d'effacer la différence extérieure de l'habillement entre les Montagnards de l'Ecoſſe & les autres Habitans de la Grande-Bretagne ; & par là, de faciliter autant que le Coſtume peut y contribuer, la réunion avec leurs Co-ſujets.

Naturellement attachés à leurs anciens uſages, les Ecoſſois des montagnes & des iſles Hebrides ſe refuſèrent à quitter le *Plaid* ; habillement incommode &

embarraſſant : retombant négligemment ſur le corps, il voltige toujours ; il faut ſans ceſſe le retenir fermé avec une main. Le plus grand avantage de ce manteau ſi ample, eſt de pouvoir s'envelopper facilement dedans, quand on ſe voit obligé de s'endormir, dépourvu de toute autre couverture.

Il faut convenir néanmoins que ce *Plaid* jetté avec nobleſſe ſur le corps, ſe drapoit d'une manière pittoreſque, & offroit des formes moins meſquines que nos habits courts & ſerrés. Eh! compte-t-on pour rien, chez une Nation mélancolique & ſenſible, le plaiſir que goûtoient deux amis repoſant pendant une nuit entière, à l'abri ſous le manteau de l'un ou de l'autre!

D'ailleurs, le *Plaid* devoit être de la plus grande reſſource à des individus qui vivent habituellement en raſe campagne, & ſous un climat aſſez âpre. Il convenoit ſur-tout à des paſteurs, paſſant les jours & les nuits au fond de quelques froides vallées, à la garde de leurs troupeaux errants ; & charmant leurs loiſirs, en temps de Paix, par des chanſons de Guerre ou d'Amour, accompagnées d'une Cornemuſe (1) ; car cet inſtru-

(1) La Harpe joue un rôle fréquent dans les Poëſies Galliques de Macpherſon. Mais peut-être que l'Editeur a cru pouvoir ſe permettre cette petite infidélité dans ſa traduction Angloiſe, par condeſcendance envers ceux de ſes lecteurs d'un goût trop difficile, pour ſuppoſer quelque vertu muſicale aux accords monotones de la Cornemuſe, inſtrument négligé chez les Nations policées.

ment a été & eſt encore preſque le ſeul connu dans cette partie de l'Ecoſſe. Voici le jugement qu'en porte un Ecrivain eſtimable de l'Angleterre : la force & les modulations artiſtement ménagées de la Cornemuſe, qui étoit leur (1) inſtrument de Guerre, & dont on jouoit durant toute l'action, exaltoit leur courage dans une Bataille, juſqu'à la frénéſie.

Les Montagnards, ainſi que les Inſulaires, ont pour chauſſure, qu'ils appellent *brogues*, une eſpèce de ſouliers groſſiers, attachés avec des courroies, mais ſi lâches que, quoiqu'ils défendent des pierres, ils laiſſent paſſer l'eau. Les *brogues* étoient faites autrefois de cuirs cruds, le côté du poil en dedans ; & on s'en ſert peut-être encore dans les diſtricts reculés ; mais cette ſorte de ſouliers ne dure que deux jours. Là où les manières ſont un peu plus raffinées, ils en font actuellement de peaux tannées par eux, avec l'écorce de chêne, comme dans les autres pays, ou avec celle de bouleau, ou encore avec la racine de tormentille, au défaut d'écorce de cuir, dont on ſe ſert dans l'Iſle de Sky, l'une de Hebrides ; mais ce cuir n'eſt pas aſſez impreigné de matiéres végétales ; c'eſt pour cela qu'il ne ſçauroit durer long-temps,

Il eſt des cantons où l'on fabrique les *brogues*, chacun

(1) Les Inſulaires & Montagnards Ecoſſois.

chez

chez ſoi ; une paire eſt l'ouvrage d'une heure. Dans d'autres endroits, c'eſt un objet de Commerce, & la paire coute un demi écu. Il y a de ces galoches de peau crue qui recouvrent le pied juſqu'au-deſſus de la cheville ; le reſte de la jambe reſte à nud juſqu'au genou.

Mais on retrouve toutes les modes Angloiſes dans l'intérieur des Châteaux des Seigneurs des Iſles Hebrides. Les Maîtres font porter leurs livrées à leurs Domeſtiques. La ſeule diſtinction que pluſieurs d'entr'eux ſe permettent ſur leur perſonne, conſiſte à placer une plume à leur bonnet. Chacun d'eux auſſi a toujours à ſa table, pendant ſon dîner, un Joueur de Cornemuſe, gagé par lui pour toute l'année.

L'état actuel des Iſles Hebrides & des Montagnes voiſines, ne fait pas l'éloge du Gouvernement Britannique, qui les néglige trop. L'émulation toute entière concentrée dans les grandes Villes, eſt tout-à-fait ſtagnante dans cette partie de l'Ecoſſe, capable cependant de jouer un rôle brillant, du moins utile ; le ſol eſt ſuſceptible d'amélioration, & l'eſprit des Naturels, de perfectionnement. On ne leur a rien donné en échange de la Liberté & des Armes dont on les a dépouillés. Le Commerce y eſt preſque nul. On n'y connoît point d'Etabliſſemens dignes du nom de Manufacture. L'Induſtrie & les Arts y ſont étrangers. Le Culte même eſt tombé dans une négligence coupable, dont il ne faut point accuſer les Miniſtres qui

en ſont chargés. Ils ſe trouvent en trop petit nombre & trop pauvres, pour ſe ſoutenir avec la dignité convenable à leur caractère. Il n'exiſte peut-être pas un ſeul Edifice aſſez décent pour y recevoir une Aſſemblée.

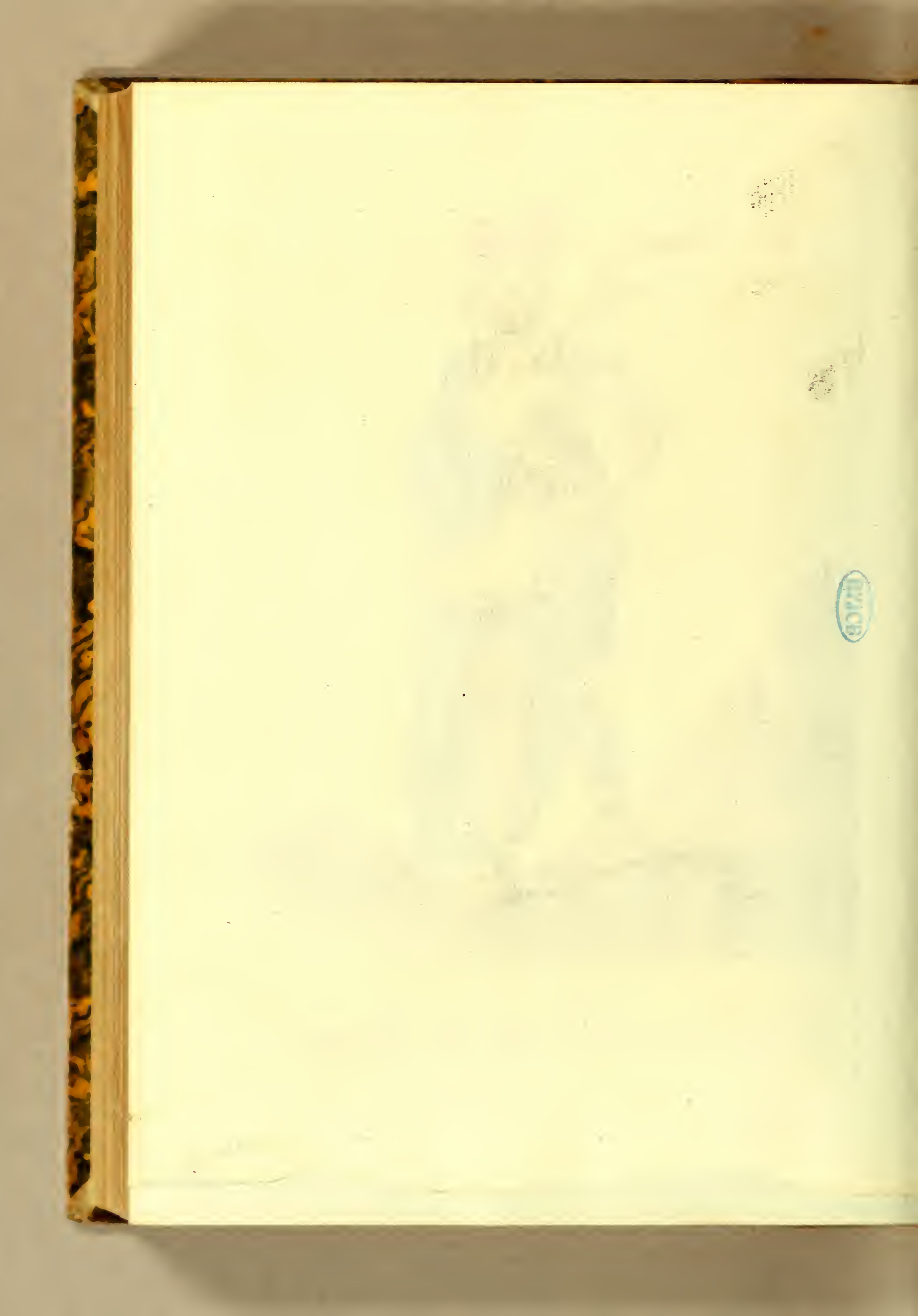
Il eſt affligeant de ſe voir forcé, dans ce ſiècle de lumières, de regretter ces temps d'ignorance, pendant leſquels les Inſulaires Hebridiens & les Montagnards Ecoſſois, au niveau des autres Peuples, qui les reſpectoient, montroient du courage, de l'énergie, de l'amour pour la gloire & de l'enthouſiaſme pour les vertus généreuſes. Alors, il eſt vrai, les Mœurs étoient dures, même féroces, ſi l'on veut. Mais le calme ſtupide qui les a remplacées, leur eſt-il préférable ? La vie domeſtique qu'on mène dans les Châteaux de quelques Gentilshommes propriétaires, ſeule, en dédommage un peu, & ſuffiroit pour réaliſer un coin des tableaux touchans qu'on aime tant à ſe faire des Mœurs primitives de chaque petite contrée. C'eſt là qu'on rencontre des Familles hoſpitalières qui adouciſſent autant qu'il eſt en leur pouvoir, la ſituation de leurs triſtes vaſſaux. Mais quel inconvénient y auroit-il à ce que chaque Père de Famille ne relevant immédiatement que du Miniſtère public, poſſédât un domaine cultivé par ſes Enfans laborieux ? Pour cela il faudroit des encouragemens, & ſur-tout la certitude de jouir paiſiblement du fruit de ſes travaux. Pourquoi ne leur permettroit-on pas de rétablir parmi eux, leur ancienne forme

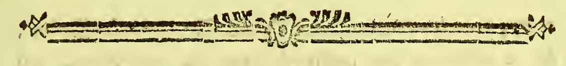
de Gouvernement si bien approprié à leur sol natal ? Ne seroit-il pas même plus avantageux & plus honnête de les avoir pour voisins indépendans & officieux, que d'en faire des sujets appauvris & mécontens ?

Fin de la Notice historique sur les Montagnards du Nord de l'Ecosse, & sur les Habitans des Isles Hebrides.



Montagnard du nord de lécosse.





MŒURS
ET COUTUMES
DES TATARS NOGAIS D'ASTRAGHAN.

PARMI les différentes Hordes Tatares, celle des Nogaïs s'eſt maintenue le plus long-tems libre, ſous pluſieurs noms, & répandue ſur une aſſez vaſte étendue de pays. Depuis cinq à ſix ſiècles, elle fréquente les *Steppes* ou déſerts qui bordent la mer Caſpienne & la mer noire; elle faiſoit auſſi des courſes au nord du Mont-Caucaſe, & juſques ſur les rives inférieures du Wolga. Ayouk & Pierre le Grand, en reſſerrant les Nogaïs, les ſoumirent aux Kalmouks. Partagés entre la Ruſſie & la Porte, ces Nomades ſont diſperſés aux environs de la mer d'Azow, entre le Tanaïs & le Kouban. On évalue leur population à 70000 arcs. C'eſt ainſi qu'ils ſe déſignent.

Ceux d'entr'eux qui paroiſſent plus attachés à la couronne Ruſſe ſont les Tatars d'Aſtraghan; ils habitent la ville de ce nom & les villages circonvoiſins. Nous nous arrêterons à ceuxci, dont le nombre ne paſſe pas deux mille *marmites;* ils appellent ainſi les familles qui les compoſent, & que nous déſignons ſous le nom de *feux*. Au reſte, il eſt difficile de compter les individus d'une peuplade inconſtante & toujours en courſe.

Les Tatars-Citoyens-d'Aſtraghan reſſemblent beau-

coup, pour les mœurs, aux Tatars Citoyens-de-Kaſan ; & ne diffèrent pas moins de ceux de leur Horde qui ne ſe ſont point aſſujettis aux uſages de la vie civile. Néanmoins, les Nogaïs d'Aſtraghan ont conſervé plus de traces, qu'aucune autre peuplade, de la conſtitution Tatare primitive. Ils reconnoiſſent parmi eux une Nobleſſe très-nombreuſe. Leurs Princes, qu'ils appellent *Mourſes*, jadis très-puiſſans, ont perdu beaucoup de leur autorité, pour s'être montrés trop durs, & ſe ſont vus abandonnés de leurs ſujets, pour avoir oublié qu'ils n'étoient que *primi inter pares*. Les Nogaïs d'Aſtraghan, qui vivent ſous des tentes aux environs de cette ville, & qu'on déſigne ſous le nom de Tatars-campés, n'ont que de miſérables écoles, & ſont moins policés que les autres; mais ſoumis à la ſeule protection de l'Empire Ruſſe, ils ſe gouvernent ſelon leurs loix propres, & jouiſſent d'une liberté complette ; ils en ſont quittes pour donner quelques *Amati* ou Otages, précaution qu'on a cru devoir prendre contre leur caractère turbulent. Quelques corvées eſt le ſeul tribut qu'ils paient. Qu'exiger de plus d'une peuplade qui n'a pour toute propriété que des marmites, des vaſes de bois, des outres de peau, des flacons de courges, quelques nattes de jonc, & des charrettes à deux roues pour tranſporter eux & leur leger bagage ? Leurs beſtiaux ſont leur ſeule opulence ; & ils ſeroient plus heureux que les plus riches Hollandois, s'ils vivoient en paix les uns avec les autres ; & s'ils fourniſſoient des contributions moins fortes à leur nobleſſe dont ils pourroient ſi bien ſe paſſer. Nous ferons remarquer à ce ſujet que la

manie des diſtinctions eſt connue des peuples ſauvages & ignorans, ainſi que des Nations polies & éclairées. Les Nogaïs des Hordes ambulantes ſont ordinairement ſérieux, & on ne ſauroit être plus hoſpitalier. Tout eſt commun entre le voyageur & ſon hôte; la table, les habits, les uſtenſiles de ménage, le lit & juſqu'aux femmes.

Il eſt reçu parmi eux qu'un père achète des petites filles de cinq à ſix ans pour les faire un jour épouſer à ſes enfans. La nôce dure pluſieurs jours, pendant leſquels, excepté le premier, les jeunes mariés ne quittent point la cabane où on leur porte de quoi vivre. Ils provoquent l'accouchement en ſecouant la femme enceinte ſuſpendue par une ceinture paſſée ſous les aiſſelles.

Par une ſuite de leurs préjugés religieux, ils bouchent hermétiquement, avec du coton, toutes les ouvertures du cadavre, auſſi-tôt après qu'on a rendu le dernier ſoupir; pour ne point ſe ſouiller des écoulemens du mort, qui les rendroient impurs.

Les Tatares qui réſident à Aſtraghan ſont le commerce; ils ont des manufactures de maroquin, de toile de coton, de camelot, même d'étoffes de ſoie qu'ils trafiquent avec les Arméniens, les Perſans, les Boughares. Les femmes filent du coton avec beaucoup de ſoin. L'agriculture des Tartares villageois ſe borne preſque au jardinage.

Les Nogaïs d'Aſtraghan ſont Mahométans; ils ont quinze moſquées; un Grand-Prêtre préſide à leur Clergé. Ils ſe vantent de poſſéder parmi eux un deſcen-

dant du Prophête, lequel ſe diſtingue par un Turban verd ; il affiche auſſi plus de dévotion qu'aucun autre.

L'habillement des Tatars d'Aſtraghan, à peu de choſe près, eſt le même que celui des Kaſaniens.

Le coſtume des femmes approche de celui des Arméniennes. Elles ſe ſerrent la taille avec une ceinture enrichie de différens deſſins d'argent, de cuivre, &c. en relief. Elles portent les cheveux en treſſes, auxquelles les filles attachent de longs rubans & des houppes, eſpèce de glands. Quand elles le peuvent, on les voit coëffées de bonnets applatis & garnis de marthe-zibeline. Hors de chez elles, elles ſe couvrent d'un voile. Un ornement chargé de perles de verre leur deſcend ſur le dos, à la manière des Tſcheremiſſes & des Kaſaniennes. Elles ne ſe contentent pas de porter des bagues & des boucles d'oreilles ; pluſieurs d'entr'elles ſe paſſent dans le cartilage du nez un anneau d'or ſi grand qu'il touche les levres ; cet uſage, aſſez bizarre, eſt de mode même dans la ville. Quelquefois elles portent cet anneau à l'une des narines. Les femmes du commun ſont, comme par-tout ailleurs, aſſez négligées dans leur habillement ; outre que dans ce pays, elles ſont traitées aſſez durement par leurs maris. Preſque par-tout, la misère fait les mauvais ménages du peuple.

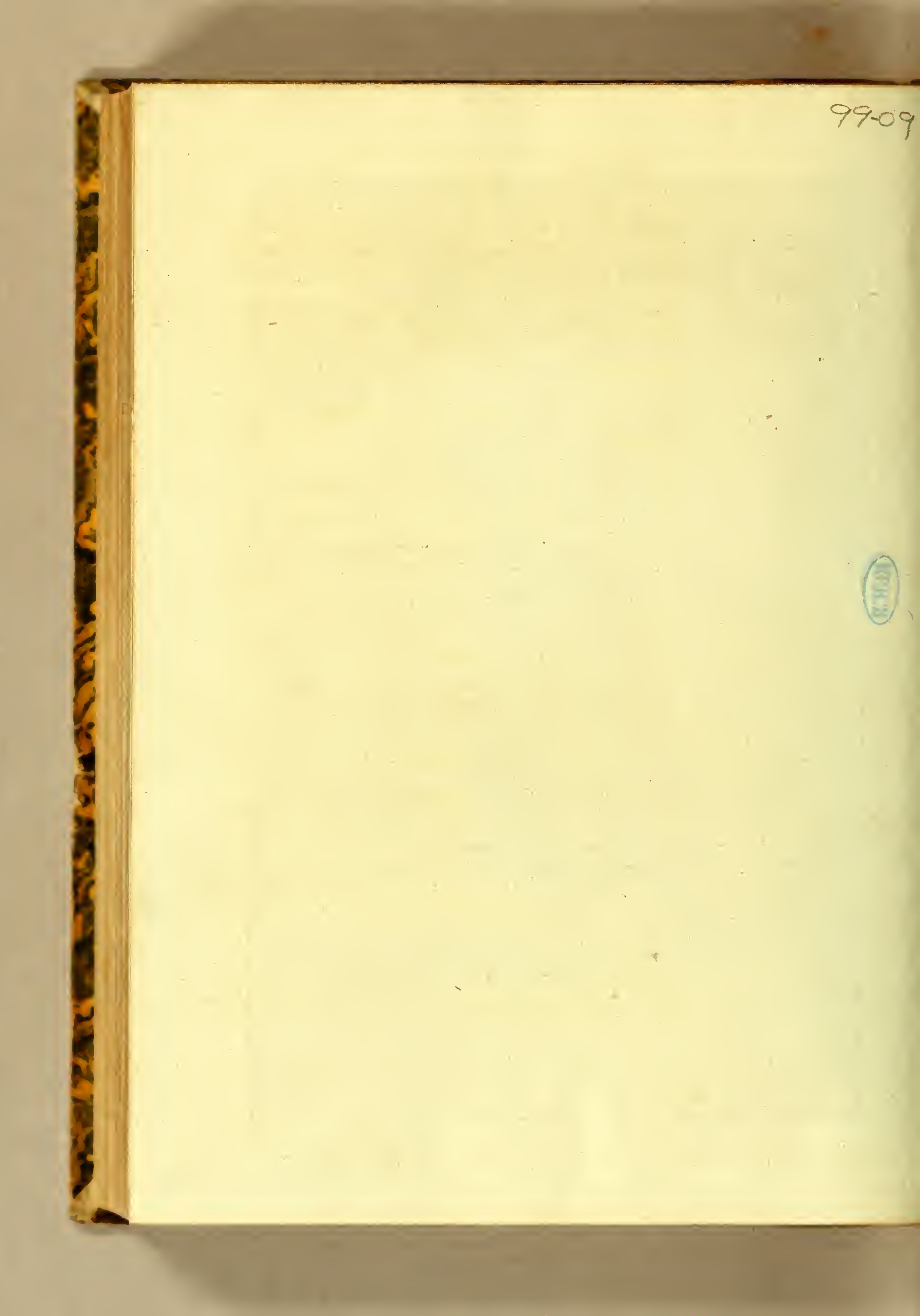
Fin des mœurs & coutumes des Nogais.



J. G. de S. Sauveur inv.

Femme Tattare d'Astragan

6


99-09





